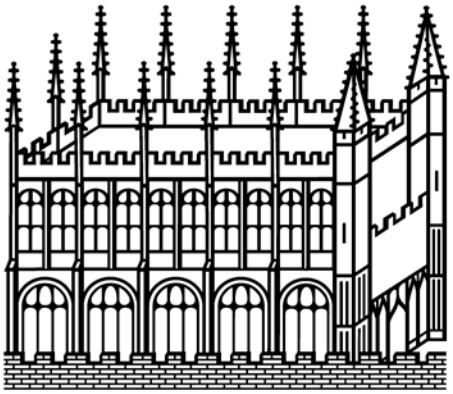


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

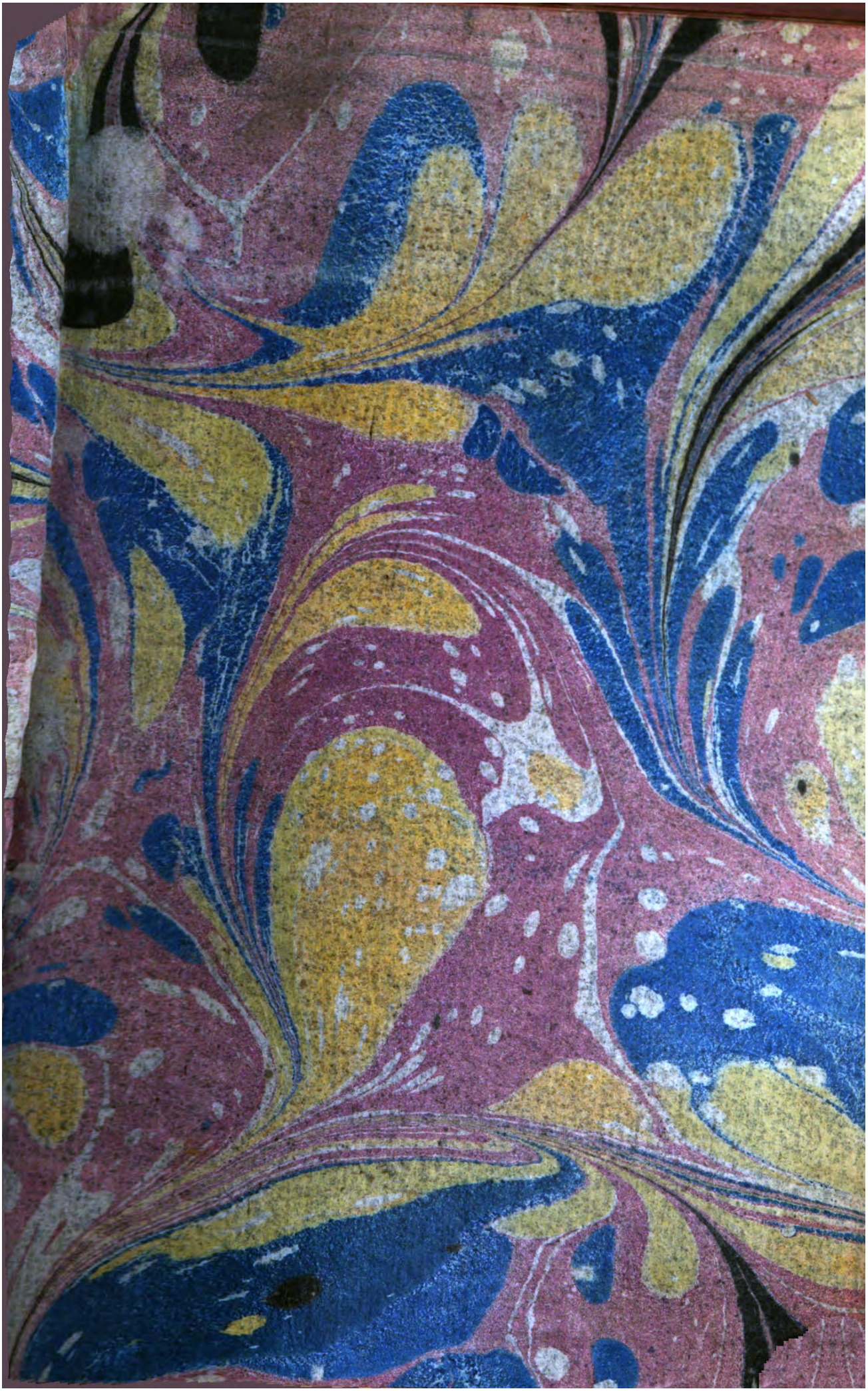
http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

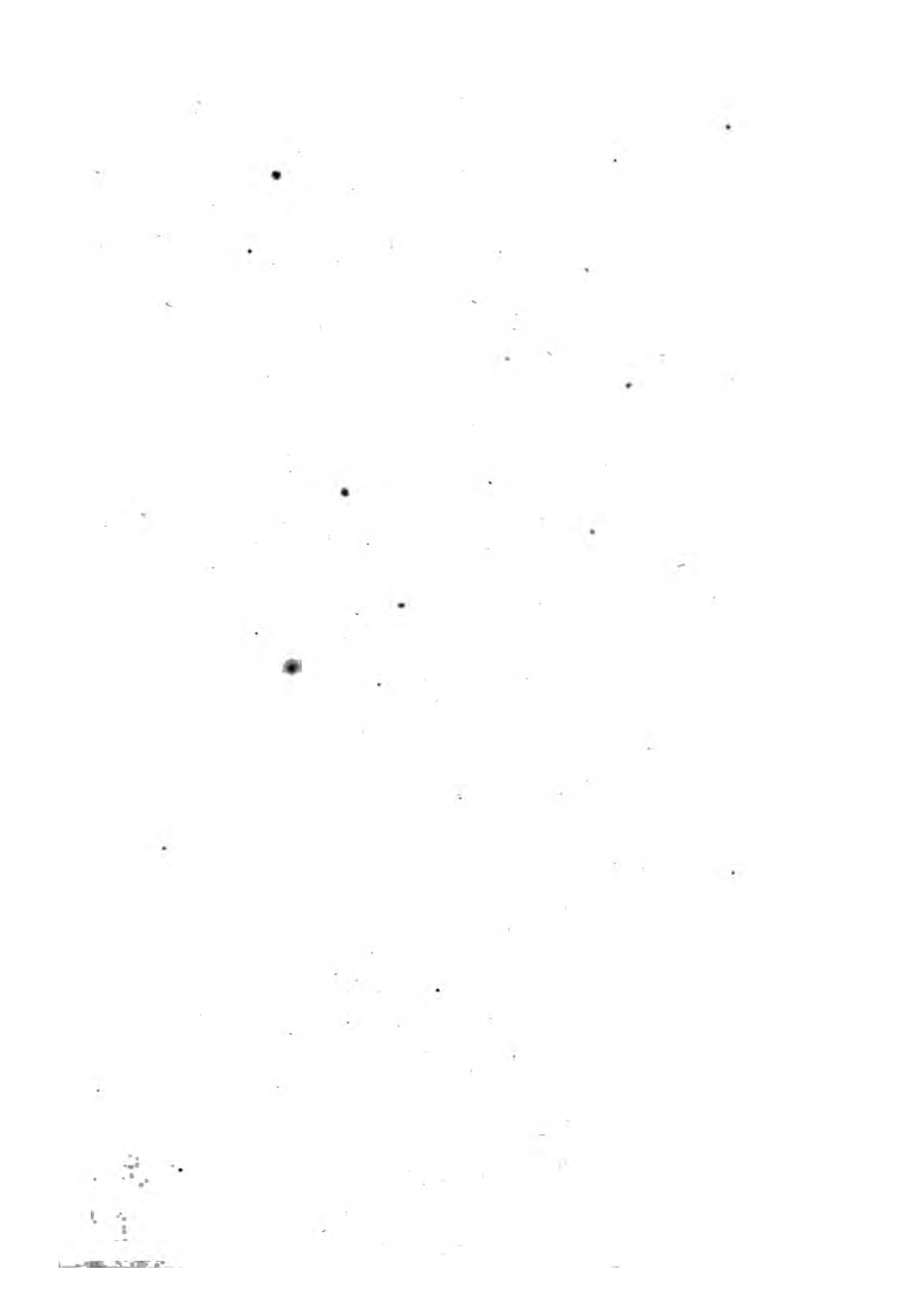
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

V8.CC.1764 (4)





P. CORNEILLE.

TOME QUATRIÉME.

THÉATRE

DE

PIERRE CORNEILLE,

AVEC

DES COMMENTAIRES,

&c. &c. &c.

TOME QUATRIÉME.

M. DCC. LXIV.

H. Gravelot inv. *C. Baquoy sculp.*

Mes yeux, que vois-je! Où ſuis-je? Etes vous des Flateurs?

LA SUITE DU MENTEUR,

COMÉDIE.

Repréſentée en 1644.

PRÉFACE.

LA *Suite du Menteur* ne réuſſit point. Serait-il permis de dire qu'avec quelques changemens, elle ferait au théatre plus d'effet que le *Menteur* même ? L'intrigue de cette ſeconde piéce eſpagnole, eſt beaucoup plus intéreſſante que la première. Dès que l'intrigue atache, le ſuccès ne dépend plus que de quelques embelliſſemens, de quelques convenances, que peut-être *Corneille* négligea trop dans les derniers actes de cette piéce.

EPITRE.

MONSIEUR,

Je vous avais bien dit que le MENTEUR *ne ſerait pas le dernier emprunt ou larcin que je ferais chez les eſpagnols : En voici une ſuite qui eſt encor tirée du même original , & dont Lope a traité le ſujet ſous le titre de* Amar ſine ſaber aquien. *Elle n'a pas été ſi heureuſe au théatre que l'autre , quoique plus remplie de beaux ſentimens & de beaux vers. Ce n'eſt pas que j'en veuille acuſer ni le défaut des acteurs , ni le mauvais jugement du peuple : la faute en eſt toute à moi , qui devais mieux prendre mes meſures , & choiſir des ſujets plus répondans au goût de mon auditoire. Si j'étais de ceux qui tiennent que la poëſie a pour but de profiter auſſi-bien que de plaire , je tâcherais de vous perſuader que celle-ci eſt beaucoup meilleure que l'autre , à cauſe que Dorante y paraît beaucoup plus honnête homme , & donne des exemples de vertu à ſuivre , au lieu qu'en l'autre il ne donne que des im-*

perfections à éviter : mais pour moi qui tiens avec Ariſtote & Horace, que notre art n'a pour but que le divertiſſement, j'avoue qu'il eſt ici bien moins à eſtimer qu'en la premiére comédie, puiſqu'avec ſes mauvaiſes habitudes il a perdu preſque toutes ſes graces, & qu'il ſemble avoir quitté la meilleure part de ſes agrémens lorſqu'il a voulu ſe corriger de ſes défauts. Vous me direz que je ſuis bien injurieux au métier qui me fait connaitre, d'en ravaler le but ſi bas que de le réduire à plaire au peuple, & que je ſuis bien hardi tout enſemble de prendre pour garant de mon opinion les deux maîtres dont ceux du parti contraire ſe fortifient. A cela je vous dirai que ceux-là même qui mettent ſi haut le but de l'art ſont injurieux à l'artiſan, dont ils ravalent d'autant plus le mérite, qu'ils penſent relever la dignité de ſa profeſſion ; parce que s'il eſt obligé de prendre ſoin de l'utile, il évite ſeulement une faute quand il s'en aquite, & n'eſt digne d'aucune louange. C'eſt mon Horace qui me l'aprend :

Vitavi denique culpam,
Non laudem merui.

En effet, MONSIEUR, vous ne loueriez pas beaucoup un homme pour avoir réduit un poëme dramatique dans l'unité de jour & de lieu, parce

que les loix du théatre le lui preſcrivent, & que ſans cela ſon ouvrage ne ſerait qu'un monſtre. Pour moi, j'eſtime extrêmement ceux qui mêlent l'utile au délectable, & d'autant plus qu'ils n'y ſont pas obligés par les régles de poëſie : je ſuis bien aiſe de dire avec notre docteur :

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.

Mais je dénie qu'ils faillent contre ces règles, lorſqu'ils ne l'y mêlent pas, & les blâme ſeulement de ne s'être pas propoſé un objet aſſez digne d'eux, ou ſi vous me permettez de parler un peu chrétiennement, de n'avoir pas eu aſſez de charité pour prendre l'occaſion de donner en paſſant quelque inſtruction à ceux qui les écoutent, ou qui les liſent : mais pourvû qu'ils ayent trouvé le moyen de plaire, ils ſont quites envers leur art ; & s'ils pèchent, ce n'eſt pas contre lui, c'eſt contre les bonnes mœurs, & contre leur auditoire. Pour vous faire voir le ſentiment d'Horace là-deſſus, je n'ai qu'à répéter ce que j'en ai déja pris ; puiſqu'il ne tient pas qu'on ſoit digne de loüange, quand on n'a fait que s'aquiter de ce qu'on doit, & qu'il en donne tant à celui qui joint l'utile à l'agréable, il eſt aiſé de conclure qu'il tient que celui-là fait plus qu'il n'était obligé de faire. Quant à Ariſtote, je ne crois pas que ceux du par-

ti contraire ayent d'aſſez bons yeux pour trouver le mot d'utilité dans tout ſon art poëtique : quand il recherche la cauſe de la poëſie, il ne l'atribue qu'au plaiſir que les hommes reçoivent de l'imitation ; & comparant l'une à l'autre les parties de la tragédie, il préfére la fable aux mœurs, ſeulement pour ce qu'elle contient tout ce qu'il y a d'agréable dans le poëme, & c'eſt pour cela qu'il l'apelle l'ame de la tragédie. Cependant quand on y mêle quelque utilité, ce doit être principalement dans cette partie qui regarde les mœurs, & que ce grand homme toutefois ne tient point du tout néceſſaire, puiſqu'il permet de la retrancher entiérement, & demeure d'acord qu'on peut faire une tragédie ſans mœurs. Or pour ne vous pas donner mauvaiſe impreſſion à la comédie du MENTEUR *qui a donné lieu à cette ſuite, que vous pouriez juger être ſimplement faite pour plaire, & n'avoir pas ce noble mélange de l'utilité, d'autant qu'elle ſemble violer une autre maxime qu'on veut tenir pour indubitable, touchant la récompenſe des bonnes actions, & la punition des mauvaiſes, il ne ſera peut-être pas hors de propos que je vous diſe là-deſſus ce que je penſe. Il eſt certain que les actions de Dorante ne ſont pas bonnes moralement, n'étant que fourbes & menteries ; & néanmoins il*

obtient enfin ce qu'il ſouhaite, puiſque la vraie Lucrèce eſt en cette piéce ſa dernière inclination. Ainſi ſi cette maxime eſt une véritable règle du théatre, j'ai failli; & ſi c'eſt en ce point ſeul que conſiſte l'utilité de la poëſie, je n'y en ai point mêlé. Pour le premier, je n'ai qu'à vous dire que cette règle imaginaire eſt entiérement contre la pratique des anciens; & ſans aller chercher des exemples parmi les grecs, Sénèque qui en a tiré preſque tous ſes ſujets nous en fournira aſſez. Médée brave Jaſon après avoir brûlé le palais royal, fait périr le roi & ſa fille, & tue ſes enfans. Dans la Troade, Ulyſſe précipite Aſtyanax, & Pyrrhus immole Polixéne, tous deux impunément. Dans Agamennon il eſt aſſaſſiné par ſa femme, & par ſon adultère qui s'empare de ſon trône, ſans qu'on voye tomber de foudre ſur leurs têtes. Atrée même dans le Thyeſte triomphe de ſon miſérable frère, après lui avoir fait manger ſes enfans: & dans les comédies de Plaute & de Térence, que voyons-nous autre choſe que de jeunes fous qui après avoir par quelque tromperie tiré de l'argent de leurs pères pour dépenſer à la ſuite de leurs amours déréglées, ſont enfin richement mariés; & des eſclaves qui après avoir conduit toute l'intrigue, & ſervi de miniſtres à leurs débauches, obtiennent leurs li-

bertés pour récompenſe ? Ce ſont des exemples qui ne ſeraient non plus propres à imiter que les mauvaiſes fineſſes de nôtre Menteur. Vous me demanderez en quoi donc conſiſte cette utilité de la poëſie, qui en doit être un des grands ornemens, & qui reléve ſi haut le mérite du poëte quand il en enrichit ſon ouvrage ? J'en trouve deux à mon ſens, l'une empruntée de la morale, l'autre qui lui eſt particuliére. Celle-là ſe rencontre aux ſentences & réfléxions que l'on peut adroitement ſemer preſque partout : celle-ci en la naïve peinture des vices & des vertus. Pourvû qu'on les ſache mettre en leur jour, & les faire connaître par leurs véritables caractères, celles-ci ſe feront aimer, quoique malheureuſes, & ceux-là ſe feront déteſter, quoique triomphans. Et comme le portrait d'une laide femme ne laiſſe pas d'être beau, & qu'il n'eſt pas beſoin d'avertir que l'original n'en eſt pas aimable, pour empêcher qu'on l'aime : il en eſt de même de nôtre peinture parlante ; quand le crime eſt bien peint de ſes couleurs, quand les imperfections ſont bien figurées, il n'eſt pas beſoin d'en faire voir un mauvais ſuccès à la fin pour avertir qu'il ne les faut pas imiter : Et je m'aſſure que toutes les fois que le MENTEUR *a été repréſenté, bien qu'on l'ait vû ſortir du théatre*

pour aller épouſer l'objet de ſes derniers déſirs, il n'y a eu perſonne qui ſe ſoit propoſé ſon exemple pour acquérir une maîtreſſe, & qui n'ait pris toutes ſes fourbes, quoiqu'heureuſes, pour des friponeries d'écolier, dont il faut qu'on ſe corrige avec ſoin, ſi l'on veut paſſer pour honnête homme. Je vous dirais qu'il y a encore une autre utilité propre à la tragédie, qui eſt la purgation des paſſions : mais ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler, puiſque ce n'eſt qu'une comédie que je vous préſente. Vous y pourrez rencontrer en quelques endroits ces deux ſortes d'utilités dont je vous viens d'entretenir : je voudrais que le peuple y eût trouvé autant d'agréable, afin que je vous pûſſe préſenter quelque choſe qui eût mieux ateint le but de l'art. Telle qu'elle eſt, je vous la donne auſſi-bien que la première, & demeure de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur,

CORNEILLE.

ACTEURS.

DORANTE.

CLITON, valet de Dorante.

CLÉANDRE, gentilhomme de Lyon.

MÉLISSE, ſœur de Cléandre.

PHILISTE, ami de Dorante, & amoureux de Méliſſe.

LYSE, femme de chambre de Méliſſe.

Un prévôt.

La ſcène eſt à Lyon.

LA SUITE DU MENTEUR, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE. a)

DORANTE, CLITON.

Dorante paraît écrivant dans une priſon, & le geolier ouvrant la porte à Cliton, & le lui montrant.

CLITON.

AH! monſieur, c'eſt donc vous?

DORANTE.

Cliton, je te revoi!

a) Dès les premiers vers, un grand intérêt commence. *Dorante* eſt en priſon après avoir diſparu le jour de ſes noces. Il eſt vrai qu'il n'a eu aucune raiſon de s'enfuir quand il allait ſe marier; que c'eſt un caprice impardonable; que ce caprice même le rend un peu mépriſable;

CLITON.

Je vous trouve, monſieur, dans la maiſon du roi!
Quel charme, quel déſordre, ou quelle raillerie
Des priſons de Lyon fait votre hôtellerie?

DORANTE.

Tu le ſauras tantôt; mais qui t'amène ici?

CLITON.

Les ſoins de vous chercher.

DORANTE.

Tu prens trop de ſouci;
Et bien qu'après deux ans ton devoir s'en aviſe,
Ta rencontre me plaît, j'en aime la ſurpriſe;
Ce devoir, quoique tard, enfin s'eſt éveillé.

CLITON.

Et qui ſavait, monſieur, où vous étiez allé?
Vous ne nous témoigniez qu'ardeur & qu'alégreſſe,
Qu'impatiens déſirs de poſſéder Lucrèce;
L'argent était touché, les acords publiés,
Le feſtin commandé, les parens conviés,
Les violons choiſis, ainſi que la journée:

mais il eſt en priſon; ſa maîtreſſe a épouſé ſon père; ce père eſt mort: tout cela excite beaucoup de curioſité. C'eſt une choſe à laquelle il ne faut jamais manquer dans les expoſitions. Toute première ſcène qui ne donne pas envie de voir les autres ne vaut rien.

Rien ne ſemblait plus ſûr qu'un ſi proche hyménée;
Et parmi ces aprêts, la nuit d'auparavant
Vous ſûtes faire gille, & fendites le vent.
Comme il ne fut jamais d'éclipſe plus obſcure,
Chacun ſur ce départ forma ſa conjecture;
Tous s'entre-regardaient, étonés, ébaïs;
L'un diſait; *Il eſt jeune, il veut voir le pays*;
L'autre, *Il s'eſt allé batre, il a quelque querelle*;
L'autre d'une autre idée embrouillait ſa cervelle;
Et tel vous ſoupçonait de quelque guériſon
b) D'un mal privilégié dont je tairai le nom.
Pour moi, j'écoutais tout, & *c*) mis dans mon caprice,
Qu'on ne devinait rien que par votre artifice.

b) *D'un mal privilégié dont je tairai le nom.*] Il faut plaindre un ſiécle où l'on préſentait ſur le théatre de ces idées qui font rougir. De plus, *privilégié* doit être de cinq ſyllabes, & *Corneille* le fait de quatre.

c) Je *mis dans mon caprice*,] ne peut ſignifier, *je mis dans ma tête, dans ma fantaiſie, dans mon imagination, dans mon eſprit;* on n'a pas le caprice comme on a une faculté de l'ame; on peut bien avoir un caprice dans ſon idée, mais on n'a point une idée dans ſon caprice.

d) *Atendant le boiteux.*] Ancienne façon de parler, qui ſignifie *le tems*, parce que les anciens figuraient le tems ſous l'emblême d'un vieillard boiteux qui avait des

Ainſi ce qui chez eux prenait plus de crédit,
M'était auſſi ſuſpect, que ſi vous l'euſſiez dit;
Et tout ſimple & doucet, ſans chercher de fineſſe,
d) Atendant le boiteux, je conſolais Lucrèce.

DORANTE.

Je l'aimais, je te jure, & pour la poſſéder
Mon amour mille fois voulut tout hazarder;
Mais quand j'eus bien penſé que j'alais à mon âge
Au ſortir de Poitiers entrer au mariage,
Que j'eus conſidéré ces chaînes de plus près,
Son viſage à ce prix n'eut plus pour moi d'atraits.
L'horreur d'un tel lien m'en fit de la maîtreſſe;
Je crus qu'il falait mieux employer ma jeuneſſe;
Et que quelques apas qui puſſent me ravir,

aîles, pour faire voir que le mal arrive trop vîte, & le bien trop lentement.

Nous ne remarquerons pas dans cette piéce toutes les fautes de langage; elles ſont en très-grand nombre: mais c'eſt aſſez d'avertir qu'en général il ne faut pas imiter le ſtile de cet ouvrage trop négligé. Il me ſemble que la meilleure manière de s'inſtruire eſt d'obſerver ſoigneuſement les fautes des bons écrits, parce qu'elles pouraient être d'un exemple dangereux; & de remarquer les beautés des piéces moins heureuſes, parce que d'ordinaire ces beautés ſont perdues.

C'était mal en uſer que ſi-tôt m'aſſervir.
Je combats toutefois, mais le tems qui s'avance
Me fait précipiter en cette extravagance ;
Et la tentation de tant d'argent touché,
M'achève de pouſſer où j'étais trop penché.
Que l'argent eſt comode à faire une folie !
L'argent me fait réſoudre à courir l'Italie :
Je pars de nuit en poſte, & d'un ſoin diligent
Je quite la maîtreſſe, & j'emporte l'argent.
Mais, di-moi, que fit-elle ? & que dit lors ſon père ?
Le mien, ou je me trompe, était fort en colère ?

CLITON.

D'abord de part & d'autre on vous atend ſans bruit ;
Un jour ſe paſſe, deux, trois, quatre, cinq, ſix, huit ;
Enfin n'eſpérant plus, on éclate, on foudroye ;
Lucrèce par dépit témoigne de la joye,
Chante, danſe, diſcourt, rit, mais ſur mon honneur
Elle enrageait, monſieur, dans l'ame, & de bon cœur.
Ce grand bruit s'acomode, & pour plâtrer l'afaire
La pauvre délaiſſée épouſe votre père ;
Et rongeant dans ſon cœur ſon déplaiſir ſecret,
D'un viſage content prend le change à regret.
L'éclat d'un tel afront l'ayant trop décriée,
Il n'eſt à ſon avis que d'être mariée ;

Et

Et comme en un naufrage on ſe prend où l'on peut,
En fille obéiſſante elle veut ce qu'on veut.
Voilà donc le bon homme enfin à ſa ſeconde,
C'eſt-à-dire, qu'il prend la poſte à l'autre monde;
Un peu moins de deux mois le met dans le cercueil.

DORANTE.

J'ai ſu ſa mort à Rome, où j'en ai pris le deuil.

CLITON.

Elle a laiſſé chez vous un diable de ménage.
Ville priſe d'aſſaut n'eſt pas mieux au pillage :
La veuve & les couſins, chacun y fait pour ſoi,
Comme fait un traitant pour les deniers du roi;
Où qu'ils jettent la main, ils font raſles entières;
Ils ne pardonnent pas même au plomb des goutières;
Et ce ſera beaucoup ſi vous trouvez chez vous,
Quand vous y rentrerez, deux gons, & quatre cloux,
J'aprens qu'on vous a vû cependant à Florence.
Pour vous donner avis je pars en diligence;
Et je ſuis étonné qu'en entrant dans Lyon
Je vois courir du peuple avec émotion;
Je veux voir ce que c'eſt; & je vois, ce me ſemble,
Pouſſer dans la priſon quelqu'un qui vous reſſemble:
On m'y permet l'entrée, & vous trouvant ici,
Je trouve en même tems mon voyage acourci.
Voilà mon avanture, aprenez-moi la vôtre.

DORANTE.

La mienne eſt bien étrange, on me prend pour un autre.

CLITON.

J'euſſe oſé le gager. Eſt-ce meurtre, ou larcin ?

DORANTE.

Suis-je fait en voleur, ou bien en aſſaſſin?
Traître, en ai-je l'habit, ou la mine, ou la taille ?

CLITON.

Connaît-on à l'habit aujourd'hui la canaille?
Et n'eſt-il point, monſieur, à Paris de filoux,
Et de taille & de mine auſſi bonnes que vous ?

DORANTE.

Tu dis vrai, mais écoute. Après une querelle
Qu'à Florence un jaloux me fit pour quelque belle,
J'eus avis que ma vie y courait du danger :
Ainſi donc ſans trompette il falut déloger.
Je pars ſeul & de nuit, & prens ma route en France,
Où ſi-tôt que je ſuis en pays d'aſſurance,
Comme d'avoir couru je me ſens un peu las,
J'abandonne la poſte, & viens au petit pas.
Aprochant de Lyon je vois dans la campagne...

CLITON *bas.*

N'aurons-nous point ici de guerres d'Allemagne ?

DORANTE.

Que dis-tu ?

CLITON.

Rien, monſieur, je gronde entre mes dents
Du malheur qui ſuivra ces rares incidens,
J'en ai l'ame déja toute préocupée.

DORANTE.

Donc à deux cavaliers je vois tirer l'épée;
Et pour en empêcher l'événement fatal,
Je cours la mienne au poing, & deſcens de cheval.
L'un & l'autre voyant à quoi je me prépare,
Se hâtent d'achever avant qu'on les ſépare,
Preſſent ſans perdre tems, ſi bien qu'à mon abord
D'un coup que l'un allonge il bleſſe l'autre à mort.
Je me jette au bleſſé, je l'embraſſe, & j'eſſaye
Pour arrêter ſon ſang de lui bander ſa playe;
L'autre, ſans perdre tems en cet événement,
Saute ſur mon cheval, le preſſe vivement,
Diſparaît, & mettant à couvert le coupable,
Me laiſſe auprès du mort faire le charitable.
Ce fut en cet état, les doigts de ſang ſouillés,
Qu'au bruit de ce duel trois ſergens éveillés,
Tous gonflés de l'eſpoir d'une bonne lipée,
Me découvrirent ſeul, & la main à l'épée.
Lors ſuivant du métier le ſerment ſolennel

Mon argent fut pour eux le premier criminel ;
Et s'en étant ſaiſis aux premières aproches,
Ces meſſieurs pour priſon lui donnèrent leurs poches;
Et moi, non ſans couleur, encor qu'injuſtement,
Je fus conduit par eux en cet apartement.
Qui te fait ainſi rire, & qu'eſt-ce que tu penſes?

CLITON.

Je trouve ici, monſieur, beaucoup de circonſtances,
Vous en avez ſans doute un tréſor infini,
Votre hymen de Poitiers n'en fut pas mieux fourni ;
Et le cheval ſur-tout vaut en cette rencontre
Le piſtolet enſemble, & l'épée, & la montre.

DORANTE.

Je me ſuis bien défait de ces traits d'écolier
Dont l'uſage autrefois m'était ſi familier ;
Et maintenant, Cliton, je vis en honnête homme.

CLITON.

Vous êtes amendé du voyage de Rome ;
Et votre ame en ce lieu réduite au repentir
Fait mentir le proverbe en ceſſant de mentir!
Ah! j'aurais plutôt cru...

DORANTE.

Le tems m'a fait conaître
Quelle indignité c'eſt, & quel mal en peut naître.

CLITON.

Quoi? ce duel, ces coups ſi juſtement portés,
Ce cheval, ces ſergens...

DORANTE.

Autant de vérités.

CLITON.

J'en ſuis fâché pour vous, monſieur, & ſur-tout d'une
Que je ne compte pas à petite fortune.
Vous êtes priſonier, & n'avez point d'argent;
Vous ſerez criminel.

DORANTE.

Je ſuis trop innocent.

CLITON.

Ah! monſieur, ſans argent eſt-il de l'innocence?

DORANTE.

Fort peu, mais dans ces murs Philiſte a pris naiſſance;
Et comme il eſt parent des premiers magiſtrats,
Soit d'argent, ſoit d'amis, nous n'en manquerons pas.
J'ai ſû qu'il eſt en ville, & lui venais d'écrire,
Lorſqu'ici le concierge eſt venu t'introduire.
Va lui porter ma lettre.

CLITON.

Avec un tel ſecours
Vous ſerez innocent avant qu'il ſoit deux jours.
Mais je ne comprens rien à ces nouveaux myſtères:

Les filles doivent être ici fort volontaires,
Juſques dans la priſon elles cherchent les gens. *g)*

SCENE II.

DORANTE, CLYTON, LYSE.

CLITON *à Lyſe.*

IL ne fait que ſortir des mains de trois ſergens;
Je t'en veux avertir : un fol eſpoir le trouble ;
Il cajole des mieux, mais il n'a pas le double.

LYSE.

J'en aporte pour lui.

CLITON.

Pour lui ! tu m'as dupé;
Et je doute ſans toi ſi nous aurions ſoupé.

LYSE *montrant une bourſe.*

Avec ce paſſeport ſuis-je la bien venue ?

CLITON.

Tu nous as à tous deux donné dedans la vûe.

LYSE.

Ai-je bien pris mon tems ?

e) La dernière partie de cette première ſcène me paraît d'un très-grand mérite. Il y a cependant quelques fautes de langage.

CLITON.

Le mieux qu'il ſe pouvait.
C'eſt une honnête fille, & Dieu nous la devait,
Monſieur, écoutez-la.

DORANTE.

Que veut-elle ?

LYSE.

Une dame
Vous offre en cette lettre un cœur tout plein de flame.

DORANTE.

Une dame ?

CLITON.

Liſez ſans faire de façons:
*D*ieu nous aime, monſieur, comme nous ſommes bons :
Et ce n'eſt pas-là tout, l'amour ouvre ſon coffre;
Et l'argent qu'elle tient vaut bien le cœur qu'elle offre.

DORANTE

Au bruit du monde qui vous conduiſait priſonnier, j'ai mis les yeux à la fenêtre, & vous ai trouvé de ſi bonne mine, que mon cœur eſt allé dans la même priſon que vous, & n'en veut point ſortir tant que vous y ſerez. Je ferai mon poſſible pour vous en tirer au plutôt. Cependant obligez-moi de vous ſer-

vir de ces cent piſtoles que je vous envoye ; vous en pouvez avoir beſoin en l'état où vous êtes, & il m'en demeure aſſez d'autres à vôtre ſervice.

Cette lettre eſt ſans nom.

CLITON.

(*à Lyſe*) Les mots en ſont françois.
Di-moi, ſont-ce louïs, ou piſtoles de poids ?

DORANTE.

Tai-toi.

LYSE *à Dorante.*

Pour ma maitreſſe il eſt de conſéquence
De vous taire deux jours ſon nom & ſa naiſſance ;
Ce ſecret trop tôt ſu peut la perdre d'honneur.

DORANTE.

Je ſerai cependant aveugle en mon bonheur,
Et d'un ſi grand bienfait j'ignorerai la ſource ?

CLITON *à Dorante.*

Curioſité bas, prenons toujours la bourſe ;
Souvent c'eſt perdre tout que vouloir tout ſavoir.

LYSE *à Dorante.*

Puis-je la lui donner ?

CLITON *à Lyſe.*

Donne, j'ai tout pouvoir,
Quand même ce ſeroit le tréſor de Veniſe.

DORANTE.

Tout beau, tout beau, Cliton, il nous faut...

CLITON.

Lâcher priſe?

Quoi, c'eſt ainſi, monſieur...

DORANTE.

Parleras-tu toujours?

CLITON.

Et voulez-vous du ciel renvoyer le ſecours?

DORANTE.

Accepter de l'argent porte en ſoi quelque honte.

CLITON.

Je m'en charge pour vous, & la prens pour mon compte.

DORANTE *à Lyſe.*

Ecoute un mot.

CLITON *à part.*

Je tremble, il va la refuſer.

DORANTE.

Ta maîtreſſe m'oblige.

CLITON.

Il en veut mieux uſer.

Oyons.

DORANTE.

Sa courtoiſie eſt extrême, & m'étonne:

Mais...

CLITON.

Le diable de mais !

DORANTE.

Mais qu'elle me pardonne...

CLITON *à part.*

Je me meurs, je ſuis mort.

DORANTE.

Si j'en change l'effet,
Et reçois comme un prêt le don qu'elle me fait.

CLITON.

Je ſuis reſſuſcité, prêt, ou don, ne m'importe.

DORANTE.

(*à Cliton.*) (*à Lyſe.*)
Prens. Je le lui rendrai même avant que je ſorte.

CLITON *à Lyſe.*

Ecoute un mot. Tu peux t'en aller à l'inſtant,
Et revenir demain avec encore autant.
Et vous, monſieur, ſongez à changer de demeure.
Vous ſerez innocent avant qu'il ſoit une heure.

DORANTE.

(*à Cliton.*) (*à Lyſe.*)
Ne me romps plus la tête; & toi, tarde un moment,
J'écris à ta maîtreſſe un mot de compliment.

(*Dorante va écrire ſur la table.*)

CLITON.

Dirons-nous cependant deux mots de guerre enſemble ?

LYSE.

Diſons.

CLITON.

Contemple-moi.

LYSE.

Toi ?

CLITON.

Oui, moi. Que t'en ſemble ? Di.

LYSE.

Que tout verd & rouge, ainſi qu'un perroquet,
Tu n'es que bien en cage, & n'as que du caquet.

CLITON.

Tu ris. Cette action, qu'eſt-elle ?

LYSE.

Ridicule.

CLITON.

Et cette main ?

LYSE.

De taille à bien ferrer la mule.

CLITON.

Cette jambe, ce pied ?

LYSE.

Si tu ſors des priſons,

Dignes de t'inſtaler aux petites maiſons.

CLITON.

Ce front ?

LYSE.

Eſt un peu creux.

CLITON.

Cette tête?

LYSE.

Un peu fole.

CLITON.

Ce ton de voix enfin avec cette parole ?

LYSE.

Ah ! c'eſt là que mes ſens demeurent étonés ;
Le ton de voix eſt rare auſſi-bien que le nez.

CLITON.

Je meure, ton humeur me ſemble ſi jolie,
Que tu me vas réſoudre à faire une folie.
Touche, je veux t'aimer, tu feras mon ſouci ;
Nos maîtres font l'amour, nous le ferons auſſi.
J'aurai mille beaux mots tous les jours à te dire ;
Je coucherai de feux, de ſanglots, de martyre ;
Je te dirai, *Je meurs, je ſuis dans les abois,*
Je brûle...

LYSE.

Et tout cela de ce beau ton de voix ?
Ah! ſi tu m'entreprens deux jours de cette ſorte,

Mon cœur eſt déconfit, & je me tiens pour morte;
Si tu me veux en vie, afaiblis ces atraits,
Et retiens pour le moins la moitié de leurs traits.

CLITON.

Tu ſais même charmer alors que tu te moques.
Gouverne doucement l'ame que tu m'excroques.
On a traité mon maître avec moins de rigueur,
On n'a pris que ſa bourſe, & tu prens juſqu'au cœur.

LYSE.

Il eſt riche, ton maître ?

CLITON.

Aſſez.

LYSE.

Et gentilhomme ?

CLITON.

Il le dit.

LYSE.

Il demeure ?

CLITON.

A Paris.

LYSE.

Et ſe nomme ?

DORANTE *fouillant dans la bourſe.*

Porte-lui cette lettre, & reçoi...

CLITON *lui retenant le bras.*

Sans compter ?

DORANTE.

Cette part de l'argent que tu viens d'aporter.

CLITON.

Elle n'en prendra pas, monſieur, je vous proteſte.

LYSE.

Celle qui vous l'envoye en a pour moi de reſte.

CLITON.

Je vous le diſais bien, elle a le cœur trop bon.

LYSE.

Lui pourai-je, monſieur, aprendre votre nom ?

f) S'il ne s'agiſſait dans cette ſcène que d'une femme qui a vû paſſer un priſonnier, qui ſans le connaître devient amoureuſe de lui, qui lui déclare ſa paſſion en lui envoyant de l'argent, ce ne ſerait qu'une avanture incroyable & indécente de nos anciens romans : & ce qui n'eſt ni décent, ni vraiſemblable, ne peut jamais plaire. Mais cette *Méliſſe* ne fait que ſon devoir, en faiſant une démarche ſi extraordinaire ; elle obéit à ſon frère, pour lequel *Dorante* eſt en priſon ; elle s'égaye même en obéiſſant, car elle n'eſt point encor épriſe de *Dorante ;* elle veut à la fois le ſervir comme elle le doit, l'embarraſſer un peu, & voir en même tems s'il eſt digne qu'on s'atache à lui. Tout cela eſt à la fois noble, intéreſſant, & du

DORANTE.

Il eſt dans mon billet ; mais prens, je t'en conjure.

CLITON.

Vous faut-il dire encor que c'eſt lui faire injure ?

LYSE.

Vous perdez tems, monſieur, je ſai trop mon devoir.
Adieu, dans peu de tems je viendrai vous revoir,
Et porte tant de joye à celle qui vous aime,
Qu'elle raportera la réponſe elle-même.

CLITON.

Adieu, belle railleuſe.

LYSE.

Adieu, cher babillard. *f*)

haut comique. On ne peut que louer l'auteur eſpagnol de cette belle invention ; mais il eût falu y mettre plus d'art & de ménagement.

Les plaiſanteries du valet, & l'avidité pour l'argent ſont très-groſſières. On n'a que trop longtems avili la comédie par ce bas comique, qui n'eſt point du tout comique. Ces ſcènes de valets & de ſoubrettes ne ſont bonnes que quand elles ſont abſolument néceſſaires à l'intérêt de la piéce, & quand elles renouent l'intrigue : elles ſont inſipides dès qu'on ne les introduit que pour remplir le vuide de la ſcène ; & cette inſipidité, jointe à la baſſeſſe des diſcours, deshonorent un théatre fait pour amuſer & pour inſtruire les honnêtes gens.

SCENE III.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

CEtte fille eſt jolie ; elle a l'eſprit gaillard.

CLITON.

J'en eſtime l'humeur, j'en aime le viſage ;
Mais plus que tous les deux j'adore ſon meſſage.

DORANTE.

C'eſt celle dont il vient qu'il en faut eſtimer ;
C'eſt elle qui me charme, & que je veux aimer.

CLITON.

Quoi, vous voulez, monſieur, aimer cette inconue?

DORANTE.

Oui, je la veux aimer, Cliton.

CLITON.

Sans l'avoir vûe ?

DORANTE.

Un ſi rare bienfait en un beſoin preſſant
S'empare puiſſamment d'un cœur reconnaiſſant ;
Et comme de ſoi-même il marque un grand mérite ;
Deſſous cette couleur il parle, il ſollicite,
Peint l'objet auſſi beau qu'on le voit généreux ;
Et ſi l'on n'eſt ingrat, il faut être amoureux.

CLITON.

CLITON.

Votre amour va toujours d'un étrange caprice.
Dès l'abord autrefois vous aimâtes Clarice,
Celle-ci ſans vouloir; mais, monſieur, votre nom
Lui deviez-vous aprendre, & ſi-tôt ?

DORANTE.

Pourquoi non ?
J'ai cru le devoir faire, & l'ai fait avec joie.

CLITON.

Il eſt plus décrié que la fauſſe monnoie.

DORANTE.

Mon nom ?

CLITON.

Oui, dans Paris en langage commun
Dorante & le Menteur à préſent ce n'eſt qu'un;
Et vous y poſſédez ce haut degré de gloire,
Qu'en une comédie on a mis votre hiſtoire.

DORANTE.

En une comédie ?

CLITON.

Et ſi naïvement,
Que j'ai cru, la voyant, voir un enchantement.
On y voit un Dorante avec votre viſage;
On le prendrait pour vous, il a votre air, votre âge,
Vos yeux, votre action, votre maigre embonpoint,

Et paraît comme vous adroit au dernier point.
Comme à l'événement j'ai part à la peinture.
Après votre portrait on produit ma figure.
Le héros de la farce, un certain Jodelet,
Fait marcher après vous votre digne valet :
Il a juſqu'à mon nez, & juſqu'à ma parole ;
Et nous avons tous deux apris en même école.
C'eſt l'original même, il vaut ce que je vaux ;
Si quelqu'autre s'en mêle, on peut s'inſcrire en faux;
Et tout autre que lui dans cette comédie
N'en fera jamais voir qu'une fauſſe copie.
Pour Clarice & Lucrèce, elles en ont quelque air :
Philiſte avec Alcippe y vient vous acorder :
Votre feu père même eſt joué ſous le maſque.

DORANTE.

Cette piéce doit être & plaiſante & fantaſque.
Mais ſon nom ?

CLITON.

Votre nom de guerre ? LE MENTEUR.

g) *La piéce a réuſſi, quoique faible de ſtile &c.*] Cette tirade, & toute cette ſcène durent plaire beaucoup en leur tems ; elles rapelaient au public l'idée d'un ouvrage qui avait extrémement réuſſi. Beaucoup de vers du *Menteur* avaient paſſé en proverbes ; & même près de cent

DORANTE.

Les vers en ſont-ils bons ? fait-on cas de l'auteur ?

CLITON.

g) La piéce a réuſſi, quoique faible de ſtile ;
Et d'un nouveau proverbe elle enrichit la ville ;
De ſorte qu'aujourd'hui preſque en tous les quartiers
On dit, quand quelqu'un ment, qu'il revient de Poitiers.
Et pour moi, c'eſt bien pis, je n'oſe plus paraître ;
Ce maraud de farceur m'a fait ſi bien connaître,
Que les petits enfans, ſi-tôt qu'on m'aperçoit,
Me courent dans la rue, & me montrent au doigt ;
Et chacun rit de voir les courtauds de boutique,
Groſſiſſant à l'envi leur chienne de muſique,
Se rompre le goſier, dans cette belle humeur,
A crier après moi, LE VALET DU MENTEUR.
Vous en riez vous-même.

DORANTE.

Il faut bien que j'en rie.

CLITON.

Je n'y trouve que rire, & cela vous décrie,

ans après un homme de la cour, contant à table des anecdotes très-fauſſes, comme il n'arrive que trop ſouvent, un des convives ſe tournant vers le laquais de cet homme, lui dit, *Cliton, donnez à boire à vôtre maître.*

Mais ſi bien, qu'à préſent voulant vous marier,
Vous ne trouveriez pas la fille d'un huiſſier,
Pas celle d'un recors, pas d'un cabaret même.

DORANTE.

Il faut donc avancer près de celle qui m'aime.
Comme Paris eſt loin, ſi je ne ſuis déçû,
Nous pourrons réuſſir avant qu'elle ait rien ſû.
Mais quelqu'un vient à nous, & j'entens du murmure.

SCENE IV.

Le Prévôt, CLÉANDRE, DORANTE, CLITON.

CLÉANDRE *au prévôt.*

AH! je ſuis innocent, vous me faites injure.

LE PREVÔT *à Cléandre.*

Si vous l'êtes, monſieur, ne craignez aucun mal;
Mais comme enfin le mort était votre rival,
Et que le priſonnier proteſte d'innocence,
Je dois ſur ce ſoupçon vous mettre en ſa préſence.

CLÉANDRE *au prévôt.*

Et ſi pour s'afranchir il oſe me charger?

LE PREVÔT *à Cléandre.*

La juſtice entre vous en ſaura bien juger.

Soufrez paiſiblement que l'ordre s'exécute.

(*à Dorante.*)

Vous avez vû, monſieur, le coup qu'on vous impute;

Voyez ce cavalier, en ſerait-il l'auteur ?

CLÉANDRE *bas.*

Il va me reconnaître. Ah, Dieu! je meurs de peur.

DORANTE *au prévôt.*

Soufrez que j'examine à loiſir ſon viſage.

(*bas.*)

C'eſt lui, mais il n'a fait qu'en homme de courage.
Ce ſerait lâcheté, quoi qu'il puiſſe arriver,
De perdre un ſi grand cœur quand je puis le ſauver :
Ne le découvrons point.

CLÉANDRE *bas.*

Il me connaît, je tremble.

DORANTE *au prévôt.*

Ce cavalier, monſieur, n'a rien qui lui reſſemble;
L'autre eſt de moindre taille, il a le poil plus blond,
Le teint plus coloré, le viſage plus rond,
Et je le connais moins, tant plus je le contemple.

CLÉANDRE *bas.*

O généroſité qui n'eut jamais d'exemple!

DORANTE.

L'habit même eſt tout autre.

LE PREVÔT.

Enfin ce n'eſt pas lui ?

DORANTE.

Non, il n'a point de part au duel d'aujourd'hui.

LE PREVÔT *à Cléandre.*

Je ſuis ravi, monſieur, de voir votre innocence
Aſſurée à préſent par ſa reconnaiſſance;
Sortez quand vous voudrez, vous avez tout pouvoir;
Excuſez la rigueur qu'a voulu mon devoir.
Adieu.

CLÉANDRE *au prévôt.*

Vous avez fait le dû de votre ofice. *h*)

SCENE V.

DORANTE, CLÉANDRE, CLITON.

DORANTE *à Cléandre.*

MOn cavalier, pour vous je me fais injuſtice,
Je vous tiens pour brave homme, & vous reconnais bien ;
Faites votre devoir, comme j'ai fait le mien.

h) Cette ſcène n'eſt-elle pas très-vraiſemblable, très atachante ? *Dorante* n'y joue-t-il pas le rôle d'un homme généreux ? N'inſpire-t-il pas pour lui un grand intérêt ?

CLEANDRE.

Monſieur ...

DORANTE.

Point de replique, on pourait nous entendre.

CLÉANDRE.

Sachez donc ſeulement qu'on m'apelle Cléandre,
Que je ſai mon devoir, que j'en prendrai ſouci,
Et que je périrai pour vous tirer d'ici.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

N'Eſt-il pas vrai, Cliton, que c'eût été domage
De livrer au malheur ce généreux courage ?
J'avais entre mes mains, & ſa vie, & ſa mort;
Et je me viens de voir arbitre de ſon ſort.

CLITON.

Quoi? c'eſt-là donc, monſieur ...

DORANTE.

Oui, c'eſt-là le coupable.

La ſituation n'eſt-elle pas des plus heureuſes ? ne tient-elle pas les eſprits en ſuſpens ? Je doute qu'il y ait au théatre une piéce mieux commencée.

CLITON.

L'homme à votre cheval ?

DORANTE.

Rien n'eſt ſi véritable.

CLITON.

Je ne ſais où j'en ſuis, & deviens tout confus.
Ne m'aviez-vous pas dit que vous ne mentiez plus ?

DORANTE.

J'ai vû ſur ſon viſage un noble caractère,
Qui me parlant pour lui m'a forcé de me taire ;
Et d'une voix connue entre les gens de cœur
M'a dit qu'en le perdant je me perdrais d'honneur.
J'ai cru devoir mentir pour ſauver un brave homme.

CLITON.

Et c'eſt ainſi, monſieur, que l'on s'amende à Rome ? *i*)
Je me tiens au proverbe ; oui, courez, voyagez ;
Je veux être guenon ſi jamais vous changez :
Vous mentirez toujours, monſieur, ſur ma parole.
Croyez-moi que Poitiers eſt une bonne école ;
Pour le bien du public je veux le publier ;

i) *Cliton* fait fort mal de ne pas aprouver un menſonge ſi noble ; & *Dorante* perd ici une belle ocaſion de faire voir qu'il eſt des cas où il ſerait infame de dire la vérité.

Les leçons qu'on y prend ne peuvent s'oublier.

DORANTE.

Je ne mens plus, Cliton, je t'en donne aſſurance ;
Mais en un tel ſujet l'ocaſion diſpenſe.

CLITON.

Vous en prendrez autant comme vous en verrez.
Menteur vous voulez vivre, & menteur vous mourrez ;
Et l'on dira de vous pour oraiſon funèbre :
C'était en menterie un auteur très-célèbre,
Qui ſut y rafiner de ſi digne façon,
Qu'aux maîtres du métier il en eût fait leçon ;
Et qui tant qu'il vécut, ſans craindre aucune riſque,
Aux plus forts d'après lui put donner quinze & biſque.

DORANTE.

Je n'ai plus qu'à mourir, mon épitaphe eſt fait,
Et tu m'érigeras en cavalier parfait.
Tu ferais violence à l'humeur la plus triſte :
Mais ſans plus badiner, va-t-en chercher Philiſte ;
Donne lui cette lettre ; & moi, ſans plus mentir,
Avec les priſonniers j'irai me divertir.

Fin du premier acte.

Quel cœur ſerait aſſez lâche pour ne point mentir quand il s'agit de ſauver la vie & l'honneur d'un père, d'un parent, d'un ami ? Il y avait là de quoi faire de très-beaux vers.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MELISSE, LYSE.

MELISSE *tenant une lettre ouverte dans ſa main.*

CERTES il écrit bien, ſa lettre eſt excellente.

LYSE.

Madame, ſa perſonne eſt encor plus galante :
Tout eſt charmant en lui, ſa grace, ſon maintien...

MELISSE.

Il ſemble que déja tu lui veuilles du bien.

a) *Que je voudrais l'aimer ſi j'étais demoiſelle.*] C'eſt préciſément ce que dit *Antoine* à *Céſar* dans la tragédie de Pompée ; *Et ſi j'étais Céſar je la voudrais aimer.* Cette idée ridicule dans le tragique, eſt ici à ſa place. On peut remarquer d'ailleurs, que quand il s'agit d'amour, il y a une infinité de vers qui conviennent également au comique & au tragique. Tout ce qui eſt naturel & tendre peut également s'employer dans les deux genres ; mais ce qui n'eſt que familier ne doit jamais apartenir qu'au genre comique.

LYSE.

J'en trouve, à dire vrai, la rencontre ſi belle,
a) Que je voudrais l'aimer ſi j'étais demoiſelle.
Il eſt riche, & de plus, il demeure à Paris,
Où des dames, dit-on, eſt le vrai paradis;
Et ce qui vaut bien mieux que toutes ces richeſſes,
Les maris y ſont bons, & les femmes maîtreſſes;
Je vous le dis encor, je m'y paſſerais bien;
Et ſi j'étais ſon fait, il ſerait fort le mien.

MELISSE.

Tu n'es pas dégoûtée. Enfin, Lyſe, ſans rire,
C'eſt un homme bien fait?

LYSE.

Plus que je ne puis dire.

Le grand défaut de ce tems là, était de ne pas diſtinguer ces nuances. On n'y parvint que fort tard, quand le goût épuré de la cour de *Louïs XIV*, l'eſprit de *Racine*, & la critique de *Boileau*, eurent enfin poſé ces bornes qu'il était ſi dificile de connaître, & qu'il eſt ſi aiſé de paſſer. On doit avouer que c'eſt un mérite qui ne fut guères connu qu'en France. L'amour n'a été traité ſur aucun autre théatre comme il doit l'être. Les auteurs tragiques, de toutes les autres nations, ont toujours fait parler leurs amans en poëtes.

MELISSE.

A ſa lettre il paraît qu'il a beaucoup d'eſprit ;
Mais dis-moi, parle-t-il auſſi bien qu'il écrit ?

LYSE.

Pour lui faire en diſcours montrer ſon éloquence,
Il lui faudrait des gens de plus de conſéquence ;
C'eſt à vous d'éprouver ce que vous demandez.

MELISSE.

Et que croit-il de moi ?

LYSE.

Ce que vous lui mandez,
Que vous l'avez tantôt vû par notre fenêtre,
Que vous l'aimez déja.

MELISSE.

Cela pourait bien être.

LYSE.

Sans l'avoir jamais vû ?

MELISSE.

J'écris bien ſans le voir.

LYSE.

b) Mais vous ſuivez d'un frère un abſolu pouvoir,
Qui vous ayant conté par quel bonheur étrange

b) *Mais vous ſuivez d'un frère un abſolu pouvoir.*] Cela juſtifie entiérement le procédé de *Méliſſe ;* cela rend ſon

Il s'eſt mis à couvert de la mort de Florange,
Se ſert de cette feinte, en cachant votre nom,
Pour lui donner ſecours dedans votre priſon.
L'y voyant, en ſa place, il fait ce qu'il doit faire.

MELISSE.

Je n'écrivais tantôt qu'à deſſein de lui plaire.
Mais, Lyſe, maintenant j'ai pitié de l'ennui
D'un homme ſi bien fait qui ſoufre pour autrui;
Et par quelques moyens que je vienne d'écrire,
Il eſt de mon honneur de ne m'en pas dédire.
La lettre eſt de ma main, elle parle d'amour:
S'il ne ſait qui je ſuis, il peut l'aprendre un jour.
Un tel *gage* m'oblige à lui tenir parole:
Ce qu'*on met* par écrit paſſe une amour frivole.
Puiſqu'il a du mérite, on ne m'en peut blâmer;
Et je lui dois mon cœur, s'il daigne l'eſtimer.
Je m'en forme en idée une image ſi rare,
Qu'elle pourait gagner l'ame la plus barbare.
L'amour en eſt le peintre, & ton raport flateur
En fournit les couleurs à ce doux enchanteur.

LYSE.

Tout comme vous l'aimez vous verrez qu'il vous aime;

rôle intéreſſant. Tout annonce juſqu'ici une piéce parfaite pour la conduite. Nous ne parlons point des fautes de ſtile.

Si vous vous engagez, il s'engage de même,
Et ſe forme de vous un tableau ſi parfait,
Que c'eſt lettre pour lettre, & portrait pour portrait.
Il faut que votre amour plaiſamment s'entretienne.
Il ſera votre idée, & vous ſerez la ſienne.
L'alliance eſt mignarde, & cette nouveauté
Sur-tout dans une lettre aura grande beauté,
Quand vous y ſouſcrirez pour Dorante, ou Méliſſe,
Votre très humble idée à vous rendre ſervice.
Vous vous moquez, madame, & loin d'y conſentir,
Vous n'en parlez ainſi que pour vous divertir.

MELISSE.

Je ne me moque point.

LYSE.

Et que fera, madame,
Cet autre cavalier dont vous poſſédez l'ame,
Votre amant?

MELISSE.

Qui?

LYSE.

Philiſte.

MELISSE.

Ah! ne préſume pas
Que ſon cœur ſoit ſenſible au peu que j'ai d'apas;
Il fait mine d'aimer, mais ſa galanterie

N'eſt qu'un amuſement, & qu'une raillerie.

LYSE.

Il eſt riche, & parent des premiers de Lyon.

MELISSE.

Et c'eſt ce qui le porte à plus d'ambition.
S'il me voit quelquefois, c'eſt comme par ſurpriſe.
Dans ſes civilités on dirait qu'il mépriſe,
Qu'un ſeul mot de ſa bouche eſt un rare bonheur,
Et qu'un de ſes regards eſt un excès d'honneur.
L'amour même d'un roi me ſerait importune,
S'il falait la tenir à ſi haute fortune.
La ſienne eſt un tréſor qu'il fait bien d'épargner;
L'avantage eſt trop grand, j'y pourais trop gagner.
Il n'entre point chez nous, & quand il me rencontre,
Il ſemble qu'avec peine à mes yeux il ſe montre,
Et prend l'ocaſion avec une froideur
Qui craint en me parlant d'abaiſſer ſa grandeur.

LYSE.

Peut-être il eſt timide, & n'oſe davantage.

MELISSE.

S'il craint, c'eſt que l'amour trop avant ne l'engage.
Il voit ſouvent mon frère, & ne parle de rien.

LYSE.

Mais vous le recevez, ce me ſemble, aſſez bien.

MELISSE.

Comme je ne ſuis pas en amour des plus fines,
Faute d'autre j'en ſoufre, & je lui rens ſes mines ;
Mais je commence à voir que de tels cajoleurs
Ne font qu'éfaroucher les partis les meilleurs ;
Et ne dois plus ſoufrir qu'avec cette grimace
D'un véritable amant il ocupe la place.

LYSE.

Je l'ai vû pour vous voir faire beaucoup de tours.

MELISSE.

Qui l'empêche d'entrer, & me voir tous les jours ?
Cette façon d'agir eſt-elle plus polie ?
Croit-il. . .

LYSE.

Les amoureux ont chacun leur folie.
La ſienne eſt de vous voir avec tant de reſpect,
Qu'il paſſe pour ſuperbe, & vous devient ſuſpect ;
Et la vôtre un dégoût de cette retenue,
Qui vous fait mépriſer la perſonne connue,
Pour donner votre eſtime, & chercher avec ſoin
L'amour d'un inconnu parce qu'il eſt de loin.

SCENE II.

CLÉANDRE, MELISSE, LYSE.

CLÉANDRE.

ENvers ce priſonnier as-tu fait cette feinte,
Ma ſœur ?

MELISSE.

Sans me connaître, il me croit l'ame ateinte,
Que je l'ai vû conduire en ce triſte ſéjour,
Que ma lettre & l'argent ſont des effets d'amour;
Et Lyſe qui l'a vû m'en dit tant de merveilles,
Qu'elle fait preſque entrer l'amour par les oreilles.

CLÉANDRE.

Ah, ſi tu ſavais tout !

MELISSE.

Elle ne laiſſe rien;
Elle en vante l'eſprit, la taille, le maintien,
Le viſage atrayant, & la façon modeſte.

CLÉANDRE.

Ah, que c'eſt peu de choſe au prix de ce qui reſte !

MELISSE.

Que reſte-t-il à dire ? Un courage invaincu ?

CLÉANDRE.

C'eſt le plus généreux qui jamais ait vécu;

C'eſt le cœur le plus noble, & l'ame la plus haute...

MELISSE.

Quoi ? vous voulez, mon frère, ajouter à ſa faute,
Percer avec ſes traits un cœur qu'elle a bleſſé,
Et vous-même achever ce qu'elle a commencé ?

CLÉANDRE.

Ma ſœur, à peine ſais-je encor comme il ſe nomme,
Et je ſai qu'on n'a vû jamais plus honnête homme,
Et que ton frère enfin périroit aujourd'hui,
Si nous avions afaire à tout autre qu'à lui.
Quoique notre partie ait été ſi ſecrette
Que j'en duſſe eſpérer une ſure retraite,
Et que Florange & moi, comme je t'ai conté,
Afin que ce duel ne pût être éventé,
Sans prendre de ſeconds, l'euſſions faite de ſorte
Que chacun pour ſortir choiſit diverſe porte,
Que nous n'euſſions enſemble été vûs de huit jours,
Que preſque tout le monde ignorât nos amours,
Et que l'ocaſion me fut ſi favorable,
Que je vis l'innocent ſaiſi pour le coupable.
Je crois te l'avoir dit, qu'il nous vint ſéparer,
Et que ſur mon cheval je ſus me retirer.
Comme je me montrais, afin que ma préſence
Donnât lieu d'en juger une entière innocence,
Sur un bruit épandu que le défunt & moi

D'une même beauté nous adorions la loi,
Un prévôt ſoupçonneux me ſaiſit dans la rue,
Me mène au priſonnier, & m'expoſe à ſa vûe.
Juge quel trouble j'eus de me voir en ces lieux :
Ce cavalier me voit, m'examine des yeux,
Me reconnait, je tremble encore à te le dire ;
Mais aprens ſa vertu, chère ſœur, & l'admire.
Ce grand cœur ſe voyant mon deſtin en la main,
Devient pour me ſauver à ſoi-même inhumain ;
Lui qui ſoufre pour moi ſait mon crime, & le nie,
Dit que ce qu'on m'impute eſt une calomnie,
Dépeint le criminel de toute autre façon,
Oblige le prévôt à ſortir ſans ſoupçon,
Me promet amitié, m'aſſure de ſe taire.
Voilà ce qu'il a fait, vois ce que je dois faire.

MELISSE.

L'aimer, le ſecourir, & tous deux avouer
Qu'une telle vertu ne ſe peut trop louer.

CLÉANDRE.

Si je l'ai plaint tantôt de ſoufrir pour mon crime,
Cette pitié, ma ſœur, était bien légitime :
Mais ce n'eſt plus pitié, c'eſt obligation ;
Et le devoir ſuccède à la compaſſion.
Nos plus puiſſans ſecours ſont pleins d'ingratitude,
Mets à les redoubler ton ſoin & ton étude ;

Sous ce même prétexte, & ces déguiſemens
Ajoute à ton argent perles & diamans :
Qu'il ne manque de rien, & pour ſa délivrance
Je vais de mes amis faire agir la puiſſance.
Que ſi tous leurs efforts ne peuvent le tirer,
Pour m'aquiter vers lui j'irai me déclarer.
Adieu. De ton côté prens ſouci de me plaire,
Et vois ce que tu dois à qui te ſauve un frère.

MELISSE.

Je vous obéirai très ponctuellement. *c*)

SCENE III.

MELISSE, LYSE.

LYSE.

VOus pouviez dire encor très volontairement ;
Et la faveur du ciel vous a bien conſervée,
Si ces derniers diſcours ne vous ont achevée.
Le parti de Philiſte a de quoi s'apuyer ;
Je n'en ſuis plus, madame, il n'eſt bon qu'à noyer ;
Il ne valut jamais un cheveu de Dorante.
Je puis vers la priſon aprendre une courante ?

c) Cette ſcène redoub'e encor l'intérêt. L'amour de *Méliſſe* fondé ſur la reconnaiſſance, dut être atendriſſant.

MELISSE.

Oui, tu peux te réſoudre encor à te croter.

LYSE.

Quels de vos diamans me faut-il lui porter ?

MELISSE.

Mon frère va trop vite, & ſa chaleur l'emporte
Juſqu'à conaître mal des gens de cette ſorte.
Auſſi comme ſon but eſt diférent du mien,
Je dois prendre un chemin fort éloigné du ſien.
Il eſt reconaiſſant, & je ſuis amoureuſe:
Il a peur d'être ingrat, & je veux être heureuſe.
A force de préſens il ſe croit aquiter;
Mais *le redoublement* ne fait que rebuter.
Si le premier oblige un homme de mérite,
Le ſecond l'importune, & le reſte l'irrite;
Et paſſé le beſoin, quoi qu'on lui puiſſe ofrir,
C'eſt un acablement qu'il ne ſaurait ſoufrir.
L'amour eſt libéral, mais c'eſt avec adreſſe:
Le prix de ſes préſens eſt en leur gentilleſſe;
Et celui qu'à Dorante exprès tu vas porter,
Je veux qu'il le dérobe au lieu de l'accepter.
Ecoute une pratique aſſez ingénieuſe.

TAYLOR INST. OXFORD.

Les ſcènes ſuivantes ſoutiennent cet intérêt dans toute ſa force, malgré les fautes du ſtile.

LYSE.

Elle doit être belle, & fort myſtérieuſe.

MELISSE.

Au lieu de diamans dont tu viens de parler,
Avec quelques douceurs il faut le régaler,
Entrer ſous ce prétexte, & trouver quelque voie
Par où ſans que j'y ſois tu faſſes qu'il me voie.
Porte lui mon portrait, & comme ſans deſſein
Fais qu'il puiſſe aiſément le ſurprendre en ton ſein:
Feins lors pour le r'avoir un déplaiſir extrême;
S'il le rend, c'en eſt fait, s'il le retient, il m'aime.

LYSE.

A vous dire le vrai, vous en ſavez beaucoup.

MELISSE.

L'amour eſt un grand maître, il inſtruit tout d'un coup.

LYSE.

Il vient de vous donner de belles tablatures.

MELISSE.

Viens quérir mon portrait avec des confitures.
Comme poura Dorante en uſer bien ou mal,
Nous réſoudrons après touchant l'original.

SCENE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON, *dans la priſon.*

DORANTE.

VOilà, mon cher ami, la véritable hiſtoire
D'une avanture étrange, & dificile à croire;
Mais puiſque je vous vois, mon ſort eſt aſſez doux.

PHILISTE.

L'avanture eſt étrange, & bien digne de vous;
Et ſi je n'en voyais la fin trop véritable,
J'aurais bien de la peine à la trouver croyable.
Vous me ſeriez ſuſpect, ſi vous étiez ailleurs.

CLITON.

Ayez pour lui, monſieur, des ſentimens meilleurs;
Il s'eſt bien converti dans un ſi long voyage;
C'eſt tout un autre eſprit ſous le même viſage;
Et tout ce qu'il débite eſt pure vérité,
S'il ne ment quelquefois par généroſité.
C'eſt le même qui prit Clarice pour Lucrèce,
Qui fit jaloux Alcipe avec ſa noble adreſſe;
Et malgré tout cela, le même, toutefois,
Depuis qu'il eſt ici n'a menti qu'une fois.

PHILISTE.

En voudrais-tu jurer?

CLITON.

Oui, monſieur, & j'en jure
Par le dieu des menteurs dont il eſt créature;
Et s'il vous faut encor un ſerment plus nouveau,
Par l'hymen de Poitiers & le feſtin ſur l'eau.

PHILISTE.

Laiſſant là ce badin, ami, je vous confeſſe
Qu'il me ſouvient toûjours de vos traits de jeuneſſe.
Cent fois en cette ville aux meilleures maiſons
J'en ai fait un bon conte en déguiſant les noms;
J'en ai ri de bon cœur, & j'en ai bien fait rire;
Et quoi que maintenant je vous entende dire,
Ma mémoire toûjours me les vient préſenter,
Et m'en fait un raport qui m'invite à douter.

DORANTE.

Formez en ma faveur de plus ſaines penſées;
Ces petites humeurs ſont auſſi-tôt paſſées;
Et l'air du monde change en bonnes qualités
Ces teintures qu'on prend aux univerſités.

PHILISTE.

Dès-lors, à cela près, vous étiez en eſtime
D'avoir une ame noble, & grande, & magnanime.

CLITON.

Je le diſais dès-lors, ſans cette qualité
Vous n'euſſiez pû jamais le payer de bonté.

DORANTE.

Ne te tairas-tu point ?

CLITON.

Dis-je rien qu'il ne ſache ?
Et fais-je à votre nom quelque nouvelle tache ?
N'était-il pas, monſieur, avec Alcipe & vous,
Quand ce feſtin en l'air le rendit ſi jaloux ?
Lui qui fut le témoin du conte que vous fîtes,
Lui qui vous ſépara lorſque vous vous batîtes,
Ne ſait-il pas encor les plus ruſés détours
Dont votre eſprit adroit bricola vos amours ?

PHILISTE.

Ami, ce flux de langue eſt trop grand pour ſe taire;
Mais ſans plus l'écouter parlons de notre afaire.
Elle me ſemble aiſée, & j'oſe me vanter
Qu'aſſez facilement je pourai l'emporter :
Ceux dont elle dépend ſont de ma conaiſſance,
Et même à la plûpart je touche de naiſſance.
Le mort était d'ailleurs fort peu conſidéré,
Et chez les gens d'honeur on ne l'a point pleuré.
Sans perdre plus de tems ſoufrez que j'aille aprendre
Pour en venir à bout quel chemin il faut prendre.

Ne vous chagrinez point cependant en priſon,
On aura ſoin de vous comme en votre maiſon,
Le concierge en a l'ordre, il tient de moi ſa place,
Et ſi-tôt que je parle, il n'eſt rien qu'il ne faſſe.

DORANTE.

Ma joye eſt de vous voir, vous me l'allez ravir.

PHILISTE.

Je prens congé de vous pour vous aller ſervir.
Cliton divertira votre mélancolie.

SCENE V.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

COmment va maintenant l'amour, ou la folie ?
Cette dame obligeante au viſage inconu,
Qui s'empare des cœurs avec ſon revenu,
Eſt-elle encor aimable ? a-t-elle encor des charmes ?
Par généroſité lui rendrons-nous les armes ?

DORANTE.

Cliton, je la tiens belle, & m'oſe figurer
Qu'elle n'a rien en ſoi qu'on ne puiſſe adorer.
Qu'en imagines-tu ?

CLITON.

J'en fais des conjectures
Qui s'acordent fort mal avecque vos figures.
Vous payer par avance, & vous cacher ſon nom,
Quoi que vous préſumiez, ne marque rien de bon.
A voir ce qu'elle a fait, & comme elle procède,
Je jurerais, monſieur, qu'elle eſt ou vieille, ou laide,
Peut-être l'une & l'autre, & vous a regardé
Comme un galant comode, & fort incomodé.

DORANTE.

Tu parles en brutal.

CLITON.

Vous, en viſionnaire.
Mais ſi je diſais vrai, que prétendez-vous faire ?

DORANTE.

Envoyer & la dame & les amours au vent.

CLITON.

Mais vous avez reçu, quiconque prend, ſe vend.

DORANTE.

Quite pour lui jetter ſon argent à la tête.

CLITON.

Le compliment eſt doux, & la défaite honête.
Tout de bon à ce coup vous êtes converti ;
Je le ſoutiens, monſieur, le proverbe a menti.
Sans ſcrupule autrefois, témoin votre Lucrèce,

Vous emportiez l'argent, & quitiez la maîtreſſe ;
Mais Rome vous a fait ſi grand homme de bien,
Qu'à préſent vous voulez rendre à chacun le ſien.
Vous vous êtes inſtruit des cas de conſcience.

DORANTE.

Tu m'embrouilles l'eſprit faute de patience.
Deux ou trois jours peut-être, un peu plus, un peu moins,
Eclairciront ce trouble, & purgeront ces ſoins.
Tu ſais qu'on m'a promis que la beauté qui m'aime
Viendra me raporter la réponſe elle-même ;
Voi déja ſa ſervante, elle revient.

CLITON.

Tant pis,
Dûſſez-vous enrager, c'eſt ce que je vous dis.
Si fréquente ambaſſade, & maîtreſſe inviſible
Sont de ma conjecture une preuve infaillible.
Voyons ce qu'elle veut, & ſi ſon paſſeport
Eſt auſſi bien fourni comme au premier abord.

DORANTE.

Veux-tu qu'à tous momens il pleuve des piſtoles ?

CLITON.

Qu'avons-nous ſans cela beſoin de ſes paroles ?

SCENE VI.

DORANTE, LYSE, CLITON.

DORANTE *à Lyſe.*

JE ne t'eſpérais pas ſi ſoudain de retour.

LYSE.

Vous jugerez par-là d'un cœur qui meurt d'amour.
De vos civilités ma maîtreſſe eſt ravie ;
Elle ſerait venue, elle en brûlait d'envie ;
Mais une compagnie au logis la retient ;
Elle viendra bientôt, & peut-être elle vient ;
Et je me connais mal à l'ardeur qui l'emporte,
Si vous ne la voyez même avant que je ſorte.
Acceptez cependant quelque peu de douceurs,
Fort propres en ces lieux à conforter les cœurs ;
Les ſéches ſont deſſous, celles-ci ſont liquides.

CLITON.

Les amours de tantôt me ſemblaient plus ſolides.
Si tu n'as autre choſe, épargne mieux tes pas,
Cette inégalité ne me ſatisfait pas.
Nous avons le cœur bon, & dans nos avantures
Nous ne fumes jamais hommes à confitures.

LYSE.

Badin, qui te demande ici ton ſentiment ?

CLITON.

Ah! tu me fais l'amour un peu bien rudement.

LYSE.

Eſt-ce à toi de parler? que n'atens-tu ton heure?

DORANTE.

Saurons-nous cette fois ſon nom, ou ſa demeure?

LYSE.

Non pas encor ſi tôt.

DORANTE.

Mais te vaut-elle bien?
Parle moi franchement, & ne déguiſe rien.

LYSE.

A ce compte, monſieur, vous me trouvez paſſable?

DORANTE.

Je te trouve de taille, & d'eſprit agréable,
Tant de grace en l'humeur, & tant d'atraits aux yeux,
Qu'à te dire le vrai je ne voudrais pas mieux;
Elle me charmera pourvû qu'elle te vaille.

LYSE.

Ma maîtreſſe n'eſt pas tout-à-fait de ma taille,
Mais elle me ſurpaſſe en eſprit, en beauté,
Autant, & plus encor, monſieur, qu'en qualité.

DORANTE.

Tu ſais adroitement couler ta flaterie.
Que ce bout de ruban a de galanterie!

Je veux le dérober, mais qu'eſt-ce qui le ſuit ?

LYSE.

Rendez-le-moi, monſieur, j'ai hâte, il s'en va nuit.

DORANTE.

Je verrai ce que c'eſt.

LYSE.

C'eſt une mignature.

DORANTE.

Oh le charmant portrait ! l'adorable peinture !
Elle eſt faite à plaiſir.

LYSE.

Après le naturel.

DORANTE.

Je ne crois pas jamais avoir rien vû de tel.

LYSE.

Ces quatre diamans dont elle eſt enrichie
Ont ſous eux quelque feuille, ou mal nette, ou blanchie ;
Et je cours de ce pas y faire regarder.

DORANTE.

Et quel eſt ce portrait ?

LYSE.

Le faut-il demander ?
Et doutez-vous ſi c'eſt ma maîtreſſe elle-même ?

DORANTE.

Quoi, celle qui m'écrit ?

LYSE.

Oui, celle qui vous aime;
A l'aimer tant ſoit peu vous l'auriez deviné.

DORANTE.

Un ſi rare bonheur ne m'eſt pas deſtiné;
Et tu me veux flater par cette fauſſe joie.

LYSE.

Quand je dis vrai, monſieur, je prétens qu'on me croye.
Mais je m'amuſe trop, l'orfévre eſt loin d'ici;
Donnez-moi, je perds tems.

DORANTE.

Laiſſe-moi ce ſouci;
Nous avons un orfévre arrêté pour ſes dettes,
Qui ſaura tout remettre au point que tu ſouhaites.

LYSE.

Vous m'en donnez, monſieur.

DORANTE.

Je te le ferai voir.

LYSE.

A-t-il la main fort bonne ?

DORANTE.

Autant qu'on peut l'avoir.

LYSE.

LYSE.

Sans mentir ?

DORANTE.

Sans mentir.

CLITON.

Il eſt trop jeune, il n'oſe.

LYSE.

Je voudrais bien pour vous faire ici quelque choſe,
Mais vous le montrerez.

DORANTE.

Non, à qui que ce ſoit.

LYSE.

Vous me ferez chaſſer ſi quelqu'autre le voit.

DORANTE.

Va, dors en ſûreté.

LYSE.

Mais enfin à quand rendre ?

DORANTE.

Dès demain.

LYSE.

Demain donc je viendrai le reprendre ;
Je ne puis me réſoudre à vous déſobliger.

CLITON *à Dorante.*

Elle ſe met pour vous en un très-grand danger.
(*à Lyſe.*)
Dirons-nous rien nous deux ?

LYSE.

Non.

CLITON.

Comme tu mépriſes!

LYSE.

Je n'ai pas le loiſir d'entendre tes ſotiſes.

CLITON.

Avec cette rigueur tu me feras mourir.

LYSE.

Peut-être à mon retour je ſaurai te guérir ;
Je ne puis mieux pour l'heure, adieu. *d*)

SCENE VII.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

TOut me ſuccède.

DORANTE.

Vien, Cliton, & regarde. Eſt-elle vieille, ou laide?
Voit-on des yeux plus vifs? Voit-on des traits plus doux?

d) Cette ſcène du portrait n'eſt-elle pas encor très ingénieuſe ? Les menteries que fait *Dorante* dans cette piéce, ne ſont plus d'une étourderie ridicule comme dans

CLITON.

Je ſuis un peu moins dupe, & plus fûté que vous.
C'eſt une leurre, monſieur, la choſe eſt toute claire;
Elle a fait tout du long les mines qu'il faut faire.
On amorce le monde avec de tels portraits,
Pour les faire ſurprendre on les aporte exprès,
On s'en fâche, on fait bruit, on vous les redemande,
Mais on tremble toûjours de crainte qu'on les rende;
Et pour dernière adreſſe une telle beauté
Ne ſe voit que de nuit & dans l'obſcurité,
De peur qu'en un moment l'amour ne s'eſtropie,
A voir l'original ſi loin de ſa copie.
Mais laiſſons ce diſcours qui peut vous ennuyer.
Vous ferai-je venir l'orfévre priſonier ?

DORANTE.

Simple, n'as-tu point vû que c'était une feinte,
Un effet de l'amour dont mon ame eſt ateinte ?

CLITON.

Bon, en voici déja de deux en même jour,
Par devoir d'honête homme, & par effet d'amour.
Avec un peu de tems nous en verrons bien d'autres.

la première ; elles ſont pour la plûpart dictées par l'honneur, ou par la galanterie ; elles rendent le *Menteur* infiniment aimable.

Chacun a ſes talens, & ce ſont là les vôtres.

DORANTE.

Tais-toi, tu m'étourdis de tes ſotes raiſons.
Allons prendre un peu l'air dans la cour des priſons.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLÉANDRE, DORANTE, CLITON.

Cet acte ſe paſſe dans la priſon.

DORANTE.

JE vous en prie encor, diſcourons d'autre choſe,
Et ſur un tel ſujet ayons la bouche cloſe :
On peut nous écouter, & vous ſurprendre ici ;
Et ſi vous vous perdez, vous me perdez auſſi.
La parfaite amitié que pour vous j'ai conçûe,
Quoiqu'elle ſoit l'effet d'une première vûe,
Joint mon péril au vôtre, & les unit ſi bien,
Qu'au cours de votre ſort elle atache le mien.

CLÉANDRE.

N'ayez aucune peur, & ſortez d'un tel doute.
J'ai des gens là-dehors qui gardent qu'on n'écoute ;
Et je puis vous parler en toute ſûreté
De ce que mon malheur doit à votre bonté.
Si d'un bienfait ſi grand qu'on reçoit ſans mérite
Qui s'avoue inſolvable aucunement s'aquite ;
Pour m'aquiter vers vous autant que je le puis,

J'avoue, & hautement, monſieur, que je le ſuis :
Mais ſi cette amitié par l'amitié ſe paye,
Ce cœur qui vous doit tout vous en rend une vraye.
La vôtre la dévance à peine d'un moment;
Elle atache mon ſort au vôtre également ;
Et l'on n'y trouvera que cette diférence,
Qu'en vous elle eſt faveur, en moi reconaiſſance.

DORANTE.

N'apellez point faveur ce qui fut un devoir.
Entre les gens de cœur il ſufit de ſe voir.
Par un effort ſecret de quelque ſympathie
L'un à l'autre auſſi-tôt un certain nœud les lie :
Chacun d'eux ſur ſon front porte écrit ce qu'il eſt,
Et quand on lui reſſemble, on prend ſon intérêt.

CLITON.

Par exemple, voyez, aux traits de ce viſage
Mille dames m'ont pris pour homme de courage ;
Et ſi-tôt que je parle, on dévine à demi
Que le ſexe jamais ne fut mon ennemi.

CLÉANDRE.

Cet homme a de l'humeur.

DORANTE.

C'eſt un vieux domeſtique,
Qui, comme vous voyez, n'eſt pas mélancolique.
A cauſe de ſon âge il ſe croit tout permis,

Il ſe rend familier avec tous mes amis,
Mêle par-tout ſon mot, & jamais quoi qu'on die,
Pour donner ſon avis il n'atend qu'on l'en prie.
Souvent il importune, & quelquefois il plaît.

CLÉANDRE.

J'en voudrais conaître un de l'humeur dont il eſt.

CLITON.

Croyez qu'à le trouver vous auriez de la peine;
Le monde n'en voit pas quatorze à la douzaine;
Et je jurerais bien, monſieur, en bonne foi,
Qu'en France il n'en eſt point que Jodelet & moi.

DORANTE.

Voilà de ſes bons mots les galantes ſurpriſes:
Mais qui parle beaucoup dit beaucoup de ſotiſes;
Et quand il a deſſein de ſe mettre en crédit,
Plus il y fait d'effort, moins il fait ce qu'il dit.

CLITON.

On apelle cela des vers à ma louange.

CLÉANDRE.

Preſqu'inſenſiblement nous avons pris le change.
Mais, revenons, monſieur, à ce que je vous dois.

DORANTE.

Nous en pourons parler encor quelqu'autrefois:
Il ſufit pour ce coup.

CLEANDRE.

Je ne ſaurais vous taire,
En quel heureux état ſe trouve votre afaire.
Vous ſortirez bientôt, & peut-être demain;
Mais un ſi promt ſecours ne vient pas de ma main,
Les amis de Philiſte en ont trouvé la voie;
J'en dois rougir de honte au milieu de ma joie;
Et je ne ſaurais voir, ſans être un peu jaloux,
Qu'il m'ôte les moyens de m'employer pour vous.
Je cède avec regret à cet ami fidèle;
S'il a plus de pouvoir, il n'a pas plus de zèle;
Et vous m'obligerez, en ſortant de priſon,
De me faire l'honneur de prendre ma maiſon.
Je n'atens point le tems de votre délivrance,
De peur qu'encor un coup Philiſte me dévance;
Comme il m'ôte aujourd'hui l'eſpoir de vous ſervir,
Vous loger eſt un bien que je lui veux ravir.

DORANTE.

C'eſt un excès d'honneur que vous me voulez rendre,
Et je croirais faillir de vouloir m'en défendre.

CLÉANDRE.

Je vous en reprîrai quand vous pourez ſortir;
Et lors nous tâcherons à vous bien divertir,

Et vous faire oublier l'ennui que je vous cauſe.
Auriez-vous cependant beſoin de quelque choſe ?
Vous êtes voyageur, & pris par des ſergens ;
Et quoique ces meſſieurs ſoient fort honnêtes gens,
Il en eſt quelques-uns . . .

CLITON.

Les ſiens en ſont du nombre ;
Ils ont en le prenant pillé juſqu'à ſon ombre ;
Et n'était que le ciel a ſu le ſoulager,
Vous le verriez encor fort net & fort léger :
Mais comme je pleurais ſes triſtes avantures,
Nous avons reçu lettre, argent, & confitures.

CLÉANDRE.

Et de qui ?

DORANTE.

Pour le dire il faudrait deviner.
Jugez ce qu'en ma place on peut s'imaginer.
Une dame m'écrit, me flate, me régale,
Me promet une amour qui n'eut jamais d'égale ;
Me fait force préſens . . .

CLÉANDRE.

Et vous viſite ?

DORANTE.

Non.

CLÉANDRE.

Vous ſavez ſon logis ?

DORANTE.

Non pas même ſon nom.

Ne ſoupçonez-vous point ce que ce pourait être ?

CLÉANDRE.

A moins que de la voir je ne la puis connaître.

DORANTE.

Pour un ſi bon ami je n'ai point de ſecret.

Voyez, connaiſſez-vous les traits de ce portrait ?

CLÉANDRE.

Elle ſemble éveillée, & paſſablement belle;

Mais je ne vous en puis dire aucune nouvelle;

Et je ne connais rien à ces traits que je voi.

Je vais vous préparer une chambre chez moi.

Adieu. *a*)

---

a) Cette ſcène ne dément en rien le mérite des deux premiers actes. N'eſt-ce pas l'invention du monde la plus heureuſe, de faire ſecourir *Dorante* par ſon rival *Philiſte*, & de préparer ainſi le plus grand embarras ?

J'écarte, comme je l'ai déja dit, tous les petits défauts de langage, les plaiſanteries qui ne ſont plus de mode;

SCENE II.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

CE bruſque adieu marque un trouble dans l'ame.
Sans doute il la connait.

CLITON.

C'eſt peut-être ſa femme.

DORANTE.

Sa femme ?

CLITON.

Oui, c'eſt ſans doute elle qui vous écrit;
Et vous venez de faire un coup d'un grand eſprit.
Voilà de vos ſecrets, & de vos confidences.

DORANTE.

Nomme-les par leur nom, dis de mes imprudences.
Mais ſerait-ce en effet celle que tu me dis ?

je ne m'arrête qu'à la marche de la piéce qui me paraît toûjours parfaite. La manière dont *Méliſſe* envoye à *Dorante* ſon portrait, celle dont il le prend, ce portrait montré à un homme, qui paraît ſurpris & fâché de le voir : Encor une fois, y a-t-il rien de mieux ménagé & de plus agréable dans aucune piéce de théatre ?

CLITON.

Envoyez vos portraits à de tels étourdis,
Ils gardent un ſecret avec extrême adreſſe.
C'eſt ſa femme, vous dis-je, ou du moins ſa maîtreſſe.
Ne l'avez-vous pas vû tout changé de couleur?

DORANTE.

Je l'ai vû comme ateint d'une vive douleur,
Faire de vains efforts pour cacher ſa ſurpriſe.
Son déſordre, Cliton, montre ce qu'il déguiſe.
Il a pris un prétexte à ſortir promtement,
Sans ſe donner loiſir d'un mot de compliment.

CLITON.

Qu'il ſera dangereux rencontrer ſa colère!
Il va tout renverſer ſi l'on le laiſſe faire;
Et je vous tiens pour mort ſi ſa fureur ſe croît:
Mais ſurtout ſes valets peuvent bien marcher droit;
Malheureux le premier qui fâchera ſon maître!
Pour autre cent louïs je ne voudrais pas l'être.

DORANTE.

La choſe eſt ſans remède, en ſoit ce qui pourra;
S'il fait tant le mauvais, peut-être on le verra.
Ce n'eſt pas qu'après tout, Cliton, ſi c'eſt ſa femme,

Je ne ſache étoufer cette naiſſante flamme ;
Ce ſerait lui prêter un fort mauvais ſecours,
Que lui ravir l'honneur en conſervant ſes jours ;
D'une belle action j'en ferais une noire.
J'en ai fait mon ami, je prens part à ſa gloire ;
Et je ne voudrais pas qu'on pût me reprocher
De ſervir un brave homme au prix d'un bien ſi cher.

CLITON.

Et s'il eſt ſon amant ?

DORANTE.

Puiſqu'elle me préfère,
Ce que j'ai fait pour lui vaut bien qu'il me défère ;
Sinon, il a du cœur, il en ſait bien les loix,
Et je ſuis réſolu de défendre ſon choix :
Tandis pour un moment trêve de raillerie,
Je veux entretenir un peu ma rêverie.

(*Il prend le portrait de Méliſſe.*)

Merveille qui m'as enchanté,
Portrait à qui je rens les armes,
As-tu bien autant de bonté
Comme tu me fais voir de charmes ?
Hélas ! au lieu de l'eſpérer,
Je ne fais que me figurer
Que tu te plains à cette belle,

Que tu lui dis mon procédé,
Et que je te fus infidelle,
Si-tôt que je t'eus poſſédé.
Garde mieux le ſecret que moi,
Daigne en ma faveur te contraindre :
Si j'ai pû te manquer de foi,
C'eſt m'imiter que de t'en plaindre.
Ta colère en me puniſſant
Te fait criminel d'innocent,
Sur toi retombent les vengeances...

CLITON *lui ôtant le portrait.*

Vous ne dites, monſieur, que des extravagances;
Et parlez juſtement le langage des fous.
Donnez, j'entretiendrai ce portrait mieux que vous;
Je veux vous en montrer de meilleures méthodes,
Et lui faire des vœux plus courts, & plus comodes.
Adorable & riche beauté,
Qui joins les effets aux paroles,
Merveille qui m'as enchanté
Par tes douceurs & tes piſtoles,
Sache un peu mieux les partager,
Et ſi tu nous veux obliger
A dépeindre aux races futures
L'éclat de tes faits inouïs,
Garde pour toi les confitures,

Et nous acable de louïs.
Voilà parler en homme.

DORANTE.

Arrête tes ſaillies,
Ou va du moins ailleurs débiter tes folies.
Je ne ſuis pas toûjours d'humeur à t'écouter.

CLITON.

Et je ne ſuis jamais d'humeur à vous flater ;
Je ne vous puis ſoufrir de dire une ſotiſe ;
Par un double intérêt je prens cette franchiſe.
L'un, vous êtes mon maître, & j'en rougis pour vous;
L'autre, c'eſt mon talent, & j'en deviens jaloux.

DORANTE.

Si c'eſt là ton talent, ma faute eſt ſans exemple.

CLITON.

Ne me l'enviez point, le vôtre eſt aſſez ample ;
Et puiſqu'enfin le ciel m'a voulu départir
Le don d'extravaguer, comme à vous de mentir,
Comme je ne mens point devant votre excellence,
Ne dites à mes yeux aucune extravagance,
N'entreprenez ſur moi, non plus que moi ſur vous.

DORANTE.

Tai-toi, le ciel m'envoye un entretien plus doux.
L'ambaſſade revient.

CLITON.

Que nous aporte-t-elle ?

DORANTE.

Maraud, veux-tu toûjours quelque douceur nouvelle ?

CLITON.

Non pas, mais le paſſé m'a rendu curieux ;
Je lui regarde aux mains un peu plutôt qu'aux yeux. *b*)

SCENE III.

DORANTE, MELISSE *déguiſée en ſervante, cachant ſon viſage ſous une coëfe,* CLITON, LYSE.

CLITON *à Lyſe.*

MOntre ton paſſeport. Quoi tu viens les mains vuides !

(*à Dorante.*)

Ainſi détruit le tems les biens les plus ſolides,
Et moins d'un jour réduit tout votre heur & le mien,
Des

b) Ces ſcènes avec *Cliton*, ces ſtances ſur un portrait, cette parodie des ſtances par *Cliton*, peuvent avoir nui à la piéce. Ces défauts ſeraient bien aiſés à corriger.

Des louïs aux douceurs, & des douceurs à rien.

LYSE.

Si j'aportai tantôt, à préſent je demande.

DORANTE.

Que veux-tu ?

LYSE.

Ce portrait que je veux qu'on me rende.

DORANTE.

As-tu pris du ſecours pour faire plus de bruit ?

LYSE.

J'amène ici ma ſœur, parce qu'il s'en va nuit.
Mais vous penſez en vain chercher une défaite.
Demandez-lui, monſieur, quelle vie on m'a faite.

DORANTE.

Quoi, ta maîtreſſe ſait que tu me l'as laiſſé ?

LYSE.

Elle s'en eſt doutée, & je l'ai confeſſé.

DORANTE.

Elle s'en eſt donc miſe en colère ?

LYSE.

Et ſi forte,
Que je n'oſe rentrer ſi je ne le raporte :
Si vous vous obſtinez à me le retenir,
Je ne ſai dès ce ſoir, monſieur, que devenir :
Ma fortune eſt perdue, & dix ans de ſervice.

DORANTE.

Ecoute, il n'eſt pour toi choſe que je ne fiſſe.
Si je te nuis ici, c'eſt avec grand regret;
Mais on aura mon cœur avant que ce portrait.
Va dire de ma part à celle qui t'envoye,
Qu'il fait tout mon bonheur, qu'il fait toute ma joye;
Que rien n'aprocherait de mon raviſſement,
Si je le poſſédais de ſon conſentement;
Qu'il eſt l'unique bien où mon eſpoir ſe fonde;
Qu'il eſt le ſeul tréſor qui me ſoit cher au monde:
Et quant à ta fortune, il eſt en mon pouvoir
De la faire monter par-delà ton eſpoir.

LYSE.

Je ne veux point de vous, ni de vos récompenſes.

DORANTE.

Tu me dédaignes trop.

LYSE.

Je le dois.

CLITON.

Tu l'ofenſes.
Mais voulez-vous, monſieur, me croire, & vous venger?
Rendez lui ſon portrait pour la faire enrager.

LYSE.

O le grand habile homme! Il y connaît fineſſe.

C'eſt donc ainſi, monſieur, que vous tenez promeſſe?
Mais puiſqu'auprès de vous j'ai ſi peu de crédit,
Demandez à ma ſœur ce qu'elle m'en a dit,
Et ſi c'eſt ſans raiſon que j'ai tant d'épouvante.

DORANTE.

Tu verras que ta ſœur ſera plus obligeante :
Mais ſi ce grand couroux lui donne autant d'éfroi,
Je ferai tout autant pour elle que pour toi.

LYSE.

N'importe, parlez lui, du moins vous ſaurez d'elle
Avec quelle chaleur j'ai pris votre querelle.

DORANTE *à Méliſſe.*

Son ordre eſt-il ſi rude ?

MELISSE.

Il eſt aſſez exprès ;
Mais ſans mentir, ma ſœur vous preſſe un peu de près.
Quoi qu'elle ait comandé, la choſe a deux viſages.

CLITON.

Comme toutes les deux jouent leurs perſonages !

MELISSE.

Souvent tout cet effort à r'avoir un portrait
N'eſt que pour voir l'amour par l'état qu'on en fait.
C'eſt peut-être après tout le deſſein de madame.
Ma ſœur, non plus que moi, ne lit pas dans ſon ame.
En ſes ocaſions il fait bon hazarder ;

Et de force, ou de gré, je ſaurais le garder.
Si vous l'aimez, monſieur, croyez qu'en ſon courage
Elle vous aime aſſez pour vous laiſſer ce gage;
Ce ſerait vous traiter avec trop de rigueur,
Puiſqu'avant ce portrait on aura votre cœur;
Et je la trouverais d'une humeur bien étrange,
Si je ne lui faiſais accepter cet échange.
Je l'entreprens pour vous, & vous répondrai bien
Qu'elle aimera ce gage autant comme le ſien.

DORANTE.

O ciel! Et de quel nom faut-il que je te nomme?

CLITON.

Ainſi font deux ſoldats logés chez le bon homme;
Quand l'un veut tout tuer, l'autre rabat les coups;
L'un jure comme un diable, & l'autre file doux.
Les belles, n'en déplaiſe à tout votre grimoire,
Vous vous entr'entendez comme larrons en foire.

MELISSE.

Que dit cet inſolent?

DORANTE.

C'eſt un fou qui me ſert.

CLITON.

Vous dites que...

DORANTE *à Cliton.*

Tai-toi, ta ſotiſe me perd.

(*à Méliſſe.*)

Je ſuivrai ton conſeil, il m'a rendu la vie.

LYSE.

Avec ſa complaiſance à flater votre envie,
Dans le cœur de madame elle croit pénétrer ;
Mais ſon front en rougit, & n'oſe ſe montrer.

MELISSE *ſe découvrant.*

Mon front n'en rougit point, & je veux bien qu'il voye
D'où lui vient ce conſeil qui lui rend tant de joye.

DORANTE.

Mes yeux, que vois-je ? où ſuis-je ? êtes-vous des flateurs ?
Si le portrait dit vrai, les habits ſont menteurs.
Madame, c'eſt ainſi que vous ſavez ſurprendre ?

MELISSE.

C'eſt ainſi que je tâche à ne me point méprendre,
A voir ſi vous m'aimez, & ſavez mériter
Cette parfaite amour que je vous veux porter.
Ce portrait eſt à vous, vous l'avez ſû défendre,
Et de plus ſur mon cœur vous pouvez tout prétendre ;
Mais par quelque motif que vous l'euſſiez rendu,
L'un & l'autre à jamais était pour vous perdu ;
Je retirais le cœur en retirant ce gage ;

Et vous n'euſſiez de moi jamais vû que l'image.
Voilà le vrai ſujet de mon déguiſement.
Pour ne rien hazarder j'ai pris ce vêtement,
Pour entrer ſans ſoupçon, pour en ſortir de même,
Et ne me point montrer qu'ayant vû ſi l'on m'aime.

DORANTE.

Je demeure immobile, & pour vous repliquer,
Je perds la liberté même de m'expliquer.
Surpris, charmé, confus d'une telle merveille,
Je ne ſai ſi je dors, je ne ſai ſi je veille,
Je ne ſai ſi je vis, & je ſai toutefois
Que ma vie eſt trop peu pour ce que je vous dois;
Que tous mes jours uſés à vous rendre ſervice,
Que tout mon ſang pour vous ofert en ſacrifice,
Que tout mon cœur brûlé d'amour pour vos apas,
Envers votre beauté ne m'aquiteraient pas.

MELISSE.

Sachez pour arrêter ce diſcours qui me flate,
Que je n'ai pû moins faire à moins que d'être ingrate.
Vous avez fait pour moi plus que vous ne ſavez;
Et je vous dois bien plus que vous ne me devez.
Vous m'entendrez un jour, à préſent je vous quite;
Et malgré mon amour je romps cette viſite;
Le ſoin de mon honneur veut que j'en uſe ainſi;

Je crains à tous momens qu'on me ſurprenne ici;
Encor que déguiſée on pourait me connaître.
Je vous puis cette nuit parler par la fenêtre,
Du moins ſi le concierge eſt homme à conſentir
A force de préſens que vous puiſſiez ſortir.
Un peu d'argent fait tout chez les gens de la ſorte.

DORANTE.

Mais après que les dons m'auront ouvert la porte,
Où dois-je vous chercher?

MELISSE.

Ayant ſû la maiſon,
Vous pouriez aiſément vous informer du nom;
Encor un jour ou deux il me faut vous le taire;
Mais vous n'êtes pas homme à me vouloir déplaire.
Je loge en belle-cour, environ au milieu,
Dans un grand pavillon. N'y manquez pas. Adieu.

DORANTE.

Donnez quelque ſignal pour plus certaine adreſſe.

LYSE.

Un linge ſervira de marque plus expreſſe.
J'en prendrai ſoin.

MELISSE.

On ouvre, & quelqu'un vous vient voir.
Si vous m'aimez, monſieur....

(*Elles baiſſent toutes deux leurs coëfes.*)

DORANTE.

Je ſai bien mon devoir.
Sur ma diſcrétion prenez toute aſſurance. *c*)

SCENE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON.

PHILISTE.

AMi, notre bonheur paſſe notre eſpérance.
Vous avez compagnie? Ah, voyons s'il vous plait.

DORANTE.

Laiſſez-les s'échaper, je vous dirai qui c'eſt.
Ce n'eſt qu'une lingère; allant en Italie,
Je la vis en paſſant, & la trouvai jolie;
Nous fîmes conaiſſance, & me ſachant ici,
Comme vous le voyez, elle en a pris ſouci.

PHILISTE.

Vous trouvez en tous lieux d'aſſez bonnes fortunes.

DORANTE.

Celle-ci pour le moins n'eſt pas des plus comunes.

c) Cette ſcène où *Méliſſe* voilée vient voir ſi on lui rendra ſon portrait, devait être d'autant plus agréable que les femmes alors étaient en uſage de porter un maſ-

PHILISTE.

Elle vous ſemble belle, à ce compte ?

DORANTE.

A ravir.

PHILISTE.

Je n'en ſuis point jaloux.

DORANTE.

M'y voulez-vous ſervir ?

PHILISTE.

Je ſuis trop mal-adroit pour un ſi noble rôle.

DORANTE.

Vous n'avez ſeulement qu'à dire une parole.

PHILISTE.

Qu'une ?

DORANTE.

Non. Cette nuit j'ai promis de la voir,
Sûr que vous obtiendrez mon congé pour ce ſoir.
Le concierge eſt à vous.

PHILISTE.

C'eſt une affaire faite.

DORANTE.

Quoi, vous me refuſez un mot que je ſouhaite ?

que de velours, ou d'abaiſſer leurs coëfes quand elles ſortaient à pied. Cette mode venait d'Eſpagne, ainſi que la plûpart de nos comédies.

PHILISTE.

L'ordre, tout au contraire, en eſt déja donné;
Et votre eſprit trop promt n'a pas bien deviné.
Comme je vous quitais avec peine à vous croire,
Quatre de mes amis m'ont conté votre hiſtoire.
Ils marchaient après vous deux ou trois mille pas;
Ils vous ont vû courir, tomber le mort à bas,
L'autre vous démonter, & fuir en diligence:
Ils ont vû tout cela de ſur une éminence,
Et n'ont connu perſonne, étant trop éloignés.
Voilà, quoi qu'il en ſoit, tous nos procès gagnés,
Et plus tôt de beaucoup que je n'oſais prétendre.
Je n'ai point perdu tems, & les ai fait entendre,
Si bien que ſans chercher d'autre éclairciſſement,
Vos juges m'ont promis votre élargiſſement.
Mais quoiqu'il ſoit conſtant qu'on vous prend pour un autre,
Il faudra caution, & je ſerai la vôtre;
Ce ſont formalités que pour vous dégager
Les juges, diſent-ils, ſont tenus d'exiger;

d) On pouvait tirer un plus grand parti de l'avanture de *Philiſte*, qui rencontre ſa maîtreſſe dans la priſon de *Dorante*. Ce coup de théatre qui pouvait fournir les ſituations les plus intéreſſantes, ne produit qu'un menſonge auſſi plat qu'inutile. Tout ſe borne à faire paſſer

Mais ſans doute ils en ſont ainſi que bon leur ſemble.
Tandis ce ſoir chez moi nous ſouperons enſemble;
Dans un moment ou deux vous y pourez venir;
Nous aurons tout loiſir de nous entretenir;
Et vous prendrez le tems de voir votre lingère.
Ils m'ont dit toutefois qu'il ſerait néceſſaire
De coucher pour la forme un moment en priſon,
Et m'en ont ſur le champ rendu quelque raiſon;
Mais c'eſt ſi peu mon jeu que de telles matières,
Que j'en perds auſſi-tôt les plus belles lumières.
Vous ſortirez demain, il n'eſt rien de plus vrai;
C'eſt tout ce que j'en aime, & tout ce que j'en ſai.

DORANTE.

Que ne vous dois-je point pour de ſi bons ofices?

PHILISTE.

Ami, ce ne ſont là que de petits ſervices.
Je voudrais pouvoir mieux, tout me ſerait fort doux.
Je vais chercher du monde à ſouper avec vous.
Adieu. Je vous atens au plus tard dans une heure. *c*)

Méliſſe pour une lingère. L'intrigue pouvait redoubler, & elle eſt affaiblie; l'intérêt ceſſe dès qu'il n'y a plus de danger; le comique ceſſe auſſi, dès qu'il n'eſt plus dans les ſituations; & voilà ce qui perd une piéce, que quelques changemens pouvaient rendre excellente.

SCENE V.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

TU ne dis mot, Cliton.

CLITON.

Elle eſt belle, ou je meure.

DORANTE.

Elle te ſemble belle ?

CLITON.

Et ſi parfaitement,
Que j'en ſuis même encor dans le raviſſement.
Encor dans mon eſprit je la vois, & l'admire ;
Et je n'ai ſû depuis trouver le mot à dire.

DORANTE.

Je ſuis ravi de voir que mon élection
Ait enfin mérité ton aprobation.

CLITON.

Ah, plût à Dieu, monſieur, que ce fût la ſervante !
Vous verriez comme quoi je la trouve charmante,
Et comme pour l'aimer je ferais le mutin.

DORANTE.

Admire en cet amour la force du deſtin.

CLITON.

J'admire bien plutôt votre adreſſe ordinaire,
Qui change en un moment cette dame en lingère.

DORANTE.

C'était néceſſité dans cette ocaſion,
De crainte que Philiſte eût quelque viſion,
S'en formât quelque idée, & la pût reconaître.

CLITON.

Cette métamorphoſe eſt de vos coups de maître.
Je n'en parlerai plus, monſieur, que cette fois;
Mais en un demi-jour comptez déja pour trois.
Un coupable honnête homme, un portrait, une dame,
A ſon premier métier rendent ſoudain votre ame;
Et vous ſavez mentir par généroſité,
Par adreſſe d'amour, & par néceſſité.
Quelle converſion!

DORANTE.

Tu fais bien le ſévère.

CLITON.

Non, non à l'avenir je fais vœu de m'en taire,
J'aurais trop à compter.

DORANTE.

Conſerver un ſecret,
Ce n'eſt pas tant mentir qu'être amoureux diſcret;

L'honneur d'une maîtreſſe aiſément y diſpoſe.

CLITON.

Ce n'eſt qu'autre prétexte, & non pas autre choſe.
Croyez-moi, vous mourrez, monſieur, dans votre peau,
Et vous mériterez cet illuſtre tombeau,
Cette digne oraiſon que n'aguère j'ai faite :
Vous vous en ſouvenez, ſans que je la répète.

DORANTE.

Pour de pareils ſujets peut-on s'en garantir ?
Et toi-même à ton tour ne crois-tu point mentir ?
L'ocaſion convie, aide, engage, diſpenſe ;
Et pour ſervir un autre on ment ſans qu'on y penſe.

CLITON.

Si vous m'y ſurprenez, étrillez-y moi bien.

DORANTE.

Allons trouver Philiſte, & ne jurons de rien.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MELISSE, LYSE.

MELISSE.

J'En tremble encor de peur, & n'en ſuis pas remiſe.

LYSE.

Auſſi-bien comme vous je penſais être priſe.

MELISSE.

Non, Philiſte n'eſt fait que pour m'incommoder.
Voyez ce qu'en ces lieux il venait demander,
S'il eſt heure ſi tard à faire une viſite.

LYSE.

Un ami véritable à toute heure s'aquite;
Mais un amant fâcheux, ſoit de jour ſoit de nuit,
Toujours à contretems à nos yeux ſe produit;
Et depuis qu'une fois il commence à déplaire,
Il ne manque jamais d'ocaſion contraire :
Tant ſon mauvais deſtin ſemble prendre de ſoins
A mêler ſa préſence où l'on la veut le moins.

MELISSE.

Quel déſordre eût-ce été, Lyſe, s'il m'eût connue !

LYSE.

Il vous aurait donné fort avant dans la vûe.

MELISSE.

Quel bruit & quel éclat n'eût point fait ſon couroux !

LYSE.

Il eût été peut-être auſſi honteux que vous.
Un homme un peu content & qui s'en fait acroire,
Se voyant mépriſé rabat bien de ſa gloire ;
Et ſurpris qu'il en eſt en telle ocaſion,
Toute ſa vanité tourne en confuſion.
Quand il a de l'eſprit, il ſait rendre le change ;
Loin de s'en émouvoir en raillant il ſe venge,
Afecte des mépris, comme pour reprocher
Que la perte qu'il fait ne vaut pas s'en fâcher ;
Tant qu'il peut il témoigne une ame indiférente.
Quoi qu'il en ſoit enfin, vous avez vû Dorante ;
Et fort adroitement je vous ai miſe en jeu.

MELISSE.

Et fort adroitement tu m'as fait voir ſon feu.

LYSE.

Hé bien, mais que vous ſemble encor du perſonage ?

Vous

Vous en ai-je trop dit ?

MELISSE.

J'en ai vû davantage.

LYSE.

Avez-vous du regret d'avoir trop hazardé ?

MELISSE.

Je n'ai qu'un déplaiſir, d'avoir ſi peu tardé.

LYSE.

Vous l'aimez ?

MELISSE.

Je l'adore.

LYSE.

Et croyez qu'il vous aime ?

MELISSE.

Qu'il m'aime, & d'une amour comme la mienne extrême.

LYSE.

Une première vûe, un moment d'entretien
Vous fait ainſi tout croire, & ne douter de rien ?

MELISSE.

a) Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre,

a) *Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre &c.*] Si la *Suite du Menteur* eſt tombée, ces vers ne

Lyſe, c'eſt un acord bientôt fait que le nôtre :
Sa main entre les cœurs, par un ſecret pouvoir,
Séme l'intelligence avant que de ſe voir ;
Il prépare ſi bien l'amant & la maîtreſſe,
Que leur ame au ſeul nom s'émeut & s'intéreſſe.
On s'eſtime, on ſe cherche, on s'aime en un moment :
Tout ce qu'on s'entredit perſuade aiſément ;
Et ſans s'inquiéter d'aucunes peurs frivoles,
La foi ſemble courir au-devant des paroles.
La langue en peu de mots en explique beaucoup ;
Les yeux plus éloquens font tout voir tout d'un coup ;
Et de quoi qu'à l'envi tous les deux nous inſtruiſent,

le ſont pas ; preſque tous les conaiſſeurs les ſavent par cœur. C'eſt la même penſée qu'on voit dans *Rodogune*, & cela prouve que les mêmes choſes conviennent quelquefois à la comédie & à la tragédie ; mais la comédie a ſans doute plus de droit à ces petits morceaux naïfs & galans. Celui-ci a toûjours paſſé pour achevé. Il n'y a que ce vers, *Et ſans s'inquiéter de mille peurs frivoles*, qui dépare un peu ce joli couplet.

Nous avons déja remarqué combien la rime entraine de mauvais vers, & avec quel ſoin il faut empêcher que de deux vers il y en ait un pour le ſens, & l'autre

Le cœur en entend plus que tous les deux n'en diſent.

LYSE.

b) Si, comme dit Sylvandre, une ame en ſe formant,
Ou deſcendant du ciel, prend d'une autre l'aiman,
La ſienne a pris le vôtre, & vous a rencontrée.

MELISSE.

Quoi, tu lis les romans ?

LYSE.

Je puis bien lire Aſtrée,
Je ſuis de ſon village, & j'ai de bons garans
Qu'elle & ſon Céladon étaient de mes parens.

pour la rime.

b) *Si comme dit Sylvandre.*] Tout ce qui ſuit eſt une alluſion au roman de l'*Aſtrée* du marquis d'*Urfé ;* roman qui eut en France beaucoup de réputation & de cours ſous les règnes de *Henri IV.* & de *Louïs XIII.*, & qu'on liſait encor, même dans les beaux jours de *Louïs XIV.* ſur la foi de ſa réputation. Toutes ces alluſions ſont toûjours froides au théatre, parce qu'elles ne ſont point liées au nœud de la piéce ; ce n'eſt que de la converſation, ce n'eſt que de l'eſprit ; & toute beauté étrangère eſt un défaut.

MELISSE.

Quelle preuve en as-tu ?

LYSE.

Ce vieux ſaule, madame,
Où chacun d'eux cachait ſes lettres & ſa flame,
Quand le jaloux Sémire en fit un faux témoin ;
Du pré de mon grand-père il fait encor le coin ;
Et l'on m'a dit que c'eſt un infaillible ſigne,
Que d'un ſi rare hymen je viens en droite ligne.
Vous ne m'en croyez pas ?

MELISSE.

De vrai c'eſt un grand point.

LYSE.

Aurais-je tant d'eſprit, ſi cela n'était point ?
D'où viendrait cette adreſſe à faire vos meſſages,
A jouer avec vous de ſi bons perſonages,
Ce tréſor de lumière & de vivacité,
Que d'un ſang amoureux que j'ai d'eux hérité ?

MELISSE.

Tu le diſais tantôt, chacun a ſa folie ;
Les uns l'ont importune, & la tienne eſt jolie.

SCENE II.

CLÉANDRE, MELISSE, LYSE.

CLÉANDRE.

JE viens d'avoir querelle avec un priſonnier,
Ma ſœur.

MELISSE.

Avec Dorante ? avec ce cavalier,
Dont vous tenez l'honneur, dont vous tenez la vie ?
Qu'avez-vous fait ?

CLÉANDRE.

Un coup dont tu ſeras ravie.

MELISSE.

Qu'à cette lâcheté je puiſſe conſentir !

CLÉANDRE.

Bien plus, tu m'aideras à le faire mentir.

MELISSE.

Ne le préſumez pas, quelque eſpoir qui vous flate ;
Si vous êtes ingrat, je ne puis être ingrate.

CLÉANDRE.

Tu ſembles t'en fâcher ?

MELISSE.

Je m'en fâche pour vous.

D'un mot il peut vous perdre, & je crains ſon couroux.

CLÉANDRE.

Il eſt trop généreux, & d'ailleurs la querelle,
Dans les termes qu'elle eſt, n'eſt pas ſi criminelle.
Ecoute. Nous parlions des dames de Lyon;
Elles ſont aſſez mal en ſon opinion;
Il confeſſe de vrai qu'il a peu vû la ville,
Mais il ſe l'imagine en beautés fort ſtérile,
Et ne peut ſe réſoudre à croire qu'en ces lieux
La plus belle ait de quoi captiver de bons yeux.
Pour l'honneur du pays j'en nomme trois ou quatre;
Mais à moins que de voir il n'en veut rien rabatre;
Et comme il ne le peut étant dans la priſon,
J'ai cru par un portrait le mettre à la raiſon;
Et ſans chercher plus loin ces beautés qu'on admire,
Je ne veux que le tien pour le faire dédire.
Me le déniras-tu, ma ſœur, pour un moment?

MELISSE.

Vous me jouez, mon frère, aſſez acortement;
La querelle eſt adroite, & bien imaginée.

CLÉANDRE.

Non, je m'en ſuis vanté, ma parole eſt donnée.

MELISSE.

S'il faut ruſer ici, j'en ſais autant que vous,
Et vous ſerez bien fin ſi je ne roms vos coups.
Vous penſez me ſurprendre, & je n'en fais que rire ;
Dites donc tout d'un coup ce que vous voulez dire.

CLÉANDRE.

Hé bien, je viens de voir ton portrait en ſes mains.

MELISSE.

Et c'eſt ce qui vous fâche ?

CLÉANDRE.

Et c'eſt dont je me plains.

MELISSE.

J'ai cru vous obliger, & l'ai fait pour vous plaire.
Votre ordre était exprès.

CLÉANDRE.

Quoi, je te l'ai fait faire ?

MELISSE.

Ne m'avez-vous pas dit : *Sous ces déguiſemens*
Ajoute à ton argent, perles & diamans ?
Ce ſont vos propres mots, & vous en êtes cauſe.

CLÉANDRE.

Hé quoi, de ce portrait diſent-ils quelque choſe ?

MELISSE.

Puiſqu'il eſt enrichi de quatre diamans,
N'eſt-ce pas obéir à vos commandemens ?

CLÉANDRE.

C'eſt fort bien expliquer le ſens de mes prières;
Mais, ma ſœur, ces faveurs ſont un peu ſingulières;
Qui donne le portrait promet l'original.

MELISSE.

C'eſt encore votre ordre, ou je m'y connais mal.
Ne m'avez-vous pas dit: *Pren ſouci de me plaire,*
Et voi ce que tu dois à qui te ſauve un frère ?
Puiſque vous lui devez, & la vie, & l'honneur,
Pour vous en revancher, dois-je moins que mon cœur ?
Et doutez-vous encor à quel point je vous aime,
Quand pour vous aquiter je me donne moi-même ?

CLÉANDRE.

Certes, pour m'obéir avec plus de chaleur
Vous donnez à mon ordre une étrange couleur,
Et prenez un grand ſoin de bien payer mes dettes;
Non que mes volontés en ſoient mal ſatisfaites;
Loin d'éteindre ce feu je voudrais l'allumer,
Qu'il eût de quoi vous plaire, & voulût vous aimer,

Je tiendrais à bonheur de l'avoir pour beau-frère;
J'en cherche les moyens, j'y fais ce qu'on peut faire;
Et c'eſt à ce deſſein qu'au ſortir de priſon
Je viens de l'obliger à prendre ma maiſon,
Afin que l'entretien produiſe quelques flames,
Qui forment doucement l'union de vos ames.
Mais vous ſavez trouver des chemins plus aiſés;
Sans ſavoir s'il vous plaît, ni ſi vous lui plaiſez,
Vous penſez l'engager en lui donnant ces gages,
Et lui donnez ſur vous de trop grands avantages.
Que ſera-ce, ma ſœur, ſi quand vous le verrez,
Vous n'y rencontrez pas ce que vous eſpérez?
Si quelque averſion vous prend pour ſon viſage?
Si le vôtre le choque, ou qu'un autre l'engage?
Et que de ce portrait donné légérement
Il érige un trophée à quelque objet charmant?

MELISSE.

Sans l'avoir jamais vû je connais ſon courage.
Qu'importe après cela quel en ſoit le viſage?
Tout le reſte m'en plaît, ſi le cœur en eſt haut,
Et ſi l'ame eſt parfaite, il n'a point de défaut.
Ajoutez que vous-même après votre avanture
Ne m'en avez pas fait une laide peinture;
Et comme vous devez vous y connaître mieux,
Je m'en raporte à vous, & choiſis par vos yeux.

N'en doutez nulement, je l'aimerai, mon frère;
Et ſi ces faibles traits n'ont point de quoi lui plaire,
S'il aime en autre lieu, n'en apréhendez rien,
Puiſqu'il eſt généreux, il en uſera bien.

CLÉANDRE.

Quoi qu'il en ſoit, ma ſœur, ſoyez plus retenue,
Alors qu'à tous momens vous ſerez à ſa vûe.
Votre amour me ravit, je veux le couronner;
Mais ſoufrez qu'il ſe donne avant que vous donner.
Il ſortira demain, n'en ſoyez point en peine.
Adieu, je vais une heure entretenir Climène. *c*)

SCENE III.

MELISSE, LYSE.

LYSE.

VOus en voilà défaite & quite à bon marché.
Encor eſt-il traitable alors qu'il eſt fâché.
Sa colère a pour vous une douce méthode;
Et ſur la remontrance il n'eſt pas incomode.

c) Pour n'avoir pas ſû mettre en œuvre l'amour de *Méliſſe* & le don de ſon portrait, la piéce languit. Cette ſcène de *Cléandre* & de *Méliſſe* n'eſt qu'ingénieuſe. Toutes ces petites fineſſes refroidiſſent les ſpectateurs; il faut

MELISSE.

Auſſi qu'ai-je commis pour en donner ſujet ?
Me ranger à ſon choix ſans ſavoir ſon projet,
Deviner ſa penſée, obéir par avance,
Sont-ce, Lyſe, envers lui des crimes d'importance ?

LYSE.

Obéir par avance eſt un jeu délicat,
Dont tout autre que lui ferait un mauvais plat.
Mais ce nouvel amant dont vous faites votre ame,
Avec un grand ſecret ménage votre flame ;
Devait-il expoſer ce portrait à ſes yeux ?
Je le tiens indiſcret.

MELISSE.

Il n'eſt que curieux,
Et ne montrerait pas ſi grande impatience,
S'il me conſidérait avec indiférence ;
Outre qu'un tel ſecret peut ſoufrir un ami.

LYSE.

Mais un homme qu'à peine il connaît à demi ?

MELISSE.

Mon frère lui doit tant, qu'il a lieu d'en atendre

atacher dans la comédie comme dans la tragédie, quoique par des moyens abſolument diférens. Il faut que le cœur ſoit ocupé ; il faut qu'on déſire & qu'on craigne ; les ſituations doivent être vives ; c'eſt ici tout le contraire.

Tout ce que d'un ami tout autre peut prétendre.

LYSE.

L'amour excuſe tout dans un cœur enflamé ;
Et tout crime eſt léger dont l'auteur eſt aimé.
Je ſerais plus ſévère, & tiens qu'à juſte titre
Vous lui pouvez tantôt en faire un bon chapitre.

MELISSE.

Ne querellons perſonne, & puiſque tout va bien,
De crainte d'avoir pis, ne nous plaignons de rien.

LYSE.

Que vous avez de peur que le marché n'échape !

MELISSE.

Avec tant de façons que veux-tu que j'atrape ?
Je poſſéde ſon cœur, je ne veux rien de plus,
Et je perdrais le tems en débats ſuperflus.
Quelquefois en amour trop de fineſſe abuſe.
S'excuſera-t-il mieux que mon cœur ne l'excuſe ?
Allons, allons l'atendre, & ſans en murmurer,
Ne penſons qu'aux moyens de nous en aſſurer.

LYSE.

Vous ferez-vous connaître ?

MELISSE.

Oui, s'il ſait de mon frère
Ce que juſqu'à préſent j'avais voulu lui taire ;

Sinon, quand il viendra prendre ſon logement,
Il ſe verra ſurpris plus agréablement. *d*)

SCENE IV.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

DORANTE.

ME reconduire encor! Cette cérémonie
D'entre les vrais amis devrait être bannie.

PHILISTE.

Juſques en belle-cour je vous ai reconduit,
Pour voir une maîtreſſe en faveur de la nuit.
Le tems eſt aſſez doux, & je la vois paraître
En de ſemblables nuits ſouvent à la fenêtre.
J'atendrai le hazard un moment en ce lieu,
Et vous laiſſe aller voir votre lingère. Adieu.

DORANTE.

Que je vous laiſſe ici de nuit ſans compagnie!

PHILISTE.

C'eſt à faire votre tour trop de cérémonie.
Peut-être qu'à Paris j'aurais beſoin de vous;
Mais je ne crains ici ni rivaux, ni filoux.

d) Cette ſcène augmente l'ennui.

DORANTE.

Ami, pour des rivaux, chaque jour en fait naître ;
Vous en pouvez avoir, & ne les pas connaître.
Ce n'eſt pas que je veuille entrer dans vos ſecrets,
Mais nous nous tiendrons loin en confidens diſcrets.
J'ai du loiſir aſſez.

PHILISTE.

Si l'heure ne vous preſſe,
Vous ſaurez mon ſecret touchant cette maîtreſſe ;
Elle demeure, ami, dans ce grand pavillon.

CLITON *bas.*

Tout ſe prépare mal à cet échantillon.

DORANTE.

Eſt-ce où je penſe voir un linge qui voltige ?

PHILISTE.

Juſtement.

DORANTE.

Elle eſt belle ?

PHILISTE.

Aſſez.

DORANTE.

Et vous oblige ?

PHILISTE.

Je ne ſaurais encor, s'il faut tout avouer,
Ni m'en plaindre beaucoup, ni beaucoup m'en louer.

Son acueil n'eſt pour moi ni trop doux, ni trop rude;
Il eſt, & ſans faveur, & ſans ingratitude;
Et je la vois toûjours dedans un certain point,
Qui ne me chaſſe pas, & ne l'engage point.
Mais je me trompe fort, ou ſa fenêtre s'ouvre.

DORANTE.

Je me trompe moi-même, ou quelqu'un s'y découvre.

PHILISTE.

J'avance, aprochez-vous, mais ſans ſuivre mes pas;
Et prenez un détour qui ne vous montre pas:
Vous jugerez quel fruit je puis eſpérer d'elle;
Pour Cliton, il peut faire ici la ſentinelle.

DORANTE *à Cliton, après que Philiſte eſt éloigné.*

Que me vient-il de dire, & qu'eſt-ce que je voi?
Cliton, ſans doute il aime en même lieu que moi.
O ciel que mon bonheur eſt de peu de durée!

CLITON.

S'il prend l'ocaſion qui vous eſt préparée,
Vous pouvez diſputer avec votre valet
A qui mieux de vous deux gardera le mulet.

DORANTE.

Que de confuſion & de trouble en mon ame!

CLITON.

Allez prêter l'oreille aux diſcours de la dame;

Au bruit que je ferai prenez bien votre tems,
Et nous lui donnerons de jolis paſſetems.
(*Dorante va auprès de Philiſte.*) *e*)

SCENE V.

MELISSE, LYSE *à la fenêtre*, PHILISTE, DORANTE, CLITON.

MELISSE.

Est-ce vous ?

PHILISTE.

Oui, madame.

MELISSE.

Ah, que je ſuis ravie !
Que mon ſort cette nuit devient digne d'envie !
Certes je n'oſais plus eſpérer ce bonheur.

PHILISTE.

Manquerais-je à venir où j'ai laiſſé mon cœur ?

MÉLISSE.

Qu'ainſi je ſois aimée, & que de vous j'obtienne
Une amour ſi parfaite, & pareille à la mienne !

PHILISTE.

Ah, s'il en eſt beſoin, j'en jure, & par vos yeux.

MELISSE.

e) Tout eſt manqué.

MELISSE.

Vous revoir en ce lieu m'en perſuade mieux ;
Et ſans autre ſerment, cette ſeule viſite
M'aſſure d'un bonheur qui paſſe mon mérite.

CLITON.

A l'aide.

MELISSE.

J'ois du bruit.

CLITON.

A la force, au ſecours.

PHILISTE.

C'eſt quelqu'un qu'on maltraite, excuſez, ſi j'y cours.
Madame, je reviens.

CLITON *s'éloignant toûjours derrière le théatre.*

On m'égorge, on me tue.
Au meurtre.

PHILISTE.

Il eſt déja dans la prochaine rue.

DORANTE.

C'eſt Cliton, retournez, il ſufira de moi.

PHILISTE.

Je ne vous quite point, allons.

(*Ils ſortent tous deux.*)

MELISSE.

Je meurs d'effroi.

CLITON *derrière le théatre.*

Je ſuis mort.

MELISSE.

Un rival lui fait cette ſurpriſe.

LYSE.

C'eſt plutôt quelque yvrogne, ou quelque autre ſotiſe,
Qui ne mériterait pas rompre votre entretien.

MELISSE.

Tu flates mes déſirs. *f*)

SCENE VI.

DORANTE, MELISSE, LYSE.

DORANTE.

MAdame, ce n'eſt rien :
Des marauds dont le vin embrouillait la cervelle,
Vuidaient à coups de poing une vieille querelle ;
Ils étaient trois contre un, & le pauvre batu
A crier de la ſorte exerçait ſa vertu.

f) C'eſt encor pis ; cette *Méliſſe* qui prend *Philiſte* ſon amant pour *Dorante*, ce *Cliton* qui crie au ſecours, font tomber la piéce.

(*bas.*)

Si Cliton m'entendait, il compterait pour quatre.

MELISSE.

Vous n'avez donc point eu d'ennemis à combatre?

DORANTE.

Un coup de plat d'épée a tout fait écouler.

MELISSE.

Je mourais de frayeur vous y voyant aller.

DORANTE.

Que Philiſte eſt heureux! qu'il doit aimer la vie!

MELISSE.

Vous n'avez pas ſujet de lui porter envie.

DORANTE.

Vous lui parliez n'aguère en termes aſſez doux.

MELISSE.

Je penſe d'aujourd'hui n'avoir parlé qu'à vous.

DORANTE.

Vous ne lui parliez pas avant tout ce vacarme?
Vous ne lui diſiez pas que ſon amour vous charme?
Qu'aucuns feux à vos feux ne peuvent s'égaler?

MELISSE.

J'ai tenu ce diſcours, mais j'ai crû vous parler.
N'êtes-vous pas Dorante?

DORANTE.

Oui, je le ſuis, madame;

Le malheureux témoin de votre peu de flame.
Ce qu'un moment fit naître un autre l'a détruit ;
Et l'ouvrage d'un jour ſe perd en une nuit.

MELISSE.

L'erreur n'eſt pas un crime, & votre aimable idée
Régnant ſur mon eſprit m'a ſi bien poſſédée,
Que dans ce cher objet le ſien s'eſt confondu ;
Et lorſqu'il m'a parlé je vous ai répondu.
En ſa place tout autre eût paſſé pour vous-même.
Vous verrez par la ſuite à quel point je vous aime.
Pardonnez cependant à mes eſprits déçûs ;
Daignez prendre pour vous les vœux qu'il a reçûs ;
Ou ſi manque d'amour votre ſoupçon perſiſte...

DORANTE.

N'en parlons plus, de grace, & parlons de Philiſte ;
Il vous ſert, & la nuit me l'a trop découvert.

MELISSE.

Dites qu'il m'importune, & non pas qu'il me ſert :
N'en craignez rien : adieu, j'ai peur qu'il ne revienne.

DORANTE.

Où voulez-vous demain que je vous entretienne ?
Je dois être élargi.

MELISSE.

Je vous ferai ſavoir
Dès demain chez Cléandre où vous me pourez voir.

DORANTE.

Et qui vous peut ſi-tôt aprendre ces nouvelles?

MELISSE.

Et ne ſavez-vous pas que l'amour a des aîles?

DORANTE.

Vous avez habitude avec ce cavalier?

MELISSE.

Non, je ſai tout cela d'un eſprit familier.
Soyez moins curieux, plus ſecret, plus modeſte,
Sans ombrage, & demain nous parlerons du reſte.

DORANTE *ſeul.*

Comme elle eſt ma maîtreſſe, elle m'a fait leçon,
Et d'un ſoupçon je tombe en un autre ſoupçon.
Lorſque je crains Cléandre, un ami me traverſe.
Mais nous avons bien fait de rompre le commerce.
Je crois l'entendre.

SCENE VII.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE.

AMi, vous m'avez tôt quité!

DORANTE.

Sachant fort peu la ville, & dans l'obſcurité,

En moins de quatre pas j'ai tout perdu de vûe;
Et m'étant égaré dès la première rüe,
Comme je ſais un peu ce que c'eſt que l'amour,
J'ai crû qu'il vous falait atendre en belle-cour;
Mais je n'ai plus trouvé perſonne à la fenêtre.
Dites-moi cependant qui maſſacrait ce traître,
Qui le faiſait crier?

PHILISTE.

A quelque mille pas
Je l'ai rencontré ſeul tombé ſur des platras.

DORANTE.

Maraud, ne criais-tu que pour nous mettre en peine?

CLITON.

Soufrez encor un peu que je reprenne haleine.
Comme à Lyon le peuple aime fort les laquais,
Et leur donne ſouvent de dangereux paquets,
Deux coquins me trouvant tantôt en ſentinelle,
Ont laiſſé choir ſur moi leur haine naturelle;
Et ſi-tôt qu'ils ont vû mon habit rouge & verd...

DORANTE.

Quand il eſt nuit ſans lune, & qu'il fait tems couvert,
Connait-on les couleurs? Tu donnes une bourde.

CLITON.

Ils portaient ſous le bras une lanterne ſourde.
C'était fait de ma vie, ils me traînaient à l'eau;

Mais ſentant du ſecours ils ont craint pour leur peau ;
Et jouant des talons tous deux en gens habiles,
Ils m'ont fait trébucher ſur un monceau de tuiles,
Chargé de tant de coups, & de poing, & de pied,
Que je crois tout au moins en être eſtropié.
Puiſſai-je voir bientôt la canaille noyée !

PHILISTE.

Si j'euſſe pû les joindre, ils me l'euſſent payée,
L'heureuſe ocaſion dont je n'ai pû joüir,
Et que cette ſotiſe a fait évanoüir.
Vous en êtes témoin, cette belle adorable
Ne me pourait jamais être plus favorable ;
Jamais je n'en reçus d'acueil ſi gracieux ;
Mais j'ai bientôt perdu ces momens précieux.
Adieu. Je prendrai ſoin demain de votre afaire.
Il eſt ſaiſon pour vous de voir votre lingère.
Puiſſiez-vous recevoir dans ce doux entretien
Un plaiſir plus ſolide, & plus long que le mien !

SCENE VIII.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

CLiton, ſi tu le peux, regarde-moi ſans rire.

CLITON.

J'entens à demi mot, & ne m'en puis dédire.
J'ai gagné votre mal.

DORANTE.

Hé bien ! l'ocaſion ?

CLITON.

Elle fait le menteur ainſi que le larron.
Mais ſi j'en ai donné, c'eſt pour votre ſervice.

DORANTE.

Tu l'as bien fait courir avec cet artifice.

CLITON.

Si je ne fuſſe chû, je l'euſſe mené loin ;
Mais ſur-tout j'ai trouvé la lanterne au beſoin ;
Et ſans ce promt ſecours votre feinte importune
M'eût bien embaraſſé de votre nuit ſans lune.
Sachez une autre fois que ces dificultés
Ne ſe propoſent point qu'entre gens concertés.

DORANTE.

Pour le mieux éblouïr je faiſais le ſévère.

CLITON.

C'était un jeu tout propre à gâter le myſtère.
Dites-moi cependant, êtes-vous ſatisfait ?

DORANTE.

Autant comme on peut l'être.

CLITON.

En effet ?

DORANTE.

En effet.

CLITON.

Et Philiſte ?

DORANTE.

Il ſe tient comblé d'heur & de gloire ;
Mais on l'a pris pour moi dans une nuit ſi noire :
On s'excuſe du moins avec cette couleur.

CLITON.

Ces fenêtres toûjours vous ont porté malheur.
Vous y prîtes jadis Clarice pour Lucrèce ;
Aujourd'hui même erreur trompe cette maîtreſſe ;
Et vous n'avez point eu de pareils rendez-vous,
Sans faire une jalouſe, ou devenir jaloux.

DORANTE.

Je n'ai pas lieu de l'être, & n'en ſors pas fort triſte.

CLITON.

Vous pourez maintenant ſavoir tout de Philiſte.

DORANTE.

Cliton, tout au contraire, il me faut l'éviter.
Tout eſt perdu pour moi s'il me va tout conter.
De quel front oſerais-je, après ſa confidence,
Soufrir que mon amour ſe mît en évidence ?
Après les ſoins qu'il prend de rompre ma priſon,

Aimer en même lieu ſemble une trahiſon.
Voyant cette chaleur qui pour moi l'intéreſſe ;
Je rougis en ſecret de ſervir ſa maîtreſſe,
Et crois devoir du moins ignorer ſon amour,
Juſqu'à ce que le mien ait pû paraître au jour.
Déclaré le premier, je l'oblige à ſe taire ;
Ou ſi de cette flame il ne ſe peut défaire,
Il ne peut refuſer de s'en remettre au choix
De celle dont tous deux nous adorons les loix.

CLITON.

Quand il vous préviendra, vous pouvez le défendre ;
Auſſi-bien contre lui comme contre Cléandre.

DORANTE.

Contre Cléandre & lui je n'ai pas même droit ;
Je dois autant à l'un comme l'autre me doit ;
Et tout homme d'honeur n'eſt qu'en inquiétude ;
Pouvant être ſuſpect de quelque ingratitude.
Allons nous repoſer, la nuit & le ſomeil
Nous pouront inſpirer quelque meilleur conſeil.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LYSE, CLITON.

CLITON.

NOus voici bien logés, Lyſe, & ſans raillerie
Je ne ſouhaitais pas meilleure hôtellerie.
Enfin nous voyons clair à ce que nous faiſons;
Et je puis à loiſir te conter mes raiſons.

LYSE.

Tes raiſons ? c'eſt-à-dire autant d'extravagances ?

CLITON.

Tu me connais déja!

LYSE.

Bien mieux que tu ne penſes.

CLITON.

J'en débite beaucoup.

LYSE.

Tu ſais les prodiguer.

CLITON.

Mais ſais-tu que l'amour me fait extravaguer ?

LYSE.

En tiens-tu donc pour moi ?

CLITON.

J'en tiens, je le confeſſe.

LYSE.

Autant comme ton maître en tient pour ma maîtreſſe?

CLITON.

Non pas encor ſi fort, mais dès ce même inſtant
Il ne tiendra qu'à toi que je n'en tienne autant;
Tu n'as qu'à l'imiter pour être autant aimée.

LYSE.

Si ſon ame eſt en feu, la mienne eſt enflamée;
Et je crois juſqu'ici ne l'imiter pas mal.

CLITON.

Tu manques, à vrai dire, encor au principal.

LYSE.

Ton ſecret eſt obſcur.

CLITON.

Tu ne veux pas l'entendre;
Voi quelle eſt ſa métode, & tâche de la prendre.
Ses atraits tout-puiſſans ont des avant-coureurs
Encor plus ſouverains à lui gagner les cœurs.
Mon maître ſe rendit à ton premier meſſage;
Ce n'eſt pas qu'en effet je n'aime ton viſage,
Mais l'amour aujourd'hui dans les cœurs les plus vains
Entre moins par les yeux qu'il ne fait par les mains;

Et quand l'objet aimé voit les ſiennes garnies,
Il voit en l'autre objet des graces infinies.
Pourais-tu te réſoudre à m'ataquer ainſi ?

LYSE.

J'en voudrais être quite à moins d'un grand merci.

CLITON.

Ecoute, je n'ai pas une ame intéreſſée,
Et je te veux ouvrir le fond de ma penſée.
Aimons-nous but à but, ſans ſoupçons, ſans rigueur,
Donnons ame pour ame, & rendons cœur pour cœur.

LYSE.

J'en veux bien à ce prix.

CLITON.

Donc ſans plus de langage,
Tu veux bien m'en donner quelque baiſer pour gage ?

LYSE.

Pour l'ame, & pour le cœur, tant que tu le voudras,
Mais pour le bout du doigt, ne le demande pas ;
Un amour délicat hait ces faveurs groſſières,
Et je t'ai bien donné des preuves plus entières.
Pourquoi me demander des gages ſuperflus ?
Ayant l'ame & le cœur, que te faut-il de plus ?

CLITON.

J'ai le goût fort groſſier en matière de flame.
Je ſai que c'eſt beaucoup qu'avoir le cœur & l'ame ;
Mais je ne ſai pas moins qu'on a fort peu de fruit,
Et de l'ame & du cœur, ſi le reſte ne ſuit.

LYSE.

Hé quoi, pauvre ignorant, ne ſais-tu pas encore
Qu'il faut ſuivre l'humeur de celle qu'on adore,
Se rendre complaiſant, vouloir ce qu'elle veut ?

CLITON.

Si tu n'en veux changer, c'eſt ce qui ne ſe peut.
De quoi me guériraient ces gages invitibles ?
Comme j'ai l'eſprit lourd, je les veux plus ſenſibles ;
Autrement, marché nul.

LYSE.

Ne déſeſpère point ;
Chaque choſe à ſon ordre, & tout vient à ſon point ;
Peut-être avec le tems nous pourons nous connaître.
Aprens moi cependant qu'eſt devenu ton maître.

a) Ces ſcènes où les valets ſont l'amour à l'imitation de leurs maîtres, ſont enfin proſcrites du théatre avec

CLITON.

Il eſt avec Philiſte allé remercier
Ceux que pour ſon afaire il a voulu prier.

LYSE.

Je crois qu'il eſt ravi de voir que ſa maîtreſſe
Eſt la ſœur de Cléandre, & devient ſon hôteſſe.

CLITON.

Il a raiſon de l'être, & de tout eſpérer.

LYSE.

Avec toute aſſurance il peut ſe déclarer;
Autant comme la ſœur le frére le ſouhaite;
Et s'il l'aime en effet, je tiens la choſe faite.

CLITON.

Ne doute point s'il l'aime après qu'il meurt d'amour.

LYSE.

Il ſemble toutefois fort triſte à ſon retour. *a*)

SCENE II.

DORANTE, CLITON, LYSE.

DORANTE.

TOut eſt perdu, Cliton, il faut plier bagage.

beaucoup de raiſon. Ce n'eſt qu'une parodie baſſe & dégoutante des premiers perſonages.

CLITON.

Je fais ici, monſieur, l'amour de bon courage ;
Au lieu de m'y troubler, allez en faire autant.

DORANTE.

N'en parlons plus.

CLITON.

Entrez, vous dis-je, on vous atend.

DORANTE.

Que m'importe ?

CLITON.

On vous aime.

DORANTE.

Hélas !

CLITON.

On vous adore.

DORANTE.

Je le ſai.

CLITON.

D'où vient donc l'ennui qui vous dévore ?

DORANTE.

Que je te trouve heureux !

CLITON.

Le deſtin m'eſt ſi doux,
Que vous avez ſujet d'en être fort jaloux.
Alors qu'on vous careſſe à grands coups de piſtoles,
J'obtiens

J'obtiens tout doucement paroles pour paroles.
L'avantage eſt fort rare, & me rend fort heureux.

DORANTE.

Il faut partir, te dis-je.

CLITON.

Oui, dans un an, ou deux.

DORANTE.

Sans tarder un moment.

LYSE.

L'amour trouve des charmes
A donner quelquefois de pareilles allarmes.

DORANTE.

Lyſe, c'eſt tout de bon.

LYSE.

Vous n'en avez pas lieu.

DORANTE.

Ta maîtreſſe ſurvient, il faut lui dire adieu.
Puiſſe en ſes belles mains ma douleur immortelle
Laiſſer toute mon ame en prenant congé d'elle !

SCENE III.

DORANTE, MELISSE, LYSE, CLITON.

MELISSE.

AU bruit de vos ſoupirs, tremblante & ſans couleur,
Je viens ſavoir de vous mon crime, ou mon malheur,
Si j'en ſuis le ſujet, ſi j'en ſuis le remède,
Si je puis le guérir, où s'il faut que j'y cède;
Si je dois, ou vous plaindre, ou me juſtifier,
Et de quels ennemis il faut me défier.

DORANTE.

De mon mauvais deſtin qui ſeul me perſécute.

MELISSE.

A ſes injuſtes loix que faut-il que j'impute?

DORANTE.

Le coup le plus mortel dont il m'eût pû fraper.

MELISSE.

Eſt-ce un mal que mes yeux ne puiſſent diſſiper?

DORANTE.

Votre amour le fait naître, & vos yeux le redoublent.

MELISSE.

Si je ne puis calmer les ſoucis qui vous troublent,

Mon amour avec vous ſaura les partager.

DORANTE.

Ah, vous les aigriſſez, les voulant ſoulager !
Puis-je voir tant d'amour avec tant de mérite,
Et dire ſans mourir qu'il faut que je vous quite ?

MELISSE.

Vous me quitez ! ô ciel ! mais, Lyſe, ſoutenez,
Je ſens manquer la force à mes ſens étonnés.

DORANTE.

Ne croiſſez point ma playe, elle eſt aſſez ouverte ;
Vous me montrez en vain la grandeur de ma perte.
Ce grand excès d'amour que font voir vos douleurs,
Triomphe de mon cœur ſans vaincre mes malheurs.
On ne m'arrête pas pour redoubler mes chaînes,
On redouble ma flame, on redouble mes peines :
Mais tous ces nouveaux feux qui viennent m'embraſer,
Me donnent ſeulement plus de fers à briſer.

MELISSE.

Donc à m'abandonner votre ame eſt réſolue ?

DORANTE.

Je cède à la rigueur d'une force abſolue.

MELISSE.

Votre manque d'amour vous y fait conſentir.

DORANTE.

Traitez moi de volage, & me laiſſer partir ;
Vous me ſerez plus douce, en m'étant plus cruelle.
Je ne pars toutefois que pour être fidelle.
A quelque loi par-là qu'il me faille obéir,
Je m'en révolterais, ſi je pouvais trahir.
Sachez-en le ſujet, & peut-être, madame,
Que vous-même avoûrez, en liſant dans mon ame,
Qu'il faut plaindre Dorante au lieu de l'acuſer,
Que plus il quite en vous, plus il eſt à priſer ;
Et que tant de faveurs deſſus lui répandues,
Sur un indigne objet ne ſont pas deſcendues.
Je ne vous redis point combien il m'était doux
De vous connaître enfin, & de loger chez vous,
Ni comme avec tranſport je vous ai rencontrée :
Par cette porte, hélas ! mes maux ont pris entrée,
Par ce dernier bonheur mon bonheur ſe détruit,
Ce funeſte départ en eſt l'unique fruit ;
Et ma bonne fortune à moi-même contraire
Me fait perdre la ſœur par la faveur du frère.
Le cœur enflé d'amour & de raviſſement,
J'allais rendre à Philiſte un mot de compliment ;
Mais lui tout auſſi-tôt ſans le vouloir entendre,
Cher ami, m'a-t-il dit, *vous logez chez Cléandre,*
Vous aurez vû ſa ſœur, je l'aime, & vous pouvez

Me rendre beaucoup plus que vous ne me devez.
En faveur de mes feux parlez à cette belle ;
Et comme mon amour a peu d'accès chez elle,
Faites l'ocaſion quand je vous irai voir.
A ces mots je frémis ſous l'horreur du devoir.
Par ce que je lui dois jugez de ma miſère,
Voyez ce que je puis, & ce que je dois faire.
Ce cœur qui le trahit, s'il vous aime aujourd'hui,
Ne vous trahit pas moins s'il vous parle pour lui.
Ainſi pour n'ofenſer ſon amour, ni le vôtre,
Ainſi pour n'être ingrat ni vers l'un, ni vers l'autre,
J'ôte de votre vûe un amant malheureux,
Qui ne peut plus vous voir ſans vous trahir tous deux;
Lui, puiſqu'à ſon amour j'opoſe ma préſence,
Vous, puiſqu'en ſa faveur je m'impoſe ſilence.

MELISSE.

C'eſt à Philiſte donc que vous m'abandonnez ?
Ou plutôt c'eſt Philiſte à qui vous me donnez?
Votre amitié trop ferme, ou votre amour trop lâche,
M'ôtant ce qui me plaît me rend ce qui me fâche ?
Que c'eſt à contre-tems faire l'amant diſcret,
Qu'en ces ocaſions conſerver un ſecret !
Il falait découvrir... Mais, ſimple, je m'abuſe ;
Un amour ſi léger eût mal ſervi d'excuſe ;
Un bien aquis ſans peine eſt un tréſor en l'air,

Ce qui coûte ſi peu ne vaut pas en parler ;
La garde en importune, & la perte en conſole ;
Et pour le retenir c'eſt trop qu'une parole.

DORANTE.

Quelle excuſe, madame, & quel remerciment !
Et quel compte eût-il fait d'un amour d'un moment,
Allumé d'un coup d'œil ? Car lui dire autre choſe,
Lui conter de vos feux la véritable cauſe,
Que je vous ſauve un frère, & qu'il me doit le jour,
Que la reconaiſſance a produit votre amour,
C'était mettre en ſa main le deſtin de Cléandre,
C'était trahir ce frère en voulant vous défendre,
C'était me repentir de l'avoir conſervé,
C'était l'aſſaſſiner après l'avoir ſauvé ;
C'était déſavouer ce généreux ſilence
Qu'au péril de mon ſang garda mon innocence ;
Et perdre, en vous forçant à ne plus m'eſtimer,
Toutes les qualités qui vous firent m'aimer.

MELISSE.

Hélas ! tout ce diſcours ne ſert qu'à me confondre.
Je n'y puis conſentir, & ne ſai qu'y répondre.
Mais je découvre enfin l'adreſſe de vos coups ;
Vous parlez pour Philiſte, & vous faites pour vous.
Vos dames de Paris vous rapellent vers elles ;

Nos provinces pour vous n'en ont pas d'aſſez
belles.
Si dans votre priſon vous avez fait l'amant,
Je ne vous y ſervais que d'un amuſement.
A peine en ſortez-vous que vous changez de ſtile ;
Pour quiter la maîtreſſe il faut quiter la ville.
Je ne vous retiens plus, allez.

DORANTE.

Puiſſe à vos yeux
M'écraſer à l'inſtant la colére des cieux,
Si j'adore autre objet que celui de Méliſſe,
Si je conçois des vœux que pour votre ſervice ;
Et ſi pour d'autres yeux on m'entend ſoupirer,
Tant que je pourai voir quelque lieu d'eſpérer !
Oui, madame, ſoufrez que cet amour perſiſte,
Tant que l'hymen engage, ou Méliſſe, ou Philiſte.
Juſques-là les douceurs de votre ſouvenir,
Avec un peu d'eſpoir ſauront m'entretenir :
J'en jure par vous-même, & ne ſuis point
capable
D'un ſerment, ni plus ſaint, ni plus inviolable.
Mais j'ofenſe Philiſte avec un tel ſerment,
Pour guérir vos ſoupçons je nuis à votre amant.
J'effacerai ce crime avec cette prière,
Si vous devez le cœur à qui vous ſauve un frère.

Vous ne devez pas moins au généreux ſecours
Dont tient le jour celui qui conſerva ſes jours.
Aimez en ma faveur un ami qui vous aime,
Et poſſédez Dorante en un autre lui-même.
Adieu. Contre vos yeux c'eſt aſſez combatu,
Je ſens à leurs regards chanceler ma vertu;
Et dans le triſte état où mon ame eſt réduite,
Pour ſauver mon honneur je n'ai plus que la fuite. *b*)

SCENE IV.

DORANTE, PHILISTE, MELISSE, LYSE, CLITON.

PHILISTE.

AMi, je vous rencontre aſſez heureuſement.
Vous ſortez?

DORANTE.

Oui, je ſors, ami, pour un moment.
Entrez, Méliſſe eſt ſeule, & je pourais vous nuire.

PHILISTE.

Ne m'échapez donc point avant que m'introduire.

b) Cette ſcène pouvait faire un très-grand effet, & ne le fait point. Les plus beaux ſentimens n'atendriſſent jamais quand ils ne ſont pas amenés, préparés par une

Après ſur le diſcours vous prendrez votre tems;
Et nous ſerons ainſi l'un & l'autre contens.
Vous me ſemblez troublé.

DORANTE.

J'ai bien raiſon de l'être.
Adieu.

PHILISTE.

Vous ſoupirez, & voulez diſparaître!
De Méliſſe, ou de vous, je ſaurai vos malheurs.
Madame, puis-je.... ô ciel! elle-même eſt en pleurs!
Je ne vois des deux parts que des ſujets d'alarmes.
D'où viennent ces ſoupirs, & d'où naiſſent vos larmes?
Quel accident vous fâche, & le fait retirer?
Qu'ai-je à craindre pour vous, ou qu'ai-je à déplorer?

MELISSE.

Philiſte, il eſt tout vrai.... mais retenez Dorante;
Sa préſence au ſecret eſt la plus importante.

DORANTE.

Vous me perdez, madame.

ſituation preſſante, par quelque coup de théatre, par quelque choſe de vif & d'animé.

MELISSE.

Il faut tout hazarder
Pour un bien qu'autrement je ne puis plus garder.

LYSE.

Cléandre entre.

MELISSE.

Le ciel à propos nous l'envoie.

SCENE DERNIERE.

DORANTE, PHILISTE, CLÉANDRE, MELISSE, LYSE, CLITON.

CLÉANDRE.

MA ſœur, auriez-vous cru?.. Vous montrez peu de joie!
En ſi bon entretien qui vous peut atriſter?

MELISSE *à Cléandre.*

J'en contais le ſujet, vous pouvez l'écouter.
(*à Philiſte.*)
Vous m'aimez, je l'ai ſû de votre propre bouche;
Je l'ai ſû de Dorante, & votre amour me touche;
Si trop peu pour vous rendre un amour tout pareil,
Aſſez pour vous donner un fidéle conſeil.
Ne vous obſtinez plus à chérir une ingrate;

J'aime ailleurs, c'eſt en vain qu'un faux eſpoir vous flate :
J'aime, & je ſuis aimée, & mon frère y conſent;
Mon choix eſt auſſi beau que mon amour puiſſant.
Vous l'auriez fait pour moi, ſi vous étiez mon frère.
C'eſt Dorante, en un mot, qui ſeul a pû me plaire.
Ne me demandez point ni quelle ocaſion,
Ni quel tems entre nous a fait cette union,
S'il la faut appeller, ou ſurpriſe, ou conſtance,
Je ne vous en puis dire aucune circonſtance.
Contentez-vous de voir que mon frère aujourd'hui
L'eſtime & l'aime aſſez pour le loger chez lui,
Et d'aprendre de moi que mon cœur ſe propoſe
Le change & le tombeau pour une même choſe.
Lorſque notre deſtin nous ſemblait le plus doux,
Vous l'avez obligé de me parler pour vous,
Il l'a fait, & s'en va pour vous quitter la place:
Jugez par ce diſcours quel malheur nous menace.
Voilà cet accident qui le fait retirer;
Voilà ce qui le trouble, & qui me fait pleurer;
Voilà ce que je crains, & voilà les alarmes
D'où viennent ſes ſoupirs, & d'où naiſſent mes larmes.

PHILISTE.

Ce n'eſt pas là, Dorante, agir en cavalier.

Sur ma parole encor vous êtes priſonnier;
Votre liberté n'eſt qu'une priſon plus large;
Et je répons de vous s'il ſurvient quelque charge.
Vous partez cependant, & ſans m'en avertir!
Rentrez dans la priſon dont vous vouliez ſortir.

DORANTE.

Allons, je ſuis tout prêt d'y laiſſer une vie
Plus digne de pitié qu'elle n'était d'envie;
Mais après le bonheur que je vous ai cédé
Je méritais peut-être un plus doux procédé.

PHILISTE.

Un ami tel que vous n'en mérite point d'autre.
Je vous dis mon ſecret, vous me cachez le vôtre;
Et vous ne craignez point d'irriter mon couroux,
Lorſque vous me jugez moins généreux que vous!
Vous pouvez me céder un objet qui vous aime,
Et j'ai le cœur trop bas pour vous traiter de même,
Pour vous en céder un à qui l'amour me rend,
Sinon trop mal voulu, du moins indiférent!
Si vous avez pû naître, & noble, & magnanime,
Vous ne me deviez pas tenir en moindre eſtime.
Malgré notre amitié je m'en dois reſſentir.
Rentrez dans la priſon dont vous vouliez ſortir.

CLÉANDRE.

Vous prenez pour mépris ſon trop de déférence,

Dont il ne faut tirer qu'une pleine aſſurance,
Qu'un ami ſi parfait que vous oſez blâmer,
Vous aime plus que lui ſans vous moins eſtimer.
Si pour lui votre foi ſert aux juges d'ôtage,
Permettez qu'auprès d'eux la mienne la dégage;
Et ſortant du péril d'en être inquiété,
Remettez-lui, monſieur, toute ſa liberté.
Ou ſi mon mauvais ſort vous rend inéxorable,
Au lieu de l'innocent arrêtez le coupable.
C'eſt moi qui me ſus hier ſauver ſur ſon cheval,
Après avoir donné la mort à mon rival.
Ce duel fut l'effet de l'amour de Climène,
Et Dorante ſans vous ſe fût tiré de peine,
Si devant le prévôt ſon cœur trop généreux
N'eût voulu méconnaître un homme malheureux.

PHILISTE.

Je ne demande plus quel ſecret a pû faire
Et l'amour de la ſœur, & l'amitié du frère;
Ce qu'il a fait pour vous eſt digne de vos ſoins.
Vous lui devez beaucoup, vous ne rendez pas moins.
D'un plus haut ſentiment la vertu n'eſt capable;
Et puiſque ce duel vous avait fait coupable,
Vous ne pouviez jamais envers un innocent
Etre plus obligé, ni plus reconnaiſſant.

Je ne m'opoſe point à votre gratitude ;
Et ſi je vous ai mis en quelque inquiétude,
Si d'un ſi promt départ j'ai paru me piquer,
Vous ne m'entendiez pas, & je vais m'expliquer.
On nomme une priſon le nœud de l'hymenée :
L'amour même a des fers dont l'ame eſt enchaînée;
Vous les rompiez pour moi, je n'y puis conſentir.
Rentrez dans la priſon dont vous vouliez ſortir,

DORANTE.

Ami, c'eſt là le but qu'avait votre colère ?

PHILISTE.

Ami, je fais bien moins que vous ne vouliez faire.

CLEANDRE.

Comme à lui je vous dois & la vie & l'honneur.

MELISSE.

Vous m'avez fait trembler pour croître mon bonheur.

PHILISTE *à Meliſſe.*

J'ai voulu voir vos pleurs pour mieux voir votre flamme,
Et la crainte a trahi les ſecrets de votre ame.
Mais quittons déſormais des complimens ſi vains.
(*à Cléandre.*)
Votre ſecret, monſieur, eſt ſûr entre mes mains.
Recevez-moi pour tiers d'une amitié ſi belle;

Et croyez qu'à l'envi je vous ſerai fidéle.

CLITON *ſeul.*

Ceux qui ſont las debout ſe peuvent aller ſeoir ;
Je vous donne en paſſant cet avis, & bon ſoir. *c*)

Fin du cinquiéme & dernier acte.

c) Cette ſcène eſt encor manquée. L'auteur n'a point fait de *Philiſte* l'uſage qu'il en pouvait faire. Un rival ne doit jamais être un perſonage épiſodique & inutile. *Philiſte* eſt froid ; & c'eſt, comme on l'a dit ſi ſouvent, le plus grand des défauts. Ce refrain, *Rentrez dans la priſon dont vous vouliez ſortir*, eſt encor plus froid que le caractère de *Philiſte ;* & cette petite fineſſe anéantit tout le mérite que pouvait avoir *Philiſte* en ſe ſacrifiant pour ſon ami.

Je ne ſai ſi je me trompe ; mais en donnant de l'ame à ce caractère, en mettant en œuvre la jalouſie, en retranchant quelques mauvaiſes plaiſanteries de *Cliton*, on ferait de cette piéce un chef-d'œuvre.

EXAMEN
DE LA SUITE
DU MENTEUR.*

L'EFFET de cette piéce n'a pas été ſi avantageux que celui de la précédente, bien qu'elle ſoit mieux écrite. L'original eſpagnol eſt de Lope de Vegue ſans contredit, & a ce défaut que ce n'eſt que le valet qui fait rire, au lieu qu'en l'autre les principaux agrémens ſont dans la bouche du maître. L'on a pû voir par les divers ſuccès, quelle diférence il y a entre les railleries ſpirituelles d'un honête homme de bonne humeur, & les boufoneries froides d'un plaiſant à gages. L'obſcurité que fait en celle-ci le raport à l'autre, a pû contribuer quelque choſe à ſa diſgrace, y ayant beaucoup de choſes qu'on ne peut entendre, ſi l'on n'a l'idée préſente du MENTEUR. Elle a encore quelques défauts particuliers. Au ſecond acte Cléandre raconte à ſa ſœur la généroſité

* Le lecteur doit être averti que tous ces examens à la fin des piéces ſont de *Pierre Corneille*.

néroſité de Dorante qu'on a vû au premier, contre la maxime, qu'il ne faut jamais faire raconter ce que le ſpectateur a déja vû. Le cinquiéme eſt trop ſérieux pour une piéce ſi enjouée, & n'a rien de plaiſant que la première ſcène entre un valet & une ſervante. Cela plaît ſi fort en Eſpagne, qu'ils font ſouvent parler bas les amans de condition, pour donner lieu à ces ſortes de gens de s'entredire des badinages; mais en France ce n'eſt pas le goût de l'auditoire. Leur entretien eſt plus ſuportable au premier acte pendant que Dorante écrit; car il ne faut jamais laiſſer le théatre ſans qu'on y agiſſe, & l'on n'y agit qu'en parlant. Ainſi Dorante qui écrit ne le remplit pas aſſez, & toutes les fois que cela arrive, il faut fournir l'action par d'autres gens qui parlent. Le ſecond débute par une adreſſe digne d'être remarquée, & dont on peut former cette règle, que quand on a quelque ocaſion de louer une lettre, un billet, ou quelqu'autre piéce éloquente ou ſpirituelle, il ne faut jamais la faire voir; parce qu'alors c'eſt une propre louange que le poëte ſe donne à ſoi-même; & ſouvent le mérite de la choſe répond ſi mal aux éloges qu'on en fait, que j'ai vû des ſtances préſentées à une maîtreſſe, qu'elle vantait d'une haute excellence, bien qu'elles fuſ-

ſent très-médiocres, & cela devenait ridicule. Méliſſe loue ici la lettre que Dorante lui a écrite; & comme elle ne l'a point, l'auditeur a lieu de croire qu'elle eſt auſſi bien faite qu'elle le dit. Bien que d'abord cette piéce n'eût pas grande aprobation, quatre ou cinq ans après la troupe du marais la remit ſur le théatre avec un ſuccès plus heureux, mais aucune des troupes qui courent les provinces ne s'en eſt chargée. Le contraire eſt arrivé de * *Théodore*, que les troupes de Paris n'y ont point rétablie depuis ſa diſgrace, mais que celles des provinces y ont fait aſſez paſſablement réuſſir.

* Il ne faut jamais juger d'une piéce par les ſuccès des premières années, ni à Paris, ni en province; le tems ſeul met le prix aux ouvrages; & l'opinion réfléchie des bons juges eſt à la longue l'arbitre du goût du public.

H. Gravelot inven. *N. le Mire Sculp.*

Madame, je vous viens rendre votre victime.

THÉODORE,

VIERGE

ET MARTYRE,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

Sur la fin de 1645.

EPITRE DÉDICATOIRE

A MONSIEUR

L. P. C. B.

MONSIEUR,

Je n'abuſerai point de votre abſence de la cour, pour vous impoſer touchant cette tragédie ; ſa repréſentation n'a pas eu grand éclat ; & quoique beaucoup en atribuent la cauſe à diverſes conjonctures qui pouraient me juſtifier aucunement, pour moi je ne m'en veux prendre qu'à ſes défauts, & la tiens mal faite, puiſqu'elle a été mal ſervie. J'aurais tort de m'opoſer au jugement du public, il m'a été trop avantageux en mes autres ouvrages pour le déſavouer en celui-ci ; & ſi je l'acuſais d'erreur ou d'injuſtice pour Théodore, mon exemple donnerait lieu à tout le monde de ſoupçoner des mêmes choſes tous les arrêts qu'il a prononcés en ma faveur. Ce n'eſt pas toutefois ſans quelque ſorte de ſatisfaction que je vois que la meilleure partie de mes

juges impute ce mauvais ſuccès à l'idée de la proſtitution que l'on n'a pû ſoufrir, quoiqu'on ſût bien qu'elle n'aurait pas d'effet, & que pour en exténuer l'horreur a) *j'aye employé tout ce que l'art & l'expérience m'ont pû fournir de lumières. Et certes il y a de quoi* b) *congratuler à la pureté de notre théatre, de voir qu'une hiſtoire qui fait le plus bel ornement du ſecond livre des vierges de ſaint Ambroiſe, ſe trouve trop licentieuſe pour y être ſuportée. Qu'eût-on dit, ſi comme ce grand docteur de l'égliſe, j'euſſe fait voir Théodore dans le lieu infâme, ſi j'euſſe décrit les diverſes agitations de ſon*

a) J'aye employé tout ce que l'art & l'expérience.] Il ne paraît pas qu'il ait mis de voile ſur ce ſujet révoltant, puiſqu'il employe dans la piéce les mots de *proſtitution*, d'*impudicité*, de *fille abandonnée aux ſoldats.*

b) Congratuler à la pureté.] *Congratuler à*, ne ſe dit plus. Cette phraſe eſt latine, *tibi gratulor*: mais aujourd'hui *congratuler* régit l'acuſatif, comme *féliciter.*

c) La modeſtie de notre ſcène a déſavoué comme indigne d'elle.] Les honnêtes gens aſſemblés ſont toujours chaſtes. On ſoufrait du tems de *Hardi* qu'on parlât de viol ſur le théatre, de la manière la plus groſſière : mais c'eſt qu'alors il n'y avait que des hommes groſſiers qui fréquentaſſent les ſpectacles. *Mairet* & *Rotrou* furent les premiers qui épurèrent un peu la ſcéne des indécences les

me durant qu'elle y fut, ſi j'euſſe figuré les troubles qu'elle y reſſentit au premier moment qu'elle y vit entrer Didyme? C'eſt là-deſſus que ce grand ſaint fait triompher ſon éloquence, & c'eſt pour ce ſpectacle qu'il invite particuliérement les vierges à ouvrir les yeux. Je l'ai dérobé à la vûe, & autant que j'ai pû à l'imagination de mes auditeurs; & après y avoir conſumé toute mon adreſſe, c) *la modeſtie de notre ſcène a déſavoué, comme indigne d'elle, ce peu que la néceſſité de mon ſujet m'a forcé d'en faire connaître. Après cela j'oſerai bien dire que ce n'eſt pas contre des comédies pareilles aux nôtres* d) *que déclame*

TAYLOR INST. OXFORD.

plus révoltantes. Il était impoſſible que cette piéce de *Corneille* eût du ſuccès en 1746; elle en aurait eu vingt ans auparavant. Il choiſit ce ſujet parce qu'il connaiſſait plus ſon cabinet que le monde, & qu'il avait plus de génie que de goût. C'eſt toujours la même verſification, tantôt forte, tantôt faible, toujours la même inégalité de ſtile, le même tour de phraſe, la même manière d'intriguer; mais n'étant pas ſoutenu par le ſujet comme dans les piéces précédentes, il ne pouvait ni s'élever, ni intéreſſer. Puiſqu'il faut des notes ſur toutes les piéces de *Corneille*, on en donne auſſi quelques-unes ſur *Théodore;* mais un commentaire n'eſt pas un panégirique, on doit au public la vérité dans toute ſon étendue.

d) *Que déclame St. Auguſtin.*] On ſait aſſez que *St.*

S. Auguſtin, & que ceux que le ſcrupule, ou le caprice, ou le zèle en rend opiniâtres ennemis, n'ont pas grande raiſon de s'apuyer de ſon autorité. C'eſt avec juſtice qu'il condamne celles de ſon tems qui ne méritaient que trop le nom qu'il leur donne de ſpectacles de turpitude; mais c'eſt avec injuſtice qu'on veut étendre cette condamnation juſqu'à celles du nôtre, qui ne contiennent pour l'ordinaire que des exemples d'innocence, de vertu, & de piété. J'aurais

Auguſtin ignorait le grec : s'il avait connu cette belle langue, il n'aurait pas déclamé contre *Sophocle* ; ou s'il eût déclamé contre ce grand homme, il eût été fort à plaindre.

e) *Du plus utile divertiſſement dont l'eſprit &c.*] On ne peut rien dire de plus fort en faveur de l'art des *Sophocles*, dont *Ariſtote* a donné les règles ; & il eſt bien honteux pour nôtre nation devenue ſi critique après avoir été ſi barbare, que *Corneille* ait été obligé de faire l'apologie d'un art qui était ſi reſpectable entre ſes mains.

Le grand *Corneille* traite ici avec une fierté qui ſied bien à ſa réputation & à ſon mérite, ces hommes baſſement jaloux du premier des beaux arts, qui colorent leur envie du prétexte de la religion. Ils craignent que la nation ne s'inſtruiſe au théatre, & que des hommes acoutumés à nourir leur eſprit de ce que la raiſon a de plus pur, & de ce que l'éloquence des vers a de plus

mauvaiſe grace de vous en entretenir plus au long; vous êtes déja trop perſuadé de ces vérités; & ce n'eſt pas mon deſſein d'entreprendre ici de déſabuſer ceux qui ne veulent pas l'être. Il eſt juſte qu'on les abandonne à leur aveuglement volontaire, & que pour peine de la trop facile croyance qu'ils donnent à des inventions mal fondées, ils demeurent privés du plus agréable & e) du plus utile des divertiſſemens dont l'eſprit humain ſoit capable. Contentons nous

touchant, ne deviennent indiférens pour de vaines diſputes ſcolaſtiques, pour de miſérables querelles, dans leſquelles on veut trop ſouvent entraîner les citoyens.

Ces ennemis de la ſocieté ont imaginé qu'un chrétien devait regarder *Cinna*, les *Horaces* & *Polyeucte*, du même œil dont les pères de l'égliſe regardaient les mimes & les farces obſcènes qu'on repréſentait de leur tems dans les provinces de l'empire romain.

On conſulta ſur cette queſtion, dans l'année 1742, monſignor *Cerrati*, confeſſeur du pape *Clément XII.* & du conſiſtoire qui élût ce pape. J'ai heureuſement retrouvé une partie de ſa réponſe, écrite de ſa main, commençant par ces mots, *I concilii e i padri*, & finiſſant par ceux-ci; *Giouan-Batiſta Andreini*: & voici la traduction fidèle des principaux articles de ſa lettre.

» Les conciles & les pères qui ont condamné la co-» médie, comme il paraît par le 3e article du concile de

d'en jouïr ſans leur en faire part, & ſoufrez que

» Carthage de l'an 397, entendaient les repréſentations » obſcènes, mêlées de ſacré & de profane, la dériſion » des choſes eccléſiaſtiques, les blaſphêmes, &c.

» Les comédies dans des tems plus éclairés ne furent » pas de ce genre. C'eſt pourquoi *St. Thomas*, queſt. 168. » art. 3, parlant de la comédie, s'exprime ainſi.

» *Officium iſtrionum ordinatum ad ſolatium hominibus ex-* » *hibendum, non eſt ſecundum ſe illicitum, nec ſunt in ſtatu* » *peccati; dummodo moderate ludo utantur, id eſt non uten-* » *do aliquibus illicitis verbis, vel factis; & non adhibendo* » *ludos negotiis, & temporibus indebitis.*

» L'emploi des comédiens inſtitué pour donner quel- » que délaſſement aux hommes n'eſt pas en ſoi illicite; » ils ne ſont point dans l'état de péché, pourvû qu'ils » uſent honnêtement de leurs talens, c'eſt-à-dire, qu'ils » évitent les mots & les actions défenduës, & qu'ils ne » repréſentent point dans les tems qui ne ſont point » permis.

» *Caëtan*, en commentant ce paſſage, conclut: *donc l'art* » *des comédiens qui ſe contiennent dans les bornes, n'eſt* » *point condamnable, mais permis.*

» *St. Antoine*, archevêque de Florence, dans ſa ſomme » théologique, partie 3^e^. titre 8. chap. 4. dit:

» Au tems de *St. Charles Borromée*, il fut défendu à cer- » tains comédiens de repréſenter ſur le théatre de Milan. » Ils allèrent trouver *St. Charles*, & obtinrent de lui un

ſans faire aucun effort pour les guérir de leur fai-

» décret portant permiſſion de repréſenter des comédies » dans ſon diocèſe, en obſervant les règles preſcrites par » *St. Thomas* ; il ſe fit préſenter tous les ſujets des ſcènes » qu'ils jouaient impromptu, & il leur fit jurer que tou- » tes les nouvelles ſcènes qu'ils mêleraient à celles dont » il avait vû la diſpoſition, ſeraient auſſi honnêtes & » auſſi décentes que les autres.

» L'uſage de l'Italie eſt de permettre toutes les repré- » ſentations qui ne portent point de ſcandale. On joüe » des piéces à Rome dans de certains tems, & particu- » liérement dans des colléges. Les comédiens aprochent » des ſacremens, & on ne trouve aucune bulle, ni au- » cun décret des papes qui les en privent. On leur don- » ne la ſépulture dans les égliſes comme à tous les au- » tres bons catholiques, avec toutes les cérémonies ſa- » crées, *con tutte le ſacre fonzioni.*

» *Nicolo Barbieri* raporte qu'*Iſabella Andreini* reçut à » Lyon beaucoup d'honneurs, qu'elle y fut enterrée avec » pompe, & que ſon corps fut accompagné des princi- » paux de la ville, qui firent graver ſon épitaphe ſur le » bronze.

» L'empereur *Mathias* donna des lettres de nobleſſe à » *Pierre Cequini. Jean-Baptiſte Andreini* fut de l'académie » de Mantouë, & capitaine des chaſſes.

» Le même *Nicolas Barbieri* raporte que *Rinoceronte* » comédien mourut de ſon tems en odeur de ſainteté.

bleſſe, je finiſſe en vous aſſurant que je ſuis & ſerai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obligé ſerviteur,
P. CORNEILLE.

Si *Lopes de Vega & Shakeſpear* ne furent pas regardés comme de ſaints perſonages, perſonne au *moins*, ni à Madrid ni à Londre, ne reprocha à ces deux célèbres auteurs d'avoir repréſenté leurs ouvrages ſelon l'uſage des anciens grecs nos maîtres. Le fameux docteur *Ramon*, le licentié *Michel Sanchez*, le chanoine *Mira de Meſeva*, le chanoine *Tarraga* firent beaucoup de comédies, preſque toutes eſtimées, & leurs fonctions de prêtres n'en furent pas interrompues. Pluſieurs prêtres en France en ont fait, témoins le cardinal de *Richelieu*, l'abé *Boyer*, l'abé *Geneſt* aumonier de madame la ducheſſe d'Orléans, & tant d'autres. Enfin l'art doit être encouragé, l'abus de l'art ſeul peut avilir.

Pour dernière preuve inconteſtable, raportons la déclaration de *Louïs XIII.* du 16. avril 1641, enrégiſtrée au parlement: elle dit expreſſément:

» Nous voulons que l'exercice des comédiens, qui peut » innocemment détourner nos ſujets de diverſes ocupa- » tions mauvaiſes, ne puiſſe leur être imputé à blâme

» ni préjudicier à leur réputation dans le commerce pu-
» blic.

C'eſt en vertu de cette déclaration que *Louis XIV.* maintint *Floridor*, ſieur de *Soulas*, dans la poſſeſſion de ſa nobleſſe, par arrêt du conſeil du 10. ſeptembre 1668. En bonne foi, peut-on flétrir un penſionaire du roi, déclaré gentilhomme par le roi, pour avoir rempli des fonctions dont le roi lui ordonne expreſſément de s'aquiter ? Il eſt mis en priſon s'il ne jouë pas, il eſt excomunié s'il jouë. Voilà un bel exemple de nos contradictions. En faut-il davantage pour confondre ceux qui ſe déclarent contre nos ſpectacles, autant par ignorance que par mauvaiſe volonté ?

ACTEURS.

VALENS, gouverneur d'Antioche.

PLACIDE, fils de Valens, & amoureux de Théodore.

CLÉOBULE, ami de Placide.

DIDYME, amoureux de Théodore.

PAULIN, confident de Valens.

LYCANTE, capitaine d'une cohorte romaine.

MARCELLE, femme de Valens.

THÉODORE, princeſſe d'Antioche.

STEPHANIE, confidente de Marcelle.

La ſcène eſt à Antioche dans le palais du gouverneur.

THÉODORE,

VIERGE

ET MARTYRE,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

ACTE PREMIER. *a*)

SCENE PREMIERE.

PLACIDE, CLÉOBULE.

PLACIDE.

IL eſt vrai, Cléobule, & je veux l'avouer,
La fortune me flate aſſez pour m'en louer :
b) Mon père eſt gouverneur de toute la Syrie ;

a) Il eſt vrai que cette piéce ne mérite aucun commentaire. Elle péche par l'indécence du ſujet, par la conduite, par la froideur, par le ſtile. On ne fera que très-peu de remarques.

b) *Mon père eſt gouverneur de toute la Syrie.*] Dans *Polyeucte*, *Félix* eſt gouverneur de toute l'Arménie, & ici *Valens* eſt gouverneur *de toute la Syrie.* Un mot de trop gâte un beau vers, & rend un médiocre mauvais.

Et comme ſi c'était trop peu de flaterie,
Moi-même elle m'embraſſe, & vient de me donner,
Tout jeune que je ſuis, l'Egypte à gouverner.
c) Certes ſi je m'enflais de ces vaines fumées
Dont on voit à la cour tant d'ames ſi charmées,
Si l'éclat des grandeurs avait pû me ravir,
J'aurais de quoi me plaire, & de quoi m'aſſouvir.
Au-deſſous des Céſars je ſuis ce qu'on peut être,
d) A moins que de leur rang le mien ne ſaurait croître;
Et pour haut qu'on ait mis des titres ſi ſacrés,
e) On y monte ſouvent par de moindres degrés.

Mais

c) *S'enfler de fumées, dont tant d'ames ſont ſi charmées, avoir de quoi ſe plaire &c.* Il faut convenir que ce ſtile eſt bas & incorrect; & malheureuſement la plus grande partie de la piéce eſt écrite dans ce goût.

On a éxigé un commentaire ſur toutes les piéces tragiques de *Corneille*, mais toutes n'en méritent pas. Que verra-t-on par ce commentaire? que nul auteur n'eſt jamais tombé ſi bas, après être monté ſi haut. La ſeule conſolation d'un travail ſi ingrat, eſt que du moins tant de fautes peuvent être de quelque utilité. Elles feront voir aux étrangers que les beautés ne nous aveuglent pas ſur les défauts; que notre nation eſt juſte en admirant, & en déſaprouvant; & les jeunes auteurs en voyant ces chutes

Mais ces honneurs pour moi ne ſont qu'une infamie,
f) Parce que je les tiens d'une main ennemie;
Et leur plus doux apas, qu'un excès de rigueur,
Parce que pour échange on veut avoir mon cœur.
On perd tems toutefois; *g*) ce cœur n'eſt point à vendre.
Marcelle, en vain par-là tu crois gagner un gendre.
Ta Flavie à mes yeux fait toûjours même horreur.
Ton frère Marcelin peut tout ſur l'empereur.
Mon père eſt ton époux, & tu peux ſur ſon ame
Ce que ſur un mari doit pouvoir une femme.

chutes déplorables & ſi fréquentes, en ſeront plus ſur leurs gardes.

d) *A moins que de leur rang le mien ne ſaurait croître*,] n'eſt pas français. Un rang ne croît pas, on paſſe, on s'élève d'un rang à un autre.

e) *On y monte ſouvent*,] n'eſt pas plus exact que le reſte; on ne monte pas à un titre.

f) *Parce que je les tiens d'une main ennemie.*] *Parce que*, eſt une conjonction dure à l'oreille & traînante en vers, il faut toujours l'éviter; mais quand il eſt répété, il devient intolérable. On pardonne toutes ces fautes dans des ouvrages remplis de beautés comme les précédens.

g) *Ce cœur n'eſt point à vendre.*] On peut dire dans le

h) Va plus outre, & par zèle, ou par dextérité,
Joins *i*) le vouloir des dieux à leur autorité :
k) Aſſemble leur faveur, aſſemble leur colère :
Pour aimer je n'écoute empereur, dieux, ni père ;
Et je la trouverais un objet odieux
Des mains de l'empereur, & d'un père, & des dieux.

CLÉOBULE.

Quoique pour vous Marcelle ait le nom de marâtre,
Conſidérez, ſeigneur, qu'elle vous idolâtre ;
Voyez d'un œil plus ſain ce que vous lui devez,
Les biens & les honneurs qu'elle vous a ſauvés.
Quand Dioclétian fut maître de l'empire...

PLACIDE.

Mon père était perdu, c'eſt ce que tu veux dire.

ſtile noble, *vendre ſon ſang*, *vendre ſon honneur à la fortune* ; mais *un cœur à vendre* eſt bas.

h) *Va plus outre.*] Terme autrefois familier, & qui n'eſt plus français.

i) Pourquoi *le vouloir des dieux ?* Cet hymen n'eſt point ordonné par un oracle ; les *dieux* ſont ici de trop ; *le vouloir* n'eſt plus d'uſage.

k) *Aſſemble leur faveur, aſſemble leur colère.*] Il faudrait *leurs faveurs* au pluriel, parce qu'on ne peut aſſembler une ſeule choſe.

l) —— *Le bonheur eut manqué*

Si-tôt qu'à ſon parti *l*) le bonheur eut manqué,
Sa tête fut proſcrite, & ſon bien confiſqué.
On vit à Marcelin ſa dépouille donnée:
Il ſut la racheter par ce triſte hyménée;
Et forçant ſon grand cœur à ce honteux lien,
Lui-même il ſe livra pour rançon de ſon bien.
Dès-lors on aſſervit juſques à mon enfance.
De Flavie avec moi l'on conclut l'alliance;
Et depuis ce moment Marcelle *m*) a fait chez nous
Un deſtin que tout autre aurait trouvé fort doux.
La dignité du fils, comme celle du père,
Deſcend du haut pouvoir que lui donne ce frère:
Mais à la regarder de l'œil dont je la voi,
Ce n'eſt qu'un joug pompeux qu'on veut jetter ſur moi.

——— *Et ſon bien confiſqué.*]

Toutes ces expreſſions ſont faibles, proſaïques, & rempantes.

m) ——— *A fait chez nous*
Un deſtin — trouvé fort doux,]

eſt du ſtile bas & négligé de la comédie. En voilà aſſez ſur le ſtile de la piéce dont les fautes ne ſont rachetées par aucun morceau ſublime. Nous nous contenterons de remarquer les endroits moins faibles que les autres. Il eſt étrange que *Corneille* ait ſenti le vice de ſon ſujet, & qu'il n'ait pas ſenti le vice de ſa diction.

On éléve chez nous un trône pour ſa fille ;
On y ſéme l'éclat dont on veut qu'elle brille ;
Et dans tous ces honeurs je ne vois en effet
Qu'un infame dépôt des préſens qu'on lui fait.

CLÉOBULE.

S'ils ne ſont qu'un dépôt du bien qu'on lui veut faire,
Vous en êtes, ſeigneur, mauvais dépoſitaire,
Puiſqu'avec tant d'effort on vous voit travailler
n) A mettre ailleurs l'éclat dont elle doit briller.
Vous aimez Théodore, & votre ame ravie
Lui veut donner *o*) ce trône élevé pour Flavie :
C'eſt là le fondement de votre averſion.

n) *Travailler à mettre ailleurs un éclat !*

o) *Ce trône.*] Le terme de *trône* ne peut jamais convenir à un gouverneur de province.

p) *Flavie au lit malade.*] Ce ſtile proſaïque eſt inadmiſſible dans le tragique. La poëſie n'eſt faite que pour déguiſer & embellir tous ces détails. Voyez comment *Racine* rend la même idée :

Phédre ateinte d'un mal qu'elle s'obſtine à taire,
Laſſe enfin d'elle-même & du jour qui l'éclaire.

q) *Chaque jour pour l'aigrir je vais juſqu'à l'outrage.*] Il n'était pas néceſſaire que *Placide* outrageât tous les jours ſa belle-mère qui lui veut donner ſa fille. Ce ſont là des mœurs révoltantes, & qui rendent tout d'un coup le premier perſonage odieux.

Nous ne parlerons plus du ſtile, nous nous en tien-

PLACIDE.

Ce n'eſt point un ſecret que cette paſſion :
p) Flavie au lit malade en meurt de jalouſie ;
Et dans l'âpre dépit dont ſa mère eſt ſaiſie,
Elle tonne, foudroye, & pleine de fureur
Menace de tout perdre auprès de l'empereur.
Comme de ſes faveurs je ris de ſa colère.
Quoi qu'elle ait fait pour moi, quoi qu'elle puiſſe faire,
Le paſſé ſur mon cœur ne peut rien obtenir,
Et je laiſſe au hazard le ſoin de l'avenir.
Je me plais à braver cet orgueilleux courage ;
q) Chaque jour pour l'aigrir je vais juſqu'à l'outrage ;

drons à l'art de la tragédie. Il n'y a rien de tragique dans cette intrigue ; c'eſt un jeune homme qui ne veut point de la femme qu'on lui ofre, & qui en aime une autre qui ne veut point de lui ; vrai ſujet de comédie, & même ſujet trivial. Nous avons déja remarqué que les gens peu inſtruits croyent que *Racine* a gâté le théatre en y introduiſant ces intrigues d'amour. Mais il n'y a aucune piéce de *Corneille* dont l'amour ne faſſe l'intrigue. La ſeule diférence eſt, que *Racine* a traité cette paſſion en maître, & que *Corneille* n'a jamais ſû faire parler des amans, excepté dans le *Cid*, où il était conduit par un auteur eſpagnol. Ce n'eſt pas l'amour qui domine dans *Polyeucte*, c'eſt la victoire que remporte *Pauline* ſur ſon amant, c'eſt la nobleſſe de *Sévère*.

Son ame impétueuſe & promte à fulminer,
Ne ſaurait me haïr juſqu'à m'abandonner.
Souvent elle me flate alors que je l'ofenſe;
Et quand je l'ai pouſſée à quelque violence,
L'amour de ſa Flavie en rompt tous les effets,
Et l'éclat s'en termine à de nouveaux bienfaits.
Je la plains toutefois, & plus à plaindre qu'elle,
Comme elle aime un ingrat, j'adore une cruelle,
Dont la rigueur la venge, & rejettant ma foi,
Me rend tous les mépris que Flavie a de moi.
Mon ſort des deux côtés mérite qu'on le plaigne.
L'une me perſécute, & l'autre me dédaigne.
Je hais qui m'idolâtre, & j'aime qui me fuit;
Et je pourſuis en vain, ainſi qu'on me pourſuit.
Telle eſt de mon deſtin la fatale injuſtice,
Telle eſt la tyrannie enſemble, & le caprice
Du démon aveuglé, qui ſans diſcrétion
Verſe l'antipathïe & l'inclination.
Mais puiſqu'à d'autres yeux je parais trop aimable,
Que peut voir Théodore en moi de mépriſable?
Sans doute elle aime ailleurs, & s'impute à bonheur
De préférer Didyme au fils du gouverneur.

CLÉOBULE.

Comme elle je ſuis né, ſeigneur, dans Antioche,
Et par les droits du ſang je lui ſuis aſſez proche;

Je connais ſon courage, & vous répondrai bien,
Qu'étant ſourde à vos vœux elle n'écoute rien;
Et que cette rigueur dont votre amour l'acuſe
Ne donne point ailleurs ce qu'elle vous refuſe.
Ce malheureux rival dont vous êtes jaloux,
En reçoit chaque jour plus de mépris que vous.
Mais quand même ſes feux répondraient à vos flames,
Qu'une amour mutuelle unirait vos deux ames,
Voyez où cette amour vous peut précipiter,
Quel orage ſur vous elle doit exciter,
Ce que dira Valens, ce que fera Marcelle.
Soufrez que ſon parent vous diſe enfin pour elle...

PLACIDE.

Ah! ſi je puis encor quelque choſe ſur toi,
Ne me dis rien pour elle, & dis lui tout pour moi:
Dis lui que je ſuis ſûr des bontés de mon père,
Ou que s'il ſe rendait d'une humeur trop ſévère,
L'Egypte où l'on m'envoye eſt un aſyle ouvert
Pour mettre notre flame & notre heur à couvert.
Là ſaiſis d'un rayon des puiſſances ſuprêmes,
Nous ne recevrons plus de loix que de nous-mêmes.
Quelques noires vapeurs que puiſſent concevoir
Et la mère & la fille enſemble au déſeſpoir,
Tout ce qu'elles pouront enfanter de tempêtes,

Sans venir juſqu'à nous crévera ſur leurs têtes;
Et nous érigerons en cet heureux ſéjour
De leur rage impuiſſante un trophée à l'amour.
Parle, parle pour moi, preſſe, agi, perſuade,
Fais quelque choſe enfin pour mon eſprit malade,
Fais lui voir mon pouvoir, fais lui voir mon ardeur:
Son dédain eſt peut-être un effet de ſa peur;
Et ſi tu lui pouvais arracher cette crainte,
Tu pourais diſſiper cette froideur contrainte,
Tu pourais... Mais je vois Marcelle qui ſurvient.

SCENE II.

MARCELLE, PLACIDE, CLÉOBULE, STÉPHANIE.

MARCELLE.

r) CE mauvais conſeiller toûjours vous entretient?

r) Cette ſcène de bravade entre *Marcelle* & *Placide*, paraît contre toute bienſéance. C'eſt une picoterie bourgeoiſe; & des bourgeois bien élevés parleraient plus noblement. *Marcelle* querelle *Placide* tandis qu'elle devrait tâcher de lui plaire. Quel rôle déſagréable que celui d'une femme qui veut à toute force qu'on épouſe ſa fille, qui

PLACIDE.

Vous dites vrai, madame, il tâche à me ſurprendre;
Son conſeil eſt mauvais, mais je ſais m'en défendre.

MARCELLE.

Il vous parle d'aimer ?

PLACIDE.

Contre mon ſentiment.

MARCELLE.

Levez, levez le maſque, & parlez franchement:
De votre Théodore il eſt l'agent fidèle :
Pour vous mieux engager elle fait la cruelle,
Vous chaſſe en aparence, & pour vous retenir,
Par ce parent adroit vous fait entretenir.

PLACIDE.

Par ce fidèle agent elle eſt donc mal ſervie ;
Loin de parler pour elle, il parle pour Flavie ;
Et ce parent adroit en matière d'amour
Agit contre ſon ſang pour mieux faire ſa cour.
C'eſt, madame, en effet le mal qu'il me conſeille ;
Mais j'ai le cœur trop bon pour lui prêter l'oreille.

dit des injures groſſières à celui dont elle veut faire ſon gendre, & qui en eſſuie de plus fortes ! *Marcelle* dit que *Placide* a le cœur trop bas pour aimer en bon lieu, qu'il a une ame vile & baſſe : *Placide* répond ſur le même ton: cela ſeul devait faire tomber la piéce.

MARCELLE.

Dites le cœur trop bas pour aimer en bon lieu.

PLACIDE.

L'objet où vont mes vœux ſerait digne d'un dieu.

MARCELLE.

Il eſt digne de vous, d'une ame vile & baſſe.

PLACIDE.

Je fais donc ſeulement ce qu'il faut que je faſſe.
Ne blâmez que Flavie; un cœur ſi bien placé
D'une ame vile & baſſe eſt trop embaraſſé:
D'un choix qui lui fait honte il faut qu'elle s'irrite,
Et me prive d'un bien qui paſſe mon mérite.

MARCELLE.

Avec quelle arrogance oſez-vous me parler?

PLACIDE.

Au-deſſous de Flavie ainſi me ravaler,
C'eſt de cette arrogance un mauvais témoignage.
Je ne me puis, madame, abaiſſer davantage.

MARCELLE.

Votre reſpect eſt rare, & fait voir clairement
Que votre humeur modeſte aime l'abaiſſement.
Hé bien, puiſqu'à préſent j'en ſuis mieux avertie,
Il faudra ſatisfaire à cette modeſtie;
Avec un peu de tems nous en viendrons à bout.

PLACIDE.

Vous ne m'ôterez rien, puiſque je vous dois tout.
Qui n'a que ce qu'il doit a peu de perte à faire.

MARCELLE.

Vous pourez bientôt prendre un ſentiment contraire.

PLACIDE.

Je n'en changerai point pour la perte d'un bien
Qui me rendra celui de ne vous devoir rien.

MARCELLE.

Ainſi l'ingratitude en ſoi-même ſe flate;
Mais je ſaurai punir cette ame trop ingrate;
Et pour mieux abaiſſer vos eſprits ſoulevés,
Je vous ôterai plus que vous ne me devez.

PLACIDE.

La menace eſt obſcure, expliquez-la, de grace.

MARCELLE.

L'effet expliquera le ſens de la menace.
Tandis, ſouvenez vous, malgré tous vos mépris,
Que j'ai fait ce que font & le père & le fils.
Vous me devez l'Egypte, & Valens Antioche.

PLACIDE.

Nous ne vous devons rien après un tel reproche.

Un bienfait perd ſa grace à le trop publier ; *s*)
Qui veut qu'on s'en ſouvienne, il le doit oublier.

MARCELLE.

Je l'oublîrais, ingrat, ſi pour tant de puiſſance
Je recevais de vous quelque reconaiſſance.

PLACIDE.

Et je m'en ſouviendrais juſqu'aux derniers abois,
Si vous vous contentiez de ce que je vous dois.

MARCELLE.

Après tant de bienfaits, oſai-je trop prétendre ?

PLACIDE.

Ce ne ſont plus bienfaits alors qu'on veut les vendre.

MARCELLE.

Que doit donc un grand cœur aux faveurs qu'il reçoit ?

PLACIDE.

S'avouant redevable il rend tout ce qu'il doit.

MARCELLE.

Tous les ingrats en foule iront à votre école,
Puiſqu'on y devient quite en payant de parole.

PLACIDE.

Je vous dirai donc plus, puiſque vous me preſſez,

s) *Racine* a imité heureuſement ce vers dans *Iphigénie* :
Un bienfait reproché tient toujours lieu d'ofenſe.

Nous ne vous devons pas tout ce que vous penſez.

MARCELLE.

Que ſeriez-vous ſans moi ?

PLACIDE.

Sans vous? ce que nous ſommes.
Notre empereur eſt juſte, & ſait choiſir les hommes;
Et mon père, après tout, ne ſe trouve qu'au rang
Où l'auraient mis ſans vous ſes vertus & ſon ſang.

MARCELLE.

Ne vous ſouvient-il plus qu'on proſcrivit ſa tête ?

PLACIDE.

Par-là votre artifice en fit votre conquête.

MARCELLE.

Ainſi de ma faveur vous nommez les effets ?

PLACIDE.

Un autre ami peut-être aurait bien fait ſa paix;
Et ſi votre faveur pour lui s'eſt employée,
Par ſon hymen, madame, il vous a trop payée.
On voit peu d'unions de deux telles moitiés,
Et la faveur à part on ſait qui vous étiez.

MARCELLE.

L'ouvrage de mes mains avoir tant d'inſolence !

PLACIDE.

Elles m'ont mis trop haut pour ſoufrir une ofenſe.

MARCELLE.

Quoi, vous tranchez ici du nouveau gouverneur ?

PLACIDE.

De mon rang en tous lieux je ſoutiendrai l'honneur.

MARCELLE.

Conſidérez donc mieux quelle voix vous y porte ;
L'hymen ſeul de Flavie en eſt pour vous la porte.

PLACIDE.

Si je n'y puis entrer qu'acceptant cette loi,
Reprenez votre Egypte, & me laiſſez à moi.

MARCELLE.

Plus il me doit d'honeurs, plus ſon orgueil me brave!

PLACIDE.

Plus je reçois d'honeurs, moins je dois être eſclave.

MARCELLE.

Conſervez ce grand cœur, vous en aurez beſoin.

PLACIDE.

Je le conſerverai, madame, avec grand ſoin ;
Et votre grand pouvoir en chaſſera la vie
Avant que d'y ſurprendre aucun lieu pour Flavie.

MARCELLE.

J'en chaſſerai du moins l'ennemi qui me nuit.

PLACIDE.

Vous ferez peu d'effet avec beaucoup de bruit.

MARCELLE.

Je joindrai de ſi près l'effet à la menace,
Que ſa perte aujourd'hui me quitera la place.

PLACIDE.

Vous perdrez aujourd'hui...

MARCELLE.

Théodore à vos yeux :
M'entendez-vous, Placide? Oui, j'en jure les dieux,
Qu'aujourd'hui mon couroux armé contre ſon crime
Au pied de leurs autels en fera ma victime.

PLACIDE.

Et je jure à vos yeux ces mêmes immortels,
Que je la vengerai juſques ſur leurs autels.
Je jure plus encor, que ſi je pouvais croire
Que vous euſſiez deſſein d'une action ſi noire,
Il n'eſt point de reſpect qui pût me retenir
D'en punir la penſée, & de vous prévenir;
Et que pour garantir une tête ſi chère,
Je vous irais chercher juſqu'au lit de mon père.
M'entendez-vous, madame? Adieu. Penſez-y bien.
N'épargnez pas mon ſang ſi vous verſez le ſien;
Autrement ce beau ſang en fera verſer d'autre,
Et ma fureur n'eſt pas pour ſe borner au vôtre.

SCENE III. t)

MARCELLE, STEPHANIE.

MARCELLE.

AS-tu vû, Stéphanie, un plus farouche orgueil ?
As-tu vû des mépris plus dignes du cercueil ?
Et pourais-je épargner cette inſolente vie,
Si ſa perte n'était la perte de Flavie,
Dont le cruel deſtin prend un ſi triſte cours,
Qu'aux jours de ce barbare il atache ſes jours ?

STEPHANIE.

Je tremble encor de voir où ſa rage l'emporte.

MARCELLE.

Ma colère en devient & plus juſte & plus forte ;
Et l'aveugle fureur dont ſes diſcours ſont pleins,
Ne m'arrachera pas la vengeance des mains.

STEPHANIE.

Après votre vengeance apréhendez la ſienne.

MARCELLE.

Qu'une indigne épouvante à préſent me retienne!

De

t) *Corneille* avouë la faibleſſe & la lâcheté de *Valens* ; mais comment ne ſentait-il pas que le rôle de *Marcelle* révoltait encor davantage ?

De ce feu turbulent l'éclat impétueux
N'eſt qu'un faible avorton d'un cœur préſomptueux.
La menace à grand bruit ne porte aucune ateinte,
Elle n'eſt qu'un effet d'impuiſſance & de crainte;
Et qui ſi près du mal s'amuſe à menacer,
Veut amollir le coup qu'il ne peut repouſſer.

STEPHANIE.

Théodore vivante, il craint votre colère;
Mais voyez qu'il ne craint que parce qu'il eſpère;
Et c'eſt à vous, madame, à bien conſidérer
Qu'il ceſſera de craindre en ceſſant d'eſpérer.

MARCELLE.

Si l'eſpoir fait ſa peur, nous n'avons qu'à l'éteindre.
Il ceſſera d'aimer auſſi-bien que de craindre.
L'amour va rarement juſques dans un tombeau
S'unir au reſte afreux de l'objet le plus beau.
Hazardons: je ne vois que ce conſeil à prendre.
Théodore vivante, il n'en faut rien prétendre;
Et Théodore morte, on peut encor douter
Quel ſera le ſuccès que tu veux redouter.
Quoi qu'il arrive enfin, de la ſorte outragée,
C'eſt un plaiſir bien doux que de ſe voir vengée.
Mais dis-moi, ton indice eſt-il bien aſſuré?

STEPHANIE.

J'en répons ſur ma tête, & l'ai trop avéré.

MARCELLE.

Ne t'opoſe donc plus à ce moment de joye
Qu'aujourd'hui par ta main le juſte ciel m'envoye.
Valens vient à propos, & ſur tes bons avis
Je vais forcer le père à me venger du fils.

SCENE IV.

VALENS, MARCELLE, PAULIN, STEPHANIE.

MARCELLE.

JUſques à quand, ſeigneur, voulez-vous qu'abuſée
Au mépris d'un ingrat je demeure expoſée,
Et qu'un fils arrogant ſous votre autorité
Outrage votre femme avec impunité ?
Sont-ce là les douceurs, ſont-ce là les careſſes
Qu'en faiſaient à ma fille eſpérer vos promeſſes?
Et faut-il qu'un amour conçu par votre aveu
Lui coûte enfin la vie, & vous touche ſi peu ?

VALENS.

Plût aux dieux que mon ſang eût de quoi ſatisfaire
Et l'amour de la fille, & l'eſpoir de la mère,
Et qu'en le répandant je lui puſſe gagner
Ce cœur dont l'inſolence oſe la dédaigner!

Mais de ſes volontés le ciel eſt le ſeul maître.
J'ai promis de l'amour, il le doit faire naître.
Si ſon ordre n'agit, l'effet ne s'en peut voir,
Et je penſe être quite y faiſant mon pouvoir.

MARCELLE.

Faire votre pouvoir avec tant d'indulgence,
C'eſt avec ſon orgueil être d'intelligence;
Auſſi-bien que le fils le père m'eſt ſuſpect,
Et vous manquez de foi comme lui de reſpect.
Ah! ſi vous déployiez cette haute puiſſance
Que donnent aux parens les droits de la naiſſance!..

VALENS.

Si la haine & l'amour lui doivent obéir,
Déployez-la, madame, à le faire haïr.
Quel que ſoit le pouvoir d'un père en ſa famille,
Puis-je plus ſur mon fils que vous ſur votre fille?
Et ſi vous n'en pouvez vaincre la paſſion,
Dois-je plus obtenir ſur tant d'averſion?

MARCELLE.

Elle tâche à ſe vaincre, & ſon cœur y ſucombe,
Et l'effort qu'elle y fait la jette ſur la tombe.

VALENS.

Elle n'a toutefois que l'amour à domter,
Et Placide bien moins ſe pourait ſurmonter,
Puiſque deux paſſions le font être rebelle,

L'amour pour Théodore, & la haine pour elle.

MARCELLE.

Otez-lui Théodore, & ſon amour domté,
Vous domterez ſa haine avec facilité.

VALENS.

Pour l'ôter à Placide il faut qu'elle ſe donne.
Aime-t-elle quelqu'autre ?

MARCELLE.

Elle n'aime perſonne ;
Mais qu'importe, ſeigneur, qu'elle écoute aucuns vœux ?
Ce n'eſt pas ſon hymen, c'eſt ſa mort que je veux.

VALENS.

Quoi, madame, abuſer ainſi de ma puiſſance!
A votre paſſion immoler l'innocence !
Les dieux m'en puniraient.

MARCELLE.

Trouvent-ils innocens
Ceux dont l'impiété leur refuſe l'encens ?
Prenez leur intérêt ; Théodore eſt chrétienne,
C'eſt la cauſe des dieux, & ce n'eſt plus la mienne.

VALENS.

Souvent la calomnie . . .

MARCELLE.

Il n'en faut plus parler,

Si vous vous préparez à le diſſimuler.
Devenez protecteur de cette ſecte impie
Que l'empereur jamais ne crut digne de vie ;
Vous pouvez en ces lieux vous en faire l'apui ;
Mais ſongez qu'il me reſte un frère auprès de lui.

VALENS.

Sans en importuner l'autorité ſuprême,
Si je vous ſuis ſuſpect, n'en croyez que vous-même,
Agiſſez en ma place, & faites la venir ;
Quand vous la convaincrez, je ſaurai la punir ;
Et vous reconnaîtrez que dans le fond de l'ame
Je prens comme je dois l'intérêt d'une femme.

MARCELLE.

Puiſque vous le voulez, j'oſerai la mander :
Allez-y, Stéphanie, allez ſans plus tarder.

SCENE V.

MARCELLE, VALENS, PAULIN.

MARCELLE.

ET ſi l'on m'a flatée avec un faux indice,
Je vous irai moi-même en demander juſtice.

VALENS.

N'oubliez pas alors que je la dois à tous,

Et même à Théodore auſſi-bien comme à vous.

MARCELLE.

N'oubliez pas non plus quelle eſt votre promeſſe.

(*ſeule.*)

Il eſt tems que Flavie ait part à l'alégreſſe.
Avec cette eſpérance allons la ſoulager.
Et vous, dieux, qu'avec moi j'entreprens de venger,
Agréez ma victime, & pour finir ma peine,
Jettez un peu d'amour où régne tant de haine;
Ou ſi c'eſt trop pour nous qu'il ſoupire à ſon tour,
Jettez un peu de haine où régne tant d'amour.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THÉODORE, CLÉOBULE, STEPHANIE.

STEPHANIE.

MArcelle n'eſt pas loin, & je me perſuade
Que ſon amour l'atache auprès de ſa malade ;
Mais je vais l'avertir que vous êtes ici.

THÉODORE.

Vous m'obligerez fort d'en prendre le ſouci,
Et de lui témoigner avec quelle franchiſe
A ſes comandemens vous me voyez ſoumiſe.

STEPHANIE.

Dans un moment ou deux vous la verrez venir.

SCENE II.

CLÉOBULE, THÉODORE.

CLÉOBULE.

TAndis permettez-moi de vous entretenir,
Et de blâmer un peu cette vertu farouche,
Cette inſenſible humeur qu'aucun objet ne touche,

D'où naiſſent tant de feux ſans pouvoir l'enflamer ;
Et qui ſemble haïr quiconque l'oſe aimer.
Je veux bien avec vous que deſſous votre empire
Toute notre jeuneſſe en vain brûle & ſoupire ;
J'aprouve les mépris que vous rendez à tous ;
Le ciel n'en a point fait qui ſoient dignes de vous ;
Mais je ne puis ſoufrir que la grandeur romaine
S'abaiſſant à vos pieds ait part à cette haine,
Et que vous égaliez par vos durs traitemens,
Ces maîtres de la terre aux vulgaires amans.
Quoiqu'une âpre vertu du nom d'amour s'irrite,
Elle trouve ſa gloire à céder au mérite ;
Et ſa ſévérité ne lui fait point de loix
Qu'elle n'aime à briſer pour un illuſtre choix.
Voyez ce qu'eſt Valens, voyez ce qu'eſt Placide,
Voyez ſur quels états l'un & l'autre préſide,
Où le père & le fils peuvent un jour régner ;
Et ceſſez d'être aveugle, & de les dédaigner.

THÉODORE.

Je ne ſuis point aveugle, & vois ce qu'eſt un homme
Qu'élévent la naiſſance, & la fortune, & Rome ;
Je rens ce que je dois à l'éclat de ſon ſang,
J'honore ſon mérite, & reſpecte ſon rang.
Mais vous connaiſſez mal cette vertu farouche,
De vouloir qu'aujourd'hui l'ambition la touche,

Et qu'une ame inſenſible aux plus ſaintes ardeurs
Cède honteuſement à l'éclat des grandeurs.
Si cette fermeté dont elle eſt ennoblie,
Par quelques traits d'amour pouvait être afaiblie,
Mon cœur plus incapable encor de vanité,
Ne ferait point de choix que dans l'égalité;
Et rendant aux grandeurs un reſpect légitime,
J'honorerais Placide, & j'aimerais Didyme.

CLÉOBULE.

Didyme que ſur tous vous ſemblez dédaigner!

THÉODORE.

Didyme que ſur tous je tâche d'éloigner,
Et qui verrait bientôt ſa flame couronée,
Si mon ame à mes ſens était abandonnée,
Et ſe laiſſait conduire à ces impreſſions
Que forment en naiſſant les belles paſſions.
Comme cet avantage eſt digne qu'on le craigne,
Plus je penche à l'aimer, & plus je le dédaigne;
Et m'arme d'autant plus, que mon cœur en ſecret
Voudrait s'en laiſſer vaincre, & combat à regret.
Je me fais tant d'effort lorſque je le mépriſe,
Que par mes propres ſens je crains d'être ſurpriſe;
J'en crains une révolte, & que las d'obéir,
Comme je les trahis, ils n'oſent me trahir.
Voilà, pour vous montrer mon ame toute nue,

Ce qui m'a fait bannir Didyme de ma vûe ;
Je crains d'en recevoir quelque coup d'œil fatal,
Et chaſſe un ennemi dont je me défens mal.
Voilà quelle je ſuis, & quelle je veux être :
La raiſon quelque jour s'en fera mieux connaître ;
Nommez-la cependant vertu, caprice, orgueil,
Ce deſſein me ſuivra juſques dans le cercueil.

CLÉOBULE.

Il peut vous y pouſſer, ſi vous n'y prenez garde.
D'un œil envenimé Marcelle vous regarde ;
Et ſe prenant à vous du mauvais traitement
Que ſa fille à ſes yeux reçoit de votre amant,
Sa jalouſe fureur ne peut être aſſouvie
A moins de votre ſang, à moins de votre vie :
Ce n'eſt plus en ſecret que frémit ſon couroux,
Elle en parle tout haut, elle s'en vante à nous,
Elle en jure les dieux ; & ce que j'apréhende,
Pour ce triſte ſujet ſans doute elle vous mande.
Dans un péril ſi grand faites un protecteur.

THÉODORE.

Si je ſuis en péril, Placide en eſt l'auteur ;
L'amour qu'il a pour moi lui ſeul m'y précipite ;
C'eſt par-là qu'on me hait, c'eſt par-là qu'on s'irrite.
On n'en veut qu'à ſa flamme, on n'en veut qu'à ſon choix,

C'eſt contre lui qu'on arme ou la force ou les loix.
Tous les vœux qu'il m'adreſſe avancent ma ruine,
Et par une autre main c'eſt lui qui m'aſſaſſine.
Je ſai quel eſt mon crime, & je ne doute pas
Du prétexte qu'aura l'arrêt de mon trépas;
Je l'atens ſans frayeur; mais de quoi qu'on m'acuſe,
S'il portait à Flavie un cœur que je refuſe,
Qui veut finir mes jours les voudrait protéger,
Et par ce changement il ferait tout changer.
Mais mon péril le flate, & ſon cœur en eſpère
Ce que juſqu'à préſent tous ſes ſoins n'ont pû faire:
Il atend que du mien j'achète ſon apui;
J'en trouverai peut-être un plus puiſſant que lui;
Et s'il me faut périr, dites lui qu'avec joye
Je cours à cette mort où mon amour m'envoye;
Et que par un exemple aſſez rare à nomer,
Je périrai pour lui, ſi je ne puis l'aimer.

CLÉOBULE.

Ne vous pas mieux ſervir d'un avis ſi fidéle,
C'eſt...

THÉODORE.

Quitons ce diſcours, je vois venir Marcelle. *a*)

a) Rien n'eſt plus froid & plus déplacé dans le tragique que ces ſcènes dans leſquelles un confident parle à

SCENE III.

MARCELLE, THÉODORE, CLÉOBULE, STEPHANIE.

MARCELLE *à Cléobule.*

QUoi, toûjours l'un ou l'autre eſt par vous obſédé ?
Qui vous améne ici ? vous avais-je mandé ?
Et ne pourai-je voir Théodore, ou Placide,
Sans que vous leur ſerviez d'interprète, ou de guide ?
Cette aſſiduité marque un zèle imprudent,
Et ce n'eſt pas agir en adroit confident.

CLÉOBULE.

Je crois qu'on me doit voir d'une ame indiférente
Acompagner ici Placide, & ma parente.
Je fais ma cour à l'un à cauſe de ſon rang,
Et rens à l'autre un ſoin où m'oblige le ſang.

MARCELLE.

Vous êtes bon parent.

une femme en faveur de l'amour d'un autre. C'eſt ce qu'on a tant reproché à *Racine* dans ſon *Alexandre*, où *Epheſtion* paraît en *fidèle confident du beau feu de ſon maître.* Rien n'a plus avili nôtre théatre, & ne l'a rendu plus

CLÉOBULE.

Elle m'oblige à l'être.

MARCELLE.

Votre humeur généreuſe aime à le reconnaître ;
Et ſenſible aux faveurs que vous en recevez,
Vous rendez à tous deux ce que vous leur devez.
Un ſi rare ſervice aura ſa récompenſe
Plus grande qu'on n'eſtime & plutôt qu'on ne penſe:
Cependant quitez nous, que je puiſſe à mon tour
Servir de confidente à cet illuſtre amour.

CLÉOBULE.

Ne croyez pas, madame...

MARCELLE.

Obéïſſez, de grace.
Je ſais ce qu'il faut croire, & vois ce qui ſe paſſe.

SCENE IV.

MARCELLE, THÉODORE, STEPHANIE.

MARCELLE.

NE vous ofenſez pas, objet rare & charmant,

ridicule aux yeux des étrangers, que ces ſcènes d'ambaſſadeurs d'amour. Heureuſement il y en a peu dans *Corneille*.

Si ma haine avec lui traite un peu rudement.
Ce n'eſt point avec vous que je la diſſimule ;
Je chéris Théodore, & je hais Cléobule ;
Et par un pur effet du bien que je vous veux,
Je ne puis voir ici ce parent dangereux.
Je ſais que pour Placide il vous fait tout facile,
Qu'en ſa grandeur nouvelle il vous peint un aſyle,
Et tâche à vous porter juſqu'à la vanité
D'eſpérer me braver avec impunité.
Je n'ignore non plus que votre ame plus ſaine
Connaiſſant ſon devoir, ou redoutant ma haine,
Rejette ſes conſeils, en dédaigne le prix,
Et fait de ces grandeurs un généreux mépris.
Mais comme avec le tems il pourait vous ſéduire,
Et vous, changeant d'humeur, me forcer à vous
nuire,
J'ai voulu vous parler, pour vous mieux avertir
Qu'il ſerait mal-aiſé de vous en garantir ;
Que ſi ce qu'eſt Placide enflait votre courage,
Je puis en un moment renverſer mon ouvrage ;
Abatre ſa fortune, & détruire avec lui
Quiconque m'oſerait opoſer ſon apui.
Gardez donc d'aſpirer au rang où je l'éléve.
Qui commence le mieux ne fait rien s'il n'achève.
Ne ſervez point d'obſtacle à ce que j'en prétens ;

N'aquérez point ma haine en perdant votre tems.
Croyez que me tromper, c'eſt vous tromper vous-
même;
Et ſi vous vous aimez, ſoufrez que je vous aime.

THÉODORE.

Je n'ai point vû, madame, encor juſqu'à ce jour
Avec tant de menace expliquer tant d'amour;
Et peu faite à l'honeur de pareilles viſites,
J'aurais lieu de douter de ce que vous me dites;
Mais ſoit que ce puiſſe être, ou feinte, ou vérité,
Je veux bien vous répondre avec ſincérité.
Quoique vous me jugiez l'ame baſſe & timide,
Je croirais ſans faillir pouvoir aimer Placide;
Et ſi ſa paſſion avait pû me toucher,
J'aurais aſſez de cœur pour ne le point cacher.
Cette haute puiſſance à ſes vertus rendue
L'égale preſqu'aux rois dont je ſuis deſcendue;
Et ſi Rome & le tems m'en ont ôté le rang,
Il m'en demeure encor le courage & le ſang.
Dans mon ſort ravalé je ſais vivre en princeſſe.
Je fuis l'ambition, mais je hais la faibleſſe:
Et comme ſes grandeurs ne peuvent m'ébranler,
L'épouvante jamais ne me fera parler.
Je l'eſtime beaucoup, mais en vain il ſoupire.
Quand même ſur ma tête il ferait choir l'empire,

Vous me verriez répondre à cet illuſtre ardeur
Avec la même eſtime, & la même froideur.
Sortez d'inquiétude, & m'obligez de croire
Que la gloire où j'aſpire eſt toute une autre gloire,
Et que ſans m'éblouïr de cet éclat nouveau,
Plutôt que dans ſon lit j'entrerais au tombeau.

MARCELLE.

Je vous crois, mais ſouvent l'amour brûle ſans luire;
Dans un profond ſecret il aime à ſe conduire;
Et voyant Cléobule aller tant & venir,
Entretenir Placide, & vous entretenir,
Je ſens toûjours dans l'ame un reſte de ſcrupule,
Que je blâme moi-même & tiens pour ridicule.
Mais mon cœur ſoupçoneux ne s'en peut départir.
Vous avez deux moyens de l'en faire ſortir:
Epouſez, ou Didyme, ou Cléante, ou quelqu'autre,
Ne m'importe pas qui, mon choix ſuivra le vôtre;
Et je le comblerai de tant de dignités,
Que peut-être il vaudra ce que vous me quitez.
Ou, ſi vous ne pouvez ſi-tôt vous y réſoudre,
Jurez moi par ce dieu qui porte en main le foudre,
Et dont tout l'univers doit craindre le couroux,
Que Placide jamais ne ſera votre époux.
Je lui fais pour Flavie ofrir un ſacrifice,
Peut-être que vos vœux le rendront plus propice:

Venez

Venez les joindre aux miens, & le prendre à témoin.

THÉODORE.

Je veux vous ſatisfaire, & ſans aller ſi loin,
J'ateſte ici le Dieu qui lance le tonerre,
Ce monarque abſolu du ciel & de la terre,
Et dont tout l'univers doit craindre le couroux,
Que Placide jamais ne ſera mon époux.
En eſt-ce aſſez, madame ? êtes-vous ſatisfaite ?

MARCELLE.

Ce ſerment à peu près eſt ce que je ſouhaite :
Mais pour vous dire tout, la ſainteté des lieux,
Le reſpect des autels, la préſence des dieux,
Le rendant & plus ſaint, & plus inviolable,
Me le pouraient auſſi rendre bien plus croyable.

THÉODORE.

Le dieu que j'ai juré connaît tout, entend tout;
Il remplit l'univers de l'un à l'autre bout;
Sa grandeur eſt ſans borne ainſi que ſans exemple;
Il n'eſt pas moins ici qu'au milieu de ſon temple;
Il ne m'entend pas mieux dans ſon temple qu'ici.

MARCELLE.

S'il vous entend par-tout, je vous entens auſſi.
On ne m'éblouït point d'une mauvaiſe ruſe.
Suivez moi dans le temple, & tôt, & ſans excuſe.

THÉODORE.

Votre cœur ſoupçoneux ne m'y croirait non plus;
Et je vous y ferais des ſermens ſuperflus.

MARCELLE.

Vous déſobéiſſez?

THÉODORE.

Je crois vous ſatisfaire.

MARCELLE.

Suivez, ſuivez mes pas.

THÉODORE.

Ce ſerait vous déplaire;
Vos deſſeins d'autant plus en ſeraient reculés;
Ma déſobéiſſance eſt ce que vous voulez.

MARCELLE.

Il faut de deux raiſons que l'une vous retienne;
Ou vous aimez Placide, ou vous êtes chrétienne.

THÉODORE.

Oui, je le ſuis, madame, & le tiens à plus d'heur
Qu'une autre ne tiendroit toute votre grandeur.
Je vois qu'on vous l'a dit, ne cherchez point de ruſe,
J'avoue, & hautement, & tôt, & ſans excuſe.
Armez vous à ma perte, éclatez, vengez vous;
Par ma mort à Flavie aſſurez un époux;
Et noyez dans ce ſang, dont vous êtes avide,
Et le mal qui la tuë, & l'amour de Placide.

MARCELLE.

Oui, pour vous en punir je n'épargnerai rien,
Et l'intérêt des dieux aſſurera le mien.

THÉODORE.

Le vôtre en même tems aſſurera ma gloire;
Triomphant de ma vie, il fera ma victoire,
Mais ſi grande, ſi haute, & ſi pleine d'apas,
Qu'à ce prix j'aimerai les plus cruels trépas.

MARCELLE.

De cette illuſion ſoyez perſuadée.
Périſſant à mes yeux, triomphez en idée;
Goûtez d'un autre monde à loiſir les apas,
Et devenez heureuſe où je ne ſerai pas.
Je n'en ſuis point jalouſe, & toute ma puiſſance
Vous veut bien d'un tel heur hâter la jouïſſance;
Mais gardez de pâlir, & de vous étonner
A l'aſpect du chemin qui vous y doit mener.

THÉODORE.

La mort n'a que douceur pour une ame chrétienne.

MARCELLE.

Votre félicité va donc faire la mienne.

THÉODORE.

Votre haine eſt trop lente à me la procurer.

MARCELLE.

Vous n'aurez pas longtems ſujet d'en murmurer.

Allez trouver Valens, allez, ma Stéphanie ;
Mais demeurez, il vient. *b*)

SCENE V.

VALENS, MARCELLE, THÉODORE, PAULIN, STEPHANIE.

MARCELLE.

CE n'eſt point calomnie,
Seigneur, elle eſt chrétienne, & s'en oſe vanter.

VALENS.

Théodore, parlez ſans vous épouvanter.

THÉODORE.

Puiſque je ſuis coupable aux yeux de l'injuſtice,
Je fais gloire du crime, & j'aſpire au ſuplice ;
Et d'un crime ſi beau le ſuplice eſt ſi doux,
Que qui peut le connaître en doit être jaloux.

VALENS.

Je ne recherche plus la damnable origine
De cette aveugle amour où Placide s'obſtine :

b) L'auteur dit avec une candeur digne de lui, qu'une femme ſans grande paſſion ne pouvait faire un grand effet. On ne peut ſans doute s'intéreſſer à elle, mais on

Cette noire magie ordinaire aux chrétiens
L'arrête indignement dans vos honteux liens.
Votre charme après lui ſe répand ſur Flavie :
De l'un il prend le cœur, & de l'autre la vie.
Vous oſez donc ainſi juſque dans ma maiſon,
Juſque ſur mes enfans verſer votre poiſon ?
Vous oſez donc tous deux les prendre pour victimes?

THÉODORE.

Seigneur, il ne faut point me ſupoſer de crimes,
C'eſt à des fauſſetés ſans beſoin recourir ;
Puiſque je ſuis chrétienne, il ſufit pour mourir.
Je ſuis prête, où faut-il que je porte ma vie ?
Où me veut votre haine immoler à Flavie ?
Hâtez, hâtez, ſeigneur, ces heureux châtimens
Qui feront mes plaiſirs, & vos contentemens.

VALENS.

Ah, je rabatrai bien cette fière conſtance.

THÉODORE.

Craindrais-je des tourmens qui font ma récompenſe?

VALENS.

Oui, j'en ſai que peut-être aiſément vous craindrez;
Vous en recevrez l'ordre, & vous en réſoudrez.

s'intéreſſe beaucoup moins à *Marcelle.* Son caractère indigne, & ſon ton ironique & inſultant dégoutent.

Ce courage toûjours ne ſera pas ſi ferme.
Paulin, que là-dedans pour priſon on l'enferme,
Mettez-y bonne garde.

(*Paulin la conduit avec quelques ſoldats, & l'ayant enfermée, il revient incontinent.*)

SCENE VI.

VALENS, MARCELLE, PAULIN, STEPHANIE.

MARCELLE.

HÉ quoi, pour la *punir*,
Quand le crime eſt conſtant, qui vous peut retenir?

VALENS.

Agrérez-vous le choix que je fais d'un ſuplice?

c) *Ah! que vous ſavez mal comme il faut ſe venger!*] Ce n'eſt plus, on l'a déja dit, les expreſſions que nous examinons. Il faut plaindre ici la faibleſſe de l'eſprit humain. C'eſt l'auteur de *Cinna* qui met dans la tête d'un romain, qu'on ne doit ſe venger d'une princeſſe, qu'en l'envoyant dans un mauvais lieu; & c'eſt à ſa femme qu'il tient ce langage!

Au reſte, on doute fort que cette avanture ſoit vraie. Ces contes qu'on nous fait de jeunes & belles chrétien-

MARCELLE.

J'agréraï tout, ſeigneur, pourvû qu'elle périſſe :
Choiſiſſez le plus doux, ce ſera m'obliger.

VALENS.

c) Ah, que vous ſavez mal comme il faut ſe venger.

MARCELLE.

Je ne ſuis point cruelle, & n'en veux à ſa vie,
Que pour rendre Placide à l'amour de Flavie.
Otez nous cet obſtacle à nos contentemens ;
Mais en faveur du ſexe épargnez les tourmens ;
Qu'elle meure, il ſufit.

VALENS.

Oui, ſans plus de demeure,
Pour l'intérêt des dieux je conſens qu'elle meure.
Indigne de la vie, elle doit en ſortir ;
Mais pour votre intérêt je n'y puis conſentir.
Quoi, madame, la perdre eſt-ce gagner Placide ?

nes condamnées à la proſtitution, ſont l'opoſé des mœurs & des loix romaines. Une nation qui condamnait les veſtales à être enterrées toutes vives pour une faibleſſe, n'avait garde de permettre qu'on proſtituat des princeſſes à des ſoldats pour cauſe de religion. On pourait mettre un événement au théatre, ſi ſans être vrai il avait été vraiſemblable ; mais il faudrait ſurtout qu'il fût noble & tragique : celui-ci eſt faux, ridicule & abominable.

Croyez-vous que ſa mort le change, ou l'intimide,
Que ce ſoit un moyen d'être aimable à ſes yeux,
Que de mettre au tombeau ce qu'il aime le mieux?
Ah, ne vous flatez point d'une eſpérance vaine;
En cherchant ſon amour vous redoublez ſa haine;
Et dans le déſeſpoir où vous l'allez plonger,
Loin d'en aimer la cauſe, il voudra s'en venger.
Chaque jour à ſes yeux cette ombre enſanglantée,
Sortant des triſtes nuits où vous l'aurez jettée,
Vous peindra toutes deux avec des traits d'horreur,
Qui feront de ſa haine une aveugle fureur;
Et lors, je ne dis pas tout ce que j'apréhende;
Son ame eſt violente, & ſon amour eſt grande:
Verſer le ſang aimé ce n'eſt pas l'en guérir;
Et le déſeſpérer ce n'eſt pas l'acquérir.

MARCELLE.

Ainſi donc vous laiſſez Théodore impunie?

VALENS.

Non, je la veux punir, mais par l'ignominie,
Et pour forcer Placide à vous porter ſes vœux,
Rendre cette chrétienne indigne de ſes feux.

MARCELLE.

Je ne vous entens point.

VALENS.

Contentez vous, madame,

Que je vois pleinement les déſirs de votre ame,
Que de votre intérêt j'en veux faire le mien.
Allez, & ſur ce point ne demandez plus rien.
Si je m'expliquais mieux, quoique ſon ennemie,
Vous la garantiriez d'une telle infamie;
Et quelque bon ſuccès qu'il en faille eſpérer,
Votre haute vertu ne pourait l'endurer.
Agréez ce ſuplice, & ſans que je le nome,
Sachez qu'aſſez ſouvent on le pratique à Rome;
Qu'il eſt craint des chrétiens, qu'il plaît à l'empereur,
Qu'aux filles de ſa ſorte il fait le plus d'horreur,
Et que ce digne objet de votre juſte haine
Voudrait de mille morts racheter cette peine.

MARCELLE.

Soit que vous me vouliez éblouïr, ou venger,
Juſqu'à l'événement je n'en veux point juger.
Je vous en laiſſe faire. Adieu. Diſpoſez d'elle,
Mais gardez d'oublier qu'enfin je ſuis Marcelle
Et que ſi vous trompez un ſi juſte couroux,
Je me ſaurai bientôt venger d'elle, & de vous.

SCENE VII.

VALENS, PAULIN.

VALENS.

L'Impérieuſe humeur! Voi comme elle me brave,
Comme ſon fier orgueil m'oſe traiter d'eſclave.

PAULIN.

Seigneur, j'en ſuis confus, mais vous le méritez:
Au lieu d'y réſiſter vous vous y ſoumettez.

VALENS.

Ne t'imagine pas que dans le fond de l'ame
Je préfère à mon fils les fureurs d'une femme;
L'un m'eſt plus cher que l'autre, & par ce triſte arrêt
Ce n'eſt que de ce fils que je prens l'intérêt.
Théodore eſt chrétienne, & ce honteux ſuplice
Vient moins de ma rigueur que de mon artifice.
Cette haute infamie où je veux la plonger,
Eſt moins pour la punir, que pour la voir changer.
Je connais les chrétiens; la mort la plus cruelle

d) *Dis-lui qu'à tout ce peuple on va l'abandonner.*] Ce vers, & le mot *proſtituë*, préſentent l'image la plus dégoutante, la plus odieuſe & la plus ſâle. Cela ne ſerait pas ſoufert à la foire. Voilà pourtant le nœud de la

Afermit leur conſtance, & redouble leur zèle;
Et ſans s'épouvanter de tous nos châtimens,
Ils trouvent des douceurs au milieu des tourmens:
Mais la pudeur peut tout ſur l'eſprit d'une fille
Dont la vertu répond à l'illuſtre famille;
Et j'atens aujourd'hui d'un ſi puiſſant effort
Ce que n'obtiendraient pas les frayeurs de la mort.
Après ce grand effet j'oſerai tout pour elle,
En dépit de Flavie, en dépit de Marcelle;
Et je n'ai rien à craindre auprès de l'empereur,
Si ce cœur endurci renonce à ſon erreur.
Lui-même il me loûra d'avoir ſû l'y réduire;
Lui-même il détruira ceux qui m'en voudraient nuire.
J'aurai lieu de braver Marcelle & ſes amis:
Ma vertu me ſoutient où ſon crédit m'a mis;
Mais elle me perdrait, quelque rang que je tienne,
Si j'oſais à ſes yeux ſauver cette chrétienne.
Va la voir de ma part, & tâche à l'étonner;
d) Dis-lui qu'à tout le peuple on va l'abandonner,
Tranche le mot enfin, que je la proſtitue;
Et quand tu la verras troublée, & combatue,

piéce. On ne ſort point d'étonnement que le même homme qui a imaginé le cinquiéme acte de *Rodogune*, ait fait un pareil ouvrage.

Donne entrée à Placide, & ſoufre que ſon feu
Tâche d'en arracher un favorable aveu.
Les larmes d'un amant & l'horreur de ſa honte
Pouront fléchir ce cœur qu'aucun péril ne domte ;
Et lors elle n'a point d'ennemis ſi puiſſans,
Dont elle ne triomphe avec un peu d'encens ;
Et cette ignominie où je l'ai condamnée,
Se changera ſoudain en heureux hyménée.

PAULIN.

Votre prudence eſt rare, & j'en ſuivrai les loix.
Daigne le juſte ciel ſeconder votre choix,
Et par une influence un peu moins rigoureuſe,
Diſpoſer Théodore à vouloir être heureuſe !

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

THÉODORE, PAULIN.

THÉODORE.

OU m'allez-vous conduire ?

PAULIN.

Il eſt en votre choix ;
Suivez moi dans le temple, ou ſubiſſez nos loix.

THÉODORE.

De ces indignités vos juges ſont capables !

PAULIN.

Ils égalent la peine aux crimes des coupables.

THÉODORE.

Si le mien eſt trop grand pour le diſſimuler,
N'eſt-il point de tourmens qui puiſſent l'égaler ?

PAULIN.

Comme dans les tourmens vous trouvez des délices,
Ils ont trouvé pour vous ailleurs de vrais ſuplices ;
Et par un châtiment auſſi grand que nouveau,
De votre vertu même ils font votre boureau.

THÉODORE.

Ah, qu'un ſi déteſtable & honteux ſacrifice
Eſt pour elle en effet un rigoureux ſuplice !

PAULIN.

Ce mépris de la mort qui partout à nos yeux
Brave ſi hautement, & nos loix, & nos dieux,
Cette indigne fierté ne ſerait pas punie,
A ne vous ôter rien de plus cher que la vie.
Il faut qu'on leur immole, après de tels mépris,
Ce que chez votre ſexe on met à plus haut prix;
Ou que cette fierté de nos loix ennemie
Cède aux juſtes horreurs d'une pleine infamie;
Et que votre pudeur rende à nos immortels
L'encens que votre orgueil refuſe à leurs autels.

THÉODORE.

Valens me fait par vous porter cette menace;
Mais s'il hait les chrétiens, il reſpecte ma race:
Le ſang d'Antiochus n'eſt pas encor ſi bas
Qu'on l'abandonne en proie aux fureurs des ſoldats.

PAULIN.

Ne vous figurez point qu'en un tel ſacrilège,
Le ſang d'Antiochus ait quelque privilège :
Les dieux ſont au-deſſus des rois dont vous ſortez;
Et l'on vous traite ici comme vous les traitez.
Vous les deshonorez, & l'on vous deshonore.

THÉODORE.

Vous leur immolez donc l'honneur de Théodore,
A ces dieux dont enfin la plus ſainte action
N'eſt qu'inceſte, adultère, & proſtitution?
Pour venger les mépris que je fais de leurs temples,
Je me vois condamnée à ſuivre leurs exemples;
Et dans vos dures loix je ne puis éviter
Ou de leur rendre hommage, ou de les imiter.
Dieu de la pureté que vos loix ſont bien autres!

PAULIN.

Au lieu de blaſphémer, obéiſſez aux nôtres;
Et ne redoublez point par vos impiétés
La haine & le couroux de nos dieux irrités:
Après nos châtimens ils ont encor leur foudre.
On vous donne de grace une heure à vous réſoudre;
Vous ſavez votre arrêt, vous avez à choiſir;
Uſez utilement de ce peu de loiſir.

THÉODORE.

Quelles ſont vos rigueurs, ſi vous les nomez grace,
Et quel choix voulez-vous qu'une chrétienne faſſe,
Réduite à balancer ſon eſprit agité
Entre l'idolatrie, & l'impudicité?
Le choix eſt inutile où les maux ſont extrêmes.
Reprenez votre grace, & choiſiſſez vous-mêmes;
Quiconque peut choiſir conſent à l'un des deux,

Et le conſentement eſt ſeul lâche & honteux.
Dieu tout juſte, & tout bon, qui lit dans nos penſées,
N'impute point de crime aux actions forcées.
Soit que vous contraigniez pour vos dieux impuiſſans
Mon corps à l'infamie, ou ma main à l'encens,
Je ſaurai conſerver d'une ame réſolue
a) A l'époux ſans macule une épouſe impollue.

SCENE II.

PLACIDE, THÉODORE, PAULIN.

THÉODORE.

MAis que vois-je? Ah! ſeigneur, eſt-ce Marcelle, ou vous,
Dont ſur mon innocence éclate le couroux?
L'arrêt qu'a contre moi prononcé votre père,
Eſt-ce pour la venger, ou pour vous ſatisfaire?
Eſt-ce mon ennemie, ou mon illuſtre amant,
Qui du nom de vos dieux abuſe inſolemment?
Vos feux de ſa fureur ſe ſont-ils fait complices?
Sont-

a) *A l'époux ſans macule une épouſe impolluë.*] Je n'ai fait aucune remarque ſur les ſcènes précédentes; mais on ne peut s'empêcher, à *l'époux ſans macule*, de plaindre

Corneille

Sont-ils d'intelligence à choiſir mes ſuplices ?
Etoufent-ils ſi bien vos reſpects généreux,
Qu'ils faſſent mon boureau d'un héros amoureux ?

PLACIDE.

Retirez vous, Paulin.

PAULIN.

On me l'a miſe en garde.

PLACIDE.

Je ſais juſqu'à quel point ce devoir vous regarde ;
Prenez ſoin de la porte, & ſans me repliquer.
Ce n'eſt pas devant vous que je veux m'expliquer.

PAULIN.

Seigneur....

PLACIDE.

Laiſſez nous, dis-je, & craignez ma colère ;
Je vous garantirai de celle de mon père.

SCENE III.

PLACIDE, THÉODORE.

THÉODORE.

QUoi, vous chaſſez Paulin, & vous craignez ſes yeux,

Corneille de n'avoir pas eu un ami qui lui fit rayer des vers ſi indignes, non-ſeulement de *Corneille*, mais du dernier des verſificateurs.

Vous qui ne craignez pas la colère des cieux ?

PLACIDE.

Redoublez vos mépris, mais baniſſez des craintes,
Qui portent à mon cœur de plus rudes ateintes ;
Ils ſont encor plus doux que les indignités
Qu'imputent vos frayeurs à mes témérités ;
Et ce n'eſt pas contre eux que mon ame *s'irrite.*
Je ſais qu'ils font juſtice à mon peu de mérite ;
Et lorſque vous pouviez jouïr de vos dédains,
Si j'oſais les nommer quelquefois *inhumains*,
b) Je les juſtifiais dedans ma conſcience,
Et je n'atendais rien que de ma patience,
Sans que pour ces grandeurs qui font tant de jaloux
Je me ſois jamais cru moins indigne de vous.
Auſſi ne penſez pas que je vous importune
De payer mon amour, ou de voir ma fortune.

b) *Je les juſtifiais dedans ma conſcience.*] Voilà comme *Corneille* parle d'amour quand il n'eſt pas guidé par *Guilain* de *Caſtro*, & quand il n'a que l'amour à faire parler ; c'eſt le ſtile des romans de ſon tems ; c'eſt le ſtile de ſes comédies. Rien n'eſt plus inſipide, plus bourgeois, plus dégoutant, que le langage purement amoureux qui a deshonoré toujours le théatre français. *Racine*, au moins, par la pureté de ſa diction, par l'harmonie des vers, par le choix des mots, par un ſtile auſſi ſoigné que naturel,

Je ne demande pas un bien qui leur ſoit dû,
Mais je viens pour vous rendre un bien preſque perdu,
Encor le même amant qu'une rigueur ſi dure
A toûjours vû brûler, & ſoufrir ſans murmure,
Qui plaint du ſexe en vous les reſpects violés,
Votre libérateur enfin, ſi vous voulez.

THÉODORE.

Pardonnez donc, ſeigneur, à la première idée
Qu'a jetté dans mon ame une peur mal fondée.
De mille objets d'horreur mon eſprit combatu
Aurait tout ſoupçonné de la même vertu.
Dans un péril ſi proche & ſi grand pour ma gloire,
Comme je dois tout craindre, auſſi je puis tout croire;
Et mon honneur timide entre tant d'ennemis,

anoblit un peu ce petit genre, & réchauffe la froideur de ce langage. Je ne parle pas ici de cet amour paſſioné, furieux, terrible, qui entre ſi bien dans la vraie tragédie; je parle des déclarations d'*Antiochus*, de *Xiphares*, de *Pharnace*, d'*Hipolite*; je parle des ſcènes de coquetterie; je parle de ces amours plus propres à l'idile & à la comédie, qu'à la tragédie, dont il a ſeul ſoutenu la faibleſſe par le charme de la poëſie, & par des ſentimens vrais & délicats inconnus à tout autre qu'à lui.

Sur les ordres du père a mal jugé du fils.
Je vois, graces au ciel, par un effet contraire,
Que la vertu du fils ſoutient celle du père,
Qu'elle ranime en lui la raiſon qui mourait,
Qu'elle rapelle en lui l'honneur qui s'égarait;
Et le rétabliſſant dans une ame ſi belle,
Détruit heureuſement l'ouvrage de Marcelle.
Donc à votre prière il s'eſt laiſſé toucher?

PLACIDE.

J'aurais touché plutôt un cœur tout de rocher.
Soit crainte, ſoit amour qui poſſéde ſon ame,
Elle eſt toute aſſervie aux fureurs d'une femme.
Je le dis à ma honte, & j'en rougis pour lui;
Il eſt inexorable, & j'en mourrais d'ennui,
Si nous n'avions l'Egypte, où fuir l'ignominie
Dont vous veut lâchement combler ſa tyrannie.
Conſentez-y, madame, & je ſuis aſſez fort
Pour rompre vos priſons & changer votre ſort.
Ou ſi votre pudeur au peuple abandonnée,

c) *N'eſpérez pas, ſeigneur, que mon ſort déplorable &c.*] Ce couplet de *Théodore* eſt fort beau, quoique trop long, & quoiqu'il y ait une afectation condamnable à parler d'un amant qui s'unit à ce qu'il aime, ſi fortement qu'il en fait une part de lui-même. Mais pourquoi *Corneille* a-t-il réuſſi dans ce morceau? c'eſt que les ſentimens y ſont

S'en peut mieux afranchir que par mon hyménée,
S'il eſt quelqu'autre voie à vous ſauver l'honneur,
J'y conſens, & renonce à mon plus doux bonheur.
Mais ſi contre un arrêt à cet honneur funeſte,
Pour en rompre le coup ce moyen ſeul vous reſte,
Si refuſant Placide il vous faut être à tous,
Fuyez cette infamie en ſuivant un époux;
Suivez moi dans des lieux où je ſerai le maître,
Où vous ſerez ſans peur ce que vous voudrez être;
Et peut-être ſuivant ce que vous réſoudrez,
Je ne ſerai bientôt que ce que vous voudrez.
C'eſt aſſez m'expliquer, que rien ne vous retienne:
Je vous aime, madame, & vous aime chrétienne;
Venez me donner lieu d'aimer ma dignité,
Qui fera mon bonheur & votre ſûreté.

THÉODORE.

c) N'eſpérez pas, ſeigneur, que mon ſort déplorable
Me puiſſe à votre amour rendre plus favorable,
Et que d'un ſi grand coup mon eſprit abatu
Défère à ſes malheurs plus qu'à votre vertu.

grands, c'eſt que l'objet en ſerait vraiment tragique, s'il n'était pas avili par le ridicule honteux de la proſtitution. Toutes les fois que *Corneille* a quelque choſe de vigoureux à traiter, on le retrouve; mais ces beaux morceaux ſont perdus.

Je l'ai toûjours connue, & toûjours eſtimée ;
Je l'ai plainte ſouvent d'aimer ſans être aimée ;
Et par tous ces dédains où j'ai ſû recourir,
J'ai voulu vous déplaire afin de vous guérir.
Louez-en le deſſein, en aprenant la cauſe.
Un obſtacle éternel à vos deſirs s'opoſe.
Chrétienne, & ſous les loix d'un plus puiſſant époux...
Mais, ſeigneur, à ce mot ne ſoyez point jaloux ;
Quelque haute ſplendeur que vous teniez de Rome,
Il eſt plus grand que vous, mais ce n'eſt point un homme ;
C'eſt le Dieu des chrétiens, c'eſt le maître des rois,
C'eſt lui qui tient ma foi, c'eſt lui dont j'ai fait choix ;
Et c'eſt enfin à lui que mes vœux ont donnée
Cette virginité que l'on a condamnée.
Que puis-je donc pour vous, n'ayant rien à donner ?
Et par où votre amour ſe peut-il couronner,
Si pour moi votre hymen n'eſt qu'un lâche adultère,
D'autant plus criminel qu'il ſerait volontaire,
Dont le ciel punirait les ſacrilèges nœuds,
Et que ce Dieu jaloux vengerait ſur tous deux ?
Non, non, en quelque état que le ſort m'ait réduite,

Ne me parlez, ſeigneur, ni d'hymen, ni de fuite ;
C'eſt changer d'infamie, & non pas l'éviter ;
Loin de m'en garantir, c'eſt m'y précipiter.
Mais pour braver Marcelle, & m'afranchir de honte,
Il eſt une autre voye, & plus ſûre, & plus promte,
Que dans l'éternité j'aurais lieu de bénir,
La mort, & c'eſt de vous que je dois l'obtenir.
Si vous m'aimez encor, comme j'oſe le croire,
Vous devez cette grace à votre propre gloire ;
En m'arrachant la mienne on la va déchirer ;
C'eſt votre choix, c'eſt vous qu'on va déshonorer.
L'amant ſi fortement s'unit à ce qu'il aime,
Qu'il en fait dans ſon cœur une part de lui-même.
C'eſt par-là qu'on vous bleſſe, & c'eſt par-là,
ſeigneur,
Que peut juſques à vous aller mon déshonneur.
Tranchez donc cette part par où l'ignominie
Pourait ſouiller l'éclat d'une ſi belle vie :
Rendez à votre honneur toute ſa pureté ;
Et mettez par ma mort ſon luſtre en ſûreté.
Mille dont votre Rome adore la mémoire,
Se ſont bien tous entiers immolés à leur gloire ;
Comme eux en vrai romain de la vôtre jaloux,
Immolez cette part trop indigne de vous ;
Sauvez la par ſa perte, ou ſi quelque tendreſſe

A ce bras généreux imprime ſa faibleſſe,
Si du ſang d'une fille il craint de ſe rougir,
Armez, armez le mien, & le laiſſez agir.
Ma loi me le défend, mais mon Dieu me l'inſpire;
Il parle, & j'obéis à ſon ſecret empire;
Et contre l'ordre exprès de ſon comandement,
Je ſens que c'eſt de lui que vient ce mouvement.
Pour le ſuivre, ſeigneur, ſoufrez que votre épée
Me puiſſe...

PLACIDE.

Oui, vous l'aurez, mais dans mon ſang trempée;
Et votre bras du moins en recevra du mien
Le glorieux exemple avant que le moyen.

THÉODORE.

Ah, ce n'eſt pas pour vous un mouvement à ſuivre;
C'eſt à moi de mourir, mais c'eſt à vous de vivre.

PLACIDE.

Ah, faites-moi donc vivre, ou me laiſſez mourir;
Ceſſez de me tuer, ou de me ſecourir.
Puiſque vous n'écoutez ni mes vœux, ni mes larmes,
Puiſque la mort pour vous a plus que moi de charmes,
Soufrez que ce trépas que vous trouvez ſi doux,
Ait à ſon tour pour moi plus de douceur que vous.

Puis-je vivre & vous voir morte, ou déshonorée?
Vous que de tout mon cœur j'ai toûjours adorée?
Vous qui de mon deſtin réglez le triſte cours?
Vous, dis-je, à qui j'atache & ma gloire, & mes jours?
Non, non, s'il vous faut voir déshonorée, ou morte,
Soufrez un déſeſpoir où la raiſon me porte;
Renoncer à la vie avant de tels malheurs,
Ce n'eſt que prévenir l'effet de mes douleurs.
En ces extrémités je vous conjure encore,
Non par ce zèle ardent d'un cœur qui vous adore,
Non par ce vain éclat de tant de dignités,
Trop au-deſſous du ſang des rois dont vous ſortez,
Non par ce déſeſpoir où vous pouſſez ma vie,
Mais par la ſainte horreur que vous fait l'infamie,
Par le Dieu que j'ignore, & pour qui vous vivez,
Et par ce même bien que vous lui conſervez,
Daignez en éviter la perte irréparable,
Et ſous les ſaints liens d'un nœud ſi vénérable
Mettez en ſûreté ce qu'on va vous ravir.

THÉODORE.

Vous n'êtes pas celui dont Dieu s'y veut ſervir:
Il ſaura bien ſans vous en ſuſciter un autre,
Dont le bras moins puiſſant, mais plus ſaint que le vôtre,

Par un zèle plus pur ſe fera mon apui,
Sans porter ſes déſirs ſur un bien tout à lui.
Mais parlez à Marcelle.

SCENE IV.

MARCELLE, PLACIDE, THÉODORE, PAULIN, STÉPHANIE.

PLACIDE.

AH, dieux, quelle infortune!
Faut-il qu'à tous momens...

MARCELLE.

Je vous ſuis importune,
De mêler ma préſence aux ſecrets des amans,
Qui n'ont jamais beſoin de pareils truchemens.

PAULIN.

Madame, on m'a forcé de puiſſance abſolue.

MARCELLE *à Paulin.*

L'ayant ſouferte ainſi, vous l'avez bien voulue.
Ne me repliquez plus, & me la renfermez.

SCENE V.

MARCELLE, PLACIDE, STEPHANIE.

MARCELLE.

AInſi donc vos déſirs en ſont toûjours charmés?
Et quand un juſte arrêt la couvre d'infamie,
Comme de tout l'empire & des dieux ennemie,
Au milieu de ſa honte elle plaît à vos yeux,
Et vous fait l'ennemi de l'empire & des dieux;
Tant les illuſtres noms d'infâme & de rebelle
Vous ſemblent précieux à les porter pour elle!
Vous trouvez, je m'aſſure, en un ſi digne lieu
Cet objet de vos vœux encor digne d'un dieu?
J'ai conſervé ſon ſang de peur de vous déplaire,
Et pour ne forcer pas votre juſte colère,
A ce ſerment conçu par tous les immortels
De venger ſon trépas juſque ſur les autels.
Vous vous étiez par-là fait une loi ſi dure,
Que ſans moi vous ſeriez ſacrilège, ou parjure:
Je vous en ai fait grace en lui laiſſant le jour,
Et j'épargne du moins un crime à votre amour.

PLACIDE.

Triomphez-en dans l'ame, & tâchez de paraître

Moins inſenſible aux maux que vous avez fait naître.
En l'état où je ſuis c'eſt une lâcheté
D'inſulter aux malheurs où vous m'avez jetté ;
Et l'amertume enfin de cette raillerie
Tournerait aiſément ma douleur en furie.
Si quelque eſpoir arrête, & ſuſpend mon couroux,
Il ne peut être grand, puiſqu'il n'eſt plus qu'en vous;
En vous, que j'ai traitée avec tant d'inſolence,
En vous de qui la haine a tant de violence.
Contre ces malheurs même ou vous m'avez jetté
J'eſpére encor en vous trouver quelque bonté.
Je fais plus, je l'implore, & cette ame ſi fière
Du haut de ſon orgueil deſcend à la prière,
Après tant de mépris s'abaiſſe pleinement,
Et de votre triomphe achéve l'ornement.
Voyez ce qu'aucun dieu n'eût oſé vous promettre,
Ce que jamais mon cœur n'aurait cru ſe permettre,
Placide ſupliant, Placide à vos genoux,
Vous doit être, madame, un ſpectacle aſſez doux;
Et c'eſt par la douceur de ce même ſpectacle
Que mon cœur vous demande un auſſi grand miracle.
Arrachez Théodore aux hontes d'un arrêt
Qui mêle avec le ſien mon plus cher intérêt.
Toute ingrate, inhumaine, inflexible, chrétienne,

Madame, elle eſt mon choix, & ſa gloire eſt la mienne;
S'il faut qu'elle ſubiſſe une ſi dure loi,
Toute l'ignominie en rejaillit ſur moi;
Et je n'ai pas moins qu'elle à rougir d'un ſuplice
Qui profane l'autel où j'ai fait ſacrifice;
Et de l'illuſtre objet de mes plus ſaints déſirs
Fait l'infâme rebut des plus ſâles plaiſirs.
S'il vous demeure encor quelque eſpoir pour Flavie,
Conſervez moi l'honneur pour conſerver ſa vie;
Et ſongez que l'afront où vous m'abandonnez
Déshonore l'époux que vous lui deſtinez.
Je vous le dis encor, ſauvez moi cette honte,
Ne déſeſpérez pas une ame qui ſe domte;
Et par le noble effort d'un généreux emploi,
Triomphez de vous-même auſſi-bien que de moi.
Théodore eſt pour vous une utile ennemie;
Et ſi, proche qu'elle eſt de choir dans l'infamie,
Ma plus ſincère ardeur n'en peut rien obtenir,
Vous n'avez pas beaucoup à craindre l'avenir.
Le tems ne la rendra que plus inexorable;
Le tems détrompera peut-être un miſérable.
Daignez lui donner lieu de me pouvoir guérir,
Et ne me perdez pas en voulant m'acquérir.

MARCELLE.

Quoi, vous voulez enfin me devoir votre gloire !
Certes un tel miracle eſt difficile à croire,
Que vous qui n'aſpiriez qu'à ne me devoir rien,
Vous me vouliez devoir un ſi précieux bien.
Mais comme en ſes deſirs aiſément on ſe flate,
Dûſſai-je contre moi ſervir une ame ingrate,
Perdre encor mes faveurs, & m'en voir abuſer,
Je vous aime encor trop pour vous rien refuſer.
Oui, puiſque Théodore enfin me rend capable
De vous rendre une fois un ſervice agréable,
Puiſque ſon intérêt vous force à me traiter
Mieux que tous mes bienfaits n'avaient ſû mériter,
Et par ſoin de vous plaire, & par reconnaiſſance,
Je vais pour l'un & l'autre employer ma puiſſance,
Et pour un peu d'eſpoir qui m'eſt en vain rendu
Rendre à mes ennemis l'honneur preſque perdu.
Je vais d'un juſte juge adoucir la colère,
Rompre le triſte effet d'un arrêt trop ſévère,
Répondre à votre atente, & vous faire éprouver
Cette bonté qu'en moi vous eſpérez trouver.
Jugez par cette épreuve à mes vœux ſi cruelle,
Quel pouvoir vous avez ſur l'eſprit de Marcelle,
Et ce que vous pourriez un peu plus complaiſant,
Quand vous y pouvez tout même en la mépriſant.

Mais pourrai-je à mon tour vous faire une prière ?

PLACIDE.

Madame, au nom des dieux, faites moi grace entière.
En l'état où je ſuis, quoi qu'il puiſſe avenir,
Je vous dois tout promettre, & ne puis rien tenir.
Je ne vous puis donner qu'une atente frivole ;
Ne me réduiſez point à manquer de parole.
Je crains, mais j'aime encor, & mon cœur amoureux...

MARCELLE.

Le mien eſt raiſonable, autant que généreux.
Je ne demande pas que vous ceſſiez encore
Ou de haïr Flavie, ou d'aimer Théodore ;
Ce grand coup doit tomber plus inſenſiblement ;
Et je me défîrais d'un ſi promt changement.
Il faut languir encor dedans l'incertitude,
Laiſſer faire le tems, & ſon ingratitude :
Je ne veux à préſent qu'une fauſſe pitié,
Qu'une feinte douceur, qu'une ombre d'amitié.
Un moment de viſite à la triſte Flavie
Des portes du trépas rapellerait ſa vie ;
Cependant que pour vous je vais tout obtenir,
Pour ſoulager ſes maux, allez l'entretenir ;

Ne lui promettez rien, mais ſoufrez qu'elle eſpère;
Et trompez-la du moins pour la rendre à ſa mère.
Un coup d'œil y ſufit, un mot ou deux plus doux.
Faites un peu pour moi quand je fais tout pour vous.
Daignez pour Théodore un moment vous contraindre.

PLACIDE.

Un moment eſt bien long à qui ne ſait pas feindre;
Mais vous m'en conjurez par un nom trop puiſſant,
Pour ne rencontrer pas un cœur obéiſſant.
J'y vais, mais par pitié, ſouvenez vous vous-même
Des troubles d'un amant qui craint pour ce qu'il aime,
Et qui n'a pas pour feindre aſſez de liberté,
Tant que pour ſon objet il eſt inquiété.

MARCELLE.

Allez ſans plus rien craindre ayant pour vous Marcelle. *d*)

SCENE

---

d) Cette ſcène eſt une des plus étranges qui ſoient au théatre français. *Rendez une viſite de civilité à ma fille; ſinon, je vais proſtituer vôtre maîtreſſe aux porte-faix d'Antioche.* C'eſt la ſubſtance de cette ſcène, & l'intrigue de la piéce,

SCENE VI.

MARCELLE, STEPHANIE.

STEPHANIE.

ENfin vous triomphez de cet eſprit rebelle ?

MARCELLE.

Quel triomphe !

STEPHANIE.

Eſt-ce peu que de voir à vos pieds
Sa haine & ſon orgueil enfin humiliés ?

MARCELLE.

Quel triomphe, te dis-je, & qu'il a d'amertumes !
Et que nous ſommes loin de ce que tu préſumes !
Tu le vois à mes pieds pleurer, gémir, prier,
Mais ne crois pas pourtant le voir s'humilier,
Ne crois pas qu'il ſe rende aux bontés qu'il implore ;
Mais vois de quelle ardeur il aime Théodore,
Et juge quel pouvoir cet amour a ſur lui,
Puiſqu'il peut le réduire à chercher mon apui.
Que n'oſeront ſes feux entreprendre pour elle,

pièce, diſons hardiment qu'il n'y a jamais rien eu de ſi mauvais en aucun genre ; il ne faut pas ménager les fautes portées à cet excès.

S'ils ont pû l'abaiſſer juſqu'aux pieds de Marcelle ?
Et que dois-je eſpérer d'un cœur ſi fort épris,
Qui, même en m'adorant, me fait voir ſes mépris?
Dans ſes ſoumiſſions vois ce qui l'y convie ;
Meſure à ſon amour ſa haine pour Flavie ;
Et voyant l'un & l'autre en ſon abaiſſement,
Juge de mon triomphe un peu plus ſainement.
Vois dans ſon triſte effet ſa ridicule pompe.
J'ai peine en triomphant d'obtenir qu'il me trompe,
Qu'il feigne par pitié, qu'il donne un faux eſpoir.

STEPHANIE.

Et vous l'allez ſervir de tout votre pouvoir ?

MARCELLE.

Oui, je vais le ſervir, mais comme il le mérite.
Toi, va par quelque adreſſe amuſer ſa viſite,
Et ſous un faux apas prolonger l'entretien.

STEPHANIE.

Donc....

MARCELLE.

Le tems preſſe, va, ſans t'informer de rien.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PLACIDE, STEPHANIE *ſortant de chez Marcelle.*

STEPHANIE.

SEigneur...

PLACIDE.

Va, Stéphanie, en vain tu me rapelles;
Ces feintes ont pour moi des gênes trop cruelles.
Marcelle en ma faveur agit trop lentement,
Et laiſſe trop durer cet ennuyeux moment.
Pour ſoufrir plus longtems un ſuplice ſi rude,
J'ai trop d'impatience, & trop d'inquiétude.
Il faut voir Théodore, il faut ſavoir mon ſort,
Il faut...

STEPHANIE.

Ah, faites-vous, ſeigneur, un peu d'effort.
Marcelle qui vous ſert de toute ſa puiſſance,
Mérite bien du moins cette reconnaiſſance.
Retournez chez Flavie atendre un bien ſi doux,
Et ne craignez plus rien puiſqu'elle agit pour vous.

PLACIDE.

L'effet tarde beaucoup, pour n'avoir rien à craindre.
Elle feignait peut-être, en me priant de feindre.
On retire ſouvent le bras pour mieux fraper.
Qui veut que je la trompe, a droit de me tromper.

STEPHANIE.

Conſidérez l'humeur implacable d'un père,
Quelle eſt pour les chrétiens ſa haine & ſa colère,
Combien il faut de tems afin de l'émouvoir.

PLACIDE.

Hélas! il n'en faut guère à trahir mon eſpoir.
Peut-être en ce moment qu'ici tu me cajoles,
Que tu remplis mon cœur d'eſpérances frivoles,
Ce rare & cher objet, qui fait ſeul mon deſtin,
Du ſoldat inſolent eſt l'indigne butin.
Va flater, ſi tu veux, la douleur de Flavie,
Et me laiſſe éclaircir de l'état de ma vie:
C'eſt trop l'abandonner à l'injuſte pouvoir.
Ouvrez, Paulin, ouvrez, & me la faites voir.
On ne me répond point, & la porte eſt ouverte!
Paulin, madame.

STEPHANIE.

O dieux! la fourbe eſt découverte.
Où fuirai-je?

PLACIDE.

Demeure, infâme, & ne crains rien.
Je ne veux pas d'un ſang abjet comme le tien;
Il faut à mon couroux de plus nobles victimes:
Inſtrui-moi ſeulement de l'ordre de tes crimes.
Qu'a-t-on fait de mon ame? où la dois-je chercher?

STEPHANIE.

Vous n'avez pas ſujet encor de vous fâcher.
Elle eſt...

PLACIDE.

Dépêche, dis ce qu'en a fait Marcelle.

STEPHANIE.

Tout ce que votre amour pouvait atendre d'elle.
Peut-on croire autre choſe avec quelque raiſon,
Quand vous voyez déja qu'elle eſt hors de priſon?

PLACIDE.

Ah, j'en aurois déja reçû les aſſurances,
Et tu veux m'amuſer de vaines aparences,
Cependant que Marcelle agit comme il lui plaît,
Et fait ſans réſiſtance exécuter l'arrêt.
De ma crédulité Théodore eſt punie;
Elle eſt hors de priſon, mais dans l'ignominie;
Et je devais juger dans mon ſort rigoureux,
Que l'ennemi qui flatte eſt le plus dangereux.

Mais ſouvent on s'aveugle, & dans des maux extrêmes,
Les eſprits généreux jugent tout par eux-mêmes;
Et lorſqu'on les trahit...

SCENE II.

PLACIDE, LYCANTE, STEPHANIE.

LYCANTE.

Jugez-en mieux, ſeigneur,
Marcelle vous renvoye & la joie, & l'honneur;
Elle a de l'infamie arraché Théodore.

PLACIDE.

Elle a fait ce miracle!

LYCANTE.

Elle a fait plus encore.

PLACIDE.

Ne me fais plus languir, dis promtement.

LYCANTE.

D'abord
Valens changeait l'arrêt en un arrêt de mort...

a) Qui aurait pû s'atendre en voyant *Cinna* & les belles ſcènes des *Horaces*, que peu d'années après, quand le génie de *Corneille* était dans toute ſa force, il mettrait ſur

PLACIDE.

Ah, ſi de cet arrêt juſqu'à l'effet on paſſe...

LYCANTE.

Marcelle a refuſé cette ſanglante grace,
Elle la veut entière, & tâche à l'obtenir;
Mais Valens irrité s'obſtine à la bannir;
Et voulant que cet ordre à l'inſtant s'exécute,
Quoi qu'en votre faveur Marcelle lui diſpute,
Il mande Théodore, & la veut promtement
Faire conduire au lieu de ſon banniſſement.

STEPHANIE.

Et vous vous allarmiez de voir ſa priſon vuide!

PLACIDE.

Tout fait peur à l'amour, c'eſt un enfant timide,
Et ſi tu le connais, tu me dois pardonner.

LYCANTE.

Elle fait ſes efforts pour vous la ramener,
Et vous conjure encor un moment de l'atendre.

PLACIDE.

Quelles graces, bons dieux, ne lui dois-je point rendre!
Va, dis lui que j'atens ici ce grand ſuccès,
Où ſa bonté pour moi paraît avec excès. *a*)

le théatre une princeſſe qu'on envoye dans un mauvais lieu, & un amant qui dit que *l'amour eſt un enfant timide* ?

SCENE III.

PLACIDE, STEPHANIE.

STEPHANIE.

ET moi, je vais pour vous conſoler ſa Flavie.

PLACIDE.

Fais lui donc quelque excuſe à flater ſon envie,
Et dis lui de ma part tout ce que tu voudras.
Mon ame n'eut jamais les ſentimens ingrats;
Et j'ai honte en ſecret d'être dans l'impuiſſance
De montrer plus d'effets de ma reconaiſſance.

(*ſeul.*)

Certes, une ennemie à qui je dois l'honneur
Méritait dans ſon choix un peu plus de bonheur,
Devait trouver une ame un peu moins défendue,
Et j'ai pitié de voir tant de bonté perdue.
Mais le cœur d'un amant ne peut ſe partager;
Elle a beau ſe contraindre, elle a beau m'obliger,
Je n'ai qu'averſion pour ce qui la regarde.

SCENE IV.

PLACIDE, PAULIN.

PLACIDE.

VOus ne me direz plus qu'on vous l'a miſe en garde,
Paulin ?

PAULIN.

Elle n'eſt plus, Seigneur, en mon pouvoir.

PLACIDE.

Quoi, vous en ſoupirez ?

PAULIN.

Je penſe le devoir.

PLACIDE.

Soupirer du bonheur que le ciel me renvoye !

PAULIN.

Je ne vois pas pour vous de grands ſujets de joye.

PLACIDE.

Qu'on la banniſſe, ou non, je la verrai toujours.

PAULIN.

Quel fruit de cette vûe eſpèrent vos amours ?

PLACIDE.

Le tems adoucira cette ame rigoureuſe.

PAULIN.

Le tems ne rendra pas la vôtre plus heureuſe.

PLACIDE.

Sans doute elle aura peine à me laiſſer périr.

PAULIN.

Qui le peut eſpérer devait la ſecourir.

PLACIDE.

Marcelle a fait pour moi tout ce que j'ai dû faire.

PAULIN.

Je n'ai donc rien à dire, & dois ici me taire.

PLACIDE.

Non, non, il faut parler avec ſincérité,
Et louer hautement ſa généroſité.

PAULIN.

Si vous me l'ordonnez, je loûrai donc ſa rage.
Mais depuis quand, ſeigneur, changez-vous de courage?
Depuis quand pour vertu prenez-vous la fureur?
Depuis quand louez-vous ce qui doit faire horreur?

PLACIDE.

Ah, je tremble à ces mots que j'ai peine à comprendre.

PAULIN.

Je ne ſai pas, ſeigneur, ce qu'on vous fait entendre,
Ou quel puiſſant motif retient votre couroux;

Mais Théodore enfin n'eſt plus digne de vous.

PLACIDE.

Quoi, Marcelle en effet ne l'a pas garantie ?

PAULIN.

A peine d'avec vous, ſeigneur, elle eſt ſortie,
Que l'ame toute en feu, les yeux étincelans,
Raportant elle-même un ordre de Valens,
Avec trente ſoldats elle a ſaiſi la porte,
Et tirant de ce lieu Théodore à main forte...

PLACIDE.

O dieux ! juſqu'à ſes pieds j'ai donc pû m'abaiſſer,
Pour voir trahir des vœux qu'elle a feint d'exaucer,
Et pour en recevoir avec tant d'inſolence
De tant de lâcheté la digne récompenſe !
Mon cœur avait déja preſſenti ce malheur.
Mais achéve, Paulin, d'irriter ma douleur,
Et ſans m'entretenir des crimes de Marcelle,
Dis moi qui je me dois immoler après elle,
Et ſur quels inſolens, après ſon châtiment,
Doit choir le reſte affreux de mon reſſentiment.

PAULIN.

Armez vous donc, ſeigneur, d'un peu de patience,
Et forcez vos tranſpors à me prêter ſilence,
Tandis que le récit d'une injuſte rigueur
Peut-être à chaque mot vous percera le cœur.

Je ne vous dirai point avec quelle triſteſſe
A ce honteux ſuplice a marché la princeſſe ;
Forcé de la conduire en ces infâmes lieux,
De honte & de dépit j'en détournois les yeux ;
Et pour la conſoler, ne ſachant que lui dire,
Je maudiſſais tout bas les loix de notre empire ;
Et vous étiez le dieu que dans mes déplaiſirs
En ſecret pour les rompre invoquaient mes ſoupirs.

PLACIDE.

Ah, pour gagner ce tems on charmait mon courage
D'une fauſſe promeſſe, & puis d'un faux meſſage ;
Et j'ai cru dans ces cœurs de la ſincérité !
Ne fais plus de reproche à ma crédulité,
Et pourſuis.

PAULIN.

Dans ces lieux à peine on l'a traînée,
Qu'on a vû des ſoldats la troupe mutinée :
Tous courent à la proye avec avidité ;
Tous montrent à l'envi même brutalité.
Je croyais déja voir de cette ardeur égale
Naître quelque diſcorde à ces tigres fatale,
Quand Didyme . . .

PLACIDE.

Ah, le lâche ! ah, le traître !

PAULIN.

Ecoutez.

Ce traître a réuni toutes leurs volontés ;
Le front plein d'impudence, & l'œil armé d'audace,
Compagnons, a-t-il dit, *on me doit une grace :*
Depuis plus de dix ans je ſouffre les mépris
Du plus ingrat objet dont on puiſſe être épris :
Ce n'eſt pas de mes feux que je veux récompenſe,
Mais de tant de rigueurs la première vengeance ;
Après, vous punirez à loiſir ſes dédains.
Il leur jette de l'or enſuite à pleines mains ;
Et lors, ſoit par reſpect qu'on eût pour ſa naiſſance,
Soit qu'ils euſſent marché ſous ſon obéiſſance,
Soit que ſon or pour lui fît un ſi promt effort,
Ces cœurs en ſa faveur tombent ſoudain d'acord,
Il entre ſans obſtacle.

PLACIDE.

Il y mourra, l'infame.
Vien me voir dans ſes bras lui faire vomir l'ame,
Vien voir de ma colère un juſte & promt effet,
Joindre en ces mêmes lieux la peine à ſon forfait,
Confondre ſon triomphe avecque ſon ſuplice.

PAULIN.

Ce n'eſt pas en ces lieux qu'il vous fera juſtice,
Didyme en eſt ſorti.

PLACIDE.

Quoi, Paulin, ce voleur
A déja par ſa fuite évité ma douleur!

PAULIN.

Oui, mais il n'était plus en ſortant ce Didyme
Dont l'orgueil inſolent demandait ſa victime.
Ses cheveux ſur ſon front s'efforçaient de cacher
La rougeur que ſon crime y ſemblait atacher,
Et le remors de ſorte abatait ſon courage,
Que même il n'oſait plus nous montrer ſon viſage;
L'œil bas, le pied timide, & le corps chancelant,
Tel qu'un coupable enfin qui s'échape en tremblant.
A peine il eſt ſorti, que la fière inſolence
Du ſoldat mutiné reprend ſa violence;
Chacun en ſa valeur mettant tout ſon apui,
S'efforce de montrer qu'il n'a cédé qu'à lui.
On ſe pouſſe, on ſe preſſe, on ſe bat, on ſe tue;
J'en vois une partie à mes pieds abatue;
Au ſpectacle ſanglant que je m'étais promis
Cléobule ſurvient avec quelques amis,
Met l'épée à la main, tourne en fuite le reſte,
Entre.

PLACIDE.

Lui ſeul?

PAULIN.

Lui ſeul.

PLACIDE.

Ah, dieux, quel coup funeſte!

PAULIN.

Sans doute il n'eſt entré que pour l'en retirer.

PLACIDE.

Dis, dis qu'il eſt entré pour la déshonorer,
Et que le ſort cruel, pour hâter ma ruine,
Veut qu'après un rival un ami m'aſſaſſine.
Le traître! Mais, dis moi, l'en as-tu vû ſortir?
Montrait-il de l'audace, ou quelque repentir?
Qui des ſiens l'a ſuivi?

PAULIN.

Cette troupe fidelle
M'a chaſſé comme chef des ſoldats de Marcelle;
Je n'ai rien vû de plus; mais loin de le blâmer,
Je préſume...

PLACIDE.

Ah, je ſais ce qu'il faut préſumer,
Il eſt entré lui ſeul.

PAULIN.

Ayant ſi peu d'eſcorte,
C'eſt ainſi qu'il a dû s'aſſurer de la porte;
Et ſi là tous enſemble il ne les eût laiſſés,

Aſſez facilement on les aurait forcés.
Mais le voici qui vient pour vous en rendre compte;
A ſon zèle, de grace, épargnez cette honte. *b*)

SCENE V.

PLACIDE, PAULIN, CLÉOBULE.

PLACIDE.

HÉ bien, votre parente? Elle eſt hors de ces lieux,
Où l'on ſacrifiait ſa pudeur à nos dieux?

CLÉOBULE.

Oui, ſeigneur.

PLACIDE.

J'ai regret qu'un cœur ſi magnanime
Se ſoit ainſi laiſſé prévenir par Didyme.

CLÉOBULE.

b) Voilà donc la gouvernante d'Antioche, qui livre la princeſſe à la canaille, & la canaille ſe diſpute à qui l'aura. Voilà un homme qui leur jette de l'argent pour avoir la préférence; il eſt vrai que c'eſt à bonne intention, mais on ne peut le deviner, & cette bonne intention eſt un ridicule de plus. On a oſé nommer tragédie cet étrange ouvrage, parce qu'il y a du ſang répandu à la fin. Comment oſons-nous, après cela, condamner les piéces de

Lope

CLÉOBULE.

J'en dois être honteux, *c*) mais je m'étonne fort
Qui vous a pû ſi tôt en faire le raport;
J'en croyais aporter les premières nouvelles.

PLACIDE.

Graces aux dieux, ſans vous j'ai des amis fidéles:
Mais ne diférez plus à me la faire voir.

CLÉOBULE.

Qui, ſeigneur?

PLACIDE.

Théodore.

CLÉOBULE.

Eſt-elle en mon pouvoir?

PLACIDE.

Ne me dites-vous pas que vous l'avez ſauvée?

CLÉOBULE.

Je vous le dirai, moi, qui ne l'ai plus trouvée!

Lope de Vega & de *Shakeſpear*? Ne vaut-il pas mieux manquer à toutes les unités, que de manquer à toutes les bienſéances, & d'être à la fois froid & dégoutant?

c) *Mais je m'étonne fort.*] On ne voit ici que l'aparence de la proſtitution; l'aparence eſt trompeuſe; mais cela reſſemble à ces énigmes dont les vers annoncent une ordure, & dont le mot eſt honnête; jeu de l'eſprit, honteux, & fait pour la populace.

PLACIDE.

Quoi, ſoudain par un charme elle avait diſparu?

CLÉOBULE.

Puiſque déja ce bruit juſqu'à vous a couru,
Vous ſavez que ſans charme elle a fui ſa diſgrace,
Que je n'ai plus trouvé que Didyme en ſa place :
Quel plaiſir prenez-vous à me le déguiſer?

PLACIDE.

Quel plaiſir prenez-vous, vous-même à m'abuſer,
Quand Paulin de ſes yeux a vû ſortir *Didyme* ?

CLÉOBULE.

Si ſes yeux l'ont trompé, l'erreur eſt légitime ;
Et ſi vous n'en ſavez que ce qu'il vous a dit,
Ecoutez-en, ſeigneur, un fidéle récit.
Vous ignorez encor la meilleure partie.
Sous l'habit de Didyme elle-même eſt ſortie.

PLACIDE.

Qui ?

CLÉOBULE.

Votre Théodore, & cet audacieux
Sous le ſien au lieu d'elle eſt reſté dans ces lieux.

PLACIDE.

Que dis-tu, Cléobule ? ils ont fait cet échange ?

CLÉOBULE.

C'eſt une nouveauté qui doit ſembler étrange...

PLACIDE.

Et qui me porte encor de plus étranges coups.
Voi ſi c'eſt ſans raiſon que j'en étais jaloux;
Et malgré les avis de ta fauſſe prudence
Juge de leur amour par leur intelligence.

CLÉOBULE.

J'oſe en douter encor, & je ne vois pas bien
Si c'eſt zèle d'amant, ou fureur de chrétien.

PLACIDE.

Non, non, ce téméraire au péril de ſa tête
A mis en ſûreté ſon illuſtre conquête;
Par tant de feints mépris elle qui t'abuſait,
Lui conſervait ce cœur qu'elle me refuſait;
Et ſes dédains cachaient une faveur ſecrette,
Dont tu n'étais pour moi qu'un aveugle interprète.
L'œil d'un amant jaloux a bien d'autres clartés.
Les cœurs pour ſes ſoupçons n'ont point d'obſcurités.
Son amour lui fait jour juſques au fond d'une ame,
Pour y lire ſa perte écrite en traits de flame.
Elle me diſait bien, l'ingrate, que ſon Dieu
Saurait ſans mon ſecours la tirer de ce lieu;
Et ſûre qu'elle était de celui de Didyme,
A ſe ſervir du mien elle eût cru faire un crime.
Mais aurait-on bien pris pour généroſité

L'impétueuſe ardeur de ſa témérité ?
Après un tel afront, & de telles ofenſes,
M'aurait-on envié la douceur des vengeances?

CLÉOBULE.

Vous le verriez déja ſi j'avais pû ſoufrir
Qu'en cet habit de fille on vous le vînt ofrir.
J'ai cru que ſa valeur & l'éclat de ſa race
Pouvaient bien mériter cette petite grace ;
Et vous pardonnerez à ma vieille amitié,
Si juſque-là, ſeigneur, elle étend ſa pitié.
Le voici qu'Amintas vous améne à main forte.

PLACIDE.

Pourai-je retenir la fureur qui m'emporte ?

CLÉOBULE.

Seigneur, réglez ſi bien ce violent courroux,
Qu'il n'en échape rien trop indigne de vous. *d*)

---

d) Je dois remarquer ici en général que toutes ces petites tromperies, des changemens d'habits, des billets qu'on entend en un ſens & qui en ſignifient un autre, des oracles même à double entente, des mépriſes de ſubalternes qui ont mal vû, ou qui n'ont vû que la moitié d'un événement, ſont des inventions de la tragédie moderne ; inventions petites, meſquines, imitées de nos romans ;

SCENE VI.

PLACIDE, DIDYME, CLÉOBULE, PAULIN, AMINTAS, troupe de ſoldats.

PLACIDE.

APproche, heureux rival, heureux choix d'une ingrate,
Dont je vois qu'à ma honte enfin l'amour éclate.
C'eſt donc pour t'enrichir d'un ſi noble butin
Qu'elle s'eſt obſtinée à ſuivre ſon deſtin;
Et pour mettre ton ame au comble de ſa joye,
Cet eſprit déguiſé n'a point eu d'autre voye?
Dans ces lieux dignes d'elle elle a reçû ta foi,
Et pris l'ocaſion de ſe donner à toi?

DIDYME.

Ah, ſeigneur, traitez mieux une vertu parfaite.

puérilités inconnues à l'antiquité, & dont il faut couvrir la faibleſſe par quelque choſe de grand & de tragique; comme vous avez vû dans les *Horaces* la mépriſe d'une ſuivante, produire les plus grands mouvemens. Le vieil *Horace* n'eſt admirable que parce qu'une domeſtique de la maiſon a été trop impatiente; c'eſt là créer beaucoup de rien; mais ici, c'eſt entaſſer petiteſſes ſur petiteſſes.

PLACIDE.

Ah, je ſais mieux que toi comme il faut qu'on la
traite;
J'en connais l'artifice & de tous ſes mépris.
Sur quelle confiance as-tu tant entrepris?
Ma perfide marâtre & mon tyran de père
Auraient-ils contre moi choiſi ton miniſtère?
Et pour mieux t'enhardir à me voler mon bien,
T'auraient-ils promis grace, apui, faveur, ſoutien?
Aurais-tu bien uni leurs fureurs à ton zèle,
Son amant tout enſemble, & l'agent de Marcelle?
Qu'en as-tu fait enfin? où me la caches-tu?

DIDYME.

Derechef jugez mieux de la même vertu.
Je n'ai rien entrepris, ni comme amant fidèle,
Ni comme impie agent des fureurs de Marcelle,
Ni ſous l'eſpoir flateur de quelque impunité,
Mais par un pur effet de généroſité:
Je le nommerais mieux, ſi vous pouviez comprendre
Par quel zèle un chrétien oſe tout entreprendre.
La mort qu'avec ce nom je ne puis éviter
Ne vous laiſſe aucun lieu de vous inquiéter.
Qui s'aprête à mourir, qui court à ſes ſuplices,
N'abaiſſe pas ſon ame à ces molles délices;
Et prêt de rendre compte à ſon juge éternel

Il craint d'y porter même un déſir criminel.
J'ai ſouſtrait Théodore à la rage inſenſée,
Sans bleſſer ſa pudeur de la moindre penſée;
Elle fuit, & ſans tache, où l'inſpire ſon Dieu;
Ne m'en demandez point ni l'ordre, ni le lieu;
Comme je n'en prétens ni faveur, ni ſalaire,
J'ai voulu l'ignorer afin de le mieux taire.

PLACIDE.

Ah, tu me fais ici des contes ſuperflus;
J'ai trop été crédule, & je ne le ſuis plus.
Quoi, ſans rien obtenir, ſans même rien prétendre,
Un zèle de chrétien t'a fait tout entreprendre?
Quel prodige pareil jamais s'eſt rencontré?

DIDYME.

Paulin vous aura dit comme je ſuis entré;
Prêtez l'oreille au reſte, & puniſſez enſuite
Tout ce que vous verrez de coupable en ſa fuite.

PLACIDE.

Dis, mais en peu de mots, & ſûr que les tourmens
M'auront bientôt vengé de tes déguiſemens.

DIDYME.

La princeſſe à ma vûe également ateinte
D'étonnement, d'horreur, de colère, & de crainte,
A tant de paſſions expoſée à la fois,
A perdu quelque tems l'uſage de la voix.

Auſſi j'avais l'audace encor ſur le viſage,
Qui parmi ces mutins m'avait donné paſſage,
Et je portais encor ſur le front imprimé
Cet inſolent orgueil dont je l'avais armé.
Enfin reprenant cœur, *Arrête*, me dit-elle,
Arrête, & m'allait faire une longue querelle;
Mais pour laiſſer agir l'erreur qui la ſurprend,
Le tems était trop cher, & le péril trop grand.
Donc pour la détromper, *Non*, lui dis-je, *madame*,
Quelque outrageux mépris dont vous traitiez ma flame,
Je ne viens point ici comme amant indigné
Me venger de l'objet dont je ſuis dédaigné.
Une plus ſainte ardeur régne au cœur de Didyme;
Il vient de votre honneur ſe faire la victime,
Le payer de ſon ſang, & s'expoſer pour vous
A tout ce qu'oſeront la haine, & le couroux.
Fuyez ſous mon habit, & me laiſſez, de grace,
Sous le vôtre en ces lieux ocuper votre place;
C'eſt par ce moyen ſeul qu'on peut vous garantir.
Conſervez une vierge en faiſant un martyr.
Elle, à cette prière encor demi tremblante,
Et mêlant à ſa joye un reſte d'épouvante,
Me demande pardon d'un viſage étonné,
De tout ce que ſon ame a craint, ou ſoupçonné.
Je m'aprête à l'échange, elle à la mort s'aprête;

Je lui tens mes habits, elle m'ofre ſa tête,
Et demande à ſauver un ſi précieux bien
Aux dépens de ſon ſang, plutôt qu'au prix du mien.
Mais Dieu la perſuade, & notre combat ceſſe.
Je vois ſuivant mes vœux échaper la princeſſe.

PAULIN.

C'était donc à deſſein qu'elle cachait ſes yeux,
Comme rouges de honte en ſortant de ces lieux?

DIDYME.

En lui diſant adieu je l'en avais inſtruite,
Et le ciel a daigné favoriſer ſa fuite.
Seigneur, ce peu de mots ſufit pour vous guérir.
Vivez ſans jalouſie, & m'envoyez mourir.

PLACIDE.

Hélas! & le moyen d'être ſans jalouſie,
Lorſque ce cher objet te doit plus que la vie?
Ta courageuſe adreſſe à ſes divins apas
Vient de rendre un ſecours que leur devait mon bras;
Et lorſque je me laiſſe amuſer de paroles,
Tu t'expoſes pour elle, ou plutôt tu t'immoles:
Tu donnes tout ton ſang pour lui ſauver l'honneur,
Et je ne ſerais pas jaloux de ton bonheur?
Mais ferais-je périr celui qui l'a ſauvée?
Celui par qui Marcelle eſt pleinement bravée?
Qui m'a rendu ma gloire, & préſervé mon front

Des infâmes couleurs d'un ſi mortel afront ?
Tu vivras. Toutefois défendrais-je ta tête,
Alors que Théodore eſt ta juſte conquête,
Et que cette beauté, qui me tient ſous ſa loi,
Ne ſaurait plus ſans crime être à d'autre qu'à toi ?
N'importe, ſi ta flame en eſt mieux écoutée,
Je dirai ſeulement que tu l'as méritée ;
Et ſans plus regarder ce que j'aurais perdu,
J'aurai devant les yeux ce que tu m'as rendu.
De mille déplaiſirs qui m'arrachaient la vie,
Je n'ai plus que celui de te porter envie ;
Je ſaurai bien le vaincre, & garder pour tes feux
Dans une ame jalouſe un eſprit généreux.
Va donc, heureux rival, rejoindre ta princeſſe,
Dérobe toi comme elle aux yeux d'une tigreſſe.
Tu m'as ſauvé l'honneur, j'aſſurerai tes jours,
Et mourrai, s'il le faut, moi-même à ton ſecours.

DIDYME.

Seigneur...

PLACIDE.

Ne me dis rien. Après de tels ſervices,
Je n'ai rien à prétendre à moins que tu périſſes.
Je le ſai, je l'ai dit, mais dans ce triſte état,
Je te ſuis redevable, & ne puis être ingrat.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

CENE PREMIERE.

PAULIN, CLÉOBULE.

PAULIN.

OUI, Valens pour Placide a beaucoup d'indulgence;
Il eſt même en ſecret de ſon intelligence :
C'était par cet arrêt lui qu'il conſidérait,
Et je vous ai conté ce qu'il en eſpérait.
Mais il hait des chrétiens l'opiniâtre zèle;
Et s'il aime Placide, il redoute Marcelle;
Il en ſait le pouvoir, il en voit la fureur,
Et ne veut pas ſe perdre auprès de l'empereur.
Il ne veut pas périr pour conſerver Didyme;
Puiſqu'il s'eſt laiſſé prendre, il paîra pour ſon crime.
Valens ſaura punir ſon illuſtre atentat,
Par inclination, & par raiſon d'état;
Et ſi quelque malheur ramène Théodore,
A moins qu'elle renonce à ce Dieu qu'elle adore,
Dût Placide lui-même après elle en mourir,
Par les mêmes motifs il la fera périr.

Dans l'ame il eſt ravi d'ignorer ſa retraite ;
Il fait des vœux au ciel pour la tenir ſecrette ;
Il craint qu'un indiſcret la vienne révéler,
Et n'oſera rien plus que de diſſimuler.

CLÉOBULE.

Cependant vous ſavez, pour grand que ſoit ce crime,
Ce qu'a juré Placide en faveur de Didyme.
Piqué contre Marcelle il cherche à la braver,
Et hazardera tout afin de le ſauver.
Il a des amis prêts, il en aſſemble encore ;
Et ſi quelque malheur vous rendait Théodore,
Je prévois des tranſports en lui ſi violens,
Que je crains pour Marcelle, & même pour Valens.
Mais a-t-il condamné ce généreux coupable ?

PAULIN.

Il l'interroge encor, mais en juge implacable.

CLÉOBULE.

Il m'a permis pourtant de l'atendre en ce lieu,
Pour tâcher à le vaincre, ou pour lui dire adieu.
Ah, qu'il diſſiperait un dangereux orage,
S'il voulait à nos dieux rendre le moindre hommage !

PAULIN.

Quand de ſa folle erreur vous l'auriez diverti,

En vain de ce péril vous le croiriez ſorti.
Flavie eſt aux abois, Théodore échapée,
D'un mortel déſeſpoir juſqu'au cœur l'a frapée;
Marcelle n'atend plus que ſon dernier ſoupir:
Jugez à quelle rage ira ſon déplaiſir;
Et ſi, comme on ne peut s'en prendre qu'à Didyme,
Son époux lui voudra refuſer ſa victime.

CLÉOBULE.

Ah, Paulin, un chrétien à nos autels réduit
Fait auprès des Céſars un trop précieux bruit;
Il leur devient trop cher pour ſoufrir qu'il périſſe;
Mais je le vois déja qu'on amène au ſuplice.

SCENE II.

PAULIN, CLÉOBULE, LYCANTE, DIDYME.

CLÉOBULE.

LYcante, ſoufre ici l'adieu de deux amis,
Et me donne un moment que Valens m'a promis.

LYCANTE.

J'en ai l'ordre, & je vais diſpoſer ma cohorte
A garder cependant les déhors de la porte.
Je ne mets point d'obſtacle à vos derniers ſecrets,

Mais tranchez promtement d'inutiles regrets.

SCENE III.

CLÉOBULE, DIDYME, PAULIN.

CLÉOBULE.

CE n'eſt point, cher ami, le cœur troublé d'allarmes,
Que je t'atens ici pour te donner des larmes;
Un aſtre plus benin vient d'éclairer tes jours.
Il faut vivre, Didyme, il faut vivre.

DIDYME.

Et j'y cours.
Pour la cauſe de Dieu s'ofrir en ſacrifice,
C'eſt courir à la vie, & non pas au ſuplice.

CLÉOBULE.

Peut-être dans ta ſecte eſt-ce une viſion,
Mais l'heur que je t'aporte eſt ſans illuſion.
Théodore eſt à toi: ce dernier témoignage
Et de ta paſſion, & de ton grand courage,
A ſi bien en amour changé tous ſes mépris,
Qu'elle t'atend chez moi pour t'en donner le prix,

DIDYME.

Que me ſert ſon amour & ſa reconnaiſſance,

Alors que leur effet n'eſt plus en ſa puiſſance ?
Et qui t'amène ici par ce frivole atrait
Aux douceurs de ma mort mêler un vain regret,
Empêcher que ma joye à mon heur ne réponde,
Et m'arracher encor un regard vers le monde ?
Ainſi donc Théodore eſt cruelle à mon ſort,
Juſqu'à perſécuter, & ma vie, & ma mort ;
Dans ſa haine & ſa flame également à craindre,
Et moi dans l'une & l'autre également à plaindre !

CLÉOBULE.

Ne te figure point d'impoſſibilité
Où tu fais, ſi tu veux, trop de facilité,
Où tu n'as qu'à te faire un moment de contrainte.
Donne à ton Dieu ton cœur, aux nôtres quelque feinte ;
Un peu d'encens ofert au pied de leurs autels
Peut égaler ton ſort au ſort des immortels.

DIDYME.

Et pour cela vers moi Théodore t'envoye ?
Son eſprit adouci me veut par cette voye ?

CLÉOBULE.

Non, elle ignore encor que tu ſois arrêté ;
Mais oſe en ſa faveur te mettre en liberté ;
Oſe te dérober aux fureurs de Marcelle,
Et Placide t'enlève en Egypte avec elle,

Où ſon cœur généreux te laiſſe entre ſes bras,
Etre avec ſûreté tout ce que tu voudras.

DIDYME.

Va, dangereux ami, que l'enfer me ſuſcite,
Ton damnable artifice en vain me ſollicite;
Mon cœur inébranlable aux plus cruels tourmens,
A preſque été ſurpris de tes chatouillemens:
Leur molleſſe a plus fait que le fer, ni la flamme,
Elle a frapé mes ſens, elle a brouillé mon ame;
Ma raiſon s'eſt troublée, & mon faible a paru,
Mais j'ai dépouillé l'homme, & Dieu m'a ſecouru.
Va revoir ta parente, & dis lui qu'elle quite
Ce ſoin de me payer par-delà mon mérite.
Je n'ai rien fait pour elle, elle ne me doit rien;
Ce qu'elle juge amour n'eſt qu'ardeur de chrétien:
C'eſt la connaître mal que de la reconnaître;
Je n'en veux point de prix que du ſouverain maître;
Et comme c'eſt lui ſeul que j'ai conſidéré,
C'eſt lui ſeul dont j'atens ce qu'il m'a préparé.
Si pourtant elle croit me devoir quelque choſe,
Et peut avant ma mort ſoufrir que j'en diſpoſe,
Qu'elle paye à Placide, & tâche à conſerver
Des jours que par les miens je lui viens de ſauver;
Qu'elle fuie avec lui, c'eſt tout ce que veut d'elle
Le ſouvenir mourant d'une flame ſi belle.

Mais

Mais elle-même vient, hélas, à quel deſſein ?

SCENE IV.

DIDYME, THÉODORE, CLÉOBULE, PAULIN, LYCANTE.

Lycante ſuit Théodore, & entre incontinent chez Marcelle ſans rien dire.

DIDYME.

Penſez-vous m'arracher la palme de la main,
Madame, & mieux que lui m'expliquant votre envie,
Par un charme plus fort m'atacher à la vie ?

THÉODORE.

Oui, Didyme, il faut vivre, & me laiſſe mourir ;
C'eſt à moi qu'on en veut, c'eſt à moi de périr.

CLÉOBULE *à Théodore.*

O dieux ! quelle fureur aujourd'hui vous poſſède !
(*à Paulin.*)
Mais prévenons le mal par le dernier remède.
Je cours trouver Placide ; & toi, tire en longueur
De Valens, ſi tu peux, la dernière rigueur.

SCENE V.

DIDYME, THÉODORE, PAULIN.

DIDYME.

QUoi! ne craignez-vous pas qu'une rage ennemie
Vous faſſe de nouveau traîner à l'infamie ?

THÉODORE.

Non, non, Flavie eſt morte, & Marcelle en fureur
Dédaigne un châtiment qui m'a fait tant d'horreur:
Je n'en ai rien à craindre, & Dieu me le révèle;
Ce n'eſt plus que du ſang que veut cette cruelle;
Et quelque cruauté qu'elle veuille eſſayer,
S'il ne faut que du ſang j'ai trop de quoi payer.
Rens-moi, rens-moi ma place aſſez & trop gardée.
Pour me ſauver l'honneur je te l'avais cédée.
Juſque-là ſeulement j'ai ſoufert ton ſecours;
Mais je la viens reprendre alors qu'on veut mes jours.
Rens, Didyme, rens-moi le ſeul bien où j'aſpire;
C'eſt le droit de mourir, c'eſt l'honneur du martyre;
A quel titre peux-tu me retenir mon bien ?

DIDYME.

A quel droit voulez-vous vous emparer du mien ?

C'eſt à moi qu'apartient, quoi que vous puiſſiez dire,
Et le droit de mourir, & l'honneur du martyre.
De ſort comme d'habits nous avons ſû changer,
Et l'arrêt de Valens me le vient d'adjuger.

THÉODORE.

Tu t'obſtines en vain, la haine de Marcelle...

SCENE VI.

MARCELLE, THÉODORE, DIDYME, PAULIN, LYCANTE, STÉPHANIE.

MARCELLE *à Lycante.*

AVec quelque douceur j'en reçois la nouvelle,
Non que mes déplaiſirs s'en puiſſent ſoulager,
Mais c'eſt toûjours beaucoup que ſe pouvoir venger.

THÉODORE.

Madame, je vous viens rendre votre victime,
Ne le retenez plus, ma fuite eſt tout ſon crime;
Ce n'eſt qu'au lieu de moi qu'on le mène à l'autel;
Et puiſque je me montre il n'eſt plus criminel.
C'eſt pour moi que Placide a dédaigné Flavie,
C'eſt moi par conſéquent qui lui coûte la vie.

DIDYME.

Non, c'eſt moi ſeul, madame, & vous l'avez pû voir;

Qui ſauvant ſa rivale ait fait ſon déſeſpoir.

MARCELLE.

O couple de ma perte également coupable !
Sacrilèges auteurs du malheur qui m'acable,
Qui dans ce vain débat vous vantez à l'envi,
Lorſque j'ai tout perdu, de me l'avoir ravi !
Donc juſques à ce point vous bravez ma colère,
Qu'en vous faiſant périr je ne vous puis déplaire,
Et que loin de trembler ſous la punition,
Vous y courez tous deux avec ambition ?
Elle ſemble à tous deux porter un diadême ;
Vous en êtes jaloux comme d'un bien ſuprême.
L'un & l'autre de moi s'efforce à l'obtenir ;
Je puis vous immoler, & ne puis vous punir ;
Et quelque ſang qu'épande une mère afligée,
Ne vous puniſſant pas, elle n'eſt pas vengée :
Toutefois Placide aime, & votre châtiment
Portera ſur ſon cœur ſes coups plus puiſſamment.
Dans ce goufre de maux c'eſt lui qui m'a plongée,
Et ſi je l'en punis, je ſuis aſſez vengée.

THÉODORE *à Didyme.*

J'ai donc enfin gagné, Didyme, & tu le vois,
L'arrêt eſt prononcé, c'eſt moi dont on fait choix,
C'eſt moi qu'aime Placide, & ma mort te délivre.

DIDYME.

Non, non, ſi vous mourez, Didyme vous doit ſuivre.

MARCELLE.

Tu la ſuivras, Didyme; & je ſuivrai tes vœux;
Un déplaiſir ſi grand n'a pas trop de tous deux.
Que ne puis-je auſſi-bien immoler à Flavie
Tous les chrétiens enſemble, & toute la Syrie!
Ou que ne peut ma haine avec un plein loiſir
Animer les boureaux qu'elle pourait choiſir,
Repaître mes douleurs d'une mort dure & lente,
Vous la rendre à la fois, & cruelle, & traînante,
Et parmi les tourmens ſoutenir votre ſort
Pour vous faire ſentir chaque jour une mort!
Mais je ſais le ſecours que Placide prépare,
Je ſais l'effort pour vous que fera ce barbare;
Et ma triſte vengeance a beau ſe conſulter,
Il me faut, ou la perdre, ou la précipiter.
Hâtons-la donc, Lycante, & courons-y ſur l'heure;
La plus promte des morts eſt ici la meilleure:
N'avoir pour y deſcendre à pouſſer qu'un ſoupir,
C'eſt mourir doucement, mais c'eſt enfin mourir;
Et lorſqu'un grand obſtacle à nos fureurs s'opoſe,
Se venger à demi c'eſt du moins quelque choſe.
Amenez-les tous deux.

PAULIN.

Sans l'ordre de Valens?
Madame, écoutez moins des tranſports ſi bouillans,
Sur ſon autorité c'eſt beaucoup entreprendre.

MARCELLE.

S'il en demande compte, eſt-ce à vous de le rendre?
Paulin, portez ailleurs vos conſeils indiſcrets,
Et ne prenez ſouci que de vos intérêts.

THÉODORE *à Didyme.*

Ainſi de ce combat que la vertu nous donne,
Nous ſortirons tous deux avec une couronne.

DIDYME.

Oui, madame, on exauce & vos vœux, & les miens.
Dieu...

MARCELLE.

Vous ſuivrez ailleurs de ſi doux entretiens.
Amenez-les tous deux.

PAULIN *ſeul.*

Quel orage s'aprête!
Que je vois ſe former une horrible tempête!
Si Placide ſurvient, que de ſang répandu,
Et qu'il en répandra s'il trouve tout perdu!
Allons chercher Valens, qu'à tant de violence
Il opoſe, non plus une molle prudence,
Mais un courage mâle, & qui d'autorité

Sans rien craindre...

SCENE VII.

VALENS, PAULIN.

VALENS.

AH! Paulin, eſt-ce une vérité,
Eſt-ce une illuſion, eſt-ce une rêverie ?
Viens-je d'ouïr la voix de Marcelle en furie ?
Oſe-t-elle traîner Théodore à la mort ?

PAULIN.

Oui, ſi Valens n'y fait un généreux effort.

VALENS.

Quel effort généreux veux-tu que Valens faſſe,
Lorſque de tous côtés il ne voit que diſgrace ?

PAULIN.

Faites voir qu'en ces lieux c'eſt vous qui gouvernez,
Qu'aucun n'y doit périr ſi vous ne l'ordonnez.
La Syrie à vos loix eſt-elle aſſujettie,
Pour ſoufrir qu'une femme y ſoit juge & partie ?
Jugez de Théodore.

VALENS.

Et qu'en puis-je ordonner

Qui dans mon triſte ſort ne ſerve à me gêner ?
Ne la condamner pas c'eſt me perdre avec elle,
C'eſt m'expoſer en bute aux fureurs de Marcelle,
Au pouvoir de ſon frère, au couroux des Céſars,
Et pour un vain effort courir mille hazards.
La condamner d'ailleurs c'eſt faire un parricide;
C'eſt de ma propre main aſſaſſiner Placide,
C'eſt lui porter au cœur d'inévitables coups.

PAULIN.

Placide donc, ſeigneur, oſera plus *que vous.*
Marcelle a fait armer Lycante & ſa cohorte,
Mais ſur elle & ſur eux il va fondre à main forte,
Réſolu de forcer pour cet objet charmant
Juſqu'à votre palais & votre apartement.
Prévenez ce déſordre, & jugez quel carnage
Produit le déſeſpoir qui s'opoſe à la rage,
Et combien des deux parts l'amour & la fureur
Etaleront ici des ſpectacles d'horreur.

VALENS.

N'importe, laiſſons faire & Marcelle, & Placide.
Que l'amour en furie, ou la haine en décide;
Que Théodore en meure, ou ne périſſe pas,
J'aurai lieu d'excuſer ſa vie, ou ſon trépas.
S'il la ſauve, peut-être on trouvera dans Rome

Plus de cœur que de crime à l'ardeur d'un jeune homme.
Je l'en déſavoûrai, j'irai l'en acuſer,
Les pouſſer par ma plainte à le favoriſer,
A plaindre ſon malheur en blâmant ſon audace:
Céſar même pour lui me demandera grace;
Et cette illuſion de ma ſévérité
Augmentera ma gloire & mon autorité.

PAULIN.

Et s'il ne peut ſauver cet objet qu'il adore?
Si Marcelle à ſes yeux fait périr Théodore?

VALENS.

Marcelle aura ſans moi commis cet atentat;
J'en ſaurai près de lui faire un crime d'état,
A ſes reſſentimens égaler ma colère,
Lui promettre vengeance, & trancher du ſévère;
Et n'ayant point de part en cet événement,
L'en conſoler en père un peu plus aiſément.
Mes ſoins avec le tems pouront tarir ſes larmes.

PAULIN.

Seigneur, d'un mal ſi grand c'eſt prendre peu d'allarmes.
Placide eſt violent, & pour la ſecourir,
Il périra lui-même, ou fera tout périr.
Si Marcelle y ſucombe, apréhendez ſon frère,

Et ſi Placide y meurt, les déplaiſirs d'un père.
De grace, prévenez ce funeſte hazard.
Mais que vois-je ? Peut-être il eſt déja trop tard.
Stéphanie entre ici de pleurs toute trempée.

VALENS.

Théodore à Marcelle eſt ſans doute échapée,
Et l'amour de Placide a bravé ſon effort.

SCENE VIII.

VALENS, PAULIN, STEPHANIE.

VALENS *à Stéphanie.*

MArcelle a donc oſé les traîner à la mort,
Sans mon ſu, ſans mon ordre, & ſon audace extrême...

STÉPHANIE.

Seigneur, pleurez ſa perte, elle eſt morte elle-même.

VALENS.

Elle eſt morte !

STÉPHANIE.

Elle l'eſt.

VALENS.

Et Placide a commis...

STÉPHANIE.

Non, ce n'eſt en effet ni lui, ni ſes amis;
Mais s'il n'en eſt l'auteur, du moins il en eſt cauſe.

VALENS.

Ah, pour moi l'un & l'autre eſt une même choſe;
Et puiſque c'eſt l'effet de leur inimitié,
Je dois venger ſur lui cette chère moitié.
Mais aprens-moi ſa mort, du moins ſi tu l'as vûe.

STÉPHANIE.

De l'eſcalier à peine elle était deſcendue,
Qu'elle aperçoit Placide aux portes du palais,
Suivi d'un gros armé d'amis & de valets.
Sur les bords du perron ſoudain elle s'avance,
Et preſſant ſa fureur qu'acroit cette préſence,
Vien, dit-elle, *vien voir l'effet de ton ſecours*;
Et ſans perdre de tems en de plus longs diſcours,
Ayant fait avancer l'une & l'autre victime,
D'un côté Théodore, & de l'autre Didyme,
Elle léve le bras, & de la même main
Leur enfonce à tous deux un poignard dans le ſein.

VALENS.

Quoi, Théodore eſt morte?

STÉPHANIE.

Et Didyme avec elle.

VALENS.

Et l'un & l'autre enfin de la main de Marcelle?
Ah, tout eſt pardonnable aux douleurs d'un amant,
Et quoi qu'ait fait Placide en ſon reſſentiment...

STÉPHANIE.

Il n'a rien fait, ſeigneur; mais écoutez le reſte:
Il demeure immobile à cet objet funeſte;
Quelque ardeur qui le pouſſe à venger ce malheur,
Pour en avoir la force il a trop de douleur;
Il pâlit, il frémit, il tremble, il tombe, *il pâme*,
Sur ſon cher Cléobule il ſemble rendre l'ame.
Cependant triomphante entre ces deux mourans,
Marcelle les contemple à ſes pieds expirans,
Jouït de ſa vengeance, & d'un regard avide
En cherche les douceurs juſqu'au cœur de Placide;
Et tantôt ſe repaît de leurs derniers ſoupirs,
Tantôt goûte à pleins yeux ſes mortels déplaiſirs,
Y meſure ſa joye, & trouve plus charmante
La douleur de l'amant que la mort de l'amante;
Nous témoigne un dépit qu'après ce coup fatal,
Pour être trop ſenſible, il ſent trop peu ſon mal,
En hait ſa pamoiſon qui la laiſſe impunie,
Au péril de ſes jours la ſouhaite finie.
Mais à peine il revit, qu'elle hauſſe la voix:
Je n'ai pas réſolu de mourir à ton choix,

Dit-elle, *ni d'atendre à rejoindre Flavie,*
Que ta rage inſolente ordonne de ma vie.
A ces mots furieuſe, & ſe perçant le flanc
De ce même poignard fumant d'un autre ſang,
Elle ajoute: *Va, traître, à qui j'épargne un crime,*
Si tu veux te venger, cherche une autre victime;
Je meurs, mais j'ai de quoi rendre graces aux dieux,
Puiſque je meurs vengée, & vengée à tes yeux.
Lors même dans la mort conſervant ſon audace,
Elle tombe, & tombant elle choiſit ſa place,
D'où ſon œil ſemble encor à longs traits ſe ſoûler
Du ſang des malheureux qu'elle vient d'immoler.

VALENS.

Et Placide?

STÉPHANIE.

J'ai fui voyant Marcelle morte,
De peur qu'une douleur & ſi juſte & ſi forte
Ne vengeât... Mais, ſeigneur, je l'aperçois qui vient.

VALENS.

Arrête, de faibleſſe à peine il ſe ſoutient,
Et d'ailleurs à ma vûe il ſaura ſe contraindre;
Ne crains rien. Mais, ô dieux, que j'ai moi-même à craindre. *a*)

a) Cette fin eſt funeſte, mais elle n'eſt nullement touchante. Pourquoi? parce qu'on ne s'intéreſſe à perſonne.

SCENE DERNIERE.

VALENS, PLACIDE, CLÉOBULE, PAULIN, STÉPHANIE, troupe de ſoldats.

VALENS.

CLéobule, quel ſang coule ſur ſes *habits* ?

CLÉOBULE.

Le ſien propre, ſeigneur.

VALENS.

Ah, Placide! ah, *mon fils* !

PLACIDE.

Retire-toi, cruel.

VALENS.

Cet ami ſi fidelle
N'a pû rompre le coup qui t'immole à Marcelle!

A quoi bon intituler *tragédie chrétienne* ce malheureux ouvrage? Supoſons que *Théodore* fût de la religion de ſes pères, *Marcelle* n'en eſt pas moins furieuſe de la perte de ſa fille, que *Placide* a dédaignée, & qui eſt morte de la fiévre; elle n'en tuë pas moins *Théodore ;* elle ne s'en tuë pas moins elle-même ; *Placide* auſſi ne s'arrache pas moins la vie, & le tout aux yeux du maître de la maiſon, le plus imbécile qu'on ait jamais mis ſur le théatre tragique. Voilà quatre morts violentes, & tout eſt froid. Il ne ſufit pas de répandre du ſang, il faut que l'ame du ſpectateur

Qui ſont les aſſaſſins ?

CLÉOBULE.

Son propre déſeſpoir.

VALENS.

Et vous ne deviez pas le craindre & le prévoir ?

CLÉOBULE.

Je l'ai craint & prévû juſqu'à ſaiſir ſes armes ;
Mais comme après ce ſoin j'en avais moins d'alarmes,
Embraſſant Théodore, un funeſte hazard
A fait deſſous ſa main rencontrer ce poignard,
Par où ſes déplaiſirs trompant ma prévoyance...

VALENS.

Ah, falait-il avoir ſi peu de défiance ?

PLACIDE.

Rens-en graces au ciel, heureux père & mari ;
Par-là t'eſt conſervé ce pouvoir ſi chéri,

ſoit continuellement remuée en faveur de ceux dont le ſang eſt répandu. Ce n'eſt pas le meurtre qui touche, c'eſt l'intérêt qu'on prend aux malheureux. Jamais *Corneille* n'a cherché cette grande & principale partie de la tragédie ; il a donné tout à l'intrigue, & ſouvent à l'intrigue plus embrouillée qu'intéreſſante. Il a élevé l'ame quelquefois, il a excité l'admiration ; il a preſque toujours négligé les deux grands pivots du tragique, la terreur & la pitié. Il a fait très-rarement répandre des larmes.

Ta dignité dans l'ame à ton fils préférée,
Ta propre vie enfin par-là t'eſt aſſurée;
Et ce ſang qu'un amour pleinement indigné
Peut-être en ſes tranſports n'aurait pas épargné.
Pour ne point violer les droits de la naiſſance,
Il falait que mon bras s'en mît dans l'impuiſſance;
C'eſt par-là ſeulement qu'il s'eſt pû retenir,
Et je me ſuis puni de peur de te punir.
Je te punis pourtant, c'eſt ton ſang que je verſe;
Si tu m'aimes encor, c'eſt ton ſein que je perce;
Et c'eſt pour te punir que je viens en ces lieux,
Pour le moins en mourant te bleſſer par les yeux.
Daigne le juſte ciel ...

VALENS.

Cléobule, il expire.

CLÉOBULE.

Non, ſeigneur, je l'entens encore qui ſoupire;
Ce n'eſt que la douleur qui lui coupe la voix.

VALENS.

Non, non, j'ai tout perdu, Placide eſt aux abois:
Mais ne rejettons pas une eſpérance vaine,
Portons le repoſer dans la chambre prochaine;
Et vous autres, allez prendre ſouci des morts,
Tandis que j'aurai ſoin de calmer ſes tranſports.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

EXAMEN

EXAMEN
DE THÉODORE.

LA repréſentation de cette tragédie n'a pas eu grand éclat ; & ſans chercher des couleurs à la juſtifier, je veux bien ne m'en prendre qu'à ſes défauts, & la croire mal faite, puiſqu'elle a été mal ſuivie. J'aurais tort de m'opoſer au jugement du public ; il m'a été trop avantageux en d'autres ouvrages, pour le contredire en celui-ci ; & ſi je l'acuſais d'erreur, ou d'injuſtice pour Théodore, mon exemple donnerait lieu à tout le monde de ſoupçonner des mêmes choſes les arrêts qu'il a prononcés en ma faveur. Ce n'eſt pas toutefois ſans quelque ſatisfaction, que je vois la meilleure & la plus ſaine partie de mes juges imputer ce mauvais ſuccès à l'idée de la proſtitution qu'on n'a pû ſoufrir, bien qu'on ſût aſſez qu'elle n'aurait point d'effet ; & que pour en exténuer l'horreur, j'aye employé tout ce que l'art & l'expérience m'ont pû fournir de lumière ; pouvant dire du quatriéme acte de cette pièce, que je ne crois pas en avoir fait aucun, où les diverſes paſſions ſoient

ménagées avec plus d'adreſſe, & qui donne plus de lieu à faire voir tout le talent d'un excellent acteur. Dans cette diſgrace j'ai de quoi congratuler à la pureté de notre ſcène, de voir qu'une hiſtoire qui fait le plus bel ornement du ſecond livre des vierges de ſaint Ambroiſe, ſe trouve trop licentieuſe pour y être ſuportée. Qu'eût-on dit, ſi comme ce grand docteur de l'égliſe, j'euſſe fait voir cette vierge dans le lieu infame ? ſi j'euſſe décrit les diverſes agitations de ſon ame pendant qu'elle y fut ? ſi j'euſſe peint les troubles qu'elle reſſentit au premier moment qu'elle y vit entrer Didyme ? C'eſt là-deſſus que ce grand ſaint fait triompher cette éloquence qui convertit ſaint Auguſtin, & c'eſt pour ce ſpectacle qu'il invite particuliérement les vierges à ouvrir les yeux. Je l'ai dérobé à la vûe, & autant que je l'ai pû, à l'imagination de mes auditeurs ; & après y avoir conſumé toute mon induſtrie, la modeſtie de notre théatre a déſavoué ce peu que la néceſſité de mon ſujet m'a forcé d'en faire connaître.

Je ne veux pas toutefois me flater juſqu'à dire que cette fâcheuſe idée ait été le ſeul défaut de ce poëme. A le bien examiner, s'il y a quelques caractères vigoureux & animés, comme ceux de

Placide & de Marcelle, il y en a de traînans, qui ne peuvent avoir grand charme, ni grand feu ſur le théatre. Celui de Théodore eſt entiérement froid. Elle n'a aucune paſſion qui l'agite, & là même où ſon zèle pour Dieu qui ocupe toute ſon ame devrait éclater le plus, c'eſt-à-dire, dans ſa conteſtation avec Didyme pour le martyre, je lui ai donné ſi peu de chaleur, que cette ſcène bien que très-courte ne laiſſe pas d'ennuyer. Auſſi, pour en parler ſainement, une vierge & martyre ſur un théatre, n'eſt autre choſe qu'un terme, qui n'a ni jambes, ni bras, & par conſéquent point d'action.

Le caractère de Valens reſſemble trop à celui de Félix dans Polyeucte, & a même quelque choſe de plus bas, en ce qu'il ſe ravale à craindre ſa femme, & n'oſe s'opoſer à ſes fureurs, bien que dans l'ame il tienne le parti de ſon fils. Tout gouverneur qu'il eſt, il demeure les bras croiſés au cinquiéme acte, quand il les voit prêts à s'entr'immoler l'un à l'autre, & atend le ſuccès de leur haine mutuelle, pour ſe ranger du côté du plus fort. La connaiſſance que Placide ſon fils a de cette baſſeſſe d'ame, fait qu'il le regarde ſi bien comme un eſclave de Marcelle, qu'il ne dai-

gne pas s'adreſſer à lui pour obtenir ce qu'il ſouhaite en faveur de ſa maîtreſſe, ſachant bien qu'il le ferait inutilement. Il aime mieux ſe jetter aux pieds de cette marâtre impérieuſe, qu'il hait & qu'il a bravée, que de perdre des prières & des ſoupirs auprès d'un père qui l'aime dans le fond de l'ame, & n'oſerait rien lui acorder.

Le reſte eſt aſſez ingénieuſement conduit, & la maladie de Flavie, ſa mort, & les violences des déſeſpoirs de ſa mère qui la venge, ont aſſez de juſteſſe. J'avais peint des haines trop envenimées pour finir autrement, & j'euſſe été ridicule, ſi j'euſſe fait faire au ſang de ces martyrs le même effet ſur les cœurs de Marcelle & de Placide, que fait celui de Polyeucte ſur ceux de Félix & de Pauline. La mort de Théodore peut ſervir de preuve à ce que dit Ariſtote, *que quand un ennemi tue ſon ennemi, il ne s'excite par-là aucune pitié dans l'ame des ſpectateurs.* Placide en peut faire naître, & purger enſuite ces forts atachemens d'amour qui ſont cauſe de ſon malheur; mais les funeſtes déſeſpoirs de Marcelle & de Flavie, bien que l'une ni l'autre ne faſſe de pitié, ſont encore plus capables de purger l'opiniâtreté à faire des mariages par force, & à ne ſe point départir du projet qu'on

en fait par un acomodemeut de famille, entre des enfans, dont les volontés ne s'y conforment point, quand ils ſont venus en âge de l'exécuter.

L'unité de jour & de lieu ſe rencontre en cette pièce; mais je ne ſais s'il n'y a point une duplicité d'action, en ce que Théodore échapée d'un péril, ſe rejette dans un autre de ſon propre mouvement. L'hiſtoire le porte, mais la tragédie n'eſt pas obligée de repréſenter toute la vie de ſon héros, ou de ſon héroïne, & doit ne s'atacher qu'à une action propre au théatre. Dans l'hiſtoire même j'ai trouvé toûjours quelque choſe à dire en cette offre volontaire qu'elle fait de ſa vie aux boureaux de *Didyme*. Elle venait d'échaper de la proſtitution, & n'avait aucune aſſurance qu'on ne l'y condamnerait point de nouveau, & qu'on accepterait ſa vie en échange de ſa pudicité, qu'on avait voulu ſacrifier. Je l'ai ſauvée de ce péril, non-ſeulement par une revélation de Dieu, qu'on ſe contenterait de ſa mort, mais encore par une raiſon aſſez vrai-ſemblable, que Marcelle qui vient de voir expirer ſa fille unique entre ſes bras, voudrait obſtinément du ſang pour ſa vengeance. Mais avec toutes ces précautions, je ne vois pas comment je pourais juſtifier ici cette duplicité de

péril, après l'avoir condamnée dans l'Horace. La ſeule couleur qui pourait y ſervir de prétexte, c'eſt que la piéce ne ſerait pas achevée, ſi on ne ſavait ce que devient Théodore après être échapée de l'infamie, & qu'il n'y a point de fin glorieuſe, ni même raiſonnable pour elle, que le martyre, qui eſt hiſtorique ; du moins l'imagination ne m'en offre point. Si les maîtres de l'art veulent conſentir que cette néceſſité de faire connaître ce qu'elle devient, ſufiſe pour réunir ce nouveau péril à l'autre, & empêcher qu'il n'y ait duplicité d'action, je ne m'opoſerai pas à leur jugement, mais auſſi je n'en apellerai pas, quand ils la voudront condamner.

Gravelot Inven. *DeLongueil Sculp.*

Seigneur voyez ſes yeux
Déja tous égarés, troubles et furieux,

RODOGUNE,

PRINCESSE

DES PARTHES,

TRAGÉDIE.

1646.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

RODOGUNE ne reſſemble pas plus à *Pompée*, que *Pompée* à *Cinna*, & *Cinna* au *Cid*. C'eſt cette variété qui caractériſe le vrai génie. Le ſujet en eſt auſſi grand & auſſi terrible que celui de *Théodore* eſt bizarre & impraticable.

Il y eut la même rivalité entre cette *Rodogune* & celle de *Gilbert*, qu'on vit depuis entre la *Phèdre* de *Racine* & celle de *Pradon*. La piéce de *Gilbert* fut jouée quelques mois avant celle de *Corneille*, en 1645. : elle mourut dès ſa naiſſance, malgré la protection de *Monſieur*, fils de *Loüis XIII*, & lieutenant-général du royaume, à qui *Gilbert* réſident de la reine *Chriſtine* la dédia. La reine de Suéde, & le premier prince de France ne ſoutinrent point ce mauvais ouvrage,

comme depuis l'hôtel de Bouillon & l'hôtel de Nevers ſoutinrent la *Phèdre* de *Pradon*.

En vain le réſident préſente à ſon alteſſe royale, dans ſon épître dédicatoire, *la généreuſe Rodogune, femme, & mère des deux plus grands monarques de l'Aſie*. En vain compare-t-il cette *Rodogune* à *Monſieur*, qui cependant ne lui reſſemblait en rien. Ce mauvais ouvrage fut oublié du protecteur & du public.

Le privilège du réſident pour ſa *Rodogune*, eſt du 8 janvier 1646: elle fut imprimée en février 1647. Le privilège de *Corneille* eſt du 13 avril 1646; & ſa *Rodogune* ne fut imprimée qu'au 30 janvier 1647. Ainſi la *Rodogune* de *Corneille* ne parut ſur le papier qu'un an, ou environ, après les repréſentations de la piéce de *Gilbert*, c'eſt-à-dire, un an après que cette piéce n'exiſtait plus.

Ce qui eſt étrange, c'eſt qu'on re-

trouve dans les deux tragédies préciſément les mêmes ſituations, & ſouvent les mêmes ſentimens que ces ſituations amènent. Le cinquiéme acte eſt différent; il eſt terrible & patétique dans *Corneille*. *Gilbert* crut rendre ſa piéce intéreſſante en rendant le dénouement heureux; & il en fit l'acte le plus froid & le plus inſipide qu'on pût mettre ſur le théatre.

On peut encor remarquer que *Rodogune* joue dans la piéce de *Gilbert* le rôle que *Corneille* donne à *Cléopatre*, & que *Gilbert* a falſifié l'hiſtoire.

Il eſt étrange que *Corneille* dans ſa préface, ne parle point d'une reſſemblance ſi frapante. *Bernard de Fontenelle*, dans la vie de *Corneille* ſon oncle, (on la trouvera dans le dernier tome) nous dit que *Corneille* ayant fait confidence du plan de ſa piéce à un ami, cet ami indiſcret donna le plan au réſident, qui, contre le droit des gens, vola *Corneille*.

Ce trait eſt peu vraiſemblable. Rarement un homme revétu d'un emploi public ſe déshonore, & ſe rend ridicule pour ſi peu de choſe. Tous les mémoires du tems en auraient parlé ; ce larcin aurait été une choſe publique.

On parle d'un ancien roman de *Rodogune* ; je ne l'ai pas vû ; c'eſt, dit-on, une brochure in-8°. imprimée chez *Sommaville*, qui ſervit également au grand auteur & au mauvais. *Corneille* embellit le roman, & *Gilbert* le gâta. Le ſtile nuiſit auſſi beaucoup à *Gilbert* ; car malgré les inégalités de *Corneille*, il y eut autant de différence entre ſes vers & ceux de ſes contemporains juſqu'à *Racine*, qu'entre le pinceau de *Michel Ange*, & la broſſe des barbouilleurs.

Il y a un autre roman de *Rodogune* en deux volumes, mais il ne fut imprimé qu'en 1668 ; il eſt très-rare, & preſque oublié : le premier l'eſt entiérement.

A MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR

LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

Rodogune ſe préſente à votre Alteſſe avec quelque ſorte de confiance, & ne peut croire qu'après avoir fait ſa bonne fortune, vous dédaigniez de la prendre en votre protection. Elle a trop de connaiſſance de votre bonté, pour craindre que vous veuilliez laiſſer votre ouvrage imparfait, & lui dénier la continuation des graces dont vous lui avez été ſi prodigue. C'eſt à votre illuſtre ſufrage qu'elle eſt obligée de tout ce qu'elle a reçu d'aplaudiſſement ; & les favorables regards dont il vous plut fortifier la faibleſſe de ſa naiſſance, lui donnèrent tant d'éclat & de vigueur, qu'il ſemblait que vous euſſiez pris plaiſir à répandre ſur elle un rayon de cette gloire qui vous environne, & à lui faire part de cette facilité de vaincre qui vous ſuit par-tout. Après cela,

MONSEIGNEUR, quels hommages peut-elle rendre à V. A. qui ne ſoient au-deſſous de ce qu'elle lui doit ? Si elle tâche à lui témoigner quelque reconnaiſſance par l'admiration de ſes vertus, où trouvera-t-elle des éloges dignes de cette main qui fait trembler tous nos ennemis, & dont les coups d'eſſai furent ſignalés par la défaite des premiers capitaines de l'Europe ? V. A. ſut vaincre avant qu'ils ſe puſſent imaginer qu'elle ſût combatre ; & ce grand courage qui n'avait encore vû la guerre que dans les livres, effaça tout ce qu'il y avait lû des Alexandres & des Céſars, ſi-tôt qu'il parut à la tête d'une armée. La générale conſternation où la perte de notre grand monarque nous avait plongés, enflait l'orgueil de nos adverſaires en un tel point, qu'ils oſaient ſe perſuader que du ſiége de Rocroi dépendait la priſe de Paris, & l'avidité de leur ambition dévorait déja le cœur d'un royaume, dont ils penſaient avoir ſurpris les frontières. Cependant les premiers miracles de votre valeur renverſèrent ſi pleinement toutes leurs eſpérances, que ceux-là même qui s'étaient promis tant de conquêtes ſur nous, virent terminer la campagne de cette même année par celles que vous fîtes ſur eux. Ce fut par-là, MONSEIGNEUR, que vous commen-

çâtes ces grandes victoires que vous avez toujours ſi bien choiſies, qu'elles ont honoré deux régnes tout à la fois, comme ſi c'eût été trop peu pour V. A. d'étendre les bornes de l'état ſous celui-ci, ſi elle n'eût en même tems effacé quelques-uns des malheurs qui s'étaient mêlés aux longues proſpérités de l'autre. Thionville, Philisbourg & Norlinghen étaient des lieux funeſtes pour la France; elle n'en pouvait entendre les noms ſans gémir; elle ne pouvait y porter ſa penſée ſans ſoupirer; & ces mêmes lieux, dont le ſouvenir lui arrachait des ſoupirs & des gémiſſemens, ſont devenus les éclatantes marques de ſa nouvelle félicité, les dignes ocaſions de ces feux de joie, & les glorieux ſujets des actions de graces qu'elle a rendues au ciel pour les triomphes que votre courage invincible en a obtenus. Diſpenſez moi, MONSEIGNEUR, de vous parler de Dunkerque: j'épuiſe toutes les forces de mon imagination, & je ne conçois rien qui réponde à la dignité de ce grand ouvrage, qui nous vient d'aſſurer l'océan par la priſe de cette fameuſe retraite de corſaires. Tous nos havres en étaient comme aſſiégés; il n'en pouvait échaper un vaiſſeau qu'à la merci de leurs brigandages; & nous en avons vû ſouvent de pillés à la vûe des mêmes

ports dont ils venaient de faire voile : & maintenant par la conquête d'une ſeule ville, je vois d'un côté nos mers libres, nos côtes affranchies, notre commerce rétabli, la racine de nos maux publics coupée ; d'autre côté la Flandre ouverte, l'embouchure de ſes rivières captive, la porte de ſon ſecours fermée, la ſource de ſon abondance en notre pouvoir ; & ce que je vois n'eſt rien encor au prix de ce que je prévois, ſi-tôt que V. A. y reportera la terreur de ſes armes. Diſpenſez moi donc, MONSEIGNEUR, de profaner des effets ſi merveilleux, & des atentes ſi hautes, par la baſſeſſe de mes idées, & par l'impuiſſance de mes expreſſions ; & trouvez bon que demeurant dans un reſpectueux ſilence, je n'ajoute rien ici qu'une proteſtation très-inviolable d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble, très-obéiſſant & très-paſſionné ſerviteur,

P. CORNEILLE.

ARGUMENT

ARGUMENT
DE RODOGUNE.

APPIAN ALEXANDRIN

Au livre des Guerres de Syrie ſur la fin.

DEmétrius, ſurnommé Nicanor, roi de Syrie, entreprit la guerre contre les Parthes, & étant devenu leur priſonnier, vécut dans la cour de leur roi Phraate, dont il épouſa la ſœur, nommée Rodogune. Cependant Diodotus, domeſtique des rois précédens, s'empara du trône de Syrie, & y fit aſſoir un Alexandre encor enfant, fils d'Alexandre le bâtard, & d'une fille de Ptolomée. Ayant gouverné quelque tems comme ſon tuteur, il ſe défit de ce malheureux pupille, & eut l'inſolence de prendre lui-même la couronne, ſous un nouveau nom de Tryphon qu'il ſe donna. Mais Antiochus, frère du roi priſonnier, ayant apris à Rhodes ſa captivité, & les troubles qui l'avaient ſuivie, revint dans le pays, où ayant défait Tryphon avec beaucoup de peine, il le fit mourir : de là il porta

ſes armes contre Phraate, lui redemandant ſon frère, & vaincu dans une bataille, il ſe tua lui-même. Démétrius retourné en ſon royaume, fut tué par ſa femme Cléopatre, qui lui dreſſa des embuches, en haine de cette ſeconde femme Rodogune qu'il avait épouſée, dont elle avait conçu une telle indignation, que pour s'en venger elle avait épouſé ce même Antiochus, frère de ſon mari. Elle avait eu deux fils de Démétrius, l'un nommé Seleucus, & l'autre Antiochus, dont elle tua le premier d'un coup de fléche ſi-tôt qu'il eut pris le diadême après la mort de ſon père, ſoit qu'elle craignît qu'il ne la voulût venger, ſoit que l'impétuoſité de la même fureur la portât à ce nouveau parricide. Antiochus lui ſuccéda, qui contraignit cette mauvaiſe mère de boire le poiſon qu'elle lui avait préparé. C'eſt ainſi qu'elle fut enfin punie.

Voilà ce que m'a prêté l'hiſtoire, où j'ai changé les circonſtances de quelques incidens, pour leur donner plus de bienſéance. Je me ſuis ſervi du nom de Nicanor plutôt que de celui de Démétrius, à cauſe que le vers ſoufrait plus aiſément l'un que l'autre. J'ai ſupoſé qu'il n'avait pas encor épouſé Rodogune, afin que ſes deux fils puſſent avoir de l'amour pour elle, ſans choquer

les ſpectateurs, qui euſſent trouvé étrange cette paſſion pour la veuve de leur père, ſi j'euſſe ſuivi l'hiſtoire. L'ordre de leur naiſſance incertain, Rodogune priſonnière quoiqu'elle ne vint jamais en Syrie, la haine de Cléopatre pour elle, la propoſition ſanglante qu'elle fait à ſes fils, celle que cette princeſſe eſt obligée de leur faire pour ſe garantir, l'inclination qu'elle a pour Antiochus, & la jalouſe fureur de cette mère qui ſe réſout plutôt à perdre ſes fils, qu'à ſe voir ſujette de ſa rivale, ne ſont que des embelliſſemens de l'invention, & des acheminemens vraiſemblables à l'effet dénaturé que me préſentait l'hiſtoire, & que les loix du poëme ne me permettaient pas de changer. Je l'ai même adouci tant que j'ai pû en Antiochus, que j'avais fait trop honnête-homme dans le reſte de l'ouvrage, pour forcer à la fin ſa mère à s'empoiſonner elle-même.

On s'étonnera peut-être de ce que j'ai donné à cette tragédie le nom de Rodogune, plutôt que celui de Cléopatre, ſur qui tombe toute l'action tragique; & même on pourra douter ſi la liberté de la poëſie peut s'étendre juſqu'à feindre un ſujet entier ſous des noms véritables, comme j'ai fait ici, où depuis la narration du premier acte qui

ſert de fondement au reſte, juſques aux effets qui paraiſſent dans le cinquiéme, il n'y a rien que l'hiſtoire avoue.

Pour le premier, je confeſſe ingénument que ce poëme devait plutôt porter le nom de Cléopatre, que de Rodogune : mais ce qui m'a fait en uſer ainſi, a été la peur que j'ai eüe qu'à ce nom le peuple ne ſe laiſſât préocuper des idées de cette fameuſe & dernière reine d'Egypte, & ne confondit cette reine de Syrie avec *elle*, s'il l'entendait prononcer. C'eſt pour cette même raiſon que j'ai évité de le mêler dans mes vers, n'ayant jamais fait parler de cette ſeconde Médée que ſous celui de la reine ; & je me ſuis enhardi à cette licence d'autant plus librement que j'ai remarqué parmi nos anciens maîtres, qu'ils ſe ſont fort peu mis en peine de donner à leurs poëmes le nom des héros qu'ils y faiſaient paraître, & leur ont ſouvent fait porter celui des chœurs, qui ont encor bien moins de part dans l'action que les perſonnages épiſodiques comme Rodogune, témoin les Trachiniennes de Sophocle, que nous n'aurions jamais voulu nommer autrement que la mort d'Hercule.

Pour le ſecond point, je le tiens un peu plus

dificile à réſoudre, & n'en voudrais pas donner mon opinion pour bonne; j'ai cru que pourvû que nous conſervaſſions les effets de l'hiſtoire, toutes les circonſtances, ou comme je viens de les nommer, les achévemens, étaient en notre pouvoir; au moins je ne penſe point avoir vû de régle qui reſtreigne cette liberté que j'ai priſe. Je m'en ſuis aſſez bien trouvé en cette tragédie; mais comme je l'ai pouſſée encor plus loin dans Héraclius que je viens de mettre ſur le théatre, ce ſera en le donnant au public que je tâcherai de la juſtifier, ſi je vois que les ſavans s'en ofenſent, ou que le peuple en murmure. Cependant ceux qui auront quelque ſcrupule, m'obligeront de conſidérer les deux Electres de Sophocle & d'Euripide, qui conſervant le même effet, y parviennent par des voies ſi diférentes, qu'il faut néceſſairement conclure que l'une des deux eſt tout-à-fait de l'invention de ſon auteur. Ils pouront encor jetter l'œil ſur l'Iphigénie *in Tauris*, que notre Ariſtote nous donne pour exemple d'une parfaite tragédie, & qui a bien la mine d'être toute de même nature, vû qu'elle n'eſt fondée que ſur cette feinte que Diane enleva Iphigénie du ſacrifice dans une nuée, & ſupoſa une

biche en ſa place. Enfin ils pouront prendre garde à l'Hélène d'Euripide, où la principale action & les épiſodes, le nœud & le dénouement ſont entiérement inventés ſous des noms véritables.

Au reſte, ſi quelqu'un a la curioſité de voir cette hiſtoire plus au long, qu'il prenne la peine de lire Juſtin qui la commence au trente-ſixiéme livre, & l'ayant quitée la reprend ſur la fin du trente-huitiéme, & l'achève au trente-neuvième. Il la raporte un peu autrement, & ne dit pas que Cléopatre tua ſon mari, mais qu'elle l'abandonna, & qu'il fut tué par le commandement d'un des capitaines d'un Alexandre qu'il lui opoſe. Il varie auſſi beaucoup ſur ce qui regarde Tryphon & ſon pupille qu'il nomme Antiochus, & ne s'acorde avec Appian que ſur ce qui ſe paſſa entre la mère & les deux fils.

Le premier livre des Machabées aux chapitres 11. 13. 14. & 15. parle de ces guerres de Tryphon, & de la priſon de Démétrius chez les Parthes; mais il nomme ce pupille Antiochus ainſi que Juſtin, & atribue la défaite de Tryphon à Antiochus fils de Démétrius, & non pas à ſon frère, comme fait Appian que j'ai ſuivi, & ne dit rien du reſte.

Joſeph au treizième livre des antiquités judaïques, nomme encor ce pupille de Tryphon, Antiochus, fait marier Cléopatre à Antiochus frère de Démétrius, durant la captivité de ce premier mari chez les Parthes, lui atribue la défaite & la mort de Tryphon, s'acorde avec Juſtin touchant la mort de Démétrius abandonné & non pas tué par ſa femme, & ne parle point de ce qu'Appian & lui raportent d'elle & de ſes deux fils, dont j'ai fait cette tragédie.

ACTEURS.

CLÉOPATRE, reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.

SELEUCUS, } fils de Démétrius & de Cléo-
ANTIOCHUS, } patre.

RODOGUNE, ſœur de Phraates, *roi des* Parthes.

TIMAGENE, gouverneur des deux princes.

ORONTE, ambaſſadeur de Phraates.

LAONICE, ſœur de Timagène, confidente de Cléopatre.

La ſcène eſt à Séleucie, dans le palais royal.

RODOGUNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

a) ENFIN ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,

a) *Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit &c.*] A ce magnifique début qui annonce la réunion entre la Perſe & la Syrie, & la nomination d'un roi, &c. on croirait que ce ſont des princes qui parlent de ces grands intérêts, (quoiqu'un prince ne diſe guères qu'un jour eſt pompeux.) Ce ſont malheureuſement deux ſubalternes qui ouvrent la piéce. *Corneille* dans ſon examen, dit qu'on lui reprocha cette faute : il était preſque le ſeul qui eût apris aux français à juger. Avant lui on n'était pas difficile. Il n'y a guères de connaiſſeurs quand il n'y a point de modèles.

Qui d'un trouble ſi long doit diſſiper la nuit ;
Ce grand jour où l'hymen étoufant la vengeance,
Entre le Parthe & nous remet l'intelligence,
Afranchit ſa princeſſe, & nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix ;
b) Ce grand jour eſt venu, mon frère, où notre reine,
Ceſſant de plus tenir la couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous ſon ſilence obſtiné,
De deux princes jumeaux nous déclarer l'aîné ;
Et l'avantage ſeul d'un moment de naiſſance,
Dont elle a juſqu'ici caché la connaiſſance,
Mettant au plus heureux le ſceptre dans la main,

Les défauts de cette expoſition, ſont, 1°. qu'on ne ſait point qui parle ; 2°. qu'on ne ſait point de qui l'on parle ; 3°. qu'on ne ſait point où l'on parle. Les premiers vers doivent mettre le ſpectateur au fait autant qu'il eſt poſſible.

b) *Ce grand jour eſt venu, mon frère, où notre reine.*] Quelle reine ? elle n'eſt pas nommée dans cette ſcène.

On ne dit point que l'on ſoit en Syrie, & il faudrait le dire d'abord.

c) *Celle que dans les fers elle aimait à gêner.*] Le mot *gêner* ne ſignifie parmi nous qu'embarraſſer, inquiéter. Ainſi *Pyrrhus* dit à *Andromaque*, Ah ! que vous me gê-

Va faire l'un ſujet, & l'autre ſouverain.
Mais n'admirez-vous point que cette même reine
Le donne pour époux à l'objet de ſa haine,
Et n'en doit faire un roi, qu'afin de couronner
c) Celle que dans les fers elle aimait à gêner ?
Rodogune par elle en eſclave traitée,
d) Par elle va ſe voir ſur le trône montée,
Puiſque celui des deux qu'elle nommera roi
Lui doit donner la main & recevoir ſa foi.

TIMAGENE.

e) Pour le mieux admirer *f*) trouvez bon, je vous prie,
Que j'aprenne de vous les troubles de Syrie.

nez ! Il vient à la vérité originairement de *géhenne*, vieux mot tiré de la bible, qui ſignifie *torture*, *priſon*, mais jamais il n'eſt pris en ce dernier ſens.

d) *Par elle ſe va voir ſur le trône montée*,] n'eſt pas français. Une machine eſt montée par quelqu'un ; une reine n'eſt pas montée au trône par un autre.

e) *Pour le mieux admirer.*] Ce *le* ne ſe raporte à rien ; & *pour le mieux admirer* eſt un peu du ſtile comique.

f) *Trouvez bon, je vous prie, &c.*] Tout cela reſſemble trop à une converſation familière de deux domeſtiques qui s'entretiennent des avantures de leurs maîtres ſans aucun art.

J'en ai vû les premiers, & me ſouviens encor
g) Des malheureux ſuccès du grand roi Nicanor;
h) Quand des Parthes vaincus preſſant l'adroite fuite,
Il tomba dans leurs fers au bout de ſa pourſuite.
Je n'ai pas oublié que cet événement
i) Du perfide Tryphon fit le ſoulévement.
Voyant le roi captif, la reine déſolée,
Il crut pouvoir ſaiſir *k*) la couronne ébranlée;
Et le ſort favorable à ſon lâche atentat
Mit d'abord ſous ſes loix la moitié de l'état.
La reine craignant tout de ces nouveaux orages,
En ſut mettre à l'abri ſes plus précieux gages;

g) *Des malheureux ſuccès.*] *Succès* veut dire au propre, événement heureux; mais il eſt permis de dire, *malheureux*, *mauvais*, *funeſte ſuccès.*

h) *Quand des Parthes vaincus preſſant l'adroite fuite.*] Il ſemble qu'il ait preſſé les Parthes de fuir. L'auteur veut dire que *Nicanor* pourſuivait les Parthes fuïans.

i) *Du perfide Triphon.*] Le ſpectateur ne ſait pas quel eſt ce *Triphon*; il falait le dire.

k) *La couronne ébranlée.*] Un empire, un trône peut être ébranlé, mais non pas une couronne. Il faut toujours que la métaphore ſoit juſte.

l) *Enlever à Memphis*,] eſt impropre. Elle les porta; les conduiſit à Memphis, les cacha dans Memphis. *Enlever à Memphis*, ſignifie tout le contraire; *enlever à*, ſigni-

Et pour n'expoſer pas l'enfance de ſes fils,
Me les fit chez ſon frère *l*) enlever à Memphis.
Là nous n'avons rien ſû que de la renommée,
Qui par un bruit confus *m*) diverſement ſemée,
N'a porté juſqu'à nous ces grands renverſemens
Que ſous l'obſcurité de cent déguiſemens.

LAONICE.

Sachez donc que Tryphon après quatre batailles
n) Ayant ſû nous réduire à ces ſeules murailles,
En forma *o*) tôt le ſiége, & pour comble d'éfroi,

ſie, *ôter à, dérober à, enlever le Palladium à Troye, enlever Hélène à Paris.*

m) *Diverſement ſemée.*] Il ne faudrait pas imiter cette phraſe, quoique l'idée ſoit intelligible. On ne dit pas, *ſemer la renommée*, comme on dit dans le diſcours familier, *ſemer un bruit. La renommée diverſement ſemée par un bruit*, cela n'eſt pas français. La raiſon en eſt, qu'un bruit ne ſéme pas, & que toute métaphore doit être d'une extrême juſteſſe.

n) *Ayant ſû nous réduire à ces ſeules murailles.*] Quelles ſont ces murailles? Ne falait-il pas d'abord nommer *Séleucie*? Ce ſont là des fautes contre l'art, non pas un manque de génie. Cet oubli des convenances ne diminue point le mérite de l'invention.

o) *Tôt*] ne ſe dit plus, il eſt devenu bas.

Un faux bruit *p*) s'y coula touchant la mort du roi.
Le peuple épouvanté, qui déja dans ſon ame
Ne ſuivait qu'à regret les ordres d'une femme,
Voulut forcer la reine à choiſir un époux.
Que pouvait-elle faire, & ſeule, & contre tous?
q) Croyant ſon mari mort, elle épouſa ſon frère;
r) L'effet montra ſoudain ce conſeil ſalutaire.

p) *S'y coula*,] n'eſt pas d'un ſtile noble.

q) *Croyant ſon mari mort, elle épouſa ſon frère.*] Il ſemble qu'elle épouſa ſon propre frère. Ne devait-on pas exprimer qu'elle épouſa le frère de ſon mari? L'auteur ne devait-il pas lever cette petite équivoque, avec d'autant plus de ſoin, qu'on pouvait épouſer ſon frère en Perſe, en Syrie, en Egypte, à Athènes, en Paleſtine; ce n'eſt là qu'une très-légère négligence, mais il faut toujours faire voir combien il importe de parler purement ſa langue & d'être toujours clair.

r) *L'effet montra ſoudain ce conſeil ſalutaire.*] Montrer une choſe bonne ou mauvaiſe, utile ou dangereuſe, ne ſignifie pas montrer que cette choſe eſt telle, prouver qu'elle eſt telle. Il montrait ſes bleſſures mortelles, ne dit pas, il montrait que ſes bleſſures étaient mortelles.

s) *Trainer l'heur avec ſoi.*] On a déja remarqué que *l'heur* ne ſe dit plus; mais on ne traine avec ſoi ni l'*heur* ni le *bonheur*. *Trainer* donne toujours l'idée de quelque choſe de douloureux ou d'humiliant; on traine ſa miſère,

Le prince Antiochus devenu nouveau roi
Sembla de tous côtés *s*) traîner l'heur avec ſoi:
La victoire atachée au progrès de ſes armes,
t) Sur nos fiers ennemis rejetta nos allarmes;
Et la mort de Tryphon dans un dernier combat
Changeant tout notre ſort lui rendit tout l'état.
u) Quelque promeſſe alors qu'il eût faite à la mère

ſa honte; on traine une vie obſcure. Les rois vaincus étaient trainés au capitole. *Et trainé ſans honneur autour de nos murailles.* Le mot *trainer* eſt encor heureuſement employé pour ſignifier une douce violence, & alors il eſt mis pour *entraîner. Charmant, jeune, trainant tous les cœurs après ſoi.*

t) *Sur nos fiers ennemis rejetta les allarmes.*] Le mot eſt impropre; on ne rejette point des allarmes ſur un autre, comme on rejette une faute, un ſoupçon &c. ſur un autre. Les allarmes ſont dans les hommes, parmi les hommes, & non ſur les hommes. On ne peut trop repéter que la proprieté des termes eſt toujours fondée en raiſon.

u) *Quelque promeſſe alors qu'il eût faite à la mère.*] Il n'eſt pas dit que cette veuve de *Nicanor* était *Cléopatre*, mère des deux princes, & que le roi *Antiochus* avait promis de rendre la couronne aux enfans du premier lit. Le ſpectateur a beſoin qu'on lui débrouille cette hiſtoire. *Cléopatre* n'eſt pas nommée une ſeule fois dans la piéce.

De remettre ſes fils au trône de leur père,
Il témoigna ſi peu de la vouloir tenir,
Qu'elle n'oſa jamais les faire revenir.
Ayant régné ſept ans, ſon *x*) ardeur militaire
Ralluma cette guerre *y*) où ſucomba ſon frère:
Il ataqua le Parthe, & ſe crut aſſez fort
z) Pour en vènger ſur lui la priſon & la mort.

Juſque

Corneille en donne pour raiſon, qu'on aurait pû la confondre avec la *Cléopatre* de *Céſar*; mais il n'y a guère d'aparence que les ſpectateurs inſtruits, qui inſtruiſent bientôt les autres, euſſent pris cette reine de Syrie pour la maîtreſſe de *Céſar*. Et puis, comment cet *Antiochus* avait-il promis de rendre le royaume aux deux princes? devaient-ils régner tous deux enſemble? Tout cela eſt un peu confus dans le fonds, & eſt exprimé confuſément; pluſieurs lecteurs en ſont révoltés. On eſt plus indulgent à la repréſentation.

x) *Ardeur militaire.*] Ce mot *militaire* eſt tecnique, c'eſt-à-dire, un terme d'art; le *pas militaire*, la *diſcipline militaire*, l'*ordre militaire de St. Louïs*. Il faut en poëſie employer les mots *guerrière*, *belliqueuſe*.

y) *Où ſucomba ſon frère.*] Rien ne fait mieux voir la néceſſité abſolue d'écrire purement que l'erreur où jette ce mot *ſucomba*. Il fait croire qu'un frère d'*Antiochus* ſucomba dans cette nouvelle guerre. Point du tout; il eſt queſtion du roi *Nicanor* qui avait ſucombé dans la guerre

précé-

Juſque dans ſes états il lui porta la guerre;
Il s'y fit partout craindre à l'égal du tonnerre;
Il lui donna bataille, où mille beaux exploits...
a) Je vous achéverai le reſte une autre fois.
b) Un des princes ſurvient.
(*Laonice veut ſe retirer.*)

---

précédente ; il falait *avait ſucombé*. Cela ſeul jette des obſcurités ſur cette expoſition. N'oublions jamais que la pureté du ſtile eſt d'une néceſſité indiſpenſable.

Quand on voit que celui qui conte cette hiſtoire s'interrompt *aux mille beaux exploits* de cet *Antiochus*, *craint à l'égal du tonnerre*, *& qui donna bataille*, cette interruption qui laiſſe le ſpectateur ſi peu inſtruit, lui ôte l'envie de s'inſtruire, & il a falu tout l'art & toutes les reſſources du génie de *Corneille* pour renouer le fil de l'intérêt.

z) *Pour en venger ſur lui.*] La conſtruction eſt obſcure & vicieuſe ; *en* ſe raporte au frère, & *lui* ſe raporte au Parthe. La dificulté d'employer les pronoms & les conjonctions, ſans nuire à la clarté & à l'élégance, eſt très grande en français.

a) *Je vous achéverai le reſte une autre fois*,] eſt du ſtile comique.

b) *Un des princes ſurvient.*] On ne ſait point quel prince, & *Antiochus* ne ſe nommant point, laiſſe le ſpectateur incertain.

SCENE II.

ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

ANTIOCHUS.

c) DEmeurez, Laonice;
Vous pouvez, comme lui, me rendre *d*) un bon ofice.
Dans l'état où je ſuis, triſte, & *e*) plein de ſouci,
Si j'eſpère beaucoup, je crains beaucoup auſſi.

c) On ne ſait encor ſi c'eſt *Antiochus* ou *Séleucus* qui parle. On ignore même que l'un eſt *Antiochus*, l'autre *Séleucus*. Il eſt à remarquer qu'*Antiochus* n'eſt nommé qu'au quatriéme acte à la ſcène 3. & *Séleucus* à la ſcène 5. & que *Cléopatre* n'eſt jamais nommée. Il falait d'abord inſtruire les ſpectateurs. Le lecteur doit ſentir la dificulté extrême d'expliquer tant de choſes dans une ſeule ſcène, & de les énoncer d'une manière intéreſſante. Mais voyez l'expoſition de *Bajazet*; il y avait autant de préliminaires dont il falait parler. Cependant quelle netteté! comme tous les caractères ſont annoncés! avec quelle heureuſe facilité tout eſt dévelopé!

d) *Un bon ofice.*] Jamais ce mot familier ne doit entrer dans le ſtile tragique.

e) *Plein de ſouci*,] n'eſt pas aſſez noble.

Un ſeul mot aujourd'hui maître de ma fortune,
f) M'ôte, ou donne à jamais le ſceptre, & Rodogune;
Et *g*) de tous les mortels ce ſecret révélé
Me rend le plus content, ou le plus déſolé.
h) Je vois dans le hazard tous les biens que j'eſpère,
Et ne puis être heureux ſans le malheur d'un frère,
Mais d'un frère ſi cher, qu'une ſainte amitié
Fait ſur moi de ſes maux rejaillir la moitié.
i) Donc pour moins hazarder j'aime mieux moins prétendre;

f) *M'ôte, ou donne à jamais un ſceptre ou Rodogune.*] Il vaudrait mieux qu'on ſût déja qui eſt *Rodogune*. Il eſt encor plus important de faire connaître tout d'un coup les perſonages auxquels on doit s'intéreſſer, que les événemens paſſés avant l'action.

g) *De tous les mortels ce ſecret révélé.*] Il ſemble par la phraſe que ce ſecret ait été révélé par tous les mortels. On n'inſiſte ici ſur ces petites fautes que pour faire voir aux jeunes auteurs quelle atention demande l'art des vers.

h) *Je vois dans le hazard tous les biens que j'eſpère*,] eſt impropre & louche. *Voir dans le hazard*, ne ſignifie pas, mon bien eſt au hazard, mon bien eſt hazardé. Cette expreſſion n'eſt pas françaiſe.

i) *Donc pour moins hazarder.*] *Donc* ne doit preſque jamais entrer dans un vers, encor moins le commencer.

Et pour *k*) rompre le coup que mon cœur n'oſe atendre,
l) Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
M'aſſurer de celui qui m'eſt plus précieux.
Heureux, ſi ſans atendre *m*) un fâcheux droit d'aîneſſe,

Quoi donc ſe dit très-bien, parce que la ſillabe *quoi* adoucit la dureté de la ſillabe *donc*.

Racine a dit, *Je ſuis donc un témoin de leur peu de puiſſance*. Mais remarquez que ce mot eſt gliſſé dans le vers, & que ſa rudeſſe eſt adoucie par la voyelle qui le ſuit. Peu de nos auteurs ont ſû employer cet enchaînement harmonieux de voyelles & de conſonnes. Les vers les mieux penſés & les plus exacts rebutent quelquefois. On en ignore la raiſon ; elle vient du défaut d'harmonie.

k) *Rompre le coup.*] J'ai déja remarqué qu'on ne rompt point un coup ; on le pare, on le détourne, on l'afaiblit, on le repouſſe ; de plus, on prononce ces mots comme *rompre le cou* ; il faut éviter cette équivoque. Si l'expreſſion, *rompre un coup*, eſt priſe des jeux, comme par exemple, du jeu de dés, où l'on dit *rompre le coup*, quand on arrête les dés de ſon adverſaire, cette figure alors eſt indigne du ſtile noble.

l) *Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux.*] On eſt étonné d'abord, qu'un prince cède un trône pour avoir une femme. Cette ſeule idée fit tomber *Pertharite*, qui redemandait ſa propre épouſe, & dont la vertu pou-

Pour un trône incertain j'en obtiens la princeſſe,
Et puis par ce partage épargner les ſoupirs
Qui naîtraient de ma peine, ou de ſes déplaiſirs!
Va le voir de ma part, Timagène, & lui dire
Que pour cette beauté je lui cède l'empire;
Mais *n*) porte lui ſi haut la douceur de régner,
o) Qu'à cet éclat du trône il ſe laiſſe gagner,

vait excuſer cette faibleſſe. Mais dans *Pertharite* cette ceſſion eſt la cataſtrophe. Ici elle commence la piéce. *Antiochus* eſt déterminé par ſon amitié pour ſon frère *Séleucus*, ainſi que par ſon amour pour *Rodogune*. Ce qui déplaît dans *Pertharite* ne déplaît pas ici; tout dépend des circonſtances où l'auteur fait mettre ſes perſonages. Peut-être eût-il falu qu'*Antiochus* eût paru éperdûment amoureux, & qu'on s'intéreſſât déja à ſa paſſion, pour qu'on excuſât davantage ce début par lequel il renonce au trône.

m) *Un fâcheux droit d'aîneſſe.*] Le mot propre *eſt incertain;* car ce droit n'eſt point fâcheux pour celui qui aura le trône & *Rodogune*. *Fâcheux* d'ailleurs n'eſt pas noble.

n) *Porte lui ſi haut la douceur de régner.*] On ne porte point haut une douceur, cela eſt impropre, négligé, & peu français. *Racine* dit, *Œnone, fais briller la couronne à ſes yeux.* C'eſt ainſi qu'il faut s'exprimer.

o) *Qu'à cet éclat du trône il ſe laiſſe gagner.*] *Qu'il ſe laiſſe éblouïr* eſt le mot propre; mais *ſe laiſſer gagner à un éclat*, afaiblit cette belle idée.

Qu'il s'en laiſſe éblouïr juſqu'à ne pas connaître
A quel prix je conſens de l'accepter pour maître.

SCENE III.

ANTIOCHUS, LAONICE.

ANTIOCHUS.

ET vous, en ma faveur voyez *p*) ce cher objet,
Et tâchez d'abaiſſer ſes yeux ſur un ſujet
Qui peut-être aujourd'hui porterait la couronne,
S'il n'atachait les ſiens à ſa ſeule perſonne,
Et ne la préférait à cet illuſtre rang
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur ſang.

p) *Ce cher objet.*] N'eſt-il pas un peu du ſtile de l'idile ? Le ton de la piéce n'eſt pas juſqu'à préſent au-deſſus de la haute comédie.

q) *Seigneur, le prince vient, &c.*] Quel prince ? Le ſpectateur peut-il ſavoir ſi c'eſt *Séleucus* ou *Antiochus* ? La réponſe de *Timagène* ne ſemble-t-elle pas un reproche ? & ſi ce *Timagène* était un homme de cœur, ſon diſcours ſec ne paraîtrait-il pas ſignifier, Chargez vous vous-même

SCENE IV.

ANTIOCHUS, LAONICE, TIMAGENE.

TIMAGENE.

q) SEigneur, le prince vient, & votre amour
lui-même
Lui peut ſans interprète ofrir le diadême.

ANTIOCHUS.

r) Ah! je tremble, & la peur d'un trop juſte refus
Rend ma langue muette & mon eſprit confus.

---

d'une propoſition ſi humiliante ? dites vous-même à votre frère que vous renoncez au droit de régner.

r) *Ah! je tremble, & la peur d'un trop juſte refus.*] *Antiochus* qui tremble que ſon frère n'accepte pas l'empire, a-t-il des ſentimens bien élevés ? Ne devait-il pas préparer les ſpectateurs à cette averſion qu'il a montrée pour régner ? J'ai vû de bons critiques penſer ainſi. Je ſoumet au public leur jugement & mes doutes.

SCENE V.

SELEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

SELEUCUS.

s) VOus puis-je en confiance expliquer ma penſée ?

ANTIOCHUS.

Parlez, notre amitié par ce doute eſt bleſſée.

SELEUCUS.

Hélas ! c'eſt le malheur que je crains aujourd'hui;
L'égalité, mon frère, en eſt le ferme apui,
C'en eſt le fondement, la liaiſon, le gage;
Et voyant d'un côté tomber tout l'avantage,

s) *Vous puis-je en confiance expliquer ma penſée ?*] On ne ſait point encor que c'eſt *Séleucus* qui parle. Il était aiſé de remédier à ce petit défaut.

t) *Jette ſur l'un de nous trop de honte.*] Pourquoi trop de honte ? Y a-t-il de la honte à n'être pas l'aîné ? & s'il eſt honteux de ne pas régner, pourquoi céder le trône ſi vîte ?

u) *Mais ſi vous le voulez, j'en ſais bien le remède.*] Ce vers eſt de la haute comédie. On a déja dit que cet uſage continua trop longtems.

Avec juſte raiſon je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompue en rompe les doux nœuds,
Et que ce jour fatal à l'heur de notre vie
t) Jette ſur l'un de nous trop de honte, ou d'envie.

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un ſentiment,
Cette peur me touchait, mon frère, également;
u) Mais ſi vous le voulez, j'en ſais bien le remède.

SELEUCUS.

Si je le veux! bien plus, *x*) je l'aporte, & vous cède
Tout ce que la couronne a de charmant en ſoi.
Oui, ſeigneur, car je parle à préſent à mon roi:
Pour le trône cédé, cédez moi Rodogune,
Et je n'envîrai point votre haute fortune.
Ainſi notre deſtin n'aura rien de honteux,

x) ——— *Je l'aporte & vous cède, &c.*] Il paraît ſingulier que *Séleucus* ait préciſément la même idée que ſon frère. Il y a beaucoup d'art à les repréſenter unis de l'amitié la plus tendre ; n'y en a-t-il point un peu trop à leur faire naître en même tems une idée ſi contraire au caractère de tous les princes ? cela eſt-il bien naturel ? peut-être que non. Cependant les deux frères intéreſſent; pourquoi ? parce qu'ils s'aiment ; & le ſpectateur voit déja dans quel embaras ils vont ſe précipiter l'un & l'autre.

Ainſi notre bonheur n'aura rien de douteux ;
Et nous mépriſerons ce foible droit d'aîneſſe,
Vous, ſatisfait du trône, & moi, de la princeſſe.

ANTIOCHUS.

Hélas !

SELEUCUS.

Recevez-vous l'ofre avec déplaiſir ?

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer ofre une ardeur de choiſir,
Qui de la même main qui me cède un empire
M'arrache un bien plus grand, & le ſeul où j'aſpire ?

SELEUCUS.

Rodogune ?

y) *Elle vaut bien un trône. Elle vaut tout ce qu'en a l'Aſie.*] Ces diſcours ſont d'un ſtile familier, & *il faut que je le die*, eſt plus qu'inutile ; car lorſqu'on ſe ſert de ces tours, *il faut que je le diſe*, *que je l'avouë*, *que j'en convienne*, c'eſt pour exprimer ſa répugnance. *Mon ennemi a des vertus, il faut que j'en convienne. Je vais vous aprendre une choſe déſagréable, mais il faut que je la diſe. Antiochus* n'a aucune répugnance à dire que *Rodogune* eſt préférable aux trônes de l'Aſie.

z) *Vous l'aimez donc mon frère ? ..... & vous l'aimez auſſi.*] Pluſieurs critiques demandent, comment deux frères ſi unis, & qui n'ont tous deux qu'un même ſentiment, ont pû ſe cacher une paſſion dont l'aveu inve-

ANTIOCHUS.

Elle-même, ils en ſont les témoins.

SELEUCUS.

Quoi, l'eſtimez-vous tant ?

ANTIOCHUS.

Quoi, l'eſtimez-vous moins ?

SELEUCUS.

y) Elle vaut bien un trône, il faut que je le die.

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Aſie.

SELEUCUS.

z) Vous l'aimez donc, mon frère ?

lontaire échape à tous ceux qui l'éprouvent ? comment ne ſe ſont-ils pas au moins ſoupçonnés l'un l'autre d'être rivaux ? Quoi ! tous deux débutent par ſe céder le trône pour une maîtreſſe ! A peine ſerait-il permis d'abandonner ſon droit à une couronne pour une femme dont on ſerait adoré ; & deux princes commencent par préférer à l'empire une femme à laquelle ils n'ont pas ſeulement déclaré leur amour.

C'eſt au lecteur à s'interroger lui-même, à ſe demander quel effet cette idée fait ſur lui, ſi ce double ſacrifice eſt vraiſemblable, s'il n'eſt pas un peu romaneſque ? Mais auſſi il faut conſidérer que ces princes ne cèdent pas abſolument le trône, mais un droit incertain au trône. Voilà ce qui les juſtifie.

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez auſſi,
C'eſt-là tout mon malheur, c'eſt-là tout mon ſouci.
J'eſpérais que l'éclat dont le trône ſe pare
Toucherait vos déſirs plus qu'un objet ſi rare;
Mais auſſi-bien qu'à moi ſon prix vous eſt connu,
Et dans ce juſte choix vous m'avez prévenu.
Ah, déplorable prince!

SELEUCUS.

Ah, deſtin trop contraire!

ANTIOCHUS.

Que ne ferais-je point contre un autre qu'un frère?

SELEUCUS.

a) O mon cher frère! ô nom pour un rival trop doux!

a) *O mon cher frère! ô nom pour un rival trop doux!*] répare tout d'un coup ce que leur propoſition ſemble avoir de trop aviliſſant & de trop concerté: mais ces répétitions par écho, *que ne ferais-je point contre un autre!* ſont-elles aſſez nobles, aſſez tragiques, & d'un aſſez bon goût?

b) *Amour, qui doit ici vaincre de vous ou d'elle?*] Cette apoſtrophe à l'amour eſt-elle digne de la tragédie?

c) *L'amour, l'amour doit vaincre.*] Cette réponſe ne ſent-elle pas un peu plus l'idile que la tragédie? Remar-

Que ne ferais-je point contre un autre que vous?

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle!

SELEUCUS.

b) Amour, qui doit ici vaincre de vous, ou d'elle?

ANTIOCHUS.

c) L'amour, l'amour doit vaincre, & la triſte amitié
Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.
Un grand cœur cède un trône, & le cède avec gloire.
Cet effort de vertu couronne ſa mémoire;
Mais *d*) lorſqu'un digne objet a pû nous enflammer,
Qui le cède eſt un lâche, & ne ſait pas aimer.
De tous deux Rodogune a charmé le courage;
Ceſſons par trop d'amour de lui faire un outrage.
Elle doit épouſer, non pas vous, non pas moi,

quez que *Racine* qui a tant traité l'amour, n'a jamais dit *l'amour doit vaincre*, il n'y a pas une maxime pareille, même dans *Bérénice*. En général ces maximes ne touchent jamais. Tous ceux qui ont dit que *Racine* ſacrifiait tout à l'amour, & que les héros de *Corneille* étaient toujours ſupérieurs à cette paſſion, n'avaient pas examiné ces deux auteurs. Il eſt très-commun de lire, & très-rare de lire avec fruit.

d) *Et lorſqu'un digne objet, &c.*] Cette maxime n'eſt-elle pas encor plus convenable à un berger qu'à un prin-

Mais de moi, mais de vous, quiconque ſera roi:
La couronne entre nous flote encor incertaine;
Mais ſans incertitude elle doit être reine;
Cependant aveuglés dans notre vain projet,
Nous la faiſions tous deux la femme d'un ſujet!
Régnons, l'ambition ne peut être que belle,
Et pour elle quitée, & repriſe pour elle,
Et ce trône, où tous deux nous oſions renoncer,
Souhaitons le tous deux afin de l'y placer:
C'eſt dans notre deſtin le ſeul conſeil à prendre;
Nous pouvons nous en plaindre, & nous devons
l'atendre.

SELEUCUS.

Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand jour

ce? *Qui cède ſa maîtreſſe eſt un lâche, & ne ſait pas aimer; & qui cède un trône eſt un grand cœur.* Avouons que ni dans *Cyrus*, ni dans *Clélie* on ne trouve point de ſentences amoureuſes d'une ſemblable afféterie. *Louis Racine*, fils de l'immortel *Jean Racine*, s'élève avec force contre ces idées dans ſon traité de la poëſie, pag. 355. & ajoute: *La femme qui mérite ce grand ſacrifice eſt cependant une femme très-peu eſtimable; & l'on peut remarquer que dans les tragédies de Corneille toutes ces femmes adorées par leurs amans, ſont par les qualités de leur ame des femmes très-communes; ce n'eſt que par la beauté que Cléopatre captive Céſar, & qu'Emilie a tout empire ſur Cinna.*

Notre amitié triomphe auſſi-bien que l'amour.
Ces deux ſiéges fameux *e*) de Thèbes & de Troye,
Qui *f*) mirent l'une en ſang, l'autre aux flammes en proye,
N'eurent pour fondement à leurs maux infinis
Que ceux que contre nous le ſort a réunis.
Il ſéme entre nous deux toute la jalouſie,
Qui dépeupla la Grèce, & ſacagea l'Aſie;
Un même eſpoir du ſceptre eſt permis à tous deux,
Pour la même beauté nous faiſons mêmes vœux.
Thèbes périt pour l'un, Troye a brûlé pour l'autre.

Cet auteur judicieux en excepte ſans doute *Pauline*, qui immole ſi noblement ſon amour à ſon devoir.

Ajoutons à cette remarque que les deux frères diſent leurs ſecrets devant deux ſubalternes, & que *Timagène* eſt le confident des amours des deux frères. Comment ces deux frères qui ſont ſi unis ne ſe ſont-ils pas avoüé ce qu'ils ont avoüé à un domeſtique ?

e) *De Thèbes & de Troye.*] Les citations des ſiéges de Troye & de Thèbes, ſont peut-être étrangères à ce qui ſe paſſe. Ne pourait-on pas dire, *non erat his locus* ?

f) *Mirent l'une en ſang, l'autre aux flammes en proye.*] On ne met point en ſang une ville ; on ne la met point en proye ; on la livre, on l'abandonne en proye.

g) Tout va choir en ma main, ou tomber en la vôtre.

En vain votre amitié tâchait à partager,
Et ſi j'oſe tout dire, un titre aſſez léger,
Un droit d'aîneſſe obſcur ſur la foi d'une mère,
Va combler l'un de gloire, & l'autre de miſère.
Que de ſujets de plainte en ce double intérêt
Aura le malheureux contre un ſi foible arrêt!
Que de ſources de haine! *h*) Hélas, jugez le reſte,
Craignez-en avec moi l'événement funeſte;

Ou

g) *Tout va choir en ma main.*] Le mot de *choir*, même du tems de *Corneille*, ne pouvait être employé pour tomber en partage.

h) *Hélas! jugez le reſte.*] *Jugez du reſte* était l'expreſſion propre. Juger quelque choſe, c'eſt porter un arrêt; juger de quelque choſe, c'eſt dire ſon ſentiment.

i) *Dans nos cœurs mieux unis ne verſera que joye*,] ne ſe dirait pas aujourd'hui, & c'était même alors une faute; on ne verſe point joye. La ſcène eſt belle pour le fonds, & les ſentimens l'embelliſſent encore.

On demande à préſent un ſtile plus châtié, plus élégant, plus ſoutenu: on ne pardonne plus ce qu'on pardonnait à un grand homme qui avait ouvert la carrière; & c'eſt à préſent ſurtout qu'on peut dire:

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Eſt toujours, quoi qu'il faſſe, un mauvais écrivain.

Quand

Ou plutôt avec moi faites un digne effort
Pour armer votre cœur contre un ſi triſte ſort.
Malgré l'éclat du trône, & l'amour d'une femme,
Faiſons ſi bien régner l'amitié ſur notre ame,
Qu'étoufant dans leur perte un regret ſuborneur,
Dans le bonheur d'un frère on trouve ſon bonheur.
Ainſi ce qui jadis perdit Thèbes & Troye,
g) Dans nos cœurs mieux unis ne verſera que joye;
Ainſi notre amitié triomphante à ſon tour,
Vaincra la jalouſie en cédant à l'amour;
Et de notre deſtin bravant l'ordre barbare,

Quand des piéces romaneſques réuſſiſſent de nos jours au théatre par les ſituations, ſi elles fourmillent de barbariſmes, d'obſcurités, de vers durs, elles ſont regardées par les connaiſſeurs comme de très-mauvais ouvrages.

Je crois que malgré tous ces défauts, cette ſcène doit toujours réuſſir au théatre. L'amitié tendre des deux frères touche d'abord. On excuſe leur deſſein de céder le trône, parce qu'ils ſont jeunes, & qu'on pardonne tout à la jeuneſſe paſſionnée & ſans expérience; mais ſurtout parce que le droit au trône eſt incertain. La bonne foi avec laquelle ces princes ſe parlent, doit plaire au public. Leurs réflexions, que *Rodogune* doit apartenir à celui qui ſera nommé roi, forment tout d'un coup le nœud de la piéce, & le triomphe de l'amitié ſur l'amour & ſur l'ambition finit cette ſcène parfaitement.

Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourez-vous, mon frère ?

SELEUCUS.

Ah, que vous me preſſez !
Je le voudrai du moins, mon frère, & c'eſt aſſez ;
Et ma raiſon ſur moi gardera tant d'empire,
Que je déſavoûrai mon cœur, s'il en ſoupire.

ANTIOCHUS.

J'embraſſe comme vous ces nobles ſentimens ;
Mais allons leur donner le ſecours des ſermens,
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée,
Les dieux contre un tel coup aſſurent ſa durée.

SELEUCUS.

Allons, allons l'étraindre au pied de leurs autels,
Par des liens ſacrés & des nœuds immortels.

---

h) *Pour la reprendre donc &c.*] Ces diſcours de confidens, cette hiſtoire interrompue & recommencée, ſont condamnés univerſellement.

SCENE VI.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

PEut-on plus dignement mériter la couronne ?

TIMAGENE.

Je ne ſuis point ſurpris de ce qui vous étonne ;
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
J'ai prévû leur conſtance, & j'ai plaint leur malheur.
Mais de grace achevez l'hiſtoire commencée.

LAONICE.

h) Pour la reprendre donc où nous l'avons laiſſée,
Les Parthes au combat par les nôtres forcés,
Tantôt preſque vainqueurs, tantôt preſqu'enfoncés,
Sur l'une & l'autre armée également heureuſe
Virent longtems voler la victoire douteuſe ;
Mais la fortune enfin ſe tourna contre nous,
Si bien qu'Antiochus percé de mille coups,
Prêt de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
Lui voulut dérober les reſtes de ſa vie ;
Et préférant aux fers la gloire de périr,

h) Tous deux débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertiſſement me font une fatigue.

Lui-même par ſa main acheva de mourir.
La reine ayant apris cette triſte nouvelle,
En reçut *i*) tôt après une autre plus cruelle,
Que Nicanor vivait, que ſur un faux raport
De ce premier époux elle avait cru la mort,
Que piqué juſqu'au vif contre ſon hyménée
Son ame à l'imiter s'était déterminée,
Et que pour s'afranchir des fers de ſon vainqueur
k) Il allait épouſer la princeſſe ſa ſœur.
C'eſt cette Rodogune, où l'un & l'autre frère
Trouve *l*) encor les apas qu'avait trouvés leur père.
m) La reine envoye en vain pour ſe juſtifier;
On a beau la défendre, on a beau le prier,

i) *Si bien que — tôt après — piqué juſqu'au vif.*] Expreſſions trop familières qu'il faut éviter.

k) *Il allait épouſer la princeſſe ſa ſœur.*] Sœur de qui? ce n'eſt pas de *Cléopatre ;* c'eſt *Rodogune.* Elle eſt nommée dans la liſte des acteurs, ſœur de *Phraates* roi des Parthes; on n'eſt pas plus inſtruit pour cela, & le nom de *Phraates* n'eſt pas prononcé dans la piéce.

l) *Encor les apas.*] Cet *encor* ſemble dire que *Rodogune* a conſervé ſa beauté, que les deux fils la trouvent auſſi belle que le père l'avait trouvée. Le théatre qui permet l'amour, ne permet point qu'on aime une femme uniquement parce qu'elle eſt belle. Un tel amour n'eſt jamais tragique.

On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable ;
Et ſon amour nouveau la veut croire coupable :
Son erreur eſt un crime, & pour l'en punir mieux,
Il veut même épouſer Rodogune à ſes yeux,
Arracher de ſon front le ſacré diadême,
Pour ceindre une autre tête en ſa préſence même :
Soit qu'ainſi ſa vengeance eût plus d'indignité,
Soit qu'ainſi cet hymen *n*) eût plus d'autorité,
Et qu'il aſſurât mieux par cette barbarie
Aux enfans qui naîtraient le trône de Syrie.
Mais tandis qu'animé de colère & d'amour
Il vient déshériter ſes fils par ſon retour,
o) Et qu'un gros eſcadron de Parthes pleins de joye
Conduit ces deux amans, & court comme à la proye,

TAYLOR INST. OXFORD

m) *La reine envoye.*] Ce tour n'eſt pas aſſez élégant ; il eſt un peu de gazette.

n) *Eût plus d'autorité.*] On ne voit pas ce que c'eſt que l'*autorité* d'un hymen, ni pourquoi ce ſecond mariage eût été plus reſpectable en préſence de l'épouſe répudiée, ni pourquoi cette inſulte à *Cléopatre* eût mieux aſſuré le trône aux enfans d'un ſecond lit.

o) *Et qu'un gros eſcadron plein de joye.*] Plaignons ici la gêne où la rime met la poëſie. Ce *plein de joye* eſt pour rimer à proye : & *comme à la proye* eſt encor une faute ; car pourquoi ce *comme* ?

La reine au déſeſpoir de n'en rien obtenir
Se réſout de ſe perdre, ou de le prévenir.
Elle oublie un mari qui veut ceſſer de l'être,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître;
Et changeant à regret ſon amour en horreur,
Elle abandonne tout à ſa juſte fureur.
Elle-même leur dreſſe une embuche au paſſage,
p) Se mêle dans les coups, porte par-tout ſa rage,
En pouſſe juſqu'au bout les furieux effets.
Que vous dirai-je enfin ? les Parthes ſont *défaits*,
Le roi meurt, & dit-on, par la main de la reine.
Rodogune captive eſt livrée à ſa haine;
Tous les maux qu'un eſclave endure dans les fers,
Alors ſans moi, mon frère, elle les eût ſouferts.
La reine à la gêner *q*) prenant mille délices,

p) *Se mêle dans les coups.*] Il valait mieux, *ſe mêle aux combatans.*

q) *Prenant mille délices.*] On prend plaiſir, & non des délices à quelque choſe; & on n'en prend point mille.

r) *L'ordre de ſes ſuplices.*] Il falait, *le ſoin de ſes ſuplices.* On ne commet point un ordre.

s) *Cette ame toute en feu.*] Expreſſion triviale pour rimer à *peu.* Dans quelle contrainte la rime jette !

t) *En jure la vengeance.*] Cet *en* eſt mal placé; il ſemble que le Parthe jure la vengeance du peu.

Ne commettait qu'à moi *r*) l'ordre de ſes ſuplices;
Mais quoi que m'ordonnât *s*) cette ame toute en feu,
Je promettais beaucoup, & j'exécutais peu.
Le Parthe cependant *t*) en jure la vengeance:
Sur nous à main armée il fond *u*) en diligence,
Nous ſurprend, nous aſſiége, & fait un tel effort,
Que la ville aux abois, on lui parle d'acord.
x) Il veut fermer l'oreille enflé de l'avantage;
Mais voyant parmi nous Rodogune en ôtage,
Enfin il craint pour elle, *y*) & nous daigne écouter;
Et c'eſt ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter.
La reine de l'Egypte a rapellé nos princes,
Pour remettre à l'aîné ſon trône & ſes provinces.
Rodogune a paru ſortant de ſa priſon,
Comme un *z*) ſoleil levant deſſus notre horiſon.

u) *En diligence.*] Expreſſion trop commune.

x) *Il veut fermer l'oreille enflé de l'avantage.*] Ce mot indéfini *de l'avantage*, ne peut être admis ici. Il faut *de cet avantage*, ou *de ſon avantage.*

y) ——— *Il nous daigne écouter*
Et c'eſt ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter.] Cela eſt louche & obſcur. Il ſemble qu'on aille exécuter ce qu'on a écouté.

z) *Le ſoleil levant — le Parthe a décampé.*] Expreſſions trop négligées: mais il y a un grand germe d'intérêt dans

Le Parthe a décampé preſſé par d'autres guerres ;
Contre l'Arménien qui ravage ſes terres
a) D'un ennemi cruel il s'eſt fait notre apui.
b) La paix finit la haine, & pour comble aujourd'hui,
Dois-je dire de bonne, ou mauvaiſe fortune ?
Nos deux princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGENE.

Si-tôt qu'ils ont paru tous deux en cette cour,
Ils ont vû Rodogune, & j'ai vû leur amour :
Mais comme étant rivaux nous les *trouvons à* plaindre,
Connaiſſant leur vertu je n'en vois rien à craindre.
Pour vous qui gouvernez cet objet de leurs vœux...

LAONICE.

Je n'ai point encor vû qu'elle aime aucun des deux.

la ſituation que *Timagène* expoſe. Il eût été à déſirer que les détails euſſent été exprimés avec plus d'élégance : on a remarqué déja que *Racine* eſt le premier qui ait eu ce talent.

a) *D'un ennemi.*] Il falait, d'*ennemi qu'il était. Je me fais votre ami d'un ennemi*, n'eſt pas français. On pourait dire, *d'un ennemi, je ſuis devenu un ami.*

b) *La paix finit la haine.*] La haine finit, on ne la finit pas.

c) *Mal propre*] ne doit pas entrer dans le ſtile noble ;

TIMAGENE.

Vous me trouvez *c*) mal propre à cette confidence,
Et peut-être *d*) à deſſein je la vois qui s'avance.
Adieu, *e*) je dois au rang qu'elle eſt prête à tenir
Du moins la liberté de vous entretenir.

SCENE VII.

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

JE ne ſais quel malheur aujourd'hui me menace,
Et *f*) coule dans ma joye une ſecrette glace.
Je tremble, Laonice, & te voulais parler,
g) Ou pour chaſſer ma crainte, ou pour m'en conſoler.

& que *Timagène* ſoit propre ou non à une confidence, c'eſt un trop petit objet.

d) *A deſſein qui s'avance.*] A quel deſſein ?

e) *Je dois au rang qu'elle eſt prête à tenir.*] *Timagène* doit du reſpect à *Rodogune*, indépendamment de ce mariage ; & il doit ſe retirer quand elle veut parler à ſa confidente.

f) *Coule une glace*] n'eſt pas du ſtile noble.

g) *Ou pour chaſſer ma crainte ou pour m'en conſoler.*] Cet *en* ſe raporte à la crainte par la phraſe ; il ſemble

LAONICE.

Quoi, madame, en ce jour pour vous ſi plein de gloire ?

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant que j'ai peine à tout croire.
La fortune me traite avec trop de reſpect,
Et le trône, & l'hymen, tout me devient ſuſpect.
h) L'hymen ſemble à mes yeux cacher quelque ſuplice,
Le trône ſous mes pas creuſer un précipice.
Je vois de nouveaux fers après les miens briſés,
Et je prens tous ces biens pour des maux déguiſés ;

qu'elle veuille ſe conſoler de ſa crainte. Il faut éviter ſoigneuſement ces amphibologies.

h) *L'hymen ſemble à mes yeux cacher quelque ſuplice &c.*] La poëſie françaiſe marche trop ſouvent avec le ſecours des antithèſes, & ces antithèſes ne ſont pas toujours juſtes. Comment *un hymen cache-t-il un ſuplice* ? comment *un trône* creuſe-t-il un précipice ? Le précipice peut être creuſé ſous le trône, & non par lui.

L'antithèſe des *premiers fers & des nouveaux*, *des biens & des maux* vient enſuite. Cette figure tant repétée eſt une puérilité dans un rhéteur, à plus forte raiſon dans une princeſſe.

i) *En a calmé la haine.*] On ne doit jamais ſe ſervir

En un mot, je crains tout de l'eſprit de la reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée *i*) en a calmé la haine.

RODOGUNE.

La haine entre les grands ſe calme rarement;
k) La paix ſouvent n'y ſert que d'un amuſement;
l) Et dans l'état où j'entre, à te parler ſans feinte,
m) Elle a lieu de me craindre, & je crains cette crainte;
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux états
n) Ce que j'ai dû de haine à de tels atentats;
J'oublie, & pleinement, toute mon avanture:

de la particule *en* dans ce cas-ci. Il falait, *la paix qu'elle a jurée a dû calmer ſa haine.* Cet *en* n'eſt pas français. On ne dit point, *j'en crains le couroux, j'en vois l'amour*, pour *je crains ſon couroux, je vois ſon amour.*

k) *La paix ſouvent n'y ſert que d'un amuſement.*] Ces réflexions générales & politiques ſont-elles d'une jeune femme? Qu'eſt-ce que la paix qui ſert d'amuſement à la haine?

l) *Et dans l'état où j'entre.*] On n'entre point dans un état; cela eſt proſaïque & impropre.

m) *Elle a lieu de me craindre & je crains cette crainte.*] Cela reſſemble un peu à un vers de parodie.

n) *Ce que j'ai dû de haine à de tels atentats.*] Elle n'a point parlé de ces atentats; l'auteur les a en vûe; il ré-

Mais une grande ofenſe eſt de cette nature,
o) Que toujours ſon auteur impute à l'ofenſé
Un vif reſſentiment dont il le croit bleſſé;
Et quoiqu'en aparence on les réconcilie,
Il le craint, il le hait, & jamais ne s'y fie;
Et toujours alarmé de cette illuſion,
Si-tôt qu'il peut le perdre, il prend l'ocaſion.
Telle eſt pour moi la reine.

LAONICE.

Ah, madame, *je jure*
Que par ce faux ſoupçon vous lui faites injure.
Vous devez oublier un déſeſpoir jaloux

pond à ſon idée. Mais *Rodogune*, par ce *mot tels*, ſupoſe qu'elle a dit ce qu'elle n'a point dit. Cependant le ſpectateur eſt ſi inſtruit des atentats de *Cléopatre*, qu'il entend aiſément ce que *Rodogune* veut dire. Je ne remarque cette négligence très-légère que pour faire voir combien l'éxactitude du ſtile eſt néceſſaire.

o) *Que toujours ſon auteur impute à l'ofenſé &c.*] Maxime toujours trop générale, diſſertation politique qui eſt un peu longue, & qui n'eſt pas exprimée avec aſſez d'élégance & de force : *de cette nature*, *que* : *Jamais ne s'y fie* &c. il vaut toujours mieux faire parler le ſentiment ; c'eſt là le défaut ordinaire de *Corneille*. *Rodogune* ſe plaignant de *Cléopatre*, & exprimant ce qu'elle craint d'un tel caractère, ferait bien plus d'effet qu'une diſſertation. Peut-être que *Corneille*

Où força ſon courage un infidéle époux.
Si teinte de ſon ſang, & toute furieuſe,
Elle vous traita lors en rivale odieuſe,
L'impétuoſité d'un premier mouvement
Engageait ſa vengeance à ce dur traitement:
Il falait un prétexte à vaincre ſa colère,
Il y falait du tems, & pour ne vous rien taire;
p) Quand je me diſpenſais à lui mal obéir,
Quand en votre faveur je ſemblais la trahir,
Peut-être qu'en ſon cœur plus douce, & *q*) repentie,
Elle en diſſimulait la meilleure partie;
Que ſe voyant tromper elle fermait les yeux,

a voulu préparer un peu par ce ton politique la propoſition atroce que fera *Rodogune* à ſes amans; mais auſſi toutes ces ſentences dans le goût de *Machiavel*, ne préparent point aux tendreſſes de l'amour & à ce caractère d'innocence timide que *Rodogune* prendra bientôt. Cela fait voir combien cette piéce était dificile à faire, & de quel embarras l'auteur a eu à ſe retirer.

p) *Quand je me diſpenſais à lui mal obéir*,] n'eſt pas français: on ſe diſpenſe d'une choſe & non à une choſe.

q) *Repentie*] ne l'eſt pas non plus, du moins aujourd'hui. On ne peut pas dire cette princeſſe *repentie*. Mais pourquoi n'employerions-nous pas une expreſſion néceſſaire dont l'équivalent eſt reçû dans toutes les langues de l'Europe?

Et qu'un peu de pitié la ſatisfaiſait mieux.
A préſent que l'amour ſuccède à la colère,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mère;
Et ſi de cet amour je la voyais ſortir,
Je jure de nouveau de vous en avertir.
Vous ſavez *r*) comme quoi je vous ſuis toute aquiſe:
Le roi ſoufrirait-il d'ailleurs quelque *ſurpriſe*?

RODOGUNE.

Qui que ce ſoit des deux qu'on couronne aujourd'hui,
Elle ſera ſa mère, & poura tout ſur lui.

LAONICE.

Qui que ce ſoit des deux, je ſai qu'il vous adore.
Connaiſſant leur amour pouvez-vous craindre encore?

RODOGUNE.

Oui, je crains leur hymen, & d'être à l'un des deux.

r) *Comme quoi*] ne ſe dit pas davantage; & *toute aquiſe* eſt du ſtile comique.

s) *Un avantage égal pour eux me ſolicite.*] Un avantage ne ſolicite point; & il n'y a point d'avantage dans l'égalité.

t) *Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympaties &c.*] C'eſt toujours le poëte qui parle; ce ſont toujours des maximes; la paſſion ne s'exprime point ainſi. Ces vers ſont

LAONICE.

Quoi ! ſont-ils des ſujets indignes de vos feux ?

RODOGUNE.

Comme ils ont même ſang avec pareil mérite,
s) Un avantage égal pour eux me ſollicite ;
Mais il eſt malaiſé dans cette égalité
Qu'un eſprit combatu ne panche d'un côté.
t) Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympaties,
Dont par le doux raport les ames aſſorties
S'atachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par ces je ne ſais quoi qu'on ne peut expliquer.
C'eſt par-là que l'un d'eux obtient la préférence :
Je crois voir l'autre encor avec indiférence ;
Mais cette indiférence eſt une averſion,
Lorſque je la compare avec ma paſſion.
u) Etrange effet d'amour ! incroyable chimère !
Je voudrais être à lui ſi je n'aimais ſon frère ;

agréables, quoique, *dont par le doux raport*, ne ſoit point français ; mais ces ames qui ſe laiſſent piquer, & ces *je ne ſais quoi*, apartiennent plus à la haute comédie qu'à la tragédie. Ces vers reſſemblent à ceux de la Suite du *Menteur* : *Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre*, comme on l'a déja remarqué.

u) *Etrange effet d'amour ! incroyable chimère.*] Elle voudrait bien être à *Séleucus*, ſi elle n'aimait pas *Antiochus* ;

Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
C'eſt que mon triſte ſort me livre entre ſes mains.

LAONICE.

x) Ne pourai-je ſervir une ſi belle flame ?

RODOGUNE.

y) Ne crois pas en tirer le ſecret de mon ame.
Quelque époux que le ciel veuille me deſtiner,
C'eſt à lui pleinement que je veux me donner.
De celui que je crains ſi je ſuis le partage,
Je ſaurai l'accepter avec même viſage ;
L'hymen me le rendra précieux à *z*) ſon tour,
Et le devoir fera ce qu'aurait fait l'amour,

Sans

ce n'eſt pas là une chimère incroyable : mais cet examen, cette diſſertation, cette comparaiſon de ſes ſentimens pour les deux frères n'eſt-il pas l'opoſé de la tragédie ?

x) *Ne pourai-je ſervir une ſi belle flame ?*] N'eſt-ce pas là un diſcours de ſoubrette ?

y) *Ne crois pas en tirer le ſecret de mon ame.*] Tirer n'eſt pas noble : cet *en* rend la phraſe incorrecte & louche.

z) *A ſon tour*] eſt de trop ; mais il faut rimer au mot *amour*. Cette gêne extrême ſe fait ſentir à tout moment.

a) *L'humeur forcée* — & *un autre qu'un mari*,] ſont dans le ſtile comique. *Racine* ſeul a ſû annoblir ces ſentimens qui demandent les tours les plus délicats.

Sans crainte qu'on reproche à mon *a*) humeur forcée,
Qu'un autre qu'un mari règne ſur ma penſée.

LAONICE.

Vous craignez que ma foi vous l'oſe reprocher!

RODOGUNE.

b) Que ne puis-je à moi-même auſſi-bien le cacher!

LAONICE.

Quoi que vous me cachiez, *c*) aiſément je devine;
Et pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le prince...

RODOGUNE.

Garde toi de nommer mon vainqueur.
d) Ma rougeur trahirait les ſecrets de mon cœur;

b) *Que ne puis-je à moi-même auſſi-bien le cacher!*] eſt d'une jeune fille timide & vertueuſe qui craint d'aimer. C'eſt au lecteur à voir ſi cette timide innocence s'acorde avec ces maximes de politique que *Rodogune* a étalées, & ſurtout avec la conduite qu'elle aura.

c) *Aiſément je devine*,] eſt d'une ſoubrette.

d) *Ma rougeur.*] Remarquez que tous les diſcours de *Rodogune* ſont dans le caractère d'une jeune perſonne qui craint de s'avouer à elle-même les ſentimens tendres & honêtes dont ſon cœur eſt touché. Cependant *Rodogune* n'eſt point jeune; elle épouſa *Nicanor* lorſque les deux frères étaient en bas âge; ils ont au moins vingt ans. Cette

Et je te voudrais mal de cette violence
Que ta dextérité ferait à mon ſilence ;
Même de peur qu'un mot par hazard échapé
Te faſſe voir ce cœur, & quels traits l'ont frapé,
Je romps un entretien dont la ſuite me bleſſe.
Adieu, mais ſouvien toi que c'eſt ſur ta promeſſe
Que mon eſprit reprend quelque tranquilité.

LAONICE.

Madame, aſſurez vous ſur ma fidélité.

Fin du premier acte.

rougeur, cette timidité, cette innocence ſemblent donc un peu outrées pour ſon âge ; elles s'acordent peu avec tant de maximes de politique ; elles conviennent encor moins à une femme qui bientôt demandera la tête de ſa belle-mère aux enfans même de cette belle-mère.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉOPATRE.

a) SERMENS fallacieux, ſalutaire contrainte
Que m'impoſa la force, & qu'accepta ma crainte!
Heureux déguiſemens d'un immortel couroux,
Vains fantômes d'état, évanouïſſez vous.
Si d'un péril preſſant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même il vous faut diſparaître;
b) Semblables à ces vœux dans l'orage formés

a) *Sermens fallacieux, ſalutaire contrainte.*] *Corneille* reparaît ici dans toute ſa pompe. L'éloquent *Boſſuet* eſt le ſeul qui ſe ſoit ſervi après lui de cette belle épithète, *fallacieux.* Pourquoi apauvrir la langue ? un mot conſacré par *Corneille* & *Boſſuet* peut-il être abandonné ?

Salutaire contrainte.] Il eſt dificile d'expliquer comment une ſalutaire contrainte eſt un vain fantôme d'état. Il manque là un peu de netteté & de naturel.

b) *Semblables à ces vœux.*] Une comparaiſon directe n'eſt point convenable à la tragédie. Les perſonnages ne doivent point être poëtes; la métaphore eſt toujours plus vraie, plus paſſionée. Il ſerait mieux de dire, *mes vœux*

Qu'éface un promt oubli quand les flots ſont calmés.
Et vous qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
c) Recours des impuiſſans, haine diſſimulée,
Digne vertu des rois, noble ſecret de cour,
Eclatez, il eſt tems, & voici notre jour.
d) Montrons nous toutes deux, non plus comme ſujettes,

formés dans l'orage ſont oubliés quand les flots ſont calmés. Mais il faudrait le dire dans d'auſſi beaux vers.

c) *Recours des impuiſſans*, ...

Digne vertu des rois, noble ſecret des cours,] paraît un peu d'un poëte qui cherche à montrer qu'il connaît la cour; mais une reine ne s'exprime point ainſi. *Recours des impuiſſans* paraît un défaut dans ce monologue noble & mâle; car un recours d'impuiſſant n'eſt pas une digne vertu des rois. La reine n'eſt point ici impuiſſante, puiſqu'elle dit que le Parthe eſt éloigné & qu'elle n'a rien à craindre. *Recours des impuiſſans, éclatez*, eſt une contradiction; car ce recours eſt *la haine diſſimulée*, la diſſimulation; & c'eſt préciſément ce qui n'éclate pas. Le ſens de tout cela eſt, *ceſſons de diſſimuler, éclatons;* mais ce ſens eſt noyé dans des paroles qui ſemblent plus pompeuſes que juſtes.

d) *Montrons nous toutes deux.*] Qui ſont ces deux? eſt-ce la haine diſſimulée & *Cléopatre*; voilà un aſſemblage bien extraordinaire! Comment *Cléopatre* & ſa haine

Mais telle que je ſuis, & telle que vous êtes.
Le Parthe eſt éloigné, nous pouvons tout oſer.
Nous n'avons rien à craindre, & rien à déguiſer.
e) Je hais, je règne encor. Laiſſons d'illuſtres marques,
En quitant, s'il le faut, *f*) ce haut rang des monarques.
g) Faiſons-en avec gloire un départ éclatant,

ſont-elles deux ? comment ſa haine eſt-elle *ſujette* ? C'eſt bien dommage que de ſi beaux morceaux ſoient ſi ſouvent défigurés par des tours ſi alembiqués.

e) *Je hais, je règne encor*,] eſt un coup de pinceau bien fier ; mais *laiſſons d'illuſtres marques* eſt faible ; on laiſſe des marques de quelque choſe. *Marque*, n'eſt là qu'un mot impropre, pour rimer à monarque. Plût à Dieu que du tems de *Corneille* un *Deſpréaux* eût pû l'accoutumer à faire des vers difficilement !

f) *Ce haut rang des monarques.*] *Ce haut rang* ſufiſait ; *des monarques* eſt de trop. La rime ſubjugue ſouvent le génie, & afaiblit l'éloquence.

g) *Faiſons-en avec gloire un départ éclatant*,] eſt barbare ; *faire un départ* n'eſt pas français ; *en avec* révolte l'oreille ; mais ſi elle n'a rien à craindre, comme elle le dit, pourquoi quiterait-elle le trône ? Elle commence par dire qu'elle ne veut plus diſſimuler, qu'elle veut tout oſer.

Et rendons le funeſte à celle qui l'atend.
C'eſt encor, c'eſt encor cette même ennemie
Qui cherchait ſes honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à ſon tour croit me faire la loi,
Et régner par mon ordre, *h*) & ſur vous, & ſur *moi.*
Tu m'eſtimes bien lâche, imprudente rivale,
Si tu vois que mon cœur juſques-là ſe ravale,
Qu'il ſoufre qu'un hymen qu'on t'a promis en vain
Te mette ta vengeance & mon ſceptre à la main.
Vois juſqu'où m'emporta l'amour du diadême,
Vois quel ſang il me coûte, & tremble pour toi-même ;
Tremble, te dis-je, & ſonge en dépit du *traité*,
Que pour t'en faire un don je l'ai trop *acheté.*

---

h) *Et ſur vous & ſur moi.*] A quoi ſe raporte ce *vous* ? il ne peut ſe raporter qu'au recours des impuiſſans, à cette haine diſſimulée dont elle a parlé treize vers auparavant; elle s'entretient donc avec ſa haine dans ce monologue. Convenons que cela n'eſt point dans la nature. Il régnait dans ce tems-là un faux goût dans toute l'Europe, dont on a eu beaucoup de peine à ſe défaire. Ces apoſtrophes à ſes paſſions, ces jeux d'eſprit, ces efforts qu'on faiſait pour ne pas parler naturellement, étaient à la mode en Italie, en Eſpagne, en Angleterre. *Corneille* dans les momens de

SCENE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

LAonice, vois-tu que le peuple s'aprête
Au pompeux apareil de cette grande fête ?

LAONICE.

La joye en eſt publique, & les princes tous deux
Des Syriens ravis emportent tous les vœux.
L'un & l'autre fait voir un mérite ſi rare,
i) Que le ſouhait confus entre les deux s'égare ;
k) Et ce qu'en quelques-uns on voit d'atachement
N'eſt qu'un faible *l*) aſcendant d'un premier mouvement.

paſſion ſe livra rarement à ce défaut ; mais il s'y laiſſa ſouvent entraîner dans les morceaux de déclamation. Le reſte du monologue eſt plein de force.

i) *Que le ſouhait confus &c.*] n'eſt pas français.

k) *Et ce qu'en quelques-uns.*] Cela forme un concours de ſillabes trop dures.

l) *Aſcendant d'un premier mouvement*,] eſt impropre : *l'aſcendant* veut dire la ſupériorité ; un mouvement n'a pas d'aſcendant.

m) Ils panchent d'un côté prêts à tomber de l'autre:
Leur choix pour s'afermir atend encor le vôtre;
Et de celui qu'ils font ils ſont ſi peu jaloux
Que votre ſecret ſû les réunira tous.

CLÉOPATRE.

Sais-tu que mon ſecret n'eſt pas ce que l'on penſe?

LAONICE.

J'atens avec eux tous celui de leur naiſſance.

CLÉOPATRE.

n) Pour un eſprit de cour, & nouri chez les grands,
Tes yeux dans leurs ſecrets ſont bien peu pénétrans.
Aprens, ma confidente, aprens à me connaître.

m) *Ils panchent d'un côté prêts à tomber de l'autre*,] ne ſignifie pas ce que l'auteur veut dire, ſe déclarer pour un des deux princes: le mot de *tomber* eſt impropre, il ne ſignifie jamais qu'une chute, excepté dans cette phraſe, je tombe d'acord.

n) *Pour un eſprit de cour, & nouri chez les grands*,] n'eſt pas le langage d'une reine. *Eſprit de cour* eſt une expreſſion bourgeoiſe; d'ailleurs pourquoi *Cléopatre* dit-elle tout cela à ſa confidente? elle ne l'employe à rien; & pour une ſi grande politique, *Cléopatre* paraît un peu imprudente de dire ainſi ſon ſecret inutilement.

o) *Si je cache en quel rang le ciel les a fait naître.*] C'eſt ainſi qu'on s'exprimerait, ſi on voulait dire qu'ils

o) Si je cache en quel rang le ciel les a fait naître,
Vois, vois que tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne régne, & je régne pour eux.
Quoique ce ſoit un bien que l'un & l'autre atende,
De crainte de le perdre aucun ne le demande :
p) Cependant je poſſède, & leur droit incertain
Me laiſſe avec leur ſort leur ſceptre dans la main.
q) Voilà mon grand ſecret. Sais-tu par quel myſtère
Je les laiſſais tous deux en dépôt chez mon frère ?

LAONICE.

J'ai cru qu'Antiochus les tenait éloignés,

ignorent leurs parens. Mais *je cache leur rang*, n'exprime pas *je cache qui des deux a le droit d'aîneſſe* ; & c'eſt ce dont il s'agit.

p) *Cependant je poſſède, & leur droit incertain.*] *Je poſſède* demande un régime ; *jouïr* eſt neutre quelquefois ; *poſſède* ne l'eſt pas : cependant je crois que cette hardieſſe eſt très-permiſe, & fait un bel effet.

q) *Voilà mon grand ſecret ; ſais-tu par quel myſtère.*] Il ſemble que *Cléopatre* ſe faſſe un petit plaiſir de faire valoir ſes méchancetés, à une fille qu'elle regarde comme un eſprit peu éclairé. On ne doit jamais faire de confidences qu'à ceux qui peuvent nous ſervir dans ce qu'on leur confie, ou à des amis qui arrachent un ſecret.

Pour jouïr des états qu'il avait regagnés.

CLÉOPATRE.

Il ocupait leur trône, & craignait leur préſence,
Et cette juſte crainte aſſurait ma puiſſance.
Mes ordres en étaient de point en point ſuivis.
Quand je le menaçais du retour de mes fils,
r) Voyant ce foudre prêt à ſervir ma colère,
s) Quoi qu'il me plût oſer, il n'oſait me déplaire;
Et content malgré lui du vain titre de roi,
S'il régnait au lieu d'eux, ce n'était que ſous moi.
t) Je te dirai bien plus. Sans violence aucune
J'aurais vû Nicanor épouſer Rodogune,

r) *Voyant ce foudre prêt à ſervir ma colère.*] *Ce foudre* peut-il convenir à des enfans en bas âge?

s) *Quoi qu'il me plût oſer, il n'oſait.*] Toute répétition qui n'enchérit pas, doit être évitée.

t) *Je te dirai bien plus; ſans violence aucune.*] Cet *aucune* à la fin d'un vers n'eſt toléré que dans la comédie. On peut voir une choſe ſans colère, ſans dépit, ſans reſſentiment. Le mot de *violence* n'eſt pas le mot propre.

u) *Son retour me fâchait plus que ſon hyménée.*] Ce mot *fâcher* ne doit jamais entrer dans la tragédie.

x) *Et j'aurais pû l'aimer, s'il ne l'eût couronnée.*] Il ne l'a point couronnée, il a voulu la couronner; ou s'il l'a épouſée en effet, *Rodogune* veut donc épouſer le fils de ſon mari. Cette obſcurité n'eſt point éclaircie dans la piéce.

Si content de lui plaire & de me dédaigner,
Il eût vécu chez elle en me laiſſant régner.
u) Son retour me fâchait plus que ſon hyménée,
x) Et j'aurais pû l'aimer, s'il ne l'eût couronnée.
Tu vis comme il y fit des efforts ſuperflus;
Je fis beaucoup alors, & ferais encor plus,
y) S'il était quelque voye, infame, ou légitime,
Que m'enſeignât la gloire, ou que m'ouvrît le crime,
Qui me pût conſerver un bien que j'ai chéri,
z) Juſqu'à verſer pour lui tout le ſang d'un mari.
Dans l'état pitoyable *a*) où m'en réduit la ſuite,
b) Délice de mon cœur, il faut que je te quite,

y) *S'il était quelque voie infame.*] *Infame* eſt trop fort. Un défaut trop commun au théatre avant *Racine* était de faire parler les méchans princes comme on parle d'eux, de leur faire dire qu'ils ſont méchans & exécrables : cela eſt trop éloigné de la nature. De plus, comment une voie infame eſt-elle enſeignée par la gloire ? elle peut l'être par l'ambition. Enfin quel intérêt a *Cléopatre* de dire tant de mal d'elle-même ?

z) *Juſqu'à verſer pour lui.*] Ce *pour lui* gâte la phraſe, auſſi-bien que le *que*, *qui*. Verſer du ſang pour un bien !

a) *Où m'en réduit la ſuite.*] C'eſt la ſuite du ſang qu'elle a verſé. Cela n'eſt pas net ; & cet *en* n'eſt pas heureuſement placé.

b) *Délice de mon cœur — l'amour que j'ai pour toi.*]

c) On m'y force, il le faut, mais on verra quel fruit
En recevra bientôt celle qui m'y réduit.
L'amour que j'ai pour toi *d*) tourne en haine pour elle :
e) Autant que l'un fut grand, l'autre ſera cruelle ;
Et puiſqu'en te perdant j'ai ſur qui me venger,
f) Ma perte eſt ſuportable, & mon mal eſt léger.

LAONICE.

Quoi, vous parlez encor *g*) de vengeance & de haine
Pour celle dont vous-même allez faire une reine ?

Ce ſont des expreſſions faites pour la *tendreſſe*, & non pour le trône. Un amour du trône qui ſe tourne en haine pour *Rodogune*, & l'un qui eſt grand, l'autre cruel, tout cela n'eſt nullement dans la nature.

c) *On m'y force.*] Ne faudrait-il pas expliquer comment elle eſt forcée à réſigner la couronne, puiſqu'elle vient de dire qu'elle n'a rien à craindre, que le péril eſt paſſé ? Ne devait-elle pas dire ſeulement, *on l'exige, je l'ai promis* ?

d) *Tourne en haine.*] L'amour du trône fait ſa haine pour *Rodogune*, mais ne tourne point en haine.

e) *Autant que l'un fut grand, l'autre ſera cruelle.*] La poëſie n'admet guères ces *l'un* & *l'autre.*

f) *Ma perte eſt ſuportable & mon mal eſt leger.*] Comment

CLÉOPATRE.

Quoi, je ferais un roi pour être ſon époux,
Et m'expoſer aux traits de ſon juſte couroux ?
h) N'aprendras-tu jamais, ame baſſe & groſſière,
A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire ?
Toi qui connais ce peuple, & ſais qu'aux champs de Mars
Lâchement d'une femme il ſuit les étendarts,
Que ſans Antiochus Tryphon m'eût dépouillée,
i) Que ſous lui ſon ardeur fut ſoudain réveillée,
Ne ſaurais-tu juger que ſi je nomme un roi,

peut-elle dire que la perte d'un rang qui la rend forcenée lui ſera ſuportable ?

g) *De vengeance & de haine pour celle &c.*] La particule *pour* ne peut convenir à *vengeance*. On n'a point de vengeance pour quelqu'un.

h) *N'aprendras-tu jamais, ame baſſe & groſſière.*] Ce n'eſt point cette confidente qui eſt groſſière, n'eſt-ce pas *Cléopatre* qui ſemble le devenir en parlant à une dame de ſa cour, comme on parlerait à une ſervante dont l'imbécilité metrait en colère ? & ici c'eſt une reine qui confie des crimes à une dame épouvantée de cette confidence inutile.

i) *Que ſous lui ſon ardeur ſoudain fut réveillée.*] Il ſemble que ce ſoit l'ardeur d'*Antiochus* ; & qu'eſt-ce qu'une ardeur réveillée ſous quelqu'un ?

k) C'eſt pour le commander, & combatre pour moi ?

l) J'en ai le choix en main avec le droit d'aîneſſe;
Et puiſqu'il en faut faire *m*) une aide à ma faibleſſe,
Que la guerre *n*) ſans lui ne peut ſe rallumer,
J'uſerai bien du droit que j'ai de le nommer.
o) On ne montera point au rang dont je dévale,
p) Qu'en épouſant ma haine au lieu de ma rivale :
Ce n'eſt qu'en me vengeant qu'on *q*) me le peut ravir ;
Et je ferai régner qui me voudra ſervir.

k) *C'eſt pour le commander, & combatre pour moi.*) On commande une armée, on commande à une nation. On ne commande point un homme, excepté lorſqu'à la guerre un homme eſt commandé par un autre pour être de tranchée, pour aller reconnaître, pour ataquer. *Pour le commander & combatre* n'eſt pas français : elle veut dire, *pour que je lui commande & qu'il combate pour moi.* Ces deux *pour* font un mauvais effet.

l) *Avoir un choix en main*, n'eſt ni régulier, ni noble.

m) *Une aide à ma faibleſſe*] eſt du ſtile familier.

n) *Sans lui.*] Elle entend, *ſans que je faſſe un roi.*

o) *On ne montera point au rang dont je dévale.*] *Dévaler* eſt trop bas, mais il était encor d'uſage du tems de Corneille.

p) *Qu'en épouſant ma haine au lieu de ma rivale.*] *Epou-*

LAONICE.

r) Je vous connaiſſais mal.

CLÉOPATRE.

s) Connais moi toute entière.
Quand je mis Rodogune en tes mains priſonnière,
Ce ne fut ni pitié, ni reſpect de ſon rang,
Qui m'arrêta le bras, & conſerva ſon ſang.
La mort d'Antiochus me laiſſait ſans armée,
Et d'une troupe en hâte à me ſuivre animée,
t) Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours,

ſer une haine au lieu d'une femme, eſt un jeu de mots, une équivoque qu'il ne faut jamais imiter.

q) *Me le peut ravir.*] Ce *le* ſe raporte au rang qui eſt trop loin.

r) *Je vous connaiſſais mal.*] Ce mot devrait, ce ſemble, faire rentrer *Cléopatre* en elle-même, & lui faire ſentir quelle imprudence elle commet, d'ouvrir ſans raiſon une ame ſi noire à une perſonne qui en eſt éfrayée.

s) *Connais moi toute entière*,] paraît d'une femme qui veut toujours parler, & non pas d'une reine habile. Car quel intérêt a-t-elle à vouloir ſe donner pour un monſtre à une femme étonnée de ces étranges aveux!

t) *Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours*,] eſt une phraſe obſcure, & qui n'eſt pas françaiſe. On ne ſait ſi ſa vengeance les a fait périr, ou s'ils ſont morts en

u) M'expoſaient à ſon frère, & faible, & ſans ſecours.

Je me voyais perdue à moins d'un tel ôtage :
Il vint, & ſa fureur craignit pour ce cher gage :
Il m'impoſa des loix, exigea des ſermens,
Et moi, j'acordai tout pour obtenir du tems.
Le tems eſt un tréſor plus grand qu'on ne peut croire:
J'en obtins, & je crus obtenir la victoire.
J'ai pû reprendre haleine, & ſous de faux aprêts...
Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès.
Ecoute, & tu verras quel eſt cet hyménée
Où ſe doit terminer cette illuſtre journée.

SCENE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, SELEUCUS, LAONICE.

CLÉOPATRE.

MEs enfans, prenez place. Enfin voici le jour

Si

voulant la venger ; & *beaucoup d'une troupe* n'eſt pas français.

u) *M'expoſaient à ſon frère & faible & ſans ſecours.*] Quel était ce frère ? on ne l'a point dit. Voilà, je crois, bien des fautes, & cependant le caractère de *Cléopatre* eſt impoſant,

Si doux à mes ſouhaits, ſi cher à mon amour,
Où je puis voir briller ſur une de vos têtes
Ce que j'ai conſervé parmi tant de tempêtes,
Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
Qui m'a coûté pour vous tant de ſoins & de pleurs.
Il peut vous ſouvenir quelles furent mes larmes,
Quand Tryphon me donna de ſi rudes allarmes,
Que pour ne vous pas voir expoſés à ſes coups,
Il falut me réſoudre à me priver de vous.
Quelles peines depuis, grands dieux, n'ai-je ſoufertes!
Chaque jour redoubla mes douleurs, & mes pertes.
Je vis votre royaume entre ces murs réduit.
Je crus mort votre père, & ſur un ſi faux bruit
Le peuple mutiné voulut avoir un maître;
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
x) Il falut ſatisfaire à ſon brutal déſir,

poſant, & excite un très-grand intérêt de curioſité; le ſpectateur eſt comme la confidente, il aprend de moment en moment des choſes dont il atend la ſuite.

x) *Il falut ſatisfaire à ſon brutal déſir.*] *Brutal déſir* eſt bas & convient à toute autre choſe qu'au déſir d'avoir un roi.

y) Et de peur qu'il n'en prît, il m'en falut choiſir ;
z) Pour vous ſauver l'état que n'euſſai-je pû faire ?
Je choiſis un époux avec des yeux de mère,
Votre oncle Antiochus, & j'eſpérai qu'en lui
Votre trône tombant trouverait un apui.
a) Mais à peine ſon bras en reléve la chûte,
Que par lui de nouveau le ſort me perſécute ;
Maître de votre état par ſa valeur ſauvé,
Il s'obſtine à remplir ce trône relevé :
Qui lui parle de vous atire ſa menace.
Il n'a défait Tryphon que pour prendre ſa place ;
Et de dépoſitaire, & de libérateur,
Il s'érige en tyran, & lâche uſurpateur.
Sa main l'en a puni, pardonnons à ſon *ombre* ;

y) *Et de peur qu'il n'en prît.*] Il faut, dans la rigueur, *de peur qu'il n'en prît un*, parce qu'il s'agit ici d'un roi, & non pas d'un nom générique.

z) *Pour vous ſauver l'état que n'euſſai-je pû faire ?*] n'eſt pas français. On ne peut dire, *je vous ſauvai l'état*, le peuple, la nation, au lieu de *je conſervai vos droits*. On dit, Je vous ai ſauvé votre fortune, parce que cette fortune vous apartenait, vous la perdiez ſans moi ; *j'ai ſauvé l'état*, mais non *je vous ai ſauvé l'état*.

a) *Mais à peine ſon bras en relève la chute.*] On ne relève point une chute ; on relève un trône tombé. Le

Auſſi-bien en un ſeul voici des maux ſans nombre.
Nicanor votre père, & mon premier époux...
Mais pourquoi lui donner encor des noms ſi doux,
Puiſque l'ayant cru mort il ſembla ne revivre
Que pour s'en dépouiller afin de nous pourſuivre?
b) Paſſons, je ne me puis ſouvenir ſans trembler
Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût acabler:
Je ne ſai s'il eſt digne, ou d'horreur, ou d'eſtime,
S'il plut aux dieux, ou non, s'il fut juſtice, ou crime;
Mais ſoit crime, ou juſtice, il eſt certain, mes fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis.
Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie,
Ne jetta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étais laſſe du trône, où d'éternels malheurs

reſte du diſcours de *Cléopatre* eſt très-artificieux, & plein de grandeur. Il ſemble que *Racine* l'ait pris en quelque choſe pour modèle du grand diſcours d'*Agrippine* à *Néron*; mais la ſituation de *Cléopatre* eſt bien plus frapante que celle d'*Agrippine*; l'intérêt eſt beaucoup plus grand, & la ſcène bien autrement intéreſſante.

b) *Paſſons, je ne me puis ſouvenir ſans trembler*
Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût acabler.]

Il ſemble par cette phraſe que *Cléopatre* trembla du coup que voulait porter *Nicanor*, & qu'elle l'empêcha de porter ce coup; elle veut dire le contraire.

Me comblaient chaque jour de nouvelles douleurs.
Ma vie eſt preſque uſée, & ce reſte inutile
Chez mon frère avec vous trouvait un ſûr aſyle :
Mais voir après douze ans, & de ſoins & de maux,
Un père vous ôter le fruit de mes travaux !
Mais voir votre couronne après lui deſtinée
Aux enfans qui naîtraient d'un ſecond hyménée !
A cette indignité je ne connus plus rien.
Je me crus tout permis *c*) pour garder votre bien.
Recevez donc, mes fils, de la main d'une mère
Un trône racheté par le malheur d'un père.
Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant ;
Et ſi j'en ai fait un en vous le rachetant,
Daigne du juſte ciel la bonté ſouveraine
Vous en laiſſant le fruit, m'en réſerver la peine,
Ne lancer que ſur moi les foudres mérités,
Et n'épandre ſur vous que des proſpérités !

c) *Pour garder votre bien.*] Il falait, *pour vous garder votre bien.*

d) *Juſques ici, madame, aucun ne met en doute &c.*] Ce diſcours d'*Antiochus* eſt d'une bienſéance qui lui gagne tous les cœurs.

e) *A plus qu'elle ne veut ſe voit ſouvent forcée.*] *Souvent* eſt de trop.

f) *Il faut paſſer l'éponge ou tirer le rideau.*] On ſent

ANTIOCHUS.

d) Juſques ici, madame, aucun ne met en doute
Les longs & grands travaux que notre amour vous coûte ;
Et nous croyons tenir des ſoins de cet amour
Ce doux eſpoir du trône auſſi-bien que le jour ;
Le récit nous en charme, & nous fait mieux comprendre
Quelles graces tous deux nous vous en devons rendre :
Mais afin qu'à jamais nous les puiſſions bénir,
Epargnez le dernier à notre ſouvenir.
Ce ſont fatalités dont l'ame embaraſſée
e) A plus qu'elle ne veut ſe voit ſouvent forcée.
Sur les noires couleurs d'un ſi triſte tableau
f) Il faut paſſer l'éponge, ou tirer le rideau ;
Un fils eſt criminel quand il les examine ;
Et quelque ſuite enfin que le ciel y deſtine,

aſſez que cette alternative d'éponge & de rideau fait un mauvais effet. Il ne faut employer l'alternative que quand on propoſe le choix de deux partis ; mais on ne propoſe point en parlant à ſa reine & à ſa mère le choix de deux expreſſions. De plus, ces expreſſions un peu triviales ne ſont pas dignes du ſtile tragique. Il en faut dire autant de la *ſuite que le ciel deſtine à ces noires couleurs.*

J'en rejette l'idée, & crois qu'en ces malheurs
Le ſilence ou l'oubli nous ſied mieux que les pleurs.
Nous atendons le ſceptre avec même eſpérance;
Mais ſi nous l'atendons, c'eſt ſans impatience;
Nous pouvons ſans régner vivre tous deux contens,
C'eſt le fruit de vos ſoins, jouïſſez-en longtems;
Il tombera ſur nous quand vous en ſerez laſſe:
Nous le recevrons lors de bien meilleure grace,
Et l'accepter ſi-tôt ſemble nous reprocher
De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SELEUCUS.

g) J'ajouterai, madame, à ce qu'a dit mon frère,
h) Que bien qu'avec plaiſir & *l'un* & *l'autre* eſpère,
i) L'ambition n'eſt pas notre plus grand déſir.

g) *J'ajouterai, madame, à ce qu'a dit mon frère.*] *Seleucus* ne parle pas ſi bien que ſon frère; il dit, *j'ajouterai*, & il n'ajoute rien.

h) *Que bien qu'avec plaiſir,*] eſt trop rude à l'oreille. On ne dit point *& l'un & l'autre*, à moins que le premier *&* ne lie la phraſe.

i) *L'ambition n'eſt pas notre plus grand deſir.*] *L'ambition* eſt une paſſion, & non un deſir.

k) *Et c'eſt bien la raiſon que pour tant de puiſſance.*] *C'eſt bien la raiſon* eſt du ſtile de la comédie. *Pour tant de puiſſance* ne forme pas un ſens net : eſt-ce pour la puiſ-

Régnez, nous le verrons tous deux avec plaiſir;
k) Et c'eſt bien la raiſon que pour tant de puiſſance
Nous vous rendions du moins un peu d'obéiſſance,
Et que celui de nous dont le ciel a fait choix
Sous votre illuſtre exemple aprenne l'art des rois.

CLÉOPATRE.

Dites tout, mes enfans, vous fuyez la couronne,
Non que ſon trop d'éclat ou ſon poids vous étonne;
L'unique fondement de cette averſion,
C'eſt la honte atachée à ſa poſſeſſion.
l) Elle paſſe à vos yeux pour la même infamie,
S'il faut la partager avec votre ennemie,
Et qu'un indigne hymen la faſſe retomber
m) Sur celle qui venait pour vous la dérober.
O nobles ſentimens d'une ame généreuſe!

ſance de la reine? eſt-ce pour la puiſſance de ſes enfans qui n'en ont aucune? eſt-ce pour celle qu'aura l'un d'eux?

l) *Elle paſſe à vos yeux pour la même infamie.*] Ces vers ne forment aucun ſens; la honte paſſe à vos yeux pour la même infamie, ſi un indigne hymen la fait retomber ſur celle qui venait &c. Le défaut vient principalement de *la même infamie* qui n'eſt pas français, & de ce que ce pronom *elle* qui ſe raporte par le ſens à *couronne*, eſt joint à *honte* par la conſtruction.

m) *Sur celle qui venait pour vous la dérober &c.*] Eſt-il vraiſemblable que *Cléopatre* n'ait pas ſoupçonné que ſes

O fils vraiment mes fils ! ô mère trop heureuſe !
Le ſort de votre père eſt enfin éclairci ;
Il était innocent, & je puis l'être auſſi ;
Il vous aima toujours, & ne fut mauvais père
Que charmé par la ſœur, ou forcé par le frère ;
Et dans cette embuſcade où ſon effort fut vain,
n) Rodogune, mes fils, le tua par ma main.
o) Ainſi de cet amour la fatale puiſſance
Vous coûte votre père, à moi mon innocence ;
Et ſi ma main pour vous n'avait tout atenté,
L'effet de cet amour vous aurait tout coûté.

enfans pouvaient aimer *Rodogune* ? peut-elle imaginer qu'ils ne veulent point régner avec *Rodogune*, parce que leur père a voulu autrefois l'épouſer ? *Rodogune* ſera-t-elle autre choſe que femme du roi ? celui qui régnera tiendra-t-il d'elle la couronne ? doit-elle s'écrier, *ô mère trop heureuſe !* Cet artifice n'eſt-il pas un peu groſſier ? Ne ſent-on pas que *Cléopatre* cherche un vain prétexte, que la raiſon déſavoue ? Si ſes deux fils étaient des imbéciles, parlerait-elle autrement ? Que ce ſecond diſcours de *Cléopatre* eſt au-deſſous du premier ! *Sur ce qu'elle venait*, expreſſion incorrecte & familière.

n) *Rodogune, mes fils, le tua par ma main.*] Cette auſſeté eſt trop ſenſible & trop révoltante ; & c'eſt bien là le cas de dire, Qui prouve trop ne prouve rien.

o) *Ainſi de cet amour la fatale puiſſance.*] *De cet amour*

p) Ainſi vous me rendrez l'innocence, & l'eſtime,
Lorſque vous punirez la cauſe de mon crime.
De cette même main qui vous a tout ſauvé,
Dans ſon ſang odieux je l'aurais bien lavé;
Mais comme vous aviez votre part aux ofenſes,
Je vous ai réſervé votre part aux vengeances;
Et pour ne tenir plus en ſuſpens vos eſprits,
q) Si vous voulez régner, le trône eſt à ce prix.
Entre deux fils que j'aime avec même tendreſſe,
Embraſſer ma querelle eſt le ſeul droit d'aîneſſe;

ne ſe raporte à rien : elle entend l'amour que *Nicanor* avait eu pour *Rodogune*.

p) *Ainſi vous me rendrez l'innocence & l'eſtime.*] *Vous me rendez l'eſtime*, ne peut ſe dire comme *vous me rendez l'innocence*; car l'innocence apartient à la perſonne, & l'eſtime eſt le ſentiment d'autrui. Vous me rendez mon innocence, ma raiſon, mon repos, ma gloire; mais non pas mon eſtime.

q) *Si vous voulez régner, le trône eſt à ce prix.*] La propoſition de donner le trône à qui aſſaſſinera *Rodogune* eſt-elle raiſonnable? Tout doit être vraiſemblable dans une tragédie. Eſt-il poſſible que *Cléopatre*, qui doit connaître les hommes, ne ſache pas qu'on ne fait point de telles propoſitions ſans avoir de très-fortes raiſons de croire qu'elles ſeront acceptées? Je dis plus; il faut que ces choſes horribles ſoient abſolument néceſſaires. Mais *Cléopatre*

r) La mort de Rodogune en nommera l'aîné.

Quoi, vous montrez tous deux un viſage étonné!
Redoutez-vous ſon frère? après la paix infame,
Que même en la jurant je déteſtais dans l'ame?
J'ai fait lever des gens par des ordres ſecrets,
Qu'à vous ſuivre en tous lieux vous trouverez tout prêts;

n'eſt point réduite à faire aſſaſſiner *Rodogune*, & encor moins à la faire aſſaſſiner par ſes fils. Elle vient de dire que le *Parthe* eſt éloigné, qu'elle eſt ſans *aucun danger*. *Rodogune* eſt en ſa puiſſance. Il paraît donc abſolument contre la raiſon que *Cléopatre* invite à ce crime ſes deux enfans dont elle doit vouloir être reſpectée. Si elle a tant d'envie de tuer *Rodogune*, elle le peut ſans *recourir* à ſes enfans. Cependant cette propoſition ſi peu préparée, ſi extraordinaire, prépare des événemens d'un ſi grand tragique, que le ſpectateur a toujours pardonné cette atrocité, quoiqu'elle ne ſoit ni dans la vérité hiſtorique, ni dans la vraiſemblance. La ſituation eſt théatrale, elle attache malgré la réflexion. Une invention purement raiſonable, peut être très-mauvaiſe. Une invention théatrale, que la raiſon condamne dans l'examen, peut faire un très-grand effet. C'eſt que l'imagination émuë de la grandeur du ſpectacle, ſe demande rarement compte de ſon plaiſir.

r) *La mort de Rodogune en nommera l'aîné.*

Quoi vous montrez tous deux un viſage étonné!]

Comment peut-elle être ſurpriſe que ſa propoſition ré-

Et tandis qu'il fait tête aux princes d'Arménie,
Nous pouvons ſans péril briſer ſa tyrannie.
Qui vous fait donc pâlir à cette juſte loi ?
Eſt-ce pitié pour elle ? eſt-ce haine pour moi ?
Voulez-vous l'épouſer afin qu'elle me brave,
Et mettre mon deſtin aux mains de mon eſclave ?
s) Vous ne répondez point ! allez, enfans ingrats,

volte ? Elle veut que le crime tienne lieu du droit d'aîneſſe. Celui des deux qui ne voudra pas tuer ſa maîtreſſe ſera le cadet & perdra le trône ; mais ſi tous deux veulent la tuer, qui ſera roi ? Il eſt clair que la propoſition de *Cléopatre* eſt abſurde autant qu'abominable ; & cependant elle forme un grand intérêt, parce qu'on veut voir ce qu'elle produira, parce que *Cléopatre* tient en ſa main la deſtinée de ſes enfans.

En nommera l'aîné.] Cet *en* ſe raporte à ſes deux fils ; mais comme il y a un vers entre deux, le ſens ne ſe préſente pas clairement. Il faut encor éviter de finir un vers par *aîné* quand l'autre finit par *aîneſſe*.

s) Vous ne répondez point ; allez, enfans ingrats.] *Cléopatre* n'eſt pas adroite, quoiqu'elle ſe ſoit donnée pour une femme très-habile. Dès qu'elle s'aperçoit que ſes enfans ont horreur de ſa propoſition, elle ne doit pas inſiſter. On ne perſuade point un crime horrible par de la colère & des emportemens. Quand *Phèdre* a laiſſé voir ſon amour à *Hipolite*, & qu'*Hipolite* répond, *Oubliez-vous que Théſée eſt mon père & votre époux* ? elle rentre alors en elle-même, & dit, *Et ſur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoi-*

Pour qui je crus en vain conſerver ces états;
J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre;
Et mon nom peut encor ici plus que le vôtre.

SELEUCUS.

Mais, madame, voyez que pour premier exploit..

CLÉOPATRE.

Mais que chacun de vous penſe à ce qu'il me doit.
Je ſais bien que le ſang qu'à vos mains je demande
N'eſt pas le digne eſſai d'une valeur bien grande;
Mais ſi vous me devez & le ſceptre, & *le jour*,
Ce doit être envers moi le ſceau de votre amour:
Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie;
Ce n'eſt qu'en m'imitant que l'on me *juſtifie*.

re ? Cela eſt dans la nature; mais peut-on ſupoſer qu'une reine qui a de l'expérience, perſiſte à révolter ſes enfans contre elle, en ſe rendant horrible à leurs yeux ? De quel droit leur dit-elle qu'elle peut diſpoſer du trône comme de ſa conquête, après avoir dit dans la ſcène précédente qu'elle eſt forcée de deſcendre du trône ? & comment peut-elle y être forcée en diſant qu'elle eſt maîtreſſe de tout ? Cette contradiction n'eſt-elle pas palpable ? Faut-il que toute cette piéce pleine de traits ſi fiers & ſi hardis, ſoit fondée ſur de ſi grandes inconſéquences ?

t) *De faire les ſurpris.*] Expreſſion trop triviale, ſurtout dans une circonſtance ſi tragique.

Rien ne vous ſert ici *t*) de faire les ſurpris ;
Je vous le dis encor, le trône eſt à ce prix ;
Je puis en diſpoſer comme de ma conquête ;
Point d'aîné, point de roi qu'en m'aportant ſa tête ;
Et puiſque mon ſeul choix *u*) vous y peut élever,
x) Pour jouïr de mon crime, il le faut achever.

SCENE IV.

SELEUCUS, ANTIOCHUS.

SELEUCUS.

y) ESt-il une conſtance à l'épreuve du foudre
Dont ce cruel arrêt met notre eſpoir en poudre ?

u) *Vous y peut élever.*] Cet *y* ſe raporte à *trône*, qui eſt quatre vers auparavant. Les pronoms, les adverbes doivent toujours être près des noms qu'ils déſignent. C'eſt une régle à laquelle il n'y a point d'exception.

x) *Pour jouïr de mon crime &c.*] Ce vers eſt très-beau. Mais comment une reine habile peut-elle avouer ſon crime à ſes enfans, & les preſſer d'en commettre un autre ?

y) *Eſt-il une conſtance à l'épreuve du foudre*
Dont le cruel arrêt met notre eſpoir en poudre &c.]

Voilà encor un foudre, dont un arrêt met un eſpoir en poudre ; & *Antiochus* répond par écho à cette figure inco-

ANTIOCHUS.

Eſt-il un coup de foudre à comparer aux coups
Que ce cruel arrêt vient de lancer ſur nous ?

SELEUCUS.

O haines, ô fureurs dignes d'une mégère !
O femme, que je n'oſe apeller encor mère !
Après que tes forfaits ont régné pleinement,
Ne ſaurais-tu ſoufrir qu'on régne innocemment ?
Quels atraits penſes-tu qu'ait pour nous la couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne ?
Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,

hérente. Nouvelle preuve du peu de ſoin qu'on prenait alors de châtier ſon ſtile. *Deſpréaux* eſt le premier qui ait apris comment on doit toujours parler en vers. La douleur reſpectueuſe d'*Antiochus* eſt auſſi contraire à l'hiſtoire qu'à la politique ordinaire des princes. Pluſieurs ont fait enfermer leurs mères pour de bien moindres crimes. *Cléopatre* vient d'avouer à ſes enfans qu'elle a aſſaſſiné leur père ; elle veut les forcer à aſſaſſiner leur maîtreſſe. Elle doit être à leurs yeux infiniment plus coupable que *Clitemneſtre* ne le fut pour *Oreſte*. Eſt-ce là le cas de dire, *j'aime ma mère* ? Mais ce ſentiment d'amour reſpectueux pour une mère, eſt ſi profondément gravé dans tous les cœurs bien faits, que tous les ſpectateurs penſent comme *Antiochus*. Telle eſt

Si pour monter au trône il faut te reſſembler ?

ANTIOCHUS.

Gardons plus de reſpect aux droits de la nature,
Et n'imputons qu'au ſort notre triſte avanture.
Nous le nommions cruel, mais il nous était doux,
Quand il ne nous donnait à combatre que nous.
Confidens tout enſemble & rivaux l'un de l'autre,
Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre;
Cependant à nous voir l'un de l'autre rivaux,
Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SELEUCUS.

Une douleur ſi ſage & ſi reſpectueuſe
Ou n'eſt guère ſenſible, ou guère impétueuſe ;

la magie de la poëſie ; le poëte tient les cœurs dans ſa main ; il peut, s'il veut, peindre *Antiochus* comme un *Oreſte*, & alors le public s'intéreſſera à ſa vengeance; il peut le peindre comme un prince ſévère & juſte, qui pour le bien de ſon état veut ôter le gouvernement à une femme homicide, le fléau de ſes ſujets : alors les ſpectateurs aplaudiront à ſa juſtice. Il peut le peindre ſoumis, reſpectueux, ataché à ſa mère, autant qu'indigné ; & alors le public partage les mêmes ſentimens. Cette dernière ſituation eſt la ſeule convenable à la conſtruction de cette tragédie, d'autant plus qu'*Antiochus* eſt repréſenté comme un jeune homme ſoumis ; mais auſſi ſon caractère eſt ſans force.

Et c'eſt en de tels maux avoir l'eſprit bien fort,
D'en connaître la cauſe, & l'imputer au ſort.
Pour moi, je ſens les miens avec plus de faibleſſe;
Plus leur cauſe m'eſt chère, & plus l'effet m'en bleſſe;
Non que pour m'en venger j'oſe entreprendre rien,
Je donnerais encor tout mon ſang pour le ſien.
Je ſais ce que je dois; mais dans cette contrainte,
Si je retiens mon bras, je laiſſe aller ma plainte,
Et j'eſtime qu'au point qu'elle nous a bleſſés,
Qui ne fait que s'en plaindre a du reſpect aſſez.
Voyez-vous bien quel eſt le miniſtère infame
Qu'oſe exiger de nous la haine d'une femme?
Voyez-vous qu'aſpirant à des crimes nouveaux,
Des deux princes ſes fils elle fait ſes boureaux?
Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire?

ANTIOCHUS.

Je vois bien plus encor, je vois qu'elle eſt ma mère;
Et plus je vois ſon crime z) indigne de ce rang,
Plus

z) *Indigne de ce rang.*] Ce mot de *rang* ne convient point à *mère*. On n'a point le rang de mère comme on a le rang de reine.

a) *Je vois les traits honteux dont nous ſommes formés.*] On n'eſt point formé de traits, & les forfaits ne s'impriment point ſur le front.

Plus je lui vois ſouiller la ſource de mon ſang.
J'en ſens de ma douleur croître la violence ;
Mais ma confuſion m'impoſe le ſilence,
Lorſque dans ſes forfaits ſur nos fronts imprimés
a) Je vois les traits honteux dont nous ſommes
ſormés.
Je tâche à cet objet d'être aveugle, ou ſtupide ;
J'oſe me déguiſer juſqu'à ſon parricide ;
Je me cache à moi-même un excès de malheur,
Où notre ignominie égale ma douleur ;
Et détournant les yeux d'une mère cruelle,
J'impute tout au ſort qui m'a fait naître d'elle.
Je conſerve pourtant encor un peu d'eſpoir ;
Elle eſt mère, & le ſang a beaucoup de pouvoir ;
Et le ſort l'eût-il fait encor plus inhumaine,
b) Une larme d'un fils peut amollir ſa haine.

SELEUCUS.

Ah ! mon frère ! l'amour n'eſt guère véhément

b) *Une larme d'un fils peut amollir ſa haine.*] Il n'eſt peut-être pas bien naturel qu'*Antiochus* diſe qu'une larme peut changer le cœur de *Cléopatre*, après qu'elle lui a propoſé de ſang froid le plus grand des crimes ; mais ce contraſte du caractère d'*Antiochus* avec celui de *Séleucus*, eſt ſi beau, qu'on aime cette petite illuſion que ſe fait le cœur vertueux d'*Antiochus*.

Pour des fils élevés dans un banniſſement,
Et qu'ayant fait nourir preſque dans l'eſclavage,
Elle n'a rapellés que pour ſervir ſa rage.
c) De ſes pleurs tant vantés je découvre le fard.
Nous avons en ſon cœur vous & moi peu de part.
d) Elle fait bien ſonner ce grand amour de mère,
Mais elle ſeule enfin s'aime & ſe conſidère;
Et quoi que nous étale un langage ſi doux,
Elle a tout fait pour elle, & n'a rien fait pour nous.
Ce n'eſt qu'un faux amour que la haine domine:
Nous ayant embraſſés elle nous aſſaſſine,
En veut au cher objet dont nous ſommes épris,
Nous demande ſon ſang, met le trône à ce prix!

c) *De ſes pleurs tant vantés je découvre le fard.*] *Le fard des pleurs* eſt des plus impropres. On peut demander pourquoi on a dit avec ſuccès *le faſte des pleurs*, pour exprimer l'oſtentation d'une douleur étudiée, & que le mot de *fard* n'eſt pas recevable? C'eſt qu'en effet il y a de l'oſtentation, du faſte dans l'apareil d'une douleur qu'on étale; mais on ne peut mettre réellement du fard ſur des larmes. Cette figure n'eſt pas juſte, parce qu'elle n'eſt pas vraye.

d) *Elle fait bien ſonner.*] Cette expreſſion eſt trop triviale. De plus, il ne faut pas une grande pénétration pour deviner qu'une femme ſi criminelle ne travaille que pour elle ſeule.

Ce n'eſt plus de ſa main qu'il nous le faut atendre,
Il eſt, il eſt à nous, ſi nous oſons le prendre :
Notre révolte ici n'a rien que d'innocent ;
e) Il eſt à l'un de nous, ſi l'autre le conſent.
Régnons, & ſon couroux ne ſera que faibleſſe ;
C'eſt l'unique moyen de ſauver la princeſſe :
Allons la voir, mon frère, & demeurons unis ;
C'eſt l'unique moyen de voir nos maux finis.
Je forme un beau deſſein que ſon amour m'inſpire ;
Mais il faut qu'avec lui notre union conſpire.
Notre amour aujourd'hui ſi digne de pitié
Ne ſaurait triompher que par notre amitié.

ANTIOCHUS.

Cet avertiſſement marque une défiance
Que la mienne pour vous ſoufre avec patience.
Allons, & ſoyez ſûr que même le trépas
Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne romt pas.

Fin du ſecond acte.

e) *Il eſt à l'un de nous, ſi l'autre le conſent.*] *Le conſent* n'eſt pas français ; mais ce ſeul vers ſufit pour démontrer combien *Cléopatre* a été imprudente avec ſes deux enfans.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.

VOILA comme l'amour ſuccède à la colère,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mère,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un roi,
a) Et comme elle uſe enfin de ſes fils, & de moi.
Et tantôt mes ſoupçons lui faiſaient une ofenſe?

a) *Et comme elle uſe enfin de ſes fils & de moi.*] Ce vers eſt du ton de la comédie. *Uſer de quelqu'un* eſt du ſtile familier, & *Cléopatre* n'a point uſé de *Rodogune*. Il eſt triſte que *Rodogune* n'aprenne ſon danger & le deſſein barbare de *Cléopatre*, que par une confidente qui trahit ſa maîtreſſe; n'eût-il pas été plus théatral & plus touchant de l'aprendre par les deux frères? tous deux brulans pour elle, tous deux conſternés en ſa préſence; *Antiochus* n'avouant rien par reſpect pour ſa mère, & *Séleucus* qui la ménage moins, dévoilant ce ſecret terrible avec horreur? Cette ſituation ne ferait-elle pas une impreſſion plus forte qu'une ſuivante qui recommande le ſecret à *Rodogune*, de peur d'être perdue? à quoi *Rodogune*

Elle n'avait rien fait qu'en ſa juſte défenſe ?
Lorſque tu la trompais elle fermait les yeux ?
Ah, que ma défiance en jugeait beaucoup mieux !
Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, madame,
Quelle fidélité vous conſerve mon ame :
Et qu'ayant reconnu ſa haine, & mon erreur,
Ce cœur gros de ſoupirs & frémiſſant d'horreur,
Je romps une foi dûe aux ſecrets de ma reine,
Et vous viens découvrir mon horreur & ſa haine.

RODOGUNE.

Cet avis ſalutaire eſt l'unique ſecours

répond, *qu'elle reconnaîtra ce ſervice en ſon lieu.*

Cet avertiſſement que donne la ſuivante à *Rodogune* démontre combien *Cléopatre* a été imprudente de vouloir charger ſes enfans d'un crime qui n'entrera jamais dans le cœur d'aucun homme ; & il y a même beaucoup plus que de l'imprudence à propoſer à deux jeunes princes qu'on fait être vertueux, de tuer leur maîtreſſe ? Mais comment *Cléopatre* après avoir vû avec quelle juſte horreur ſes enfans la regardent, a-t-elle pû confier à *Laonice* qu'elle a fait cette propoſition à ſes fils ? quelle fureur a-t-elle de découvrir toujours à une confidente qu'elle mépriſe tout ce qui peut la rendre exécrable & avilie aux yeux de cette confidente ?

A qui je crois devoir le reſte de mes jours ;
Mais ce n'eſt pas aſſez de m'avoir avertie,
Il faut que tes conſeils m'aident à repouſſer...

LAONICE.

Madame, au nom des dieux, veuillez m'en diſpenſer ;
C'eſt aſſez que pour vous je lui ſois infidéle,
Sans m'engager encor à des conſeils contre elle.
Oronte eſt avec vous, qui comme ambaſſadeur
Devait de cet hymen honorer la ſplendeur ;
Comme c'eſt en ſes mains que le roi votre frère
A dépoſé le ſoin d'une tête ſi chère,
Je vous laiſſe avec lui pour en délibérer.
Quoi que vous réſolviez, laiſſez moi l'ignorer.
Au reſte, aſſurez vous de l'amour des deux princes ;
Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs provinces ;

b) Au lieu d'une ſituation tragique & terrible que la fureur de *Cléopatre* faiſait atendre, on ne voit ici qu'une ſcène de politique entre *Rodogune* & l'ambaſſadeur *Oronte*. *Rodogune* a deux grands objets, ſon amour & la haine de *Cléopatre*. Ces deux objets ne produiſent ici aucun mouvement, ils ſont écartés par des diſcours de politique. On a déja obſervé que le grand art de la tragédie eſt que le cœur ſoit toujours frapé des mêmes coups, & que des dées étrangères n'afaibliſſent par le ſentiment dominant.

Mais je ne répons pas que ce cœur inhumain
Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
Je vous parle en tremblant; ſi j'étais ici vûe,
Votre péril croîtrait, & je ſerais perdue.
Fuyez, grande princeſſe, & ſoufrez cet adieu.

RODOGUNE.

Va, je reconnaîtrai ce ſervice en ſon lieu.

SCENE II. b)

RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

QUe ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême;
Où l'on fait de mon ſang le prix d'un diadême?
Fuirons-nous chez mon frère? atendrons-nous la mort?

Cet *Oronte* qui ne paraît qu'au troiſiéme acte, lui dit; *qu'il aurait perdu l'eſprit, s'il lui conſeillait la réſiſtance*, & il lui conſeille de *faire l'amour politiquement.* Mais d'où ſait-il que les deux fils de *Cléopatre* aiment *Rodogune?* Les deux frères avaient été juſques-là ſi diſcrets, qu'ils s'étaient cachés l'un à l'autre leur paſſion; comment cet ambaſſadeur peut-il donc en parler comme d'une choſe publique? & ſi l'ambaſſadeur s'en eſt aperçu, comment leur mère l'a-t-elle ignoré?

Ou ferons-nous contr'elle un généreux effort ?

ORONTE.

Notre fuite, madame, eſt aſſez dificile.
J'ai vû des gens de guerre épandus par la ville.
Si l'on veut votre perte, on vous fait obſerver;
Ou s'il vous eſt permis encor de vous ſauver,
L'avis de Laonice eſt ſans doute une adreſſe;
Feignant de vous ſervir elle ſert ſa maîtreſſe:
La reine qui ſurtout craint de vous voir *régner*,
Vous donne ces terreurs pour vous *faire éloigner*;
Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous-même imputer *la rupture*.
Elle obtiendra pour vous le but de *ſes ſouhaits*,
Et vous acuſera de violer la paix;
Et le roi plus piqué contre vous que contre elle,
Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
Blâmera vos frayeurs, & nos légéretés,
D'avoir oſé douter de la foi des traités;
Et peut-être preſſé des guerres d'Arménie,
Vous laiſſera moquée, & la reine impunie.

c) *Vous portez le grand maître.*] Comment une femme porte-t-elle ce grand maître? *L'amour maître des dieux* eſt une expreſſion de madrigal indigne d'un ambaſſadeur.

A ces honteux moyens gardez de recourir.
C'eſt ici qu'il vous faut, ou régner, ou périr.
Le ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne,
Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah, que de vos conſeils j'aimerais la vigueur,
Si nous avions la force égale à ce grand cœur!
Mais pourons-nous braver une reine en colère,
Avec ce peu de gens que m'a laiſſés mon frère?

ORONTE.

J'aurais perdu l'eſprit, ſi j'oſais me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous puſſions réſiſter.
Nous mourrons à vos pieds, c'eſt toute l'aſſiſtance
Que vous peut en ces lieux ofrir notre impuiſſance.
Mais pouvez-vous trembler, quand dans ces mêmes lieux
c) Vous portez le grand maître & des rois & des dieux?
L'amour fera lui ſeul tout ce qu'il vous faut faire.
Faites vous un rempart des fils contre la mère;
Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour vous,

Remarquons encor qu'on n'aime point à voir un ambaſſadeur jouer un rôle ſi peu conſidérable.

Et ces aſtres naiſſans ſont adorés de tous.
Quoi que puiſſe en ces lieux une reine cruelle,
Pouvant tout ſur ſes fils, vous y pouvez plus qu'elle.
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
Je tâche à raſſembler nos Parthes écartés;
Ils ſont peu, mais vaillans, & peuvent de ſa rage
Empêcher la ſurpriſe, & le premier outrage.
Craignez moins, & ſurtout, madame, en ce grand jour,
Si vous voulez régner, faites régner l'amour.

---

d) *Quoi! je pourais deſcendre à ce lâche artifice &c.* Voici *Rodogune* qui oublie dans le commencement de ce monologue, & ſon danger & ſon amour. Elle prend la hauteur de ces princeſſes de roman, qui ne veulent rien devoir à leurs amans; *celles de ſa naiſſance ont*, dit-elle, *horreur des baſſeſſes*; & cette ſcrupuleuſe & modeſte princeſſe qui a dit, qu'*il eſt des nœuds ſecrets*, qu'*il eſt des ſimpaties*, *Dont par le doux tranſport les ames aſſorties*, *&c.* & qui craint de s'avouer à elle-même la ſympatie qu'elle a pour *Antiochus*; cette fille ſi timide va (la ſcène d'après) propoſer à ſes deux amans d'aſſaſſiner leur mère; & elle dit ici qu'elle ne veut pas mendier leur ſervice! Quoi, elle craint de leur avoir la moindre obli-

SCENE III.

RODOGUNE *ſeule.*

d) QUoi! je pourais deſcendre à ce lâche artifice,
D'aller de mes amans mendier le ſervice;
Et *e*) ſous l'indigne apas d'un coup d'œil affété,
J'irais juſqu'en leurs cœurs chercher ma ſûreté?
Celles de ma naiſſance ont horreur des baſſeſſes;
f) Leur ſang tout généreux hait ces molles adreſſes.
Quel que ſoit le ſecours qu'ils me puiſſent ofrir,
g) Je croirai faire aſſez de le daigner ſoufrir.

gation; & elle va leur demander le ſang de *Cléopatre!* C'eſt au lecteur à ſe rendre compte de l'impreſſion que ces contraſtes font ſur lui.

e) *Sous l'indigne apas d'un coup d'œil.*] Je ne ſais ſi cette figure eſt bien juſte: *Chercher ſa ſureté ſous l'apas d'un coup d'œil affété!*

f) *Leur ſang tout généreux.*] Mais ſi celles de ſa naiſſance ont le ſang tout généreux, comment cette généroſité s'acorde-t-elle avec le parricide?

g) *Je croirai faire aſſez de le daigner ſoufrir.*] On ne doit jamais montrer de la fierté, que quand on nous propoſe quelque choſe d'indigne de nous. Dans tout autre cas la fierté eſt mépriſable. Cette fierté de *Rodogune* ne paraît point placée.

Je verrai leur amour, j'éprouverai ſa force,
Sans flatter leurs deſirs, ſans leur jetter d'amorce;
Et s'il eſt aſſez fort pour me ſervir d'apui,
Je le ferai régner, mais en régnant ſur lui.
Sentimens étoufés de colère, & de haine,
h) Ralumez vos flambeaux à celle de la reine,
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin juſtice aux manes d'un grand roi;
i) Raportez à mes yeux ſon image ſanglante,
D'amour & de fureur encor étincelante,
Telle que je le vis, quand tout percé de coups
Il me cria : *Vengeance, adieu, je meurs pour vous.*
Chère ombre, hélas! bien loin de l'avoir pourſuivie,
J'allais baiſer la main qui t'arracha la vie,
Rendre un reſpect de fille à qui verſa ton ſang;
Mais pardonne aux devoirs que m'impoſe mon rang.

h) *Ralumez vos flambeaux à celle de la reine, &c.*] Des ſentimens qui rallument des flambeaux à la haine de la reine, & que rompent la *loi dure* d'un oubli *contraint* pour *rendre* juſtice, ce ſont des paroles qui ne forment point un ſens net : c'eſt un ſtile auſſi obſcur qu'emphatique ; & on doit d'autant plus le remarquer, que plus d'un auteur a imité ces fautes.

i) *Raportez à mes yeux ſon image encor étincelante.*] On dirait bien, *je crois le voir encor étincelant de courroux;*

k) Plus la haute naiſſance aproche des couronnes,
Plus cette grandeur même aſſervit nos perſonnes.
Nous n'avons point de cœur *l*) pour aimer, ni haïr;
Toutes nos paſſions ne ſavent qu'obéir.
Après avoir armé pour venger cet outrage,
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage;
Et moi, fermant les yeux ſur ce noir atentat,
Je ſuivais mon deſtin en victime d'état:
Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,
Des reſtes de ta vie inſolemment avide,
Vouloir encor percer ce ſein infortuné,
Pour y chercher le cœur que tu m'avais donné;
De la paix qu'elle rompt je ne ſuis plus le gage;
Je briſe avec honneur mon illuſtre eſclavage;
J'oſe reprendre un cœur pour aimer, & haïr,
Et ce n'eſt plus qu'à toi que je veux obéïr.

mais ce n'eſt pas l'image qui eſt encor animée; de plus on n'étincelle point d'amour.

k) Ces réflexions ſur *la haute naiſſance qui aproche des couronnes & qui aſſervit les perſonnes*, ſont de ces lieux communs qui étaient pardonables autrefois.

l) *Pour aimer ni haïr.*] Ici elle n'a point de cœur pour aimer ni haïr; & dans le même monologue elle reprend un cœur pour aimer & haïr. Ces antithèſes, ces jeux de vers ne ſont plus permis.

m) Le conſentiras-tu, cet effort ſur ma flame,
Toi, ſon vivant portrait que j'adore dans l'ame,
Cher prince, dont je n'oſe en mes plus doux ſouhaits
Fier encor le nom aux murs de ce palais ?
Je ſais quelles ſeront tes douleurs & tes craintes ;
Je vois déja tes maux, j'entens déja tes plaintes ;
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes ;
n) S'il t'en coûte un ſoupir, j'en verſerai *des larmes :*
Mais, dieux ! que je me trouble en les voyant tous deux !

m) *Le conſentiras-tu ?*] Conſentir *à*, & *non conſentir le*. Ce verbe gouverne toujours le *datif* exprimé chez nous par la prépoſition *à*. Il eſt vrai qu'au barreau on viole cette régle : mais le ſtile du barreau eſt celui des barbariſmes.

n) *S'il t'en coûte un ſoupir j'en verſerai des larmes.*]
Que veut dire cela ? veut-elle parler de l'ordre qu'elle va donner à ſes deux amans de tuer leur mère ? eſt-ce là le cas d'un ſoupir ? Ne faut-il pas avouer que preſque tous les ſentimens de ce monologue ne ſont ni aſſez vrais, ni aſſez touchans ?

o) *Amour, qui me confons, cache du moins tes feux.*]
Enfin, cette même *Rodogune* qui ſonge à faire aſſaſſiner une mère par ſes propres fils, fait une invocation à l'a-

•) Amour, qui me confons, cache du moins tes
feux,
Et content de mon cœur dont je te fais le maître,
Dans mes regards ſurpris garde toi de paraître.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, SELEUCUS, RODOGUNE.

ANTIOCHUS.

p) NE vous ofenſez pas, princeſſe, de nous voir
De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir.

mour, & le prie de ne pas paraître dans ſes yeux. Voilà une ſingulière timidité pour une fille qui n'eſt plus jeune, qui a voulu épouſer le père, qui eſt amoureuſe du fils, & qui veut faire aſſaſſiner la mère ! La force de la ſituation a fait aparemment paſſer tous ces défauts, qui aujourd'hui ſeraient relevés ſévérement dans une piéce nouvelle.

p) *Ne vous ofenſez pas, princeſſe, de nous voir.*] Et de quoi veut-il qu'elle s'ofenſe ? de ce que deux frères, dont l'un doit l'épouſer, & la faire reine, joignent à l'ofre du trône un ſentiment dont elle doit être charmée & honorée ? Ce faux goût était introduit par nos romans de chevalerie, dans leſquels un héros était ſûr de l'indignation de ſa dame quand il lui avait fait ſa déclaration ;

q) Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que nos cœurs en ſoupirent.

A vos premiers regards tous deux ils ſe rendirent :
Mais *r*) un profond reſpect nous fit taire, & brûler ;
Et ce même reſpect nous force de parler.
L'heureux moment aproche où votre deſtinée
s) Semble être aucunement à la nôtre enchaînée ;
Puiſque d'un droit d'aîneſſe *t*) incertain parmi nous,
La nôtre atend un ſceptre, & la vôtre un époux.
u) C'eſt trop d'indignité que notre ſouveraine
De l'un de ſes captifs tienne le nom de reine ;

Notre

& ce n'était qu'après beaucoup de tems & *de façons qu'on* lui pardonnait.

q) *Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que nos cœurs en ſoupirent.*] Cet *en* ne paraît ſe raporter à rien, car les cœurs ne ſoupirent pas d'expliquer un pouvoir.

r) *Un profond reſpect nous fit taire & brûler.*] Un profond reſpect ne fait pas brûler ; au contraire.

s) *Semble être aucunement à la notre enchaînée.*] *Aucunement* eſt un terme de loi qui ne doit jamais entrer dans un vers.

t) *Incertain parmi nous.*] Il veut dire, *incertain entre nous deux.* Mais *parmi* ne peut jamais être employé pour *entre.*

u) *C'eſt trop d'indignité &c.*] Quelle indignité y a-t-il

que

Notre amour s'en ofenſe, & changeant cette loi,
x) Remet à notre reine à nous choiſir un roi.
Ne vous abaiſſez plus *y*) à ſuivre la couronne;
Donnez la, ſans ſoufrir qu'avec elle on vous donne;
Réglez notre deſtin qu'ont mal réglé les dieux;
Notre ſeul droit d'aîneſſe eſt de plaire à vos yeux.
L'ardeur qu'allume en nous une flamme ſi pure,
Préfère votre choix au choix de la nature,
z) Et vient ſacrifier à votre élection
Toute notre eſpérance & notre ambition.
Prononcez donc, madame, & faites un monarque;

que *Rodogune* partage le trône avec celui qui ſera roi de Syrie? Quoi! parce que ces deux princes s'apellent ſes *captifs*, il y aura de l'indignité qu'elle ſoit reine? C'eſt jouer ſur les mots de *reine* & de *captif*; & c'eſt un ton de galanterie qui eſt bien loin du tragique.

x) *Remet à notre reine à choiſir.*] Il faudrait, *lui remet le choix.* On ne dit point, *Je vous remets à décider*, mais, *il vous apartient de décider, je m'en remets à votre déciſion.*

y) *A ſuivre la couronne.*] On ne ſuit point une couronne; on ſuit l'ordre, la loi qui diſpoſe de la couronne.

z) *Et vient ſacrifier à votre élection.*] *Election* ne peut être employé pour *choix. Election d'un empereur, d'un pape*, ſupoſe pluſieurs ſufrages.

a) Nous céderons ſans honte à cette illuſtre marque;
b) Et celui qui perdra votre divin objet
Demeurera du moins votre premier ſujet:
Son amour immortel ſaura toujours lui dire
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un empire;
Il y mettra ſa gloire, & dans un tel malheur,
L'heur de vous obéir flatera ſa douleur.

RODOGUNE.

Princes, je dois beaucoup à cette déférence
De votre ambition, & de votre eſpérance;
Et j'en recevrais l'ofre avec quelque plaiſir,

a) *Nous céderons ſans honte à cette illuſtre marque.*] On ne *cède point à une illuſtre marque*, quoique pour rimer avec *monarque* : il ſaudrait ſpécifier cette *marque*.

b) *Et celui qui perdra votre divin objet.*] *Votre divin objet* ne peut ſignifier *votre divine perſonne* ; une femme eſt bien l'objet de l'amour de quelqu'un; & en ſtile de ruelle, cela s'apellait autrefois *l'objet aimé* ; mais une femme n'eſt point ſon propre objet.

c) *Si celles de mon rang avaient droit de choiſir.*] Cette expreſſion *celles de ſon rang* eſt ſouvent employée ; non-ſeulement elle n'eſt pas heureuſe, mais ce n'eſt pas de *rang* dont il s'agit, elle parle du traité qui l'oblige d'épouſer l'aîné des deux frères. Ces mots, *celles de mon rang*, ſemblent être un terme de fierté, qui n'eſt pas ici convenable.

c) Si celles de mon rang avaient droit de choiſir.
Comme ſans leur avis les rois diſpoſent d'elles,
Pour afermir leur trône, ou finir leurs querelles,
Le deſtin des états eſt arbitre du leur,
d) Et l'ordre des traités régle tout dans leur cœur.
e) C'eſt lui que ſuit le mien, & non pas la couronne.
J'aimerai l'un de vous parce qu'il me l'ordonne.
f) Du ſecret révélé j'en prendrai le pouvoir,
g) Et mon amour pour naître atendra mon devoir.
N'atendez rien de plus, ou votre atente eſt vaine.
Le choix que vous m'ofrez apartient à la reine :

d) *Et l'ordre des traités régle tout dans leur cœur.*] *L'ordre des traités* ; il n'y a d'ordre des traités que par les dates. Il falait, *la loi des traités* ; à moins qu'on n'entende par *ordre* cette loi même : mais le mot d'*ordre* eſt impropre dans ce ſens.

e) *C'eſt lui que ſuit le mien, & non pas la couronne.*] Un cœur qui ſuit une couronne, tour impropre & forcé : cette faute eſt repétée deux fois.

f) *Du ſecret révélé j'en prendrai le pouvoir.*] Je prendrai du ſecret revélé le pouvoir de vous aimer ; cela n'eſt pas français ; *j'en prendrai* eſt obſcur.

g) *Et mon amour pour naître atendra mon devoir.*] Un amour peut bien atendre le devoir pour ſe manifeſter, mais non pas pour naître ; car s'il n'eſt pas né, comment peut-il atendre ? Il eût falu peut-être, *& pour oſer aimer*

h) J'entreprendrais ſur elle à l'accepter de vous.
Peut-être on vous a tû juſqu'où va ſon couroux;
Mais je dois par épreuve aſſez bien le connaître,
Pour fuir l'ocaſion de le faire renaître.
Que n'en ai-je ſoufert, & que n'a-t-elle oſé?
Je veux croire avec vous que tout eſt apaiſé;
i) Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime
Cette haine mourante à quelque nouveau crime.
k) Pardonnez moi ce mot qui viole un oubli
Que la paix entre nous doit avoir *établi*:
Le feu qui ſemble éteint ſouvent dort ſous la cendre,
Qui l'oſe réveiller peut *l*) s'en laiſſer ſurprendre;
Et je mériterais qu'il me pût conſumer,

j'atendrai mon devoir; ou bien, & *j'atendrai pour aimer l'ordre de mon devoir.*

Voilà donc *Rodogune* qui déclare qu'elle ſe donnera à l'aîné, & qu'elle l'aimera. Comment poura-t-elle après déclarer qu'elle ne ſe donnera qu'à l'aſſaſſin de *Cléopatre*, quand elle a promis d'obéir à *Cléopatre ?*

h) *J'entreprendrais ſur elle.*] On entreprend ſur des droits, & non ſur une perſonne. *Entreprendre ſur quelqu'un à accepter un choix ;* cela n'eſt pas français.

i) *Ranime à quelque nouveau crime.*] *Ranime* ne peut gouverner le datif; c'eſt un ſoléciſme.

k) *Pardonnez moi ce mot qui viole un oubli.*] On ne viole

Si je lui fourniſſais de quoi ſe rallumer.

SELEUCUS.

Pouvez-vous redouter ſa haine renaiſſante,
S'il eſt en votre main de la rendre impuiſſante?
Faites un roi, madame, & régnez avec lui;
Son couroux déſarmé demeure ſans apui;
Et toutes ſes fureurs ſans effet rallumées
m) Ne pouſſeront en l'air que de vaines fumées.
n) Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez,
Pour en craindre les maux que vous vous figurez?
La couronne eſt à nous, & ſans lui faire injure,
Sans manquer de reſpect aux droits de la nature,
Chacun de nous à l'autre en peut céder ſa part,

point un oubli, on ne l'établit pas davantage; l'oubli ne peut être perſonifié.

l) *S'en laiſſer ſurprendre.*] *Se laiſſer ſurprendre d'un feu qu'on réveille*, ne paraît pas juſte. On n'eſt point ſurpris d'un feu qu'on atiſe, mais on peut en être ateint.

m) *Ne pouſſeront en l'air que de vaines fumées.*] *De vaines fumées pouſſées en l'air par des fureurs*, ne ſont pas, comme je l'ai remarqué ailleurs, une belle image; & *Corneille* employe trop ſouvent ces fumées pouſſées en l'air.

n) *Mais a-t-elle intérêt &c.*] Il paraît naturel que *Cléopatre* ait intérêt à ce choix, puiſque *Rodogune* peut choiſir le cadet, & que *Cléopatre* doit choiſir l'aîné. De plus, la phraſe eſt trop louche; *a-t-elle intérêt pour en craindre?*

o) Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hazard.
Qu'un ſi faible ſcrupule en notre faveur ceſſe :
Votre inclination vaut bien un droit d'aîneſſe,
p) Dont vous ſeriez traitée avec trop de rigueur,
S'il ſe trouvait contraire aux vœux de votre cœur.
q) On vous aplaudirait, quand vous ſeriez à plaindre.
Pour vous faire régner ce ſerait vous contraindre,
Vous donner la couronne en vous tyranniſant,
Et verſer du poiſon ſur ce noble préſent.
Au nom de ce beau feu qui tous deux nous *conſume*,
Princeſſe, à notre eſpoir *r*) ôtez cette amertume,

o) *Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hazard.*] *Chacun de nous peut céder ſa part de ſon eſpérance, & rendre au choix de Rodogune ce qu'il doit au hazard* : quel langage ! quel tour ! il faudrait au moins, *ce qu'il devrait au hazard ;* car les deux frères n'ont encor rien.

p) *Dont vous ſeriez traitée avec trop de rigueur.*] *Un droit d'aîneſſe dont on eſt traité avec rigueur ;* cela n'eſt pas français, & le vers n'eſt pas bien tourné.

q) *On vous aplaudirait.*] Ce n'eſt pas le mot propre ; c'eſt, *on vous féliciterait.*

r) *Otez cette amertume.*] Qu'eſt-ce qu'ôter l'amertume à un eſpoir ?

s) *L'heur qui ſuivra votre époux.*] Un heur qui ſuit un époux & qui redouble à le tenir ; tout cela eſt impropre, & n'eſt ni bien conſtruit, ni français.

Et permetez que *s*) l'heur qui ſuivra votre époux
Se puiſſe redoubler à le tenir de vous.

RODOGUNE.

t) Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle,
Et tâchant d'avancer ſon effort vous recule.
Vous croyez que ce choix que l'un & l'autre atend
Pourra faire un heureux ſans faire un mécontent;
u) Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare,
x) Je crains d'en faire deux ſi le mien ſe déclare.
Non que de l'un & l'autre il dédaigne les vœux,
y) Je tiendrais à bonheur d'être à l'un de vous deux:

t) *Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle, Et tachant d'avancer, ſon effort vous recule.*] Cela n'eſt ni français, ni noble, ni exact. *Aveugler* & *reculer* ſont des figures qui ne peuvent aller enſemble. Toute métaphore doit finir comme elle a commencé.

u) *Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare,*] ne paraît pas bien dit; on ne prépare pas une vertu, comme on prépare une réponſe, un deſſein, une action, un diſcours, &c.

x) *Je crains d'en faire deux ſi le mien ſe déclare.*] Elle craint d'en faire deux. On ne ſait par la conſtruction ſi c'eſt deux heureux ou deux mécontens; *le mien* veut dire mon cœur; toute cette tirade eſt un peu embrouillée.

y) *Je tiendrais à bonheur.*] C'eſt une façon de parler de

Mais ſoufrez que je ſuive enfin ce qu'on m'ordonne :
Je me mettrai trop haut s'il faut que je me donne ;
Quoiqu'aiſément je céde aux ordres de mon roi,
Il n'eſt pas bien aiſé de m'obtenir de moi.
Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels ſervices
z) Voudront de mon orgueil exiger les caprices ?
a) Par quels degrés de gloire on me peut mériter ?
En quels afreux périls il faudra vous jeter ?
b) Ce cœur vous eſt acquis après le diadême,
Princes, mais gardez vous de le rendre à lui-même.
Vous y renoncerez peut-être pour jamais,
Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SELEUCUS.

Quels ſeront les devoirs, quels travaux, quel ſervices,

ce tems-là ; mais la belle poëſie ne l'a jamais admiſe.

z) *Voudront de mon orgueil éxiger les caprices.*] Il eſt bien étrange qu'elle ſe ſerve de ce mot, & qu'elle apelle *caprice* l'abominable propoſition qu'elle va faire.

a) *Par quels degrés de gloire il faut me mériter.*] Elle apelle un parricide *degré de gloire* ; ſi elle parle ſérieuſement, elle dit une choſe auſſi afreuſe que fauſſe ; ſi c'eſt une ironie, c'eſt joindre le comique à l'horreur.

b) *Ce cœur vous eſt acquis après le diadême,*
Mais gardez vous de le rendre à lui-même.]

c) Dont nous ne vous faſſions d'amoureux ſacrifices ?

Et quels afreux périls pourrons-nous redouter,

d) Si c'eſt par ces degrés qu'on peut vous mériter ?

ANTIOCHUS.

Princeſſe, ouvrez ce cœur, & jugez mieux du nôtre,
Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un & l'autre,
Et dites hautement à quel prix votre choix
Veut faire l'un de nous le plus heureux des rois.

RODOGUNE.

Princes, le voulez-vous ?

ANTIOCHUS.

C'eſt notre unique envie.

Ces idées & ces expreſſions ne ſont pas nettes. *Cœur acquis après le diadème!* elle veut dire, Je dois mon cœur à celui qui étant roi ſera mon époux. *Rendre à lui-même*, veut dire, *gardez vous de faire dépendre la couronne du ſervice que je vais éxiger de vous.*

c) *Dont nous ne faſſions d'amoureux ſacrifices.*] On peut faire un ſacrifice de ſon devoir, de ſes ſentimens, de ſa vie ; mais non de ſes travaux & de ſes ſervices ; mais c'eſt par des ſervices & des travaux qu'on fait des ſacrifices : & quelle expreſſion, que des *ſacrifices amoureux !*

d) *Si c'eſt par ces degrés qu'on peut vous mériter.*] Des périls ne ſont point des degrés.

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur d'un repentir ſuivie.

SELEUCUS.

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin vous le voulez ?

SELEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Hé bien donc, il eſt tems de me faire connaître :
e) J'obéis à mon roi, puiſqu'un de vous doit l'être ;
Mais quand j'aurai parlé, ſi vous vous en plaignez,
J'ateſte tous les dieux que vous m'y contraignez,

e) *J'obéis à mon roi.*] N'eſt-il pas étrange que *Rodogune* prenne le prétexte d'obéir à ſon roi, pour demander la tête de la mère de ce roi ? comment peut-elle ateſter tous les dieux qu'elle eſt contrainte par les deux enfans à leur faire cette propoſition ? ces ſubtilités ſont-elles naturelles ? ne voit-on pas qu'elles ne ſont employées que pour pallier une horreur qu'elles ne pallient point ?

f) *J'écoute une chaleur qui m'était défendue.*] *Une chaleur défendue, un devoir qui rend un ſouvenir, un ſouvenir que les traités ne peuvent retenir*, ſont un amas de termes impropres, & une conſtruction trop vicieuſe.

g) *Il eſt mort, & pour moi*, ...

Et que c'eſt malgré moi qu'à moi-même rendue
f) J'écoute une chaleur qui m'était défendue,
Qu'un devoir rapellé me rend un ſouvenir
Que la foi des traités ne doit plus retenir.
Tremblez, princes, tremblez, au nom de votre père,
g) Il eſt mort, & pour moi, par les mains d'une mère ;
Je l'avais oublié, ſujette à d'autres loix,
Mais libre, je lui rens enfin ce que je dois.
C'eſt à vous de choiſir mon amour, ou ma haine.
h) J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine.
Réglez vous là-deſſus, & ſans plus me preſſer,

Je l'avais oublié, ſujette à d'autres loix.]
On ſent bien qu'elle veut dire, je ne l'avais pas vengé ; mais le mot d'*oublier*, quand il eſt ſeul, ſignifie, *perdre la mémoire*, excepté dans les cas ſuivans ; *je veux bien l'oublier, vous devez l'oublier, il faut oublier les injures, &c.* On n'eſt point ſujette à des loix : cela n'eſt pas français ; & de quelles loix veut-elle parler ?

h) *J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine.*] Cette antithèſe eſt-elle bien naturelle ? Une ſituation terrible permet-elle ces jeux d'eſprit ? Comment peut-on en effet haïr & aimer les mêmes perſonnes ? *Et ce n'eſt point ainſi que parle la nature.*

Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre parti, mon choix ſuivra le vôtre;
Je reſpecte autant l'un que je déteſte l'autre :
Mais ce que j'aime en vous du ſang de ce grand roi,
S'il n'eſt digne de lui, n'eſt pas digne de moi.
i) Ce ſang que vous portez, ce trône qu'il vous laiſſe,
Valent bien que pour lui votre cœur s'intéreſſe;
Votre gloire le veut, l'amour vous le preſcrit.
k) Qui peut contre elle & lui ſoulever votre eſprit ?

i) *Ce ſang que vous portez, ce trône qu'il vous laiſſe.*] On ne porte point un ſang : il était aiſé de dire, *ce ſang qui coule en vous*, ou, *le ſang dont vous ſortez.*

k) *Qui peut contre elle & lui ſoulever votre eſprit ?*] Le ſens eſt louche ; *contre elle*, ſignifie, *contre votre gloire ;* & *lui*, ſignifie, *votre amour :* c'eſt là le ſens, mais il faut le chercher ; la clarté eſt la première loi de l'art d'écrire ; & puis comment l'eſprit de ces princes peut-il être ſoulevé contre leur gloire ? eſt-ce parce qu'ils s'éfrayent d'un parricide.

l) *Vous devez la punir — Vous devez l'imiter.*] Rien de tout cela ne paraît vrai ; un fils n'eſt point du tout obligé de punir ſa mère, quoiqu'il condamne ſes crimes ; il doit encor moins l'imiter, quoiqu'il lui pardonne. Faut-il un raiſonnement faux pour perſuader une action dé-

Si vous leur préférez une mère cruelle,
Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle;
l) Vous devez la punir, ſi vous la condamnez;
Vous devez l'imiter, ſi vous la ſoutenez.
Quoi, cette ardeur s'éteint! l'un & l'autre ſoupire!
m) J'avais ſû le prévoir, j'avais ſû le prédire...

ANTIOCHUS.

Princeſſe...

RODOGUNE.

n) Il n'eſt plus tems, le mot en eſt lâché:
o) Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché.
Apellez ce devoir haine, rigueur, colère,

teſtable ? Que veut dire en effet, *Vous devez l'imiter ſi vous la ſoutenez* ? *Cléopatre* a tué ſon mari, ſes enfans doivent-ils tuer leurs femmes ?

m) *J'avais ſû le prévoir, j'avais ſû le prédire.*] Si elle a ſû le prévoir, comment s'expoſe-t-elle à toute l'horreur qu'elle mérite qu'on ait pour elle ?

n) *Il n'eſt plus tems, le mot en eſt lâché.*] Il ſemble que cette idée afreuſe & méditée lui ſoit échapée dans le feu de la converſation; cependant elle a préparé avec beaucoup d'artifice la propoſition révoltante qu'elle fait.

o) *Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché,*] n'eſt pas français; on dit, *je l'ai voulu, je l'ai eſſayé*, parce qu'on veut une choſe, on l'eſſaye, mais on ne la tâche pas.

Pour gagner Rodogune il faut venger un père :
p) Je me donne à ce prix ; oſez me mériter,
Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
Adieu, princes.

---

p) *Je me donne à ce prix ; oſez me mériter.*] Il eſt vrai que tous les lecteurs ſont révoltés qu'une princeſſe ſi douce, ſi retenue, qui tremble de prononcer le nom de ſon amant, qui craignait de devoir quelque choſe à ceux qui prétendaient à elle, ordonne de ſang froid un parricide à des princes qu'elle connaît vertueux, & dont elle ne ſavait pas un moment auparavant qu'elle fût aimée ; elle ſe fait déteſter, elle ſur qui l'intérêt de la piéce devait ſe raſſembler. Cette ſituation, pourtant, inſpire un intérêt de curioſité ; on ne peut en éprouver d'autre. *Cléopatre* eſt trop odieuſe, *Rodogune* le devient en ce moment autant qu'elle, & beaucoup plus mépriſable, parce que contre toutes les loix que la raiſon a preſcrites au théatre, elle a changé de caractère. L'amour dans cette piéce ne peut toucher le cœur, parce qu'il n'agit qu'à repriſes interrompues, qu'il n'eſt point combatu, qu'il ne produit point de danger, & qu'il eſt preſque toujours exprimé en vers languiſſans, obſcurs, ou du ſtile de la comédie. L'amitié des deux frères ne fait pas le grand effet qu'on en atend, parce que

SCENE V.

ANTIOCHUS, SELEUCUS.

ANTIOCHUS.

HÉlas, c'eſt donc ainſi qu'on traite

l'amitié ſeule ne peut produire de grands mouvemens au théatre, que quand un ami riſque ſa vie pour ſon ami en danger. L'amitié qui ne va qu'à ne ſe point brouiller pour une maîtreſſe, eſt froide, & rend l'amour froid. La plus grande faute peut-être dans cette piéce, eſt que tout y eſt ajuſté au théatre, d'une manière peu vraiſemblable, & quelquefois contradictoire; car il eſt contradictoire que cet ambaſſadeur *Oronte* ſoit inſtruit de l'amour des deux frères, & que *Rodogune* ne le ſache pas. Il n'eſt guères poſſible qu'*Antiochus* aime une mère parricide, & c'eſt une choſe trop forcée, que *Cléopatre* demande la tête de *Rodogune*, & *Rodogune* la tête de *Cléopatre* dans la même heure, d'autant plus que ce meurtre horrible n'eſt néceſſaire ni à l'une, ni à l'autre; toutes deux, même, en faiſant cette propoſition, riſquent beaucoup plus qu'elles ne peuvent eſpérer. Les hommes les moins inſtruits ſentent trop que toutes ces préparations ſi forcées, ſi peu naturelles, ſont l'échafaut préparé pour établir le cinquiéme acte. Cependant l'auteur a voulu qu'*Antiochus* pût balancer entre ſa mère & ſa maîtreſſe,

q) Les plus profonds reſpects d'une amour ſi parfaite!

SELEUCUS.

Elle nous fuit, mon frère, après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

r) Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

SELEUCUS.

Que le ciel eſt injuſte! Une ame ſi cruelle
Méritait notre mère, & devait naître d'elle.

ANTIOCHUS.

quand elles s'acuſeront l'une & l'autre d'un parricide & d'un empoiſonement ; mais il était impoſſible qu'*Antiochus* fût raiſonablement indécis entre ces deux *princeſſes*, ſi elles n'avaient paru également coupables *dans* le cours de la piéce. Il falait donc néceſſairement que *Rodogune* pût être ſoupçonnée avec quelque vraiſemblance ; mais auſſi *Rodogune* en ſe rendant ſi coupable changeait de caractère & devenait odieuſe ; il falait donc trouver quelque autre nœud, quelque autre intrigue qui ſauvât le caractère de *Rodogune* ; il falait qu'elle parût coupable & qu'elle ne le fût pas. Ce moyen eût encor eu de grands inconvéniens. Il reſte à ſavoir s'il eſt permis d'amener une grande beauté par de grands défauts, & c'eſt ſur quoi je n'oſe prononcer.

q) *Les plus profonds reſpects d'une amour ſi parfaite !*] Eſt-ce ici le tems de ſe plaindre qu'on a mal reçu ſes profonds

ANTIOCHUS.

s) Plaignons nous ſans blaſphême.

SELEUCUS.

Ah que vous me gênez
Par cette retenue où vous vous obſtinez!
Faut-il encor régner, faut-il l'aimer encore?

ANTIOCHUS.

t) Il faut plus de reſpect pour celle qu'on adore.

SELEUCUS.

C'eſt ou d'elle, ou du trône être ardemment épris,

profonds reſpects de l'amour, quand il s'agit d'un parricide?

r) *Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.*] Ce vers a toujours été regardé comme un jeu d'eſprit, qui diminue l'horreur de la ſituation. On dit que les Parthes lançaient des fléches en fuïant; mais ce n'eſt pas parce que *Rodogune* ſort qu'elle afflige ces princes, c'eſt parce qu'elle leur a fait auparavant une propoſition affreuſe qui n'a rien de commun avec la manière dont les Parthes combataient.

s) *Plaignons nous ſans blaſphême.*] Ne croirait-on pas entendre un héros de roman qui traite ſa maîtreſſe de divinité?

t) *Il faut plus de reſpect pour celle qu'on adore.*] Peut-on employer ces idées & ces expreſſions de roman dans un moment ſi terrible?

u) Que vouloir, ou l'aimer, ou régner à ce prix.

ANTIOCHUS.

x) C'eſt & d'elle & de lui tenir bien peu de compte,
y) Que faire une révolte & ſi pleine & ſi promte.

SELEUCUS.

Lorſque l'obéiſſance a tant d'impiété,
La révolte devient une néceſſité.

ANTIOCHUS.

z) La révolte, mon frère, eſt bien précipitée,

u) *Que vouloir ou l'aimer, ou régner à ce prix.*] On ne ſait par la conſtruction, ſi c'eſt au prix du ſang de ſa mère.

x) *C'eſt & d'elle & de lui tenir bien peu de compte.*] *Lui*, ſe raporte au trône ; mais on ne ſe ſert point de ce pronom pour les choſes inanimées. Ces vers jettent de l'obſcurité dans le dialogue ; *tenir bien peu de compte d'un trône*, termes d'une proſe rempante.

y) *Que faire une révolte & ſi pleine, & ſi prompte.*] Faire une révolte contre une femme qui a imaginé quelque choſe de ſi noir ! Cette expreſſion ne ſerait pas pardonnée à *Céladon* ; &, *faire une révolte*, n'eſt pas français.

z) *La révolte, mon frère, eſt bien précipitée*] *La révolte* trois fois repétée, rebute trois fois dans une telle circonſtance ; on voit que cette idée de traiter de ſouveraine & de divinité une maîtreſſe qui exige un parricide

a) Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée;
b) Et c'eſt à nos déſirs trop de témérité,
De vouloir de tels biens avec facilité.
Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire :
c) Pour gagner un triomphe il faut une victoire ;
Mais que je tâche en vain de flater nos tourmens!
Nos malheurs ſont *d*) plus forts que nos déguiſemens ;

eſt indigne non-ſeulement d'un héros, mais de tout honnête-homme.

a) *Quand la loi qu'elle rompt peut être retractée.*] On ne rompt point une loi ; on ne la retracte pas ; *revoquer* eſt le mot propre. On retracte une opinion.

b) *Et c'eſt à nos deſirs trop de témérité,*
De vouloir de tels biens] ——

Que veut dire ce *trop de témérité à ſes déſirs, de vouloir de tels biens ?* de quels biens a-t-on parlé ? de quelle gloire s'agit-il ? que prétend-il par ces ſentences ? Si *Rodogune* a fait ce qu'elle ne devait pas faire, *Antiochus* dit ce qu'il ne devait pas dire.

c) *Pour gagner un triomphe.*] On gagne une victoire, & non un triomphe.

d) *Plus forts que ces déguiſemens.*] Un déguiſement n'eſt point fort. Il faut toujours, ou le mot propre, ou une métaphore juſte. *Antiochus* veut dire qu'il ne peut ſe diſſimuler ſes malheurs.

Leur excès à mes yeux paraît *e*) un noir abîme
Où la haine s'aprête à couronner le crime,
Où la *e*) gloire eſt ſans nom, la vertu ſans honneur,
Où ſans un parricide il n'eſt point de bonheur:
Et voyant de ces maux l'épouvantable image,
Je me ſens afaiblir quand je vous encourage;
Je frémis, je chancèle, & mon cœur abatu
Suit tantôt ſa douleur, & tantôt ſa vertu.
Mon frère, pardonnez à des diſcours *ſans ſuite*,
Qui font trop voir le trouble où mon ame eſt réduite.

SELEUCUS.

f) J'en ferais comme vous, ſi mon *eſprit troublé*
Ne ſecouait le joug dont il eſt acablé.

e) *Un abîme noir où la gloire s'aprête; & une gloire ſans nom.*] On dit bien, *un nom ſans gloire*; mais *gloire ſans nom* n'a pas de ſens.

f) *J'en ferais comme vous, ſi mon eſprit troublé.*] *J'en ferais*, n'eſt pas français, & *je ferais comme vous*, eſt du ſtile de la comédie.

g) *Je vois ce qu'eſt un trône, & ce qu'eſt une femme.*] Il voit bien ce qu'eſt *Rodogune*, mais il n'y a jamais eu que cette femme au monde, qui ait dit, *tuez votre mère, ſi vous voulez que je vous épouſe.* Le trône n'a rien de com-

Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme,
g) Je vois ce qu'eſt un trône, & ce qu'eſt une femme ;
Et jugeant par leur prix de leur poſſeſſion,
J'éteins auſſi ma flamme, & mon ambition;
Et je vous céderais l'un & l'autre avec joye,
Si dans la liberté que le ciel me renvoye,
La crainte de vous faire un funeſte préſent
Ne me jettait dans l'ame un remords trop cuiſant.
Dérobons nous, mon frère, à ces ames cruelles,
Et laiſſons les ſans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS.

h) Comme j'aime beaucoup, j'eſpère encor un peu.
i) L'eſpoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu ;

mun avec la monſtrueuſe idée de la douce *Rodogune*. Ce qu'il y a de pis, c'eſt que tous les raiſonnemens d'*Antiochus* & de *Séleucus* ne produiſent rien ; ils diſſertent ; les deux frères ne prennent aucune réſolution ; & le malheur de leur perſonage juſqu'ici, eſt, de ne rien faire, & d'atendre ce qu'on fera d'eux.

h) *Comme j'aime beaucoup, j'eſpère encor un peu.*] *Beaucoup*, & *un peu*, cette antithèſe n'eſt pas digne du tragique.

i) *L'eſpoir ou brûle tant de feu*] Un feu où brûle l'eſpoir !

k) Et ſon reſte confus me rend quelques lumières,
Pour juger mieux que vous de ces ames ſi fières.
Croyez moi, l'un & l'autre a redouté nos pleurs;
Leur fuite à nos ſoupirs a dérobé leurs cœurs;
Et ſi tantôt leur haine eût atendu nos larmes,
Leur haine à nos douleurs aurait rendu les armes.

SELEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gémiſſez, ſoupirez,
Et je craindrai pour vous ce que vous eſpérez.
Quoi qu'en votre faveur vos pleurs *obtiennent* d'elles,
Il vous faudra parer leurs haines mutuelles,
Sauver l'une de l'autre, & peut-être leurs *coups*
Vous trouvant au milieu ne perceront que vous.
C'eſt ce qu'il faut pleurer. Ni maîtreſſe, ni mère,
l) N'ont plus de choix ici, ni de loix à nous faire:

k) *Et ſon reſte confus me rend quelques lumières.*] Ce reſte confus du feu de l'amour peut-il donner des lumières parce qu'on ſe ſert du mot *feu* pour exprimer l'amour? n'eſt-ce pas abuſer des termes? eſt-ce ainſi que la nature parle?

l) *N'ont plus de choix ici.*] Il veut dire, Nous n'avons plus à choiſir entre *Cléopatre* & *Rodogune*. *N'ont plus de choix*, dans le ſens qu'on lui donne ici, n'eſt pas français.

Quoi que leur rage exige, ou de vous, ou de moi,
m) Rodogune eſt à vous, puiſque je vous fais roi.
Epargnez vos ſoupirs près de l'une & de l'autre.
J'ai trouvé mon bonheur, ſaiſiſſez vous du vôtre:
Je n'en ſuis point jaloux, & ma triſte amitié
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCENE VI.

ANTIOCHUS *ſeul.*

QUe je ſerais heureux ſi je n'aimais un frère!
Lorſqu'il ne veut pas voir le mal qu'il ſe veut faire,
Mon amitié s'opoſe à ſon aveuglement:
Elle agira pour vous, mon frère, également,
n) Et n'abuſera point de cette violence
Que l'indignation fait à votre eſpérance.

m) *Rodogune eſt à vous, puiſque je vous fais roi.*] Lorſqu'on prend la réſolution de renoncer à un royaume, un ſi grand effort doit-il être ſi ſoudain ? fait-il une grande impreſſion ſur les ſpectateurs, ſurtout quand cette ceſſion ne produit rien dans la piéce ?

n) *Et n'abuſera pas de cette violence Que l'indignation fait à votre eſpérance.*] Cela eſt trop obſcur, & à peine intelligible. On ne fait point violence à une eſpérance.

o) La peſanteur du coup ſouvent nous étourdit ;
On le croit repouſſé quand il s'aprofondit ;
Et quoi qu'un juſte orgueil ſur l'heure perſuade,
Qui ne ſent point ſon mal eſt d'autant plus malade ;
Ces ombres de ſanté cachent mille poiſons,
Et la mort ſuit de près ces fauſſes guériſons.
Daignent les juſtes dieux rendre vain ce préſage !
Cependant *p*) allons voir ſi nous vaincrons l'orage,

o) *La peſanteur du coup ſouvent nous étourdit &c.*] *Antiochus* perd là dix vers entiers à débiter des ſentences ; eſt-ce là l'ocaſion de differter, de parler de malades qui ne ſentent point leur mal, & d'ombres de ſanté qui cachent mille poiſons ? On ne peut trop repéter, que la véritable tragédie rejette toutes les diſſertations, toutes les comparaiſons, tout ce qui ſent le réteur, & que tout doit être ſentiment, juſques dans le raiſonnement même.

p) *Allons voir ſi nous vaincrons l'orage.*] *Vaincre un orage* eſt impropre ; on détourne, on calme un orage, on s'y dérobe, on le brave, &c. on ne le *vainc* pas : cette métaphore d'orage vaincu, ne peut convenir à des ombres de ſanté qui cachent des poiſons.

q) *L'effort d'un ſi puiſſant couroux.*] La nature & l'amour qui parlent contre l'effort d'un couroux ! Voilà encor des expreſſions impropres ; je ne me laſſerai point

Et ſi contre *q*) l'éfort d'un ſi puiſſant couroux
La nature & l'amour voudront parler pour nous.

Fin du troiſiéme acte.

---

de dire qu'il les faut remarquer, non pas pour obſerver des fautes, mais pour être utile à ceux qui ne liſent pas avec aſſez d'atention, à ceux qui veulent ſe former le goût & poſſéder leur langue, à ceux qui veulent écrire, aux étrangers qui nous liſent. On a paſſé beaucoup de fautes contre la langue, & contre l'élégance & la netteté de la conſtruction; le lecteur atentif peut les ſentir. On a craint de faire trop de remarques, & de marquer une afectation de critiquer.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, RODOGUNE.

RODOGUNE.

a) PRINCE, qu'ai-je entendu ? Parce que je ſoupire,

a) *Prince, qu'ai-je entendu ? parce que je ſoupire, &c.*] L'ame du ſpectateur était remplie de deux aſſaſſinats, propoſés par deux femmes ; on atendait la ſuite de ces horreurs ; le ſpectateur eſt étonné de voir *Rodogune qui ſe fâche* de ce qu'on préſume qu'elle pourait aimer un des princes, deſtiné pour être ſon époux. Elle ne parle que de la témérité d'*Antiochus*, qui en la voyant ſoupirer oſe ſupoſer qu'elle n'eſt pas inſenſible. C'était un des ridicules à la mode dans les romans de chevalerie, comme on l'a déja dit ; il falait qu'un chevalier n'imaginat pas que la dame de ſes penſées pût être ſenſible avant de très longs ſervices : ces idées infectèrent notre théatre. *Antiochus* qui ne devrait parler à cette princeſſe que pour lui dire qu'elle eſt indigne de lui, & qu'on n'épouſe point la vieille maîtreſſe de ſon père, quand elle demande la tête de ſa belle-mère pour préſent de nôce, oublie tout d'un coup la conduite révoltante & contradictoire d'une fille

Vous préſumez que j'aime, & vous m'oſez le dire !
Eſt-ce un frère, eſt-ce vous, dont la témérité
S'imagine . . .

ANTIOCHUS.

Apaiſez ce courage irrité,
Princeſſe, aucun de nous ne ſerait téméraire
Juſqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire ;
Je vois votre mérite, & le peu que je vaux,
b) Et ce rival ſi cher connaît mieux ſes défauts.

modeſte & parricide, & lui dit que perſonne *n'eſt aſſez téméraire, juſqu'à s'imaginer qu'il ait l'heur de lui plaire ; que c'eſt préſomption de croire ce miracle ; qu'elle eſt un oracle ; qu'il ne faut pas éteindre un bel eſpoir.* Peut-on ſouffrir, après cela, que *Rodogune* qui mériterait d'être enfermée toute ſa vie pour avoir propoſé un pareil aſſaſſinat, *trouve trop de vanité dans l'eſpoir trop prompt des termes obligeans de ſa civilité ?* Ces propos de comédie ſont-ils ſoutenables ? Il faut dire la vérité courageuſement ; il faut admirer les beautés de *Corneille* : mais ſi on veut être utile au public, il faut faire ſentir des défauts dont l'imitation rendrait la ſcène françaiſe trop vicieuſe.

Remarquez encor que cette conjonction *parce que* ne doit jamais entrer dans un vers noble ; elle eſt dure & ſourde à l'oreille.

b) *Et ce rival ſi cher connait mieux ſes défauts.*] Eſt-ce à *Antiochus* à parler des défauts de ſon frère ? Comment

Mais ſi tantôt ce cœur parlait par votre bouche,
Il veut que nous croyions qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux;
Puiſqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Si c'eſt préſomption de croire ce miracle,
C'eſt une impiété de douter de l'oracle,
Et mériter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel eſpoir que vous nous ordonnez.
Princeſſe, au nom des dieux, au nom de cette flame...

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir juſques au fond d'une ame;
Et votre eſpoir trop promt prend trop de vanité

peut-on dire à une telle femme que les deux frères conaiſſent trop bien leurs défauts pour oſer croire qu'elle puiſſe aimer l'un des deux?

c) *Lorſque j'ai ſoupiré ce n'était pas pour vous.*] Ce vers paraît trop comique & achève de révolter le lecteur judicieux qui doit atendre ce que deviendra la propoſition d'un aſſaſſinat horrible.

d) *J'ai donné ces ſoupirs aux mânes d'un époux.*] Voici qui eſt bien pis. Quoi ! elle prétend avoir été l'épouſe du père d'*Antiochus* ! elle ne ſe contente pas d'être parricide, elle ſe dit inceſtueuſe ! En effet, dans les premiers actes,

Des termes obligeans de ma civilité.
Je l'ai dit, il eſt vrai, mais quoi qu'il en puiſſe être,
Méritez cet amour que vous voulez connaître.
c) Lorſque j'ai ſoupiré, ce n'était pas pour vous,
d) J'ai donné ces ſoupirs aux manes d'un époux,
Et ce ſont les effets du ſouvenir fidelle
Que ſa mort à toute heure en mon ame rapelle.
Princes, ſoyez ſes fils, & prenez ſon parti.

ANTIOCHUS.

Recevez donc ce *e*) cœur en nous deux réparti.
Ce cœur qu'un ſaint amour rangea ſous votre empire,
Ce cœur pour qui le vôtre à tout moment ſoupire:
Ce cœur en vous aimant indignement percé
f) Reprend pour vous aimer, le ſang qu'il a verſé,

on ne ſait ſi elle a conſommé ou non le mariage avec le père de ſes amans : il faudrait au moins que de telles horreurs fuſſent un peu cachées ſous la beauté de la diction.

e) *Son cœur en nous deux réparti.*] Il ſemble par ce diſcours d'*Antiochus*, qu'en effet *Rodogune* a été la femme de ſon père ; s'il eſt ainſi, quel effet doit faire un amour d'ailleurs aſſez froid, qui devient un inceſte avéré, auquel ni *Antiochus*, ni *Rodogune* ne prennent ſeulement pas garde ? mais qu'eſt-ce qu'un cœur réparti en deux ?

f) *Reprend pour vous aimer le ſang qu'il a verſé.*] C'eſt donc le cœur de *Nicanor* réparti entre ſes deux fils, qui

Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,
Et montre en vous aimant qu'il eſt encor le même.
Ah, princeſſe, en l'état où le ſort nous a mis,
Pouvons-nous mieux montrer que nous ſommes
ſes fils ?

RODOGUNE.

Si c'eſt ſon cœur en vous qui revit, & qui m'aime,
Faites ce qu'il ferait *g*) s'il vivait en lui-même.
h) A ce cœur qu'il vous laiſſe oſez prêter un bras:
Pouvez-vous le porter, & ne l'écouter pas?
S'il vous explique mal ce qu'il en doit atendre,

ayant été percé reprend le ſang qu'il a verſé ; c'eſt-à-dire, ſon propre ſang, pour aimer encor ſa femme *dans la* perſonne de ſes deux enfans. Que dire de telles idées & de telles expreſſions ! comment ne pas remarquer de pareils défauts? & comment les excuſer ? que gagnerait-on à vouloir les pallier ? ce ſerait trahir l'art qu'on doit enſeigner aux jeunes gens.

g) *S'il vivait en lui-même.*] *Rodogune* continue la figure employée par *Antiochus* ; mais on ne peut dire *vivre en ſoi-même* ; ce ſtile fait beaucoup de peine ; mais ce qui en fait bien davantage, c'eſt que *Rodogune* paſſe ainſi tout d'un coup de la modeſte fierté d'une fille qui ne veut pas qu'on lui parle d'amour, à l'exécrable empreſſement d'éxiger d'un fils la tête de ſa mère.

h) *A ce cœur qu'il vous laiſſe, oſez prêter un bras.*] *Pré-*

Il emprunte ma voix pour mieux ſe faire entendre.
i) Une ſeconde fois il vous le dit par moi,
Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loi.
Nommez les aſſaſſins, & j'y cours.

RODOGUNE.

Quel myſtère
Vous fait en l'acceptant méconnaître une mère?

ANTIOCHUS.

Ah! ſi vous ne voulez voir finir nos deſtins,
Nommez d'autres vengeurs, ou d'autres aſſaſſins.

ter un bras à un cœur, le porter & ne pas l'écouter, ſont des expreſſions ſi peu naturelles, ſi forcées, ſi fauſſes, qu'on voit bien que la ſituation ne l'eſt pas; car d'ordinaire, comme dit *Boileau*,

Ce que l'on conçoit bien, s'exprime clairement.

i) *Une ſeconde fois il vous le dit par moi*] *Rodogune* demande donc deux fois un parricide, ce que *Cléopatre* elle-même n'a pas fait. Eſt-il poſſible qu'*Antiochus* puiſſe lui dire, *nommez les aſſaſſins*? quel faux artifice! ne les connaît-il pas? ne ſait-il pas que c'eſt ſa mère? ne s'en eſt-elle pas vantée à lui-même? Je n'ai point de terme pour exprimer la peine que me font les fautes de ce grand homme; elles conſolent au moins, en faiſant voir l'extrême dificulté de faire une bonne piéce de théatre.

RODOGUNE.

k) Ah ! je vois trop régner ſon parti dans votre ame,
Prince, vous le prenez ?

ANTIOCHUS.

Oui, je le prens, madame;
Et j'aporte à vos pieds le plus pur de mon ſang,
Que la nature enferme en ſon malheureux *flanc*.
Satisfaite vous-même à cette voix ſecrette
Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprète,
Exécutez ſon ordre, & hâtez vous ſur *moi*
De punir une reine, & de venger un roi :
Mais quite par ma mort d'un devoir ſi ſévère,
Ecoutez-en un autre en faveur de mon frère.

De

k) *Ah ! je vois trop régner ſon parti dans votre ame &c.*] Quelle froideur dans de tels éclairciſſemens, & quelles étranges expreſſions ! *vous le prenez ? oui, je le prens.* Je ne parle pas ici du ſens ridicule que les jeunes gens atribuent à ces paroles, je parle de la baſſeſſe des mots.

l) *De deux princes unis à ſoupirer.*] Il falait au moins *unis en ſoupirant* ; car on ne peut dire *unis à ſoupirer.*

m) *Puniſſez un des fils des crimes de la mére.*] Peut-ſérieuſement dire à *Rodogune*, Tuez l'un de nous deux, & épouſez l'autre ; & ſe complaire dans cette penſée auſſi froide que barbare, & la retourner en deux ou trois façons ?

l) De deux princes unis à ſoupirer pour vous
Prenez l'un pour victime, & l'autre pour époux;
m) Puniſſez un des fils des crimes de la mère,
Mais payez l'autre auſſi des ſervices du père;
Et laiſſez un exemple à la poſtérité,
Et de rigueur entière, & d'entière équité.
Quoi, n'écouterez-vous ni l'amour, ni la haine?
Ne pourai-je obtenir ni ſalaire, ni peine?
Ce cœur qui vous adore, & que vous dédaignez...

RODOGUNE.

n) Hélas, prince!

ANTIOCHUS.

o) Eſt-ce encor le roi que vous plaignez?
Ce ſoupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un père?

n) *Hélas! prince. . . .*] Enfin, *Rodogune* paſſe tout d'un coup de l'aſſaſſinat à la tendreſſe. La petite fineſſe du ſoupir qui va vers l'ombre d'un père, & *Rodogune* qui tremble d'aimer, forment ici une paſtorale. Quel contraſte! eſt-ce là du tragique? La propoſition d'aſſaſſiner une mère eſt d'une furie; & cet *hélas*, & ce *ſoupir*, ſont d'une bergère. Tout cela n'eſt que trop vrai; & encor une fois il faut le dire.

o) *Eſt-ce encor le roi que vous plaignez?* Cela ſerait bon dans la bouche d'un berger galant. Ce mêlange de tendreſſe naïve & d'atrocités afreuſes n'eſt pas ſuportable.

RODOGUNE.

Allez, ou pour le moins rapellez votre frère.
Le combat pour mon ame était moins dangereux,
Lorſque je vous avais à combatre tous deux.
Vous êtes plus fort ſeul que vous n'étiez enſemble.
Je vous bravais tantôt, & maintenant je tremble.
J'aime, n'abuſez pas, prince, de mon ſecret,
Au milieu de ma haine il m'échape à regret.
p) Mais enfin il m'échape, & cette retenue
Ne peut plus ſoutenir l'effort de votre vûe.
Oui, j'aime un de vous deux malgré ce grand couroux,
Et ce dernier ſoupir dit aſſez que c'eſt vous.
Un rigoureux devoir à cet amour *s'opoſe*,

p) *Mais enfin il m'échape, & cette retenue.*] Ce ſoupir échape donc ; & la retenue de cette parricide ne peut plus ſe ſoutenir à la vuë de celui qui doit être ſon mari, & cependant elle lui tient encor de longs diſcours, malgré *l'éfort de ſa vuë*.

q) *En me preſſant d'un choix.*] Cela n'eſt pas français ; on ne preſſe point d'une choſe.

r) *Le ſort étrange*] eſt faible : *étrange* n'eſt là qu'une mauvaiſe épithète pour rimer à *venge*.

s) *Il faut que je le venge.*] Pourquoi ? elle a donc été ſa femme ? mais ſi elle ne l'a point été, elle n'eſt point du tout obligée de venger *Nicanor* ; elle n'eſt obligée qu'à

Ne m'en acuſez point, vous en êtes la cauſe,
Vous l'avez fait renaître *q*) en me preſſant d'un
choix
Qui rompt de vos traités les favorables loix.
D'un père mort pour moi voyez *r*) le ſort étrange;
Si vous me laiſſez libre, *s*) il faut que je le venge;
t) Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner,
Ce n'eſt qu'à ce prix ſeul que je puis me donner:
Mais *u*) ce n'eſt pas de vous qu'il faut que je l'atende:
Votre refus eſt juſte autant que ma demande.
A force de reſpect votre amour s'eſt trahi.
Je voudrais vous haïr s'il m'avait obéi;
x) Et je n'eſtime pas l'honneur d'une vengeance
Juſqu'à vouloir d'un crime être la récompenſe.

remplir les conditions de la paix qui interdiſent toute vengeance; ainſi elle raiſonne fort mal.

t) *Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner.*] Cela eſt impropre; des feux qui ſe mutinent!

u) *Ce n'eſt pas de vous qu'il faut que je l'atende.*] Pourquoi l'a-t-elle donc demandé? Toutes ces contradictions ſont la ſuite de cette propoſition révoltante qu'elle a faite d'aſſaſſiner ſa belle-mère; une faute en atire cent autres.

x) *Et je n'eſtime pas l'honneur d'une vengeance.*] Y a-t-il de l'honneur dans cette vengeance? Elle change à préſent d'avis; elle ne voudrait plus d'*Antiochus* s'il avoit tué ſa

Rentrons donc ſous les loix que m'impoſe la paix
Puiſque m'en afranchir c'eſt vous perdre à jamais.
Prince, en votre faveur je ne puis davantage:
L'orgueil de ma naiſſance enfle encor mon courage:
Et quelque grand pouvoir que l'amour ait ſur moi,
Je n'oublîrai jamais que je me dois un roi.
Oui, malgré mon amour j'atendrai d'une mère,
Que le trône me donne ou vous, ou votre frère.
y) Atendant ſon ſecret vous aurez mes déſirs,
Et s'il le fait régner, vous aurez mes *ſoupirs;*
C'eſt tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
Et tout ce qu'à vos feux les miens oſent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudrais-je de plus? Son bonheur eſt le mien:
Rendez heureux ce frère, & je ne perdrai rien.

mère : ce n'eſt pas là aſſurément le caractère qu'exigent *Horace* & *Boileau*,

Qu'en tout avec ſoi-même il ſe montre d'acord,
Et qu'il ſoit juſqu'au bout, tel qu'on l'a vû d'abord.

y) *Atendant ſon ſecret.*] Elle voulait tout-à-l'heure tuer *Cléopatre*, & à préſent elle lui eſt ſoumiſe. Et qu'eſt-ce qu'un ſecret qui *fait régner?*

z) *Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.*] Il eſt aſſurément impoſſible de mourir afligé & content.

L'amitié le conſent, ſi l'amour l'apréhende :
Je bénirai le ciel d'une perte ſi grande ;
Et quitant les douceurs de cet eſpoir flotant,
z) Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

RODOGUNE.

Et moi, ſi mon deſtin entre ſes mains me livre ;
Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
Mon amour... Mais adieu, mon eſprit ſe confond.
Prince, ſi votre flamme à la mienne répond,
a) Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,
b) Ne me revoyez point qu'avec le diadême.

---

a) *Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime*,] n'eſt pas français ; on dit, *ingrat envers quelqu'un*, & non, *ingrat à quelqu'un.*

J'ai déja remarqué ailleurs qu'*ingrat vis-à-vis* de quelqu'un eſt une de ces mauvaiſes expreſſions qu'on a miſes à la mode depuis quelque tems. Preſque perſonne ne s'étudie à bien parler ſa langue.

b) *Ne me revoyez point qu'avec*,] n'eſt pas français ; il faut, *ne me revoyez qu'avec.*

SCENE II.

ANTIOCHUS *ſeul.*

c) LEs plus doux de mes vœux enfin ſont exaucés.
Tu viens de vaincre, amour, mais ce n'eſt pas aſſez;
Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fais vaincre la nature;
Et prête lui pour nous ces tendres ſentimens
Que ton ardeur inſpire aux cœurs des vrais amans,
Cette pitié qui force, & ces dignes faibleſſes
Dont la vigueur détruit les fureurs *vengereſſes.*
Voici la reine. Amour, nature, juſtes dieux,
Faites la moi fléchir, ou mourir à ſes yeux.

c) *Les plus doux de mes vœux — Tu viens de vaincre amour ! — En cette conjoncture — Les cœurs des vrais amans — & ces dignes faibleſſes, Dont la vigueur détruit les fureurs vengereſſes.*] Tout cela reſſemble à des ſtances de *Boisrobert*, & les vrais amans reviennent à tout propos.

Pourquoi *Rodrigue* & *Chimène* parlent-ils ſi bien, & *Antiochus* & *Rodogune* ſi mal ? c'eſt que l'amour de *Chimène* eſt véritablement tragique, & que celui de *Rodogune* & d'*Antiochus* ne l'eſt point du tout ; c'eſt un amour froid

SCENE III. d)

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, LAONICE.

CLÉOPATRE.

HÉ bien, Antiochus, *e*) vous dois-je la couronne ?

ANTIOCHUS.

Madame, vous ſavez ſi le ciel me la donne.

CLÉOPATRE.

Vous ſavez mieux que moi ſi vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je ſais que je péris ſi vous ne m'écoutez.

CLÉOPATRE.

Un peu trop lent peut-être à ſervir ma colère,

TAYLOR INST. OXFORD

dans un ſujet terrible.

d) Je ne ſais ſi je me trompe, mais cette ſcène ne me paraît pas plus naturelle ni mieux faite que les précédentes. Il me ſemble que *Cléopatre* après avoir dit à ſes deux fils qu'elle couronnera celui qui aura aſſaſſiné ſa maîtreſſe, ne doit point parler familiérement à *Antiochus*.

e) *Vous dois-je la couronne* ?] C'eſt-à-dire, Voulez-vous tuer *Rodogune* ? cela ne peut s'entendre autrement ; cela même ſignifie, Avez-vous tué *Rodogune* ? car elle n'a promis la couronne qu'à l'aſſaſſin.

Vous vous êtes laiſſé prévenir par un frère ?
f) Il a ſû me venger quand vous délibériez ?
g) Et je dois à ſon bras ce que vous eſpériez ?
Je vous en plains, mon fils, ce malheur eſt extrême,
C'eſt périr en effet que perdre un diadême;
Je n'y ſais qu'un remède, encor eſt-il fâcheux,
Etonnant, incertain, & triſte pour tous deux;
h) Je périrai moi-même avant que de le dire:
Mais enfin on perd tout quand on perd un *empire.*

f) *Il a ſû me venger quand vous délibériez.*] On ne peut imaginer que *Cléopatre* veuille dire ici autre choſe, ſinon, *Séleucus vient de tuer ſa maîtreſſe & la votre.* A ce mot ſeul *Antiochus* ne doit-il pas entrer en fureur ?

g) *Et je dois à ſon bras ce que vous eſpériez.*] Ce vers confirme encor la mort de *Rodogune*; il n'en eſt rien, à la vérité; mais *Cléopatre* le dit poſitivement. Comment *Antiochus* n'eſt-il pas ſaiſi du plus afreux déſeſpoir à cette nouvelle épouvantable? comment peut-il raiſonner de ſang froid avec ſa mère, comme ſi elle ne lui avait rien dit ? Rien de tout cela n'eſt vraiſemblable; il ne l'eſt pas que *Cléopatre* veuille faire acroire que *Rodogune* eſt morte; il ne l'eſt pas qu'*Antiochus* ſoutienne cette converſation. S'il croit *Cléopatre*, il doit être furieux : s'il ne la croit pas, il doit lui dire, Oſez-vous bien imputer ce crime à mon frère?

ANTIOCHUS.

i) Le remède à nos maux eſt tout en votre main,
Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain.
Votre ſeule colère a fait notre infortune.
Nous perdons tout, madame, en perdant Rodogune:
Nous l'adorons tous deux; jugez en quels tourmens
Nous jette la rigueur de vos commandemens.
L'aveu de cet amour ſans doute vous ofenſe;
Mais enfin nos malheurs croiſſent par le ſilence;
Et votre cœur qu'aveugle un peu d'inimitié,
S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié;

h) *Je périrai moi-même avant que de le dire.*] On n'entend pas mieux ce que c'eſt que ce ſecret. Ces deux couplets paraiſſent remplis d'obſcurités.

i) *Le remède à nos maux eſt tout en votre main.*] Comment ce remède aux maux eſt-il dans la main de *Cléopatre*? entend-il qu'en nommant l'aîné elle finira tout? mais il dit, *Nous perdons tout en perdant Rodogune.* Il n'y aura donc point de remède aux maux de celui qui la perdra. Peut-il répondre que le cœur de *Cléopatre* eſt aveuglé d'un peu d'inimitié? que ſi ce cœur ignore les maux des deux frères, elle ne peut en prendre pitié, & qu'au point où il les voit, c'en eſt le ſeul remède. Quel diſcours! quel langage! & dans une telle ocaſion! Il parle avec la plus grande ſoumiſſion; & *Cléopatre* lui répond, *Quelle fureur vous poſſède?* En vérité ces diſcours ſont-ils dans la nature?

Au point où je les vois c'en eſt le ſeul remède.

CLÉOPATRE.

Quelle aveugle fureur vous-même vous poſſède!
Avez-vous oublié que vous parlez à moi?
Ou ſi vous préſumez être déja mon roi?

ANTIOCHUS.

Je tâche avec reſpect à vous faire connaître
k) Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

CLÉOPATRE.

Moi, j'aurais allumé cet inſolent amour?

ANTIOCHUS.

Et quel autre prétexte a fait notre retour?
Nous avez-vous mandés qu'afin qu'*un droit d'aî-*
neſſe
Donnât à l'un de nous le trône, & la princeſſe?

k) *Les forces d'un amour.*] On a déja remarqué qu'on ne dit point *les forces* au pluriel, excepté quand on parle des *forces d'un état.*

l) *Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre?*] Il me ſemble qu'il n'eſt point du tout intéreſſant de ſavoir ſi *Cléopatre* a fait naître elle-même l'amour des deux frères pour *Rodogune*; ce n'eſt pas là ce qui doit l'inquiéter; il doit trembler que *Cléopatre* n'ait déja fait aſſaſſiner *Rodogune* par *Séleucus*, comme elle l'a déja dit, ou du moins, qu'elle n'employe le bras de quelque autre,

Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir;
Et c'était par vos mains nous mettre en ſon pouvoir.
Qui de nous deux, madame, eût oſé s'en défendre,
l) Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre ?
Si ſa beauté dès-lors n'eût allumé nos feux,
m) Le devoir auprès d'elle eût ataché nos vœux;
Le déſir de régner eût fait la même choſe;
Et dans l'ordre des loix que la paix nous impoſe,
Nous devions aſpirer à ſa poſſeſſion,
Par amour, par devoir, ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire;
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frère;
Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,
J'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir une haine cachée,

Cette idée ſi naturelle ne ſe préſente pas ſeulement à lui; c'était la ſeule qui pût inſpirer de la terreur & de la pitié, & c'eſt la ſeule qui ne vienne pas dans la tête d'*Antiochus*. Il s'amuſe à dire inutilement que les deux frères devaient aimer *Rodogune*; il veut le prouver en forme; il parle de *l'ordre des loix*.

m) Il dit que *le devoir atacha leurs vœux auprès d'elle.*] Comment un devoir atache-t-il des vœux ? cela n'eſt pas français.

Que la foi des traités *n*) n'avait point arrachée?

CLÉOPATRE.

Non, mais vous avez dû garder le ſouvenir
o) Des hontes que pour vous j'avais ſû prévenir,
Et de l'indigne état où votre Rodogune
Sans moi, ſans mon courage, eût mis votre fortune.
p) Je croyais que vos cœurs ſenſibles à ſes coups
En ſauraient conſerver un généreux couroux;
Et je le retenais avec ma douceur feinte,
Afin que groſſiſſant ſous un peu de contrainte,
Ce torrent de colère & de reſſentiment
Fût plus impétueux en ſon débordement.
Je fais plus maintenant, je preſſe, ſollicite,
Je commande, menace, & rien ne vous irrite.
Le ſceptre dont ma main vous doit récompenſer,
N'a point de quoi vous faire un moment balancer;
Vous ne conſidérez ni lui, ni mon injure;
L'amour étouffe en vous la voix de la nature;

n) *N'avait point arrachée.*] Ce verbe exige une prépoſition & un ſubſtantif: on arrache la haine du cœur.

o) *Des hontes que pour vous j'avais ſû prévenir.*] *La honte* n'a point de pluriel, du moins dans le ſtile noble.

p) *Je croyais que vos cœurs ſenſibles à ſes coups*,] ſe raporte, par la conſtruction de la phraſe, au courage de *Cléopatre*, & par le ſens de la phraſe, aux coups de *Ro-*

Et je pourrais aimer des fils dénaturés !

ANTIOCHUS.

La nature & l'amour ont leurs droits ſéparés ;
L'un n'ôte point à l'autre une ame qu'il poſſède.

CLÉOPATRE.

Non, non, où l'amour régne, il faut que l'autre cède.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs ſont également doux.
ous périrons tous deux, s'il faut périr pour vous ;
Mais auſſi...

CLÉOPATRE.

Pourſuivez, fils ingrat & rebelle.

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour elle.

CLÉOPATRE.

Périſſez, périſſez, votre rébellion
Mérite plus d'horreur que de compaſſion.
Mes yeux ſauront le voir ſans verſer une larme ;

dogune. Et comment retenait-elle ce couroux, quand elle dit qu'elle croyait que leurs cœurs conſerveraient un généreux couroux ? Pouvait-elle retenir un couroux dont ſes deux fils ne lui donnaient aucune marque ? Au reſte, je ſuis toujours étonné que *Cléopatre* veuille tromper toujours groſſiérement des princes qui la connaiſſent, & qui doivent tant ſe défier d'elle.

Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme;
Et je triompherai, voyant périr mes fils,
De ſes adorateurs, & de mes ennemis.

ANTIOCHUS.

Hé bien, triomphez-en, que rien ne vous retienne.
Votre main tremble-t-elle ? *q*) y voulez-vous la mienne ?
Madame, commandez, je ſuis prêt d'obéir :
Je percerai ce cœur qui vous oſe trahir :
Heureux ſi par ma mort je puis vous ſatisfaire,
Et noyer dans mon ſang toute votre colère!
Mais ſi la dureté de votre averſion
Nomme encor notre amour une rébellion,

q) *Y voulez-vous la mienne ?*] Cet *y* ne ſe raporte à rien.

r) *Et d'impuiſſantes larmes.*] S'il n'a eu que d'impuiſſantes larmes, comment *Cléopatre* a-t-elle pû lui dire, *quelle aveugle fureur vous poſſède ?* comme on l'a déja remarqué.

s) *Je ſuis mère auprès de vos douleurs.*] Cela n'eſt pas français ; il falait dire, *vos douleurs me font ſentir que je ſuis mère.* La correction du ſtile eſt devenue d'une néceſſité abſolue. On eſt obligé de tourner quelquefois un vers en pluſieurs maniéres avant de rencontrer la bonne.

t) *Rendez graces aux dieux qui vous ont fait l'aîné.*] Je ſuis encor ſurpris du peu d'effet que produit ici cette dé-

Du moins ſouvenez vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de faibles ſoupirs *r*) & d'impuiſſantes larmes.

CLÉOPATRE.

Ah, que n'a-t-elle pris, & la flamme, & le fer!
Que bien plus aiſément j'en ſaurais triompher!
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence,
Elles ont preſque éteint cette ardeur de vengeance;
Je ne puis refuſer des ſoupirs à vos pleurs;
Je ſens que *s*) je ſuis mère auprès de vos douleurs.
C'en eſt fait, je me rens, & ma colère expire.
Rodogune eſt à vous, auſſi-bien que l'empire.
t) Rendez graces aux dieux qui vous ont fait l'aîné;
Poſſédez la, régnez.

claration de la primogéniture d'*Antiochus*; c'eſt pourtant le ſujet de la piéce, c'eſt ce qui eſt annoncé dès les premiers vers, comme la choſe la plus importante. Je penſe que la raiſon de l'indiférence avec laquelle on entend cette déclaration, eſt qu'on ne la croit pas vraie. *Cléopatre* vient de s'adoucir ſans aucune raiſon; on penſe que tout ce qu'elle dit eſt feinte. Cela peut rendre atentif, mais cela ne ſaurait toucher. J'obſerve que parmi ces défauts l'intérêt de curioſité ſe fait toujours ſentir; c'eſt ce qui ſoutient la piéce juſqu'au cinquiéme acte, dont les grandes beautés, la ſituation unique, & le terrible tableau demandent grace pour tant de fautes, & l'obtiennent.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné!
O trop heureuſe fin de l'excès de ma peine!
Je rens graces aux dieux qui calment votre haine.
Madame, eſt-il poſſible?

CLÉOPATRE.

En vain j'ai réſiſté,
La nature eſt trop forte, & mon cœur s'eſt domté.
Je ne vous dis plus rien, vous aimez votre mère,
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoi, je triomphe donc ſur le point de périr!
La main qui me bleſſait a daigné me guérir!

CLÉOPATRE.

Oui, je veux couronner une flamme ſi belle.
Allez à la princeſſe en porter la nouvelle:

Son

u) *Heureux Antiochus! heureuſe Rodogune!*] Il faut que ce prince ait le ſens bien borné, pour n'avoir aucune défiance, en voyant ſa mère paſſer tout d'un coup de l'excès de la méchanceté la plus atroce, à l'excès de la bonté! Quoi? après qu'elle ne lui a parlé que d'aſſaſſiner *Rodogune*, après avoir voulu lui faire acroire que *Séleucus* l'a tuée, après lui avoir dit, Périſſez, périſſez; elle lui dit que ſes larmes ont de l'intelligence dans ſon cœur; & *Antiochus* la croit! Non, une telle crédulité n'eſt pas dans la

Son cœur comme le vôtre en deviendra charmé.
Vous n'aimeriez pas tant ſi vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

u) Heureux Antiochus ! heureuſe Rodogune !
Oui, madame, entre nous la joye en eſt commune.

CLÉOPATRE.

Allez donc, ce qu'ici vous perdez de momens
Sont autant de larcins à vos contentemens;
Et ce ſoir deſtiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement ſi ma haine eſt finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos déſirs bornés
A vous donner en nous des ſujets couronnés.

---

la nature, *Antiochus* n'a jamais dû avoir plus de défiance, & il n'en témoigne aucune. Il devrait au moins demander ſi le changement inopiné de ſa mère eſt bien vrai; il devrait dire, Eſt-il poſſible que vous ſoyez toute autre en un moment ! ſerai-je aſſez heureux ? &c. mais point; il s'écrie tout d'un coup, *O moment fortuné* ! *ô trop heureuſe fin* ! Plus j'y réfléchis, & moins je trouve cette ſcène naturelle.

SCENE IV.

CLÉOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

ENfin, ce grand courage a vaincu ſa colère.

CLÉOPATRE.

Que ne peut point un fils ſur le cœur d'une mère !

LAONICE.

Vos pleurs coulent encor, & ce cœur adouci...

CLÉOPATRE.

Envoyez-moi ſon frère, & nous laiſſez ici.
Sa douleur ſera grande, à ce que je préſume,
Mais j'en ſaurai ſur l'heure adoucir l'amertume.
Ne lui témoignez rien, il lui ſera plus doux
D'aprendre tout de moi qu'il ne ſerait de vous.

---

x) On dit qu'au théatre on n'aime pas les ſcélerats. Il n'y a point de criminelle plus odieuſe que *Cléopatre*, & cependant on ſe plaît à la voir; elle anoblit l'horreur de ſon caractère par la fierté des traits dont *Corneille* la peint; on ne lui pardonne pas, mais on atend avec impatience ce qu'elle fera, après avoir promis *Rodogune* & le trône à ſon fils *Antiochus*. Si *Corneille* a manqué à ſon art dans les

SCENE V. x)

CLÉOPATRE *ſeule.*

QUe tu pénétres mal le fond de mon courage!
Si je verſe des pleurs, ce ſont des pleurs de rage;
Et ma haine qu'en vain tu crois s'évanouïr,
Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouïr.
Je ne veux plus que moi dedans ma confidence.
Et toi, crédule amant que charme l'aparence,
Et dont l'eſprit léger s'atache avidement
Aux atraits captieux de mon déguiſement,
Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,
Au ſort des immortels préfère ta fortune,
Tandis que mieux inſtruite en l'art de me venger,
En de nouveaux malheurs je ſaurai te plonger.
y) Ce n'eſt pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche:

détails, il a rempli le grand projet de tenir les eſprits en ſuſpens, & d'arranger tellement les événemens, que perſonne ne peut deviner le dénoüement de cette tragédie.

y) *Ce n'eſt pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche.*] *Trébucher* n'a jamais été du ſtile noble.

De qui ſe rend trop tôt on doit craindre une embuche ;

z) Et c'eſt mal démêler le cœur d'avec le front,
Que prendre pour ſincère un changement ſi promt.
L'effet te fera voir comme je ſuis changée.

SCENE VI.

CLÉOPATRE, SELEUCUS.

CLEOPATRE.

SAvez-vous, Séleucus, que je me ſuis vengée ?

SELEUCUS.

a) Pauvre princeſſe, hélas !

CLÉOPATRE.

Vous déplorez ſon ſort !
Quoi, l'aimiez-vous ?

SELEUCUS.

b) Aſſez pour regreter ſa mort.

z) *Et c'eſt mal démêler le cœur d'avec le front.*] Je crois qu'il eût falu, *diſtinguer*, au lieu de *démêler* ; car le cœur & le front ne ſont point mêlés enſemble. Je ne vois pas pourquoi elle s'aplaudit de tromper toujours ſa confidente ; doit-elle penſer à elle dans ce moment d'horreur ?

a) *Pauvre princeſſe hélas !*] Cette réponſe eſt inſoutenable ; la baſſeſſe de l'expreſſion s'y joint à une indiféren-

CLÉOPATRE.

Vous lui pouvez ſervir encor d'amant fidéle;
Si j'ai ſu me venger, ce n'a pas été d'elle.

SELEUCUS.

O ciel! & de qui donc, madame?

CLÉOPATRE.

C'eſt de vous,
Ingrat, qui n'aſpirez qu'à vous voir ſon époux,
De vous qui l'adorez en dépit d'une mère,
De vous qui dédaignez de ſervir ma colère,
De vous de qui l'amour rebelle à mes déſirs
S'opoſe à ma vengeance, & détruit mes plaiſirs.

SELEUCUS.

De moi?

CLÉOPATRE.

De toi, perfide. Ignore, diſſimule
Le mal que tu dois craindre, & le feu qui te brule;
Et ſi pour l'ignorer tu crois t'en garantir,

ce qu'on n'atendait pas d'un homme amoureux; on ne parlerait pas ainſi de la mort d'une perſonne qu'on connaîtrait à peine: il croit que ſa maîtreſſe eſt aſſaſſinée, & il dit, *pauvre princeſſe*!

b) *Aſſez pour regretter ſa mort*,] enchérit encor ſur cette faute.

Du moins en l'aprenant commence à le ſentir.
Le trône était à toi par le droit de naiſſance ;
Rodogune avec lui tombait en ta puiſſance ;
Tu devais l'épouſer, tu devais être roi ;
Mais comme ce ſecret n'eſt connu que de moi,
Je puis comme je veux tourner le droit d'aîneſſe,
Et donne à ton rival ton ſceptre & ta maîtreſſe.

SELEUCUS.

A mon frère ?

CLÉOPATRE.

C'eſt lui que j'ai nommé l'aîné.

SELEUCUS.

Vous ne m'afligez point de l'avoir couronné ;
Et par une raiſon qui vous eſt inconnue,
Mes propres ſentimens vous avaient prévenue.
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'atraits ſi doux,
Que mon cœur *c*) n'ait donnés à ce frère avant vous ;
Et ſi vous bornez là toute votre vengeance,

c) *N'ait donnés*] ſe raporte *aux atraits ſi doux* ; mais ce ne ſont pas les atraits ſi doux qu'il a donnés à ſon frère, ce ſont *les biens.*

d) *C'eſt ainſi qu'une feinte au dehors l'aſſoupit, &c.*] *Cléopatre* eſt-elle habile ? elle veut trop perſuader à *Séleucus* qu'il doit s'afliger ; c'eſt lui faire voir qu'en effet

Vos déſirs & les miens ſeront d'intelligence.

CLÉOPATRE.

C'eſt ainſi qu'on déguiſe un violent dépit,
d) C'eſt ainſi qu'une feinte au dehors l'aſſoupit,
Et qu'on croit amuſer de fauſſes patiences
Ceux dont en l'ame on craint les juſtes défiances.

SELEUCUS.

Quoi, je conſerverais quelque couroux ſecret!

CLÉOPATRE.

Quoi, lâche, tu pourrais la perdre ſans regret?
Elle de qui les dieux te donnaient l'hyménée?
Elle dont tu plaignais la perte imaginée?

SELEUCUS.

Conſidérer ſa perte avec compaſſion,
Ce n'eſt pas aſpirer à ſa poſſeſſion.

CLÉOPATRE.

Que la mort la raviſſe & qu'un rival l'emporte,
La douleur d'un amant eſt également forte;
Et tel qui ſe conſole après l'inſtant fatal

elle veut l'afliger, & l'animer contre ſon frère; mais ſes paroles n'ont pas un ſens net. Qu'eſt-ce *qu'une feinte* qui *aſſoupit au dehors*, & de *fauſſes patiences* qui *amuſent ceux dont on craint en l'ame des défiances?* Comment l'auteur de *Cinna* a-t-il pû écrire dans un ſtile ſi incorrect & ſi peu noble?

Ne ſaurait voir ſon bien aux mains de ſon rival.
e) Piqué juſques au vif il tâche à le reprendre ;
Il fait de l'inſenſible afin de mieux ſurprendre ;
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu
Par rang, ou par mérite à ſa flame était dû.

SELEUCUS.

Peut-être, mais enfin par quel amour de mère
Preſſez-vous tellement ma douleur contre un frère ?
Prenez-vous intérêt à la faire éclater ?

CLÉOPATRE.

J'en prens à la connaître, & la faire avorter ;
J'en prens à conſerver malgré toi mon ouvrage
Des jaloux atentats de ta ſecrette rage.

SELEUCUS.

Je le veux croire ainſi, mais quel autre intérêt
Nous fait tous deux aînés, quand, & comme il vous plait ?
Qui des deux vous doit croire ? & par quelle juſtice
Faut-il que ſur moi ſeul tombe tout le ſuplice,

e) *Piqué juſques au vif.* — *Faire de l'inſenſible.* Une choſe *duë par rang ou par mérite.*] Tout cela eſt très-mal exprimé, & eſt d'un ſtile familier & bas. *Une choſe due par rang*, n'eſt pas français.

Le reſte de la ſcène eſt plus naturel & mieux écrit ;

Et que du même amour dont nous ſommes bleſſés
Il ſoit récompenſé quand vous m'en puniſſez ?

CLÉOPATRE.

Comme reine, à mon choix je fais juſtice, ou grace,
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un fils vers moi noirci de trahiſon,
Oſe de mes faveurs me demander raiſon.

SELEUCUS.

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiſcrètes.
Je ne ſuis point jaloux du bien que vous lui faites;
Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne penſez, & plus que je ne veux.
Le reſpect me défend d'en dire davantage.
Je n'ai ni faute d'yeux, ni faute de courage,
Madame, mais enfin n'eſpérez voir en moi
Qu'amitié pour mon frère, & zéle pour mon roi.
Adieu.

---

mais *Séleucus* ne dit rien qui doive faire prendre à ſa mère la réſolution de l'aſſaſſiner. Un ſi grand crime doit au moins être néceſſaire. Pourquoi *Séleucus* ne prend-il pas des meſures contre ſa mère, comme il l'avait propoſé à *Antiochus* ? en ce cas *Cléopatre* aurait quelque raiſon qui ſemblerait colorer ſes crimes.

SCENE VII.

CLÉOPATRE *ſeule.*

DE quel malheur ſuis-je encore capable
Leur amour m'ofenſait, leur amitié m'acable;
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux *fils*
Deux enfans révoltés, & deux rivaux unis.
Quoi, ſans émotion perdre trône, & maîtreſſe!
Quel eſt ici ton charme, odieuſe princeſſe?
Et par quel privilége allumant de tels feux,
f) Peux-tu n'en prendre qu'un, & m'ôter tous les deux?
N'eſpère pas pourtant triompher de ma *haine:*

f) Peux-tu n'en prendre qu'un, & m'ôter tous les deux?] Elle veut dire, *en n'en prenant qu'un*, car *Rodogune* ne pouvait pas prendre deux maris. Cette antithèſe, *en prendre un, & en ôter deux*, eſt recherchée. J'ai déja remarqué que l'antithèſe eſt trop familière à la poëſie françaiſe; ce pourait bien être la faute de la langue, qui n'a point le nombre & l'harmonie de la latine & de la grecque; c'eſt encor plus nôtre faute; nous ne travaillons pas aſſez nos vers, nous n'avons pas aſſez d'atention au choix des paroles, nous ne lutons pas aſſez contre les dificultés.

g) J'ai commencé par lui, je finirai par eux.] Je ne ſais ſi on ſera de mon ſentiment, mais je ne vois aucune né-

Pour régner ſur deux cœurs tu n'es pas encor reine.
Je ſais bien qu'en l'état où tous deux je les voi
Il me les faut percer pour aller juſqu'à toi :
Mais n'importe, mes mains ſur le père enhardies
Pour un bras refuſé ſauront prendre deux vies.
Leurs jours également ſont pour moi dangereux.
g) J'ai commencé par lui, j'achéverai par eux.
Sors de mon cœur, nature, ou fais qu'ils m'obéiſſent.
Fais les ſervir ma haine, ou conſens qu'ils périſſent.
Mais déja l'un a vû que je les veux punir ;
Souvent qui tarde trop ſe laiſſe prévenir.
Allons chercher le tems d'immoler mes victimes,
Et de me rendre heureuſe à force de grands crimes.

Fin du quatriéme acte.

ceſſité preſſante, qui puiſſe forcer *Cléopatre* à ſe défaire de ſes deux enfans. *Antiochus* eſt doux & ſoumis ; *Séleucus* ne l'a point menacée. J'avoue que ſon atrocité me révolte, & quelque méchant que ſoit le genre humain, je ne crois pas qu'une telle réſolution ſoit dans la nature. Si ſes deux enfans avaient comploté de la faire enfermer, comme ils le devaient, peut-être la fureur pouvait rendre *Cléopatre* un peu excuſable ; mais une femme, qui de ſang froid ſe réſout à aſſaſſiner un de ſes fils, & à empoiſonner l'autre, n'eſt pour moi qu'un monſtre qui me dégoute.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLÉOPATRE.

a) ENFIN, graces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi,
La mort de Seleucus m'a vengée à demi;
Son ombre, en atendant Rodogune & ſon frère,
b) Peut déja de ma part les promettre à ſon père:
Ils le ſuivront de près, & j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai ſéparé.
O toi, qui n'atens plus que la cérémonie

a) *Enfin, graces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi &c.*] Il n'eſt point de ſerpent, ni de monſtre odieux
Qui par l'art imité, ne puiſſe plaire aux yeux.
Il faut bien que cela ſoit ainſi, puiſque le public écoute encor, non ſans plaiſir, ce monologue. Je ne puis trahir ma penſée, juſqu'à déguiſer la peine qu'il me fait. Je trouve ſurtout cette exclamation *graces aux dieux* auſſi déplacée qu'horrible; *graces aux dieux, je viens d'égorger mon fils de qui je n'avais nul ſujet de me plaindre;* mais enfin je conçois que cette déteſtable fermeté de *Cléopatre* peut attacher, & ſurtout qu'on eſt très curieux de ſavoir comment *Cléopatre* réuſſira ou ſucombera; c'eſt là

Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amans vont d'un ſeul coup du ſort
Recevoir l'hyménée, & le trône, & la mort;
Poiſon, me ſauras-tu rendre mon diadême?
Le fer m'a bien ſervie, en feras-tu de même?
Me ſeras-tu fidéle? Et toi, que me veux-tu,
c) Ridicule retour d'une ſote vertu,
d) Tendreſſe dangereuſe autant comme importune?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois plus en lui les reſtes de mon ſang,
S'il m'arache du trône, & la met en mon rang.
Reſte du ſang ingrat d'un époux infidelle,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie, & péris comme lui.
Pour la faire tomber j'abatrai ſon apui;

ce qui fait à mon avis le grand mérite de cette piéce.

b) *Peut déja de ma part les promettre à ſon père.*] *De ma part*, eſt une expreſſion familiére; mais ainſi placée, elle devient fiére & tragique; c'eſt-là le grand art de la diction.

c) *Ridicule retour d'une ſote vertu*,] n'eſt pas de même. Rien n'eſt plus bas, ni même plus mal placé. *Cléopatre* n'a point de vertu, ſon ame exécrable n'a pas héſité un inſtant. Ce mot *ſote* doit être évité.

d) *Tendreſſe dangereuſe, autant comme importune.*] *Autant comme importune*, n'eſt pas français: on l'a déja obſervé ailleurs.

Auſſi-bien ſous mes pas c'eſt creuſer un abîme,
Que retenir ma main ſur la moitié du crime;
Et te faiſant mon roi, c'eſt trop me négliger,
Que te laiſſer ſur moi père & frère à venger.
Qui ſe venge à demi court lui-même à ſa peine.
e) Il faut, ou condamner, ou couronner ſa haine.
Dût le peuple en fureur pour ſes maîtres nouveaux
De mon ſang odieux arroſer leurs tombeaux,
Dût le Parthe vengeur me trouver ſans défenſe,
Dût le ciel égaler le ſuplice à l'ofenſe,
Trône, à t'abandonner je ne puis conſentir.
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en ſortir;
f) Il vaut mieux mériter le ſort le plus étrange.
g) Tombe ſur moi le ciel, pourvû que je me venge!
J'en recevrai le coup d'un viſage remis.

e) *Il faut ou condamner, ou couronner ſa haine.*] Ces ſentences, au moins, doivent être claires & fortes: mais ici le mot de *haine* eſt faible, & *couronner ſa haine* ne donne pas une idée nette.

f) *Il vaut mieux mériter le ſort le plus étrange.*] Il eſt bien plus étrange qu'un vers ſi oiſeux & ſi faible ſe trouve entre deux vers ſi beaux & ſi forts. Plaignons la ſtérilité de nos rimes dans le genre noble; nous n'en avons qu'un très petit nombre, & l'embarras de trouver une rime convenable, fait ſouvent beaucoup de tort au gé-

Il eſt doux de périr après ſes ennemis ;
Et de quelque rigueur que le deſtin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur ſujette.
h) Mais voici Laonice, il faut diſſimuler
Ce que le ſeul effet doit bientôt révéler.

SCENE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Viennent-ils nos amans ?

LAONICE.

Ils aprochent, madame :
On lit deſſus leur front l'allégreſſe de l'ame ;
L'amour s'y fait paraître avec la majeſté ;

nie ; mais auſſi, quand cette difficulté eſt toujours ſurmontée, le génie alors brille dans toute ſa perfection.

g) *Tombe ſur moi le ciel &c.*] On ſait bien que le ciel ne peut tomber ſur une perſonne ; mais cette idée, quoique très fauſſe, était reçue du vulgaire ; elle exprime toute la fureur de *Cléopatre*, elle fait frémir.

h) *Mais voici Laonice, il faut diſſimuler*] Ces avertiſſemens au parterre ne ſont plus permis ; on s'eſt aperçu qu'il y a très peu d'art à dire, *je vais agir avec art.* On doit aſſez s'apercevoir que *Cléopatre* diſſimule, ſans qu'elle diſe, *je vais diſſimuler.*

i) Et ſuivant le vieil ordre en Syrie uſité,
D'une grace en tous deux toute auguſte & royale
Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,
Pour s'en aller au temple au ſortir du palais,
k) Par les mains du grand prêtre être unis à jamais;
C'eſt là qu'il les atend pour bénir l'alliance.
l) Le peuple tout ravi par ſes vœux le dévance,
Et pour eux à grands cris demande aux immortels
Tout ce qu'on leur ſouhaite aux pieds de leurs autels;
Impatient pour eux que la cérémonie
Ne commence bientôt, ne ſoit bientôt finie.
m) Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés,
n) Tous nos vieux diférens de leur ame exilés,

Font

i) *Et ſuivant le vieil ordre &c.*] Cette deſcription que fait *Laonice*, toute ſimple qu'elle eſt, me parait un grand coup de l'art; elle intéreſſe pour les deux époux; c'eſt un beau contraſte avec la rage de *Cléopatre*: ce moment excite la crainte & la pitié, & voilà la vraye tragédie.

k) *Par les mains du grand prêtre être unis à jamais.*] On ſent aſſez la dureté de ces ſons, *grand prêtre être*; il eſt aiſé de ſubſtituer le mot de *pontife*.

l) *Le peuple tout ravi,*] eſt un peu trop du ſtile de la comédie. Il ne faut pas croire que ces petites négligences puiſſent diminuer en rien le grand intérêt de cette ſituation, la majeſté du ſpectacle, & la beauté de preſque

Font leur ſuite aſſez groſſe, & d'une voix commune
Béniſſent à l'envi le prince, & Rodogune.
Mais je les vois déja, madame, c'eſt à vous
A commencer ici des ſpectacles ſi doux.

SCENE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, LAONICE, troupe de Parthes & de Syriens.

CLÉOPATRE.

o) AProchez, mes enfans, car l'amour maternelle,

que tout ce cinquiéme acte, conſidéré en lui-même, indépendamment des quatre premiers.

m) *Les Parthes à la foule.*] Il faut *en foule.*

n) *Tous nos vieux différens — Font leur ſuite aſſez groſſe.*] Il ſemble par la phraſe que ces différens ſoient de la ſuite.

o) *Aprochez mes enfans, car l'amour maternelle.*] Quoi! après avoir demandé il y a deux heures la tête de *Rodogune*, elle leur parle d'*amour maternelle*, cela n'eſt-il pas trop outré ? *Rodogune* ne peut-elle pas regarder ce mot comme une ironie ? Il n'y a point de réconciliation formelle, les deux princeſſes ne ſe ſont point vûes.

Madame, dans mon cœur vous tient déja pour telle,
Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.

RODOGUNE.

Je le chérirai même au-delà du trépas ;
Il m'eſt trop doux, madame, & tout l'heur que j'eſpère,
C'eſt de vous obéir, & reſpecter en mére.

CLÉOPATRE.

Aimez moi ſeulement, vous allez être rois ;
Et s'il faut du reſpect, c'eſt moi qui vous *le dois.*

ANTIOCHUS.

Ah, ſi nous recevons la ſuprême puiſſance,
Ce n'eſt pas pour ſortir de votre obéiſſance.
Vous régnerez ici quand nous y *régnerons*,
Et ce ſeront vos loix que nous y donnerons.

CLÉOPATRE.

J'oſe le croire ainſi, mais prenez votre place.
Il eſt tems d'avancer ce qu'il faut que je faſſe.

(*Ici Antiochus s'aſſied dans un fauteuil, Rodogune à ſa gauche en même rang, & Cléopatre à ſa droite, mais en rang inférieur, & qui marque quelque inégalité. Oronte s'aſſied auſſi à la*

p) *Prêtez les yeux au reſte.*] Pourquoi dit-on, *prêter l'oreille*, & que *prêter les yeux* n'eſt pas français ? N'eſt-ce point qu'on peut s'empêcher à toute force d'entendre,

gauche de Rodogune, avec la même diférence ; & Cléopatre pendant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice qui s'en va quérir une coupe pleine de vin empoiſonné.)

Peuples qui m'écoutez, Parthes, & Syriens,
Sujets du roi ſon frère, ou qui fûtes les miens,
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aîneſſe
Eléve dans le trône, & donne à la princeſſe.
Je lui rens cet état que j'ai ſauvé pour lui.
Je ceſſe de régner, il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de ſouveraine.
Voici votre roi, peuple, & voilà votre reine.
Vivez pour les ſervir, reſpectez les tous deux,
Aimez les, & mourez, s'il eſt beſoin, pour eux.
Oronte, vous voyez avec quelle franchiſe
Je leur rens ce pouvoir dont je me ſuis démiſe :
p) Prêtez les yeux au reſte, & voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.

(*Laonice aporte une coupe.*)

ORONTE.

Votre ſincérité s'y fait aſſez paraître,
Madame, & j'en ferai récit au roi mon maître.

en détournant ailleurs ſon atention ; & qu'on ne peut s'empêcher de voir, quand on a les yeux ouverts ?

CLÉOPATRE.

L'hymen eſt maintenant notre plus cher ſouci;
L'uſage veut, mon fils, qu'on le commence ici.
Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour être après unis ſous la foi conjugale;
Puiſſe-t-elle être un gage envers votre moitié,
De votre amour enſemble & de mon amitié!

ANTIOCHUS *prenant la coupe.*

Ciel, que ne dois-je point aux bontés d'une mère!

CLÉOPATRE.

Le tems preſſe, & votre heur d'autant plus ſe difère.

ANTIOCHUS *à Rodogune.*

Madame, hâtons donc ces glorieux momens:
Voici l'heureux eſſai de nos contentemens.
Mais ſi mon frère était le témoin de ma joye....

CLÉOPATRE.

C'eſt être trop cruel que vouloir qu'il la voye;
Ce ſont des déplaiſirs qu'il fait bien d'épargner,
Et ſa douleur ſecrette a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avait aſſuré qu'il la verrait ſans peine.
Mais n'importe, achevons.

SCENE IV.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, TIMAGENE, LAONICE, troupe de Parthes & de Syriens.

TIMAGENE.

AH, ſeigneur !

CLÉOPATRE.

Timagène,
Quelle eſt votre inſolence ?

TIMAGENE.

Ah, madame !

ANTIOCHUS *rendant la coupe à Laonice.*

Parlez.

TIMAGENE.

Soufrez pour un moment que mes ſens rapellés...

ANTIOCHUS.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

TIMAGENE.

Le prince votre frère...

ANTIOCHUS.

Quoi, ſe voudrait-il rendre à mon bonheur contraire?

TIMAGENE.

L'ayant cherché longtems afin de divertir
L'ennui que de ſa perte il pouvait reſſentir,
Je l'ai trouvé, ſeigneur, au bout de cette allée
Où la clarté du ciel ſemble toûjours voilée,
Sur un lit de gazon de faibleſſe étendu;
Il ſemblait déplorer ce qu'il avait perdu;
Son ame à ce penſer paraiſſait atachée,
Sa tête ſur un bras languiſſamment penchée,
q) Immobile, & rêveur en malheureux amant...

ANTIOCHUS.

Enfin, que faiſait-il? achevez promtement.

TIMAGENE.

D'une profonde plaie en l'eſtomac *ouverte*
Son ſang à gros bouillons ſur cette couche verte...

q) *Immobile & rêveur en malheureux amant....*] On eſt fâché de cette abſurdité de *Timagène*, qui jetterait quelque ridicule ſur cet événement terrible, s'il était poſſible d'en jetter. Peut-on dire d'un prince aſſaſſiné, qu'il eſt *rêveur en malheureux amant ſur un lit de gazon?* Le moment eſt preſſant & horrible. *Séleucus* peut avoir un reſte de vie, on peut le ſecourir, & *Timagène* s'amuſe à repréſenter un prince aſſaſſiné & baigné dans ſon ſang, comme un berger de l'*Aſtrée*, rêvant à ſa maîtreſſe ſur une couche verte.

CLÉOPATRE.

Il eſt mort ?

TIMAGENE.

Oui, madame.

CLÉOPATRE.

Ah, deſtins ennemis,
Qui m'enviez le bien que je m'étais promis !
Voilà le coup fatal que je craignais dans l'ame ;
Voilà le déſeſpoir où l'a réduit ſa flame.
Pour vivre en vous perdant il avait trop d'amour,
Madame, & de ſa main il s'eſt privé du jour.

TIMAGENE *à Cléopatre.*

Madame, il a parlé, ſa main eſt innocente.

CLÉOPATRE *à Timagène.*

r) La tienne eſt donc coupable, & ta rage inſolente,

r) *La tienne eſt donc coupable, & ta rage inſolente.*] Je ne ſais s'il eſt bien adroit à *Cléopatre* d'acuſer ſur le champ *Timagène* ; mais comme elle craint d'être acuſée, elle ſe hâte de faire retomber le ſoupçon ſur un autre, quelque peu vraiſemblable que ſoit ce ſoupçon. D'ailleurs ſon trouble eſt une excuſe.

On peut remarquer que quand *Timagène* dit que *Séleucus* a parlé en mourant, la reine lui répond, C'eſt donc toi qui l'as tué, ce n'eſt pas une conſéquence ; *il a parlé*, donc *tu l'as tué.*

Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant aſſaſſiné le fait encor parler.

ANTIOCHUS.

Timagène, ſoufrez la douleur d'une mère,
Et les premiers ſoupçons d'une aveugle colère.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
s) J'en ferais autant qu'elle à vous connaître moins.
Mais que vous a-t-il dit? Achevez, je vous prie.

TIMAGENE.

Surpris d'un tel ſpectacle, à l'inſtant je m'écrie,
Et ſoudain à mes cris ce prince en ſoupirant,
Avec aſſez de peine entr'ouvre un œil mourant;
Et ce reſte égaré de lumière incertaine
Lui peignant ſon cher frère au lieu de Timagène,
Rempli de votre idée il m'adreſſe pour vous
Ces mots où l'amitié régne ſur le couroux:
t) *Une main qui nous fut bien chère*
Venge ainſi le refus d'un coup trop inhumain:

s) *J'en ferais autant qu'elle, à vous connaître moins.*] Cet *à* n'eſt pas français; il faut, *ſi je vous connaiſſais moins*; mais pourquoi ſoupçonnait-il *Timagène?*

t) *Une main qui nous fut bien chère.*] Pluſieurs critiques ont trouvé qu'il n'eſt pas naturel que *Séleucus* en mourant ait prononcé quatre vers entiers ſans nommer ſa mère; ils diſent que cet artifice eſt trop ajuſté au théa-

Régnez, & ſur-tout, mon cher frère,
Gardez vous de la même main.

C'eſt... La parque à ce mot lui coupe la parole,
Sa lumière s'éteint, & ſon ame s'envole ;
Et moi tout effrayé d'un ſi tragique ſort
J'acours pour vous en faire un funeſte raport.

ANTIOCHUS.

Raport vraiment funeſte, & ſort vraiment tragique,
Qui va changer en pleurs l'alégreſſe publique !
O frère plus aimé que la clarté du jour !
O rival auſſi cher que m'était mon amour !
Je te perds, & je trouve en ma douleur extrême
Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même.
O de ſes derniers mots fatale obſcurité !
En quel goufre d'horreurs m'as-tu précipité ?
Quand j'y penſe chercher la main qui l'aſſaſſine,
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine ;

tre : ils prétendent que s'il a été frapé à la poitrine par ſa mère, il devait ſe défendre ; qu'un prince ne ſe laiſſe pas tuer ainſi par une femme ; & que s'il a été aſſaſſiné par un autre, envoyé par ſa mère, il ne doit pas dire que c'eſt *une main chère* ; qu'enfin *Antiochus*, au récit de cette avanture, devrait courir ſur le lieu. C'eſt au lecteur à peſer la valeur de toutes ces critiques.

Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obſcurité, qui dois-je en ſoupçonner ?
Une main qui nous fut bien chère !

(*à Rodogune.*)

Madame, eſt-ce la vôtre, ou celle de ma mère ?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain,
Nous vous avons tous deux refuſé notre main ;
Qui de vous s'eſt vengée ? eſt-ce l'une, eſt-ce l'autre,
Qui fait agir la ſienne au défaut de la nôtre ?
Eſt-ce vous qu'en coupable il me faut regarder ?
u) Eſt-ce vous déſormais dont je me dois garder ?

u) *Eſt-ce vous déſormais dont je dois me garder ?*] Cette ſituation eſt ſans doute des plus théatrales, *elle ne* permet pas aux ſpectateurs de reſpirer. Quelques perſonnes plus dificiles peuvent trouver mauvais qu'*Antiochus* ſoupçonne *Rodogune* qu'il adore, & qui n'avait aſſurément aucun intérêt à tuer *Séleucus*. D'ailleurs, quand l'aurait-elle aſſaſſiné ? on faiſait les préparatifs de la cérémonie, *Rodogune* devait être acompagnée d'une nombreuſe cour ; l'ambaſſadeur *Oronte* ne l'a pas ſans doute quitée ; ſon amant était auprès d'elle. Une princeſſe qu'on va marier ſe dérobe-t-elle à tout ce qui l'entoure ? ſort-elle ſeule du palais pour aller au bout d'une allée ſombre aſſaſſiner ſon beau-frère, auquel elle ne penſe ſeulement pas ? Il eſt très-beau qu'*Antiochus* puiſſe balancer entre ſa maîtreſſe

CLÉOPATRE.

Quoi, vous me ſoupçonnez!

RODOGUNE.

Quoi, je vous ſuis ſuſpecte!

ANTIOCHUS.

Je ſuis amant & fils, je vous aime, & reſpecte;
Mais quoi que ſur mon cœur puiſſent des noms
ſi doux,
A ces marques enfin je ne connais que vous.
As-tu bien entendu? dis-tu vrai, Timagène?

& ſa mère; mais malheureuſement on ne pouvait guère amener cette belle ſituation qu'aux dépens de la vraiſemblance.

Le ſuccès prodigieux de cette ſcène, eſt une grande réponſe à tous ces critiques, qui diſent à un auteur, Ceci n'eſt pas aſſez fondé, cela n'eſt pas aſſez préparé. L'auteur répond, J'ai touché, j'ai enlevé le public; l'auteur a raiſon, tant que le public aplaudit. Il eſt pourtant infiniment mieux de s'aſtreindre à la plus exacte vraiſemblance; par-là on plait toujours, non-ſeulement au public aſſemblé, qui ſent plus qu'il ne raiſonne, mais aux critiques éclairés qui jugent dans le cabinet: c'eſt même le ſeul moyen de conſerver une réputation pure dans la poſtérité.

TIMAGENE.

Avant qu'en ſoupçonner la princeſſe, ou la reine,
Je mourrais mille fois ; mais enfin mon récit
Contient, ſans rien de plus, ce que le prince a *dit.*

ANTIOCHUS.

D'un & d'autre côté l'action eſt ſi noire,
Que n'en pouvant douter, je n'oſe encor la croire.
O quiconque des deux avez verſé ſon ſang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc.
Nous avons mal ſervi vos haines mutuelles,
x) Aux jours l'une de l'autre également cruelles ;
Mais ſi j'ai refuſé ce déteſtable emploi,
Je veux bien vous ſervir toutes deux contre moi.
Qui que vous ſoyez donc, recevez une vie
Que déja vos fureurs m'ont à demi ravie.
(*Il tire ſon épée, & veut ſe tuer.*)

RODOGUNE.

Ah ! ſeigneur, arrêtez.

TIMAGENE.

Seigneur, que faites-vous ?

x) *Aux jours l'une de l'autre également cruelles.*] *Des haines cruelles aux jours l'une de l'autre ;* cela n'eſt pas français.

y) *Trainer cette gêne éternelle.*] On ne traîne point une

ANTIOCHUS.

Je ſers ou l'une, ou l'autre, & je préviens ſes coups.

CLÉOPATRE.

Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS.

Otez moi donc de doute,
Et montrez moi la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'aſſaſſiner oſe me ſecourir,
Et me ſauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre & *y*) traîner cette gêne éternelle,
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre, & ne pouvoir plus vous voir ſans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer?
Vivre avec ce tourment, c'eſt mourir à toute heure.
Tirez moi de ce trouble, ou ſoufrez que je meure,
z) Et que mon déplaiſir, par un coup généreux,
Epargne un parricide à l'une de vous deux.

CLÉOPATRE.

Puiſque le même jour que ma main vous couronne
Je perds un de mes fils, & l'autre me ſoupçonne,
Qu'au milieu de mes pleurs qu'il devrait eſſuyer,

gêne. Mais le diſcours d'*Antiochus* eſt ſi beau, que cette légère faute n'eſt pas ſenſible.

z) *Et que mon déplaiſir,*] Il faudrait, *déſeſpoir.*

Son peu d'amour me force à me juſtifier,
Si vous n'en pouvez mieux conſoler une mère
Qu'en la traitant d'égale avec une étrangère,
Je vous dirai, ſeigneur, car ce n'eſt plus à moi
A nommer autrement & mon juge, & mon roi,
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,
Qu'en ſon cœur du paſſé ſoutient le ſouvenir,
Et que j'avais raiſon de vouloir prévenir.
a) Elle a ſoif de mon ſang, elle a voulu *l'épandre:*
J'ai prévû d'aſſez loin ce que j'en viens d'aprendre;
Mais je vous ai laiſſé déſarmer mon couroux.

(*à Rodogune.*)

Sur la foi de ſes pleurs je n'ai rien *craint de* vous,
Madame; mais ô dieux, quelle rage eſt la vôtre!
Quand je vous donne un fils, vous aſſaſſinez l'autre,

a) *Elle a ſoif de mon ſang, elle a voulu l'épandre.*] *Epandre* était un terme heureux, qu'on employait au beſoin au lieu de *répandre ;* ce mot a vieilli.

b) *Un charme à vous juſtifier.*] Cela n'eſt pas français; & ce dernier vers ne finit pas heureuſement une ſi belle tirade.

c) *Je me défendrai mal, l'innocence étonnée &c.*] On n'a rien à dire ſur ces deux plaidoyers de *Cléopatre* & de *Rodogune.* Ces deux princeſſes parlent toutes deux comme

Et m'enviez ſoudain l'unique & faible apui
Qu'une mère oprimée eût pû trouver en lui.
Quand vous m'acablerez, où ſera mon refuge ?
Si je m'en plains au roi, vous poſſédez mon juge;
Et s'il m'oſe écouter, peut-être, hélas ! en vain
Il voudra ſe garder de cette même main.
Enfin je ſuis leur mère, & vous leur ennemie.
J'ai recherché leur gloire, & vous leur infamie;
Et ſi je n'euſſe aimé ces fils que vous m'ôtez,
Votre abord en ces lieux les eût deshérités.
C'eſt à lui maintenant en cette concurrence
A régler ces ſoupçons ſur cette diférence,
A voir de qui des deux il doit ſe défier,
Si vous n'avez *b*) un charme à vous juſtifier.

RODOGUNE *à Cléopatre.*

c) Je me défendrai mal : l'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle ſoit ſoupçonnée;

elles doivent parler. La réponſe de *Rodogune* eſt beaucoup plus forte que le diſcours de *Cléopatre*, & elle doit l'être, il n'y a rien à y repliquer, elle porte la conviction, & *Antiochus* devrait en être tellement frapé, qu'il ne devrait peut-être pas dire, *Non je n'écoute rien*; car comment ne pas écouter de ſi bonnes raiſons ? mais j'oſe dire que le parti que prend *Antiochus* eſt infiniment plus théatral que s'il était ſimplement raiſonnable.

Et n'ayant rien prévû d'un atentat ſi grand,
Qui l'en veut acuſer ſans peine la ſurprend.
Je ne m'étonne point de voir que votre haine
Pour me faire coupable a quité Timagène.
Au moindre jour ouvert de tout jetter ſur moi
Son récit s'eſt trouvé digne de votre foi.
Vous l'acuſiez pourtant, quand votre ame *alarmée*
Craignait qu'en expirant ce fils vous eût nommée;
Mais de ſes derniers mots voyant le ſens douteux,
Vous avez pris ſoudain le crime entre *nous deux.*
Certes, ſi vous voulez paſſer pour véritable,
Que l'une de nous deux de ſa mort ſoit coupable,
Je veux bien par reſpect ne vous imputer rien;
Mais votre bras au crime eſt plus fait *que le mien*;
Et qui ſur un époux fit ſon aprentiſſage,
A bien pû ſur un fils achever ſon ouvrage.
Je ne dénîrai point, puiſque vous les ſavez,
Des juſtes ſentimens dans mon ame élevés:
Vous demandiez mon ſang, j'ai demandé le vôtre;
Le roi ſait quels motifs ont pouſſé l'une & l'autre;
Comme par ſa prudence il a tout adouci,
Il vous connaît peut-être, & me connaît auſſi.

(*à Antiochus.*)

Seigneur, c'eſt un moyen de vous être bien chère,
Que pour don nuptial vous immoler un frère:

On

On fait plus, on m'impute un coup ſi plein d'horreur,
Pour me faire un paſſage à vous percer le cœur.

(*à Cléopatre.*)

Où fuirais-je de vous après tant de furie,
Madame, & que ferait toute votre Syrie,
Où ſeule & ſans apui contre mes atentats
Je verrais... Mais, ſeigneur, vous ne m'écoutez pas!

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien, & dans la mort d'un frère
Je ne veux point juger entre vous & ma mère:
Aſſaſſinez un fils, maſſacrez un époux,
Je ne veux me garder ni d'elle, ni de vous.
Suivons aveuglément ma triſte deſtinée;
Pour m'expoſer à tout achevons l'hyménée.
Cher frère, c'eſt pour moi le chemin du trépas;
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas;
Je cherche à te rejoindre, & non à m'en défendre,
Et lui veux bien donner tout lieu de me ſurprendre:
Heureux, ſi ſa fureur qui me prive de toi
Se fait bientôt connaître *d*) en achevant ſur moi!
Et ſi du ciel trop lent à la réduire en poudre

d) *En achevant ſur moi*,] dépare un peu ce morceau, qui eſt très-beau. *Achevant* demande abſolument un régime. *Tout lieu de me ſurprendre* eſt trop faible, *réduire en poudre* trop commun.

Son crime redoublé peut arracher la foudre !
Donnez-moi.

RODOGUNE *l'empêchant de prendre la coupe.*

Quoi, ſeigneur !

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain,
Donnez.

RODOGUNE.

Ah, gardez vous de l'une & l'autre main !
Cette coupe eſt ſuſpecte, elle vient de la reine.
Craignez de toutes deux quelque ſecrette *haine*.

CLÉOPATRE.

Qui m'épargnait tantôt, oſe enfin m'acuſer.

RODOGUNE.

De toutes deux, madame, il doit tout refuſer.
Je n'acuſe perſonne, & vous tiens innocente ;
Mais il en faut ſur l'heure une preuve évidente.

e) *Faites-en faire eſſai par quelque domeſtique.*] Apparemment que les princeſſes Syriennes faiſaient peu de cas de leurs domeſtiques ; mais c'eſt une réflexion que perſonne ne peut faire dans l'agitation où l'on eſt, & dans l'atente du dénouement.

L'action qui termine cette ſcène fait frémir, c'eſt le tragique porté au comble. On eſt ſeulement étonné que dans les complimens d'*Antiochus* & de l'ambaſſadeur qui

Je veux bien à mon tour ſubir les mêmes loix.
On ne peut craindre trop pour le ſalut des rois.
Donnez donc cette preuve, & pour toute replique,
e) Faites-en faire eſſai par quelque domeſtique.

CLÉOPATRE *prenant la coupe.*

Je le ferai moi-même. Hé bien, redoutez-vous
Quelque ſiniſtre effet encor de mon couroux?
J'ai ſoufert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS *prenant la coupe de la main de Cléopatre après qu'elle a bû.*

Pardonnez lui, madame, un peu de défiance;
Comme vous l'acuſez elle fait ſon effort
A rejetter ſur vous l'horreur de cette mort:
f) Et ſoit amour pour moi, ſoit adreſſe pour elle,
Ce ſoin la fait paraître un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je ſuis,
Qu'un goufre de malheur, qu'un abîme d'ennuis,

terminent la piéce, *Antiochus* ne diſe pas un mot de ſon frère qu'il aimait ſi tendrement. Le rôle terrible de *Cléopatre*, & le cinquiéme acte, feront toujours réuſſir cette piéce.

f) *Et ſoit amour pour moi, ſoit adreſſe pour elle.*] *Soit adreſſe pour elle*, cela n'eſt pas français; on ne peut dire, *j'ai de l'adreſſe pour moi*; il falait peut-être dire, *ſoit intérêt pour elle.*

Atendant qu'en plein jour ces vérités paraiſſent,
J'en laiſſe la vengeance aux dieux qui les connaiſſent,
Et vais ſans plus tarder ...

RODOGUNE.

Seigneur, voyez ſes yeux
Déja tout égarés, troubles, & furieux,
Cette afreuſe ſueur qui court ſur ſon viſage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah, bons dieux, quelle rage!
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

g) *Mais j'ai cette douceur dedans cette diſgrace.*] *Diſgrace* paraît un mot trop faible dans une *avanture ſi* éfroyable : voilà ce que la néceſſité de la rime entraîne ; dans ces occaſions, il faut changer les deux rimes.

h) Ces vers marqués par des guillemets ne ſe trouvent aujourd'hui dans aucune édition connue. *Corneille* les ſuprima avec grande raiſon. Une femme empoiſonnée & mourante n'a pas le tems d'entrer dans ces détails, & une femme auſſi forcenée que *Cléopatre* ne rend point compte ainſi à ſes ennemis. Les comédiens de Paris ont rétabli ces vers, pour avoir le mérite de réciter quelques vers que perſonne ne connaiſſait. La ſingularité les a plus déterminés que le goût. Ils ſe donnent trop la licence de ſuprimer & d'alonger des morceaux qu'on doit laiſſer comme ils étaient.

ANTIOCHUS *rendant la coupe à Laonice.*

N'importe, elle eſt ma mère, il faut la ſecourir.

CLÉOPATRE.

Va, tu me veux en vain rapeller à la vie :
Ma haine eſt trop fidéle, & m'a trop bien ſervie ;
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi ;
C'eſt le ſeul déplaiſir qu'en mourant je reçoi ;
g) Mais j'ai cette douceur dedans cette diſgrace,
De ne voir point régner ma rivale en ma place.
h) » Je n'aimais que le trône, & de ſon droit douteux
» J'eſpérais faire un don fatal à tous les deux,

On trouvera peut-être que j'ai examiné cette piéce avec des yeux trop ſévères. Mais ma réponſe ſera toujours que je n'ai entrepris ce commentaire que pour être utile, que mon deſſein n'a pas été de donner de vaines louanges à un mort qui n'en a pas beſoin, & à qui je donne d'ailleurs tous les éloges qui lui ſont dûs ; qu'il faut éclairer les artiſtes, & non les tromper ; que je n'ai pas cherché malîgnement à trouver des défauts ; que j'ai examiné chaque piéce avec la plus grande atention ; que j'ai très ſouvent conſulté des hommes d'eſprit & de goût, & que je n'ai dit que ce qui m'a paru la vérité. Admirons le génie mâle & fécond de *Corneille* ; mais pour la perfection de l'art connaiſſons ſes fautes ainſi que ſes beautés.

» Détruire l'un par l'autre, & régner en Syrie,
» Plutôt par vos fureurs que par ma barbarie.
» Ton frère avecque toi trop fortement uni,
» Ne m'a point écoutée, & je l'en ai puni:
» J'ai cru par ce poiſon en faire autant du reſte,
» Mais ſa force trop prompte à moi ſeule eſt funeſte.
Régne, de crime en crime enfin te voilà roi.
Je t'ai défait d'un père, & d'un frère, & de moi.
Puiſſe le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laiſſer cheoir ſur vous les peines de mes crimes!
Puiſſiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalouſie, & que confuſion!
Et pour vous ſouhaiter tous les malheurs enſemble,
Puiſſe naître de vous un fils qui me *reſſemble*.

ANTIOCHUS.

Ah! vivez pour changer cette haine en amour.

CLÉOPATRE.

Je maudirais les dieux s'ils me rendaient le jour.
Qu'on m'emporte d'ici; je me meurs, Laonice;
Si tu veux m'obliger par un dernier ſervice,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve moi de l'afront de tomber à leurs pieds.
[*Elle s'en va, & Laonice lui aide à marcher.*]

SCENE DERNIERE.

RODOGUNE, ANTIOCHUS, ORONTE, TIMAGENE, troupe de Parthes & de Syriens.

ORONTE.

DAns les juſtes rigueurs d'un ſort ſi déplorable,
Seigneur, le juſte ciel vous eſt bien favorable :
Il vous a préſervé, ſur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous puſſiez courir;
Et par un digne effet de ſes faveurs puiſſantes,
La coupable eſt punie, & vos mains innocentes.

ANTIOCHUS.

Oronte, je ne ſais, dans ſon funeſte ſort,
Qui m'aflige le plus, ou ſa vie, ou ſa mort :
L'une & l'autre a pour moi des malheurs ſans exemple.
Plaignez mon infortune ; & vous, allez au temple,
Y changer l'allégreſſe en un deuil ſans pareil,
La pompe nuptiale en funèbre apareil;
Et nous verrons après par d'autres ſacrifices,
Si les dieux voudront être à nos vœux plus propices.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

EXAMEN
DE RODOGUNE.

LE ſujet de cette tragédie eſt tiré d'Appian Alexandrin, dont voici les paroles, ſur la fin du livre qu'il a fait des guerres de Syrie. *Démétrius ſurnommé Nicanor, entreprit la guerre contre les Parthes, & vécut quelque tems priſonnier dans la cour de leur roi Phraates, dont il épouſa la ſœur nommée Rodogune. Cependant Diodotus, domeſtique des rois précédens, s'empara du trône de Syrie, & y fit aſſeoir un Alexandre encor enfant, fils d'Alexandre le Bâtard, & d'une fille de Ptolomée. Ayant gouverné quelque tems comme tuteur ſous le nom de ce pupille, il s'en défit, & prit lui-même la couronne, ſous un nouveau nom de Tryphon qu'il ſe donna. Antiochus frère du roi priſonnier, ayant apris ſa captivité à Rhodes, & les troubles qui l'avaient ſuivie, revint dans la Syrie, où ayant défait Tryphon, il le fit mourir. De là il porta ſes armes contre Phraates, & vaincu dans une bataille, il ſe tua lui-même. Démétrius retournant dans ſon royaume fut tué par ſa femme Cléopatre,*

qui lui dreſſa des embuches ſur le chemin, en haine de cette Rodogune qu'il avait épouſée, dont elle avait conçu une telle indignation, qu'elle avait épouſé ce même Antiochus frère de ſon mari. Elle avait deux fils de Démétrius, dont elle tua Seleucus l'aîné d'un coup de fléche, ſi-tôt qu'il eut pris le diadême après la mort de ſon père, ſoit qu'elle craignît qu'il ne la voulût venger ſur elle, ſoit que la même fureur l'emportât à ce nouveau parricide. Antiochus ſon frère lui ſuccéda, & contraignit cette mère dénaturée de prendre le poiſon qu'elle lui avait préparé.

Juſtin en ſon 36. 38. & 39. liv. raconte cette hiſtoire plus au long, avec quelques autres circonſtances. Le premier des Machabées & Joſephe au 13. des antiquités judaïques, en diſent auſſi quelque choſe qui ne s'acorde pas tout-à-fait avec Appian. C'eſt à lui que je me ſuis ataché pour la narration que j'ai miſe au premier acte, & pour l'effet du cinquiéme, que j'ai adouci du côté d'Antiochus. J'en ai dit la raiſon ailleurs. Le reſte ſont des épiſodes d'invention, qui ne ſont pas incompatibles avec l'hiſtoire, puiſqu'elle ne dit point ce que devint Rodogune après la mort de Démétrius, qui vraiſemblablement l'amenait en Syrie

prendre poſſeſſion de ſa couronne. J'ai fait porter à la piéce le nom de cette princeſſe, plutôt que celui de Cléopatre, que je n'ai même oſé nommer dans mes vers, de peur qu'on ne confondit cette reine de Syrie avec cette fameuſe princeſſe d'Egypte qui portait le même nom, & que l'idée de celle-ci beaucoup plus connue que l'autre ne ſemât une dangereuſe préocupation parmi les auditeurs.

On m'a ſouvent fait une queſtion à la cour, *quel* était celui de mes poëmes que j'eſtimais *le* plus, & j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite ſi prévenus en faveur de Cinna, ou du Cid, que je n'ai jamais oſé déclarer toute la tendreſſe *que j'ai* toujours eue pour celui-ci, à qui j'aurais volontiers donné mon ſufrage, ſi je n'avais craint de manquer en quelque ſorte au reſpect que je devais à ceux que je voyais pencher d'un autre côté. Cette préférence eſt peut-être en moi un effet de ces inclinations aveugles, qu'ont beaucoup de pères pour quelques-uns de leurs enfans, plus que pour les autres : peut-être y entre-t-il un peu d'amour propre, en ce que cette tragédie me ſemble être un peu plus à moi que celles qui l'ont précédée, à cauſe des incidens ſurprenans qui ſont purement

de mon invention, & n'avaient jamais été vûs au théatre ; & peut-être enfin y a-t-il un peu de vrai mérite qui fait que cette inclination n'eſt pas tout-à-fait injuſte. Je veux bien laiſſer chacun en liberté de ſes ſentimens ; mais certainement on peut dire que mes autres piéces ont peu d'avantages, qui ne ſe rencontrent en celle-ci. Elle a tout enſemble la beauté du ſujet, la nouveauté des fictions, la force des vers, la facilité de l'expreſſion, la ſolidité du raiſonnement, la chaleur des paſſions, les tendreſſes de l'amour & de l'amitié ; & cet heureux aſſemblage eſt ménagé de ſorte qu'elle s'élève d'acte en acte. Le ſecond paſſe le premier, le troiſiéme eſt au-deſſus du ſecond, & le dernier l'emporte ſur tous les autres. L'action y eſt une, grande, complette. Sa durée ne va point, ou fort peu, au-delà de celle de la repréſentation. Le jour en eſt le plus illuſtre qu'on puiſſe imaginer, & l'unité de lieu s'y rencontre en la manière que je l'explique dans le troiſiéme de mes diſcours, & avec l'indulgence que j'ai demandée pour le théatre.

Ce n'eſt pas que je me flatte aſſez pour préſumer qu'elle ſoit ſans taches. On a fait tant d'objections contre la narration de Laonice au premier

acte, qu'il eſt malaiſé de ne donner pas les mains à quelques-unes. Je ne la tiens pas toutefois ſi inutile qu'on la dit. Il eſt hors de doute que Cléopatre dans le ſecond, feraît connaître beaucoup de choſes par ſa confidence avec Laonice, & par le récit qu'elle en fait à ſes deux fils, pour leur remettre devant les yeux combien ils lui ont d'obligation ; mais ces deux ſcènes demeureraient aſſez obſcures, ſi cette narration ne les avait précédées ; & du moins les juſtes défiances de Rodogune à la fin du premier acte, & la peinture que Cléopatre fait d'elle-même dans ſon monologue qui ouvre le ſecond, n'auraient pû ſe faire entendre ſans ce ſecours.

J'avoue qu'elle eſt ſans artifice, & qu'on la fait de ſang froid à un perſonnage protatique, qui ſe pourrait toutefois juſtifier par les deux exemples de Térence que j'ai cités ſur ce ſujet au premier diſcours. Timagène qui l'écoute n'eſt introduit que pour l'écouter, bien que je l'employe au cinquiéme à faire celle de la mort de Séleucus, qui ſe pouvait faire par un autre. Il l'écoute ſans y avoir aucun intérêt notable, & par ſimple curioſité d'aprendre ce qu'il pouvait avoir ſû déja en la cour d'Egypte, où il était en aſſez bonne

poſture, étant gouverneur des neveux du roi, pour entendre des nouvelles aſſurées de tout ce qui ſe paſſait dans la Syrie qui en eſt voiſine. D'ailleurs, ce qui ne peut recevoir d'excuſe, c'eſt que comme il y avait déja quelque tems qu'il était de retour avec les princes, il n'y a pas d'aparence qu'il ait atendu ce grand jour de cérémonie pour s'informer de ſa ſœur, comment ſe ſont paſſés tous ces troubles qu'il dit ne ſavoir que confuſément. Pollux dans Médée n'eſt qu'un perſonnage protatique qui écoute ſans intérêt comme lui; mais ſa ſurpriſe de voir Jaſon à Corinthe où il vient d'arriver, & ſon ſéjour en Aſie que la mer en ſépare, lui donne juſte ſujet d'ignorer ce qu'il en aprend. La narration ne laiſſe pas de demeurer froide comme celle-ci, parce qu'il ne s'eſt encor rien paſſé dans la pièce qui excite la curioſité de l'auditeur, ni qui lui puiſſe donner quelque émotion en l'écoutant; mais ſi vous voulez réfléchir ſur celle de Curiace dans Horace, vous trouverez qu'elle fait un tout autre effet. Camille qui l'écoute a intérêt comme lui à ſavoir comment s'eſt faite une paix dont dépend leur mariage, & l'auditeur que Sabine & elle n'ont entretenu que de leurs malheurs & des apréhenſions

d'une bataille qui ſe va donner entre deux partis, où elles voyent leurs frères dans l'un, & leur amour dans l'autre, n'a pas moins d'avidité qu'elle d'aprendre comment une paix ſi ſurprenante s'eſt pû conclure.

Ces défauts dans cette narration confirment ce que j'ai dit ailleurs, que lorſque la tragédie a ſon fondement ſur des guerres entre deux états, ou ſur d'autres afaires publiques, il eſt très malaiſé d'introduire un acteur qui les ignore, & qui puiſſe recevoir le récit qui en doit inſtruire les ſpectateurs en parlant à lui.

J'ai déguiſé quelque choſe de la vérité hiſtorique en celui-ci. Cléopatre n'épouſa *Antiochus* qu'en haine de ce que ſon mari avait épouſé Rodogune chez les Parthes, & je fais qu'elle ne l'épouſe que par la néceſſité de ſes afaires, ſur un faux bruit de la mort de Démétrius, tant pour ne la faire pas méchante ſans néceſſité, comme Ménélas dans l'Oreſte d'Euripide, que pour avoir lieu de feindre que Démétrius n'avait pas encor épouſé Rodogune, & venait l'épouſer dans ſon royaume pour la mieux établir en la place de l'autre, par le conſentement de ſes peuples, & aſſurer la couronne aux enfans qui naîtraient de ce

mariage. Cette fiction m'était abſolument néceſſaire, afin qu'il fût tué avant que de l'avoir épouſée, & que l'amour que ſes deux fils ont pour elle ne fît point d'horreur aux ſpectateurs, qui n'auraient pas manqué d'en prendre une aſſez forte, s'ils les euſſent vûs amoureux de la veuve de leur père, tant cette afection inceſtueuſe répugne à nos mœurs.

Cléopatre a lieu d'atendre ce jour-là à faire confidence à Laonice de ſes deſſeins, & des véritables raiſons de tout ce qu'elle a fait. Elle eût pû trahir ſon ſecret aux princes, ou à Rodogune, ſi elle l'eût ſû plutôt, & cette ambitieuſe mère ne lui en fait part qu'au moment qu'elle veut bien qu'il éclate par la cruelle propoſition qu'elle va faire à ſes fils. On a trouvé celle que Rodogune leur a faite à ſon tour, indigne d'une perſonne vertueuſe, comme je la peins; mais on n'a pas conſidéré qu'elle ne la fait pas, comme Cléopatre, avec eſpoir de la voir exécuter par les princes, mais ſeulement pour s'exemter d'en choiſir aucun, & les atacher tous deux à ſa protection par une eſpérance égale. Elle était avertie par Laonice de celle que la reine leur avait faite, & devait prévoir que ſi elle ſe fût déclarée pour An-

tiochus qu'elle aimait, ſon ennemie qui avait ſeule le ſecret de leur naiſſance, n'eût pas manqué de nommer Séleucus pour l'aîné, afin de les commettre l'un contre l'autre, & d'exciter une guerre civile qui eût pû cauſer ſa perte. Ainſi elle devait s'exemter de choiſir, pour les contenir tous deux dans l'égalité de prétention, & elle n'en avait point de meilleur moyen, que de rapeller le ſouvenir de ce qu'elle devait à la mémoire de leur père, qui avait perdu la vie pour elle, & leur faire cette propoſition qu'elle ſavait bien qu'ils n'accepteraient pas. Si le traité de paix l'avait forcée à ſe départir de ce juſte ſentiment de reconaiſſance, la liberté qu'ils lui rendaient la *rejetait* dans cette obligation. Il était de ſon devoir de venger cette mort, mais il était de celui des princes de ne ſe pas charger de cette vengeance. Elle avoue elle-même à Antiochus qu'elle les haïrait, s'ils lui avaient obéi; que comme elle a fait ce qu'elle a dû par cette demande, ils font ce qu'ils doivent par leur refus; qu'elle aime trop la vertu pour vouloir être le prix d'un crime, & que la juſtice qu'elle demande de la mort de leur père ſerait un parricide, ſi elle la recevait de leurs mains.

Je dirai plus. Quand cette propoſition ſerait tout-

tout-à-fait condamnable en ſa bouche, elle mériterait quelque grace, & pour l'éclat que la nouveauté de l'invention a fait au théatre, & pour l'embarras ſurprenant où elle jette les princes, & pour l'effet qu'elle produit dans le reſte de la piéce qu'elle conduit à l'action hiſtorique. Elle eſt cauſe que Séleucus par dépit renonce au trône, & à la poſſeſſion de cette princeſſe; que la reine le voulant animer contre ſon frère, n'en peut rien obtenir, & qu'enfin elle ſe réſout par déſeſpoir de les perdre tous deux, plutôt que de ſe voir ſujette de ſon ennemie.

Elle commence par Séleucus, tant pour ſuivre l'ordre de l'hiſtoire, que parce que s'il fût demeuré en vie après Antiochus & Rodogune, qu'elle voulait empoiſonner publiquement, il les aurait pû venger. Elle ne craint pas la même choſe d'Antiochus pour ſon frère, d'autant qu'elle eſpère que le poiſon violent qu'elle lui a préparé fera un effet aſſez promt pour le faire mourir avant qu'il ait pû rien ſavoir de cette autre mort, ou du moins avant qu'il l'en puiſſe convaincre, puiſqu'elle a ſi bien pris ſon tems pour l'aſſaſſiner, que ce parricide n'a point eu de témoins. J'ai parlé ailleurs de l'adouciſſement que j'ai aporté, pour empêcher qu'Antiochus n'en commît un en la forçant de prendre le poiſon qu'elle

lui préſente, & du peu d'aparence qu'il y avait qu'un moment après qu'elle a expiré preſque à ſa vûe, il parlât d'amour & de mariage à Rodogune. Dans l'état où ils rentrent derrière le théatre, ils peuvent le réſoudre quand ils le jugeront à propos. L'action eſt complette, puiſqu'ils ſont hors de péril, & la mort de Séleucus m'a exempté de développer le ſecret du droit d'aîneſſe entre les deux frères, qui d'ailleurs n'eût jamais été croyable, ne pouvant être éclairci que par une bouche, en qui l'on n'a pas vû aſſez de ſincérité pour prendre aucune aſſurance ſur ſon témoignage.

Fin du tome quatriéme.

TABLE DES PIÉCES

contenues dans ce tome quatriéme.

Préface sur la SUITE DU MENTEUR. page 3
Epitre dédicatoire. 4
Acteurs. 11
LA SUITE DU MENTEUR, *comédie.* 12
Examen de la SUITE DU MENTEUR. 144
Epitre dédicatoire pour la tragédie de THÉODORE. 149
Acteurs. 158
THÉODORE VIERGE ET MARTYRE, *tragédie chrétienne.* 159
Examen de THÉODORE. 273
Préface de l'éditeur sur RODOGUNE. 281
Epitre dédicatoire. 285
Argument de RODOGUNE. 289
Acteurs. 296
RODOGUNE, *tragédie.* 297
Examen de RODOGUNE. 472

E-R R A T A

POUR LES ŒUVRES

DE PIERRE CORNEILLE.

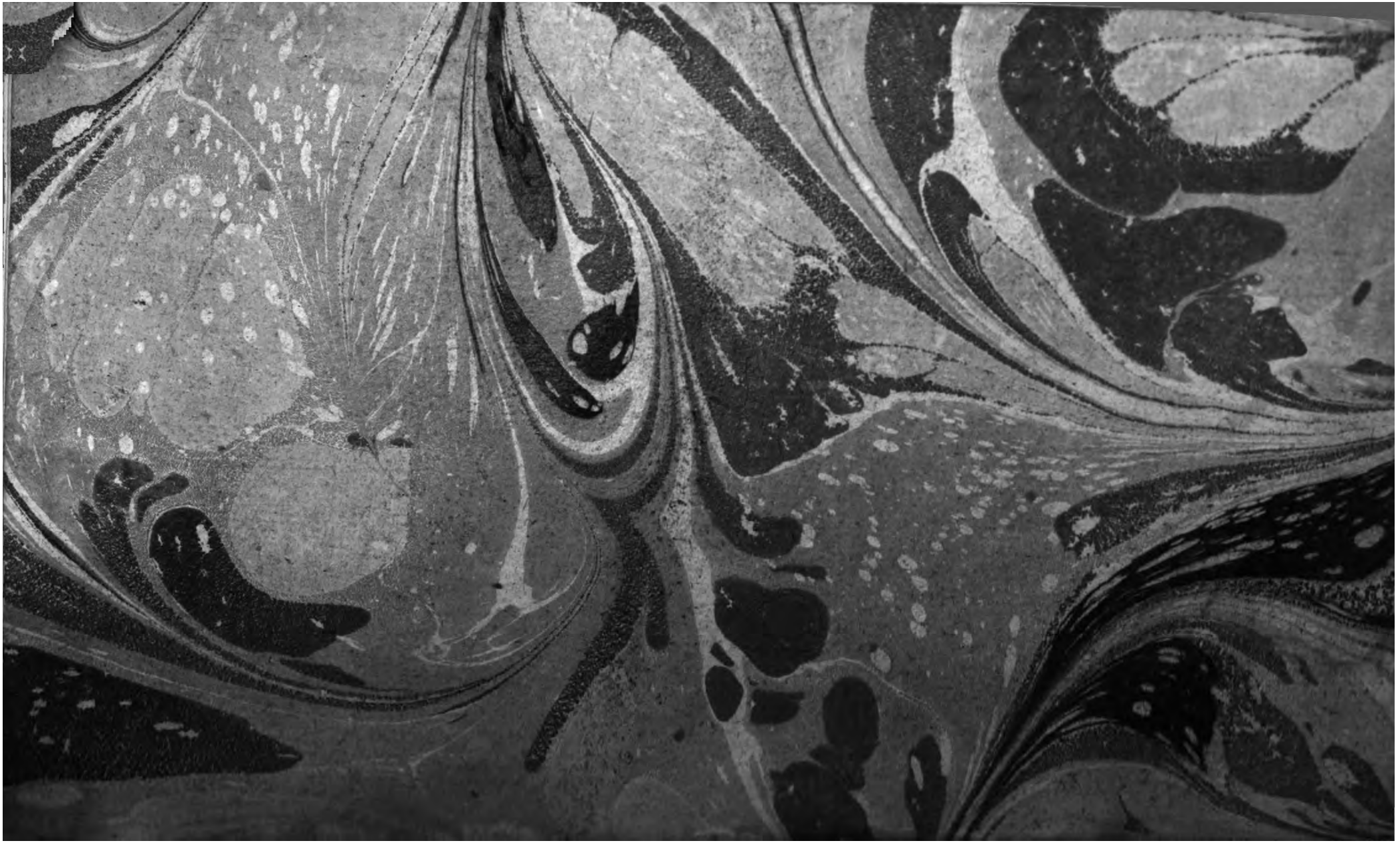
Tome quatriéme.

Page 374. ligne dernière. *dées*, liſez, *idées.*

Pag. 378. lig. 17. *le doux tranſport*, liſez, *le doux raport.*

Pag. 416. lig. 8. des notes. *peut-*, liſez, *peut-on.*

Pag. 456. lig. 3. des notes. *ſoupçonnait*, liſez, *ſoupçonnerait.*

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 JUL 1975
OF OXFORD
LIBRARY

74754620